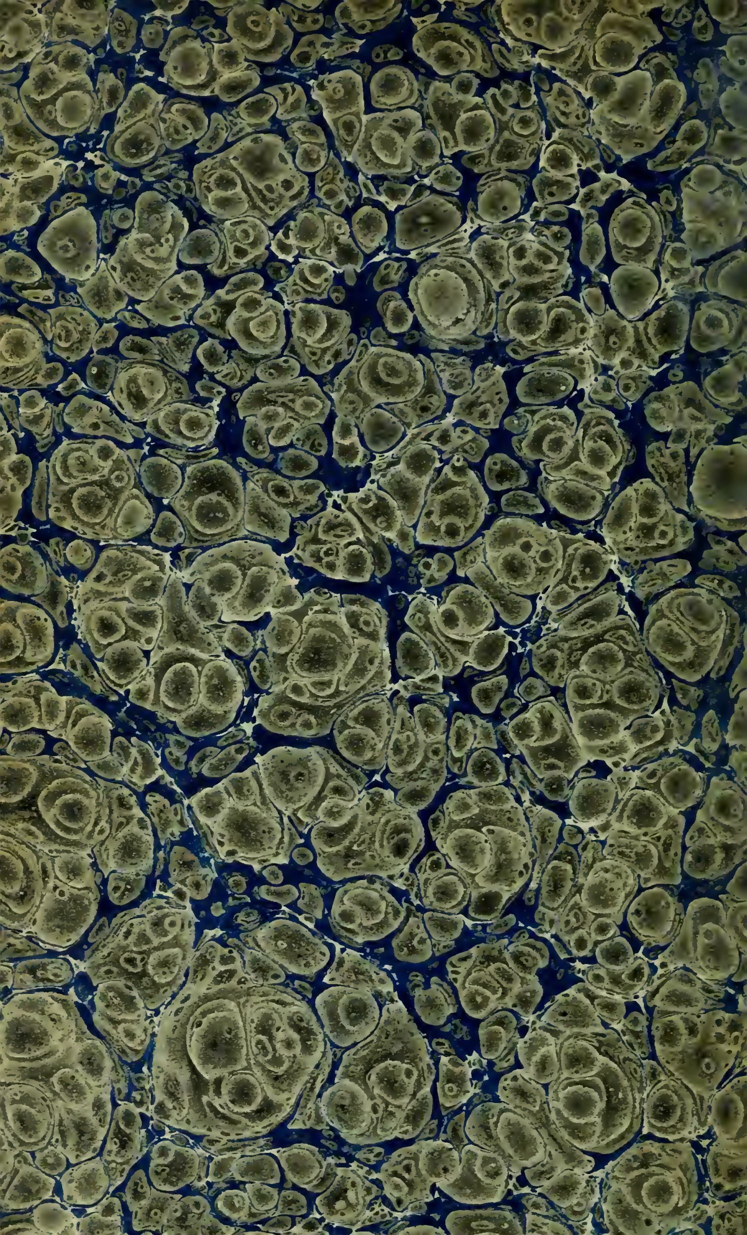
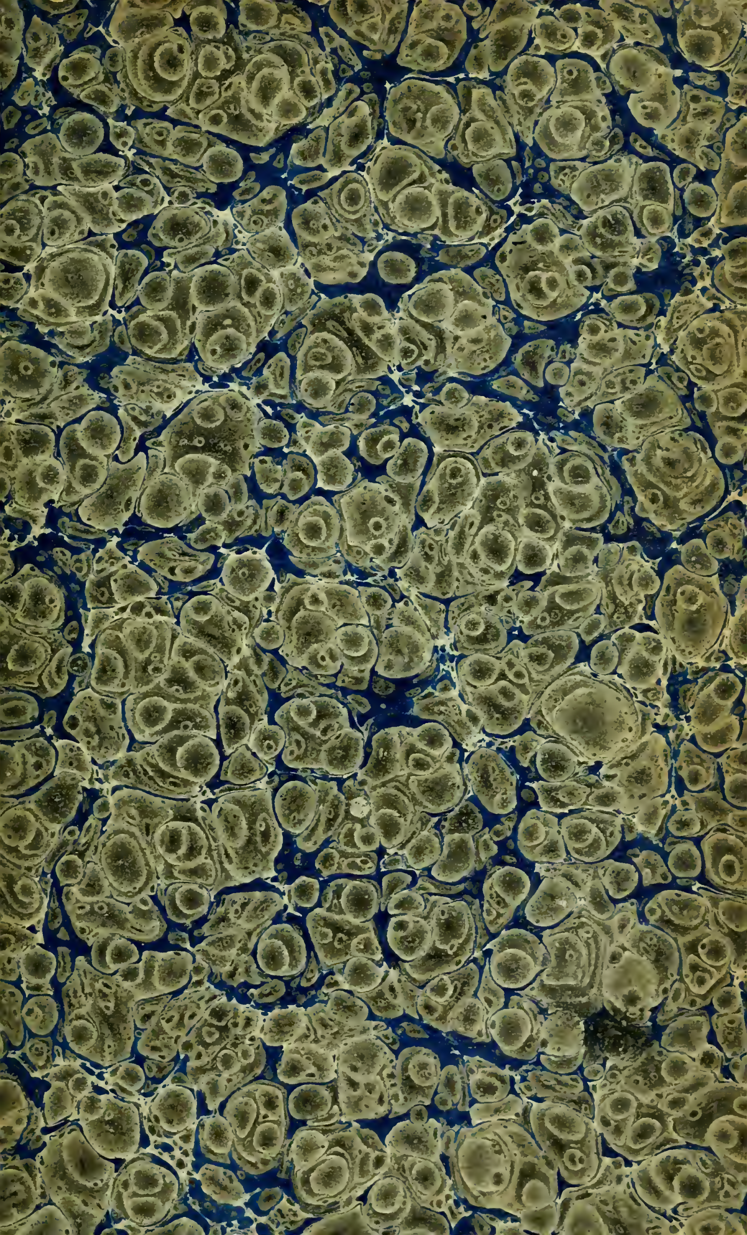

3 1761 08160556 0





BIBLIOTHÈQUE INSTRUCTIVE

L'ARMÉE D'AFRIQUE

CORBEIL. — TYP. ET STÉR. CRÉTÉ.

BIBLIOTHÈQUE INSTRUCTIVE

L'ARMÉE D'AFRIQUE

DEPUIS

LA CONQUÊTE D'ALGER

PAR

LE Dr F. QUESNOY

ANCIEN MÉDECIN-INSPECTEUR DU SERVICE DE SANTÉ DES ARMÉES

OUVRAGE

ILLUSTRÉ DE 46 GRAVURES

et accompagné d'une carte de l'Algérie

PARIS

LIBRAIRIE FURNE

JOUVET ET Cie, ÉDITEURS

5, RUE PALATINE, 5

M DCCC LXXXVIII


LIBRARY
JUN 5 1962
UNIVERSITY OF TORONTO

A MON EXCELLENT AMI

M. JULES FOURCADE

ANCIEN COMMANDANT D'ÉTAT-MAJOR

en souvenir de l'armée,
en témoignage de notre bonne amitié
et de ma reconnaissance.

F. QUESNOY.

PRÉFACE

En rappelant toutes les actions militaires de l'armée d'Afrique, nous avons voulu surtout rendre hommage à cette armée et faire connaître les grandes difficultés qu'elles a eues à surmonter pour rester maîtresse sur tous les points que nous occupons aujourd'hui et où nous avons à peu près assuré notre autorité.

La guerre d'Afrique ne ressemble à aucune autre : ce n'est point une guerre dans laquelle il suffit d'établir sa force militaire pour dicter à l'ennemi des conditions qui seront le plus souvent respectées et observées ; c'est plutôt une guerre de race dans laquelle le sentiment religieux intervient avec une supériorité et une puissance qui font tout entreprendre et tout braver.

Pour l'Arabe, nous sommes des envahisseurs et des infidèles ; à ce double titre, il doit nous combattre jusqu'à ce qu'il lui soit démontré que la lutte ne peut pas être à son avantage ; dans ce cas, il est autorisé par sa religion à se soumettre et attendre qu'une circonstance plus favorable lui permette de faire un nouvel appel aux armes.

En passant en revue tous les combats que notre armée a dû livrer en Algérie, nous en trouvons de deux ordres : ceux qui ont établi notre prise de possession du territoire et ceux qui ont répondu aux insurrections partielles, soulevées par des intrigants fanatiques qui ont toujours eu, et auront longtemps encore,

grand crédit auprès des Arabes, quand ils parleront au nom de la religion.

Dans les premiers temps de l'occupation, notre ignorance des hommes et des choses de l'Algérie nous a conduits à commettre des fautes qu'il nous a été difficile de racheter ; nous avons laissé se développer et nous avons même favorisé la puissance d'Abd-el-Kader, en traitant avec lui d'égal à égal, dans l'espoir que nous pourrions nous servir d'un musulman influent pour combattre et dominer d'autres musulmans. C'était une erreur que dix années de guerre ont à peine effacée et qui a laissé en France, pendant cette longue période, l'idée la plus défavorable de la valeur de notre possession africaine.

La guerre de conquête n'a été ni longue ni difficile ; toutes les fois que nous avons voulu prendre possession de villes comme Médéah, Milianah, Mascara, Tlemcen. etc , etc., il nous a suffi de paraître, même à l'époque où Abd-el-Kader, au faîte de sa puissance, avait ses troupes régulières, ses arsenaux et se faisait proclamer le Prince des croyants, le chef de la nationalité arabe. C'est ce titre qui constituait la plus grande puissance de l'émir, aussi se présentait-il moins comme un chef religieux que comme un chef désireux de relever l'esprit musulman et de grouper tous les Arabes en un même faisceau qui devait acquérir assez de forces pour exterminer les infidèles.

A côté de cet homme étonnant, et concurremment avec lui, nous trouvons d'autres fanatiques, dont l'influence acquiert souvent de grandes proportions ; mais ceux-là viennent au nom de Dieu. Ils se sont produits dans tous les temps ; on en trouve partout ; quelques-uns même prennent le titre de Moulé-Saa (le maître de

l'heure), celui dont tout musulman attend la venue prochaine : ce sont Bou-Maza qui a longtemps agité le Dahra et à qui nous avons donné à Paris une existence dorée, Bou-Baghla, Bou-Zian de Zaatcha et cent autres, petits et grands chériffs.

Les insurrections fomentées par ces hommes ont été si nombreuses qu'elles nous ont forcés à être toujours sur nos gardes et que maintenant encore elles sont causes que nous ne pouvons perdre de vue un instant la possibilité de les voir se produire.

La conquête est faite matériellement, mais la conquête morale est fort incomplète.

On espérait généralement en France, et même en Algérie, qu'après la chute d'Abd-el-Kader, la pacification serait prompte et générale ; nous avons pu constater le contraire. La nationalité arabe vaincue par la chute de son chef, il restait toujours le fanatisme religieux, qui n'avait rien perdu de son ardeur et qui répondait toujours à l'appel de qui savait l'exploiter. La Kabylie surtout avait ses chefs religieux puissants et respectés, ardents à propager l'indépendance de leurs montagnes ; ils s'adressaient à une population qui n'avait jamais subi aucune autorité et qui se targuait de cette supériorité pour se faire valoir. Nous avons eu de sérieuses difficultés pour nous imposer dans ce pays difficile, mais, par une avantageuse compensation, la soumission obtenue y paraît mieux observée.

Dans le récit des actions de guerre de notre armée d'Afrique, nous avons adopté l'ordre chronologique, le plus rationnel pour présenter l'enchaînement des faits. Nous avons retracé aussi succinctement que possible, eu égard au peu de développement de ce livre, chacun des combats importants ; mais nous avons passé plus

rapidement sur la plupart de ces petits combats qui, à une certaine époque, étaient journaliers et qui se ressemblaient tous ; toujours des embuscades contre nos petites fractions de troupe en marche, des attaques de fermes, des assassinats. Nous étions en garde contre ces procédés ordinaires, mais les rusés Arabes les modifiaient sans cesse et malheureusement nous en étions trop souvent les victimes, malgré notre vigilance.

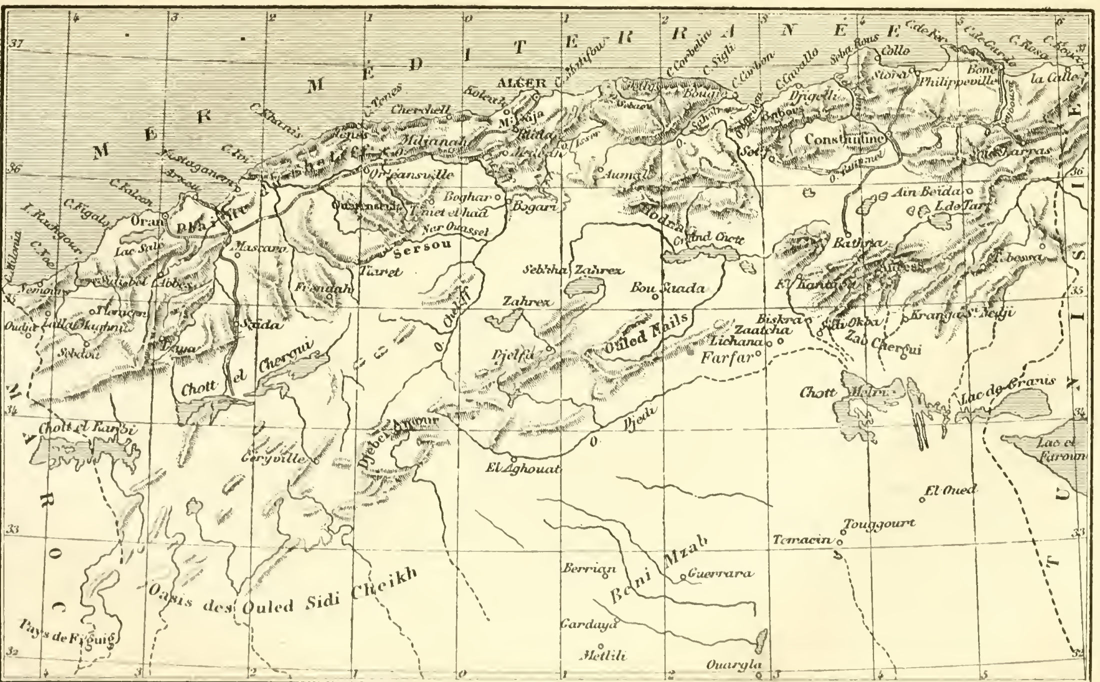
Aujourd'hui notre sécurité paraît bien établie, on voyage en voiture, à cheval, de nuit, de jour, dans toutes les directions, jusqu'aux extrêmes limites de notre occupation, sans être exposé, même à une insulte; mais il ne faudrait pas croire cependant qu'aucun retour aux anciens errements n'est possible. La présence d'un inspiré est toujours à craindre ; un fanatique parlant au nom de la religion pourra encore être écouté pendant longtemps.

Dans un volume précédent (1) nous avons arrêté à l'occupation turque l'histoire de l'Algérie; ce volume la continue par l'histoire de l'occupation française ; histoire militaire et politique dans laquelle nous trouvons de nombreuses indécisions, beaucoup d'hésitations au début, mais une ardeur et une émulation remarquables dans toutes les actions militaires.

J'ai cherché à les retracer fidèlement, guidé souvent par l'esprit d'admiration qui m'a toujours dominé en présence des travaux de notre armée d'Afrique.

(1) *L'Algérie*, par F. Quesnoy, *Bibliothèque instructive,* Jouvet et Cie.

CARTE DE L'ALGÉRIE.



Gravé par J. Geisendörfer, 12 r. de l'Abbaye. Paris

L'ARMÉE D'AFRIQUE

DEPUIS LA CONQUÊTE D'ALGER

CHAPITRE PREMIER

Causes de l'expédition d'Alger. — Formation d'une escadre. — Blocus de la côte d'Alger. — Entrevue du commandant de l'escadre avec le Dey. — Le Dey fait tirer sur notre bâtiment parlementaire. — Résolution de la France. — Organisation de l'armée et de la flotte. — Commandants en chef : le général comte de Bourmont, l'amiral Duperré. — Débarquement à Sidi-Ferruch. — Bataille de Staoueli. — De Sidi-Kalef. — Bombardement du fort l'Empereur. — Prise d'Alger. — Reconnaissance à Blidah.

De toutes les tentatives contre les États barbaresques une seule avait eu un commencement de succès : les Espagnols de Charles-Quint avaient débarqué et commencé le siège d'Alger. Les intrépides chevaliers de Malte, poursuivant les Turcs qui les avaient attaqués, allaient pénétrer avec eux dans Alger lorsque la porte fut fermée. L'un d'eux, français d'origine, Ponce de Balagner avait planté son poignard dans la porte Bab Azoun hérissée de crochets en fer où l'on suspendait les têtes des suppliciés et les corps de ceux à qui on réservait un raffinement de torture.

Les autres expéditions avaient échoué : celles de Louis XIV comme celles de l'Angleterre. Celle que nous entreprenions pouvait paraître téméraire et elle était loin de réunir tous les suffrages. Des hommes compétents la désapprouvaient et faisaient entrevoir des conséquences aussi fâcheuses que celles qui ont signalé les précédentes expéditions, et cependant on ne pouvait pas laisser impunis les actes odieux dont se rendaient journellement coupables les chefs des forbans algériens, autorisés et encouragés par leurs pachas.

L'impunité augmentait même les exigences du Dey d'Alger qui se montrait de plus en plus autoritaire au point d'élever à un chiffre énorme la redevance annuelle de la compagnie d'Afrique, d'ériger la piraterie en droit et de ne tenir aucun compte des réclamations des puissances. Son assurance était telle qu'il ne craignit pas de se porter envers le consul de France au plus sanglant outrage. Il le frappa de son éventail dans une réunion officielle et solennelle.

L'aveugle irritation du Dey Hussein provenait d'une question d'argent qu'il voulait voir résoudre à son avantage et pour laquelle notre consul, M. Deval, n'avait pas à lui donner une réponse satisfaisante. C'était pour la France un outrage; il fut vivement senti et de suite une escadre fut chargée d'aller exiger du Dey d'Alger une réparation éclatante. Les treize vaisseaux qui la composaient étaient en rade d'Alger le 11 juin 1827, pas deux mois après l'insulte, qui datait du 27 avril 1827.

La réparation demandée par le chef de l'escadre, le commandant Collet, était ferme et précise ; elle exigeait des excuses faites au consul par les principaux

personnages de la régence au nom du Dey, interdiction de la visite par les corsaires d'Alger des bâtiments portant pavillon français, de même que celle de la saisie des objets de toute nature, propriété française, embarqués sur les navires ennemis de la régence.

Ces conditions furent rejetées par le Dey qui ordonna immédiatement la destruction de nos établissements de la Calle.

Le blocus de toute la côte fut déclaré; les corsaires algériens furent resserrés dans le port d'Alger, mais quelques-uns parvinrent cependant à s'échapper malgré la vigilance.

Un blocus est toujours une chose difficile et pénible pour les bâtiments qui en sont chargés. Il durait encore en 1829, et comme il paraissait n'amener aucun résultat appréciable, il suscitait des impatiences et les Chambres réclamaient ou sa cessation ou une action plus effective.

Il y avait à la tribune française des discours pour et contre, mais ce n'était que des discours, c'est-à-dire qu'il n'en sortait rien de pratique pour faire hâter une solution. On voulut la chercher ailleurs.

Le commandant Collet, à la suite d'une croisière de près de deux ans, mourut et le capitaine de vaisseau, de la Bretonnière, le remplaça dans le commandement de la station. Celui-ci avait reçu comme instruction de demander une entrevue au Dey. Le 30 juillet 1829, il fut reçu et on décida que l'entrevue aurait lieu le lendemain. Elle n'amena aucun résultat; les prétentions du Dey étaient si grandes qu'il n'y avait pas lieu de continuer des pourparlers qui ne devaient pas aboutir. Néanmoins une nouvelle entrevue fut ménagée pour le surlendemain mais elle se termina comme la première.

L'irritation du Dey s'était accrue de ce résultat; aux observations polies et courtoises de notre négociateur, il répondit par des paroles acerbes qui annonçaient une confiance absolue dans ses moyens de combattre les forces françaises, et, par un regrettable oubli, on peut même dire par un cynique mépris de toutes les règles du droit des gens, il fit tirer sur le brick *l'Alerte* et sur le vaisseau *la Provence*, portant le pavillon parlementaire sous la sauvegarde duquel venait d'avoir lieu la conférence. Ces vaisseaux, dans leurs manœuvres, avaient été exposés pendant une demi-heure au feu des batteries de la ville et avaient reçu de graves avaries.

Le Dey Hussein fit désavouer cêt acte et punir ses auteurs: mais on sait assez ce que valent ces manifestations de regrets pour ne pas rester convaincu que ce qui a été fait était voulu.

Nous n'avions plus à hésiter, il fallait une action prompte et énergique pour abattre cette puissance barbare qui ne respectait rien.

Les puissances de l'Europe furent officiellement informées de la résolution de la France et toutes l'encouragèrent. L'Angleterre seule trouva des observations à faire. Toute action maritime française a le don d'éveiller sa susceptibilité, et de dégager un fond de haine latente toujours prête à se produire; elle récrimina, s'indigna, voulut des explications; elle essaya d'intimider le ministre de la marine, M. d'Hausset et le président du conseil, M. de Polignac; mais elle ne put rien contre l'énergique résolution qui avait été prise. S'il faut en croire des renseignements du temps, le baron d'Hausset aurait été à l'égard de lord Stuart, ambassadeur britannique, d'une fermeté de langage



Expédition de Charles-Quint. Ponce de Balagner à la porte Babazoun.

qui prouvait combien peu les menaces de l'Angleterre avaient d'effet; mais c'était une conversation animée d'homme à homme dont était exclu tout caractère diplomatique. Officiellement le cabinet répondit aux instances réitérées de l'Angleterre : « Le roi, ne bornant plus ses desseins à obtenir la réparation des griefs particuliers à la France, a résolu de faire tourner au profit de la chrétienté tout entière l'expédition dont il a ordonné les préparatifs; et il a adopté, pour but et pour prix de ses efforts, la destruction définitive de la piraterie, la cessation absolue de l'esclavage des chrétiens, l'abolition des tributs que les puissances chrétiennes payent à la régence. »

L'expédition était décidée en dépit de l'Angleterre qui ne redoutait rien tant qu'une extension de notre puissance maritime sur la côte d'Afrique et, en cas de succès, le prestige qui devait rejaillir sur nos armes. Les ministères de la marine et de la guerre avaient à préparer dans le plus court délai possible les moyens de mener à bien notre grande entreprise.

Aussitôt on organisa une armée et une flotte. Le ministère de Polignac donna le commandement militaire à un de ses membres, le général comte de Bourmont, ministre de la guerre, et l'amiral Duperré reçut le commandement d'une flotte de près de mille bâtiments dont 103 bâtiments de guerre. L'armée comptait une quarantaine de mille hommes et quatre mille chevaux destinés, pour la plupart, au train des équipages et à l'artillerie. Le 26 mai l'escadre se livra aux hasards des vents et comme ses devancières, française et espagnole, elle avait à redouter la tempête qui déjà avait fait échouer pareille tentative.

Il existait dans les archives du ministère de la guerre

un rapport du capitaine du génie Boutin à Napoléon Ier, dans lequel le lieu d'un débarquement sur la côte algérienne était précisé avec des indications développées de tout ce qu'il y aurait à faire, tant pour faciliter le débarquement que pour prendre à terre une position favorable et assurée. Ces renseignements, dont on a pu vérifier la parfaite exactitude, ont été mis à profit, et nous ont conduits à la presqu'île de Sidi Ferruch, langue de terre qui détermine deux abris excellents. C'est là que, le 14 juin 1830, s'est opéré le débarquement sans que les Arabes, massés à distance, s'y soient opposés. Il existait bien une batterie, surmontée d'une tour (Torre Chica), que nous supposions armée, mais elle ne fit aucune résistance. Aucune précaution n'avait été prise par les Algériens pour s'opposer sur ce point à un débarquement.

Dès la pointe du jour, les remorqueurs conduisirent au rivage des bateaux chargés de troupes.

C'est un moment solennel que celui où des milliers d'hommes vont être jetés sur une plage inconnue, obligés de vaincre ou de mourir par le feu ou l'eau. Dans ce moment l'énergie croît avec la difficulté ; un sentiment domine, c'est celui du pays à qui on veut donner un peu de gloire, dût-on faire le sacrifice de sa vie. J'ai eu la bonne fortune d'assister à pareil spectacle sur la plage d'Oldfort, en Crimée, et je conserverai toujours l'impression émouvante des dévouements qui y ont été prodigués.

Un débarquement est considéré à juste titre comme une des opérations militaires des plus difficiles et des plus périlleuses ; on peut affirmer que devant un ennemi prévenu, elle serait impossible, aussi tous les efforts tendent-ils à le surprendre. Ici nous avions heu-

reusement une chance favorable : la confiance du chef, Ibrahim Aga, était telle qu'il avait assuré au Dey qu'il ne fallait pas s'opposer au débarquement des Français, parce que plus il y en aurait sur le sol africain plus il y aurait de victimes.

Le débarquement s'effectua donc avec la plus grande célérité. La première division fut bientôt à terre et déjà des marins, tête de colonne en pareille circonstance, avaient escaladé la tour de *Sidi Ferruch*, et deux d'entre eux, dont les relations historiques du temps ont conservé les noms : Sion et Brunon, y avaient planté le drapeau.

Il importait de procéder vivement. Dès que la première division fut complète, le général Berthezène lui donna l'ordre de marcher contre des batteries ennemies, établies en bonne position ; de les tourner et de chasser la cavalerie des Arabes. La marine put, par un feu bien dirigé, prendre part à cette opération et bientôt les redoutes furent enlevées. MM. de Bourmont et Bessières, officiers au 3e de ligne, y pénétrèrent les premiers.

On avait déjà les coudées plus franches et on songea à exécuter les plans arrêtés ; à savoir : faire de la presqu'île de Sidi Ferruch fortifiée un dépôt de vivres, une base d'opération. Des travaux de défense furent exécutés, à cet effet, et on tourna contre l'ennemi les pièces des redoutes qui venaient de lui être enlevées.

Les jours suivants furent activement employés au débarquement du matériel et des chevaux autant que le permettait l'état de la mer, toujours calme, en cette saison, mais par exception presque mauvaise.

Des escarmouches tenaient nos soldats en éveil ; ils n'étaient pas familiarisés avec la manière de combattre



Notre consul M. Deval insulté par le dey.

des Arabes, ils n'auraient même pas pu, avant d'en faire l'expérience, se représenter des cavaliers, armés de longs fusils, se précipitant au galop, en poussant des cris et agitant leur burnous; tirant leur coup de fusil, tournant bride aussitôt pour recharger l'arme et recommencer la même manœuvre. Nous restions sur place, inactifs en apparence, mais en réalité nous fortifiant contre les éventualités d'un mouvement rétrograde. Les Arabes s'enhardissaient de notre inaction qui leur paraissait être une défiance de nous-mêmes et, le 19, ils nous offrirent à Staouéli l'occasion d'une victoire éclatante.

Ils vinrent nous attaquer avec des masses nombreuses, mais indisciplinées et sans cohésion.

Cependant, par un semblant d'ordre dans son attaque, l'ennemi avait divisé ses forces de façon à attaquer sur trois faces les troupes françaises. Les fantassins arabes ouvrirent le feu au petit jour; les cavaliers se précipitèrent avec fureur sur nos soldats qui restèrent inébranlables, la baïonnette en avant; plusieurs charges furent tentées par cette cavalerie qui vit chaque fois le nombre de ses morts augmenter, et enfin quelques obusiers de montagne, heureusement placés par le général Monck d'Uzer, vinrent jeter la consternation dans la masse de ces malheureux Arabes qui prirent la fuite dans toutes les directions.

Sur les deux autres faces, l'action était non moins vive. Quelques épisodes ont été un moment à l'avantage des Arabes. Les généraux Loverdo et Berthezène se maintenaient, mais n'avançaient pas; un moment les munitions manquèrent, mais l'arrivée d'une partie de la division d'Escars changea la face des choses. Nos troupes s'ébranlèrent, poussant à la baïonnette toutes

les masses arabes et turques qui se trouvaient devant elles. Les obus, lancés avec adresse, jetaient l'effroi dans les groupes et, en peu de temps, l'ennemi eut disparu n'ayant pas même défendu son camp, qu'il nous abandonna rempli de fort belles choses et de fortes sommes d'argent. La tente d'Ibrahim Agha était, dit-on, d'une richesse et d'une magnificence remarquables.

La bataille de Staouéli avait jeté l'effroi dans Alger et donnait la plus haute idée de notre puissance. Le Dey en était tellement irrité qu'il eût fait mettre à mort Ibrahim Agha, le général en chef, s'il n'eût été son gendre.

Cependant ces succès, quoique importants, n'étaient pas suffisants pour décider de la situation. Nous étions forcés à beaucoup de prudence parce que nous n'avions pas encore à terre le matériel nécessaire et les attelages pour nous porter en avant. On savait qu'il y avait à faire le siège du fort l'Empereur, et il fallait des voies de communication pour y arriver. Le général Lahitte se mit en mesure de faire ce qui était nécessaire; mais il fallait toujours compter avec l'état de la mer et le 23 on n'avait pas encore pu débarquer les chevaux du parc, portés par des bâtiments que le vent tenait éloignés de la côte.

Toute temporisation est considérée par les Arabes comme une preuve de faiblesse. Jugeant ainsi, Ibrahim Agha, qui avait conservé son commandement, voulut tenter de nouveau le sort des armes. Il se présenta le 24 avec des forces considérables et débuta par quelques escarmouches isolées. Il choisit de nouveau les environs de Staoueli.

Le général en chef chargea les généraux Berthezène et Damrémont de faire face aux bandes algériennes;

ils réussirent pleinement, grâce aux bonnes dispositions qu'ils surent prendre. L'ennemi resta cependant en observation comme pour nous attirer à lui et, jugeant le moment favorable, il choisit le voisinage du marabout de Sidi Kalef pour tenter une nouvelle attaque. Les broussailles et les accidents de terrain rendaient les embuscades possibles. Les Arabes fantassins sont très experts dans ce genre ; mais nos bataillons les abordaient à la baïonnette et les délogeaient facilement. Leur retraite fut même très précipitée et le général de Bourmont en profita pour aller s'établir aussi près que possible du fort de l'Empereur, bien que le manque de charrois et de chevaux rendît les communications avec la plage fort longues et fort difficiles.

Nous avions, par cette manœuvre, gagné plus de deux lieues de terrain sans grande perte d'hommes ; mais parmi eux, s'en trouvait un qui frappait au cœur le général en chef : « Un seul officier, disait le général dans son rapport, a été dangereusement blessé. C'est le second des quatre fils qui m'ont suivi en Afrique. J'ai l'espoir qu'il vivra pour continuer à servir avec dévouement le roi et la patrie. » Il n'en fut pas ainsi, le jeune officier mourut des suites de sa blessure.

L'armée avait atteint les premières hauteurs du mont Boudjarea, qui domine Alger et le pays environnant à une altitude de 450 mètres ; mais les Arabes qui connaissaient l'importance de cette position s'étaient hâtés de s'y établir et d'y dresser des batteries ; ils cherchaient ainsi à retarder le moment, déjà prévu par eux, où il faudrait faire le sacrifice de toutes les positions. Après Staouéli, ils s'étaient concentrés à Sidi Kalef ; ils s'accrochaient maintenant au mont Boudjarea pour retarder notre marche vers le fort l'Empereur. Heureuse-



Vue d'Alger en 1830.

ment la série de vents défavorables avait cessé et on pouvait débarquer tout ce qui nous était indispensable pour agir : les chevaux d'artillerie, les caissons et les munitions.

Une fois en possession de tous ces engins, il ne s'agissait plus que d'occuper les hauteurs. Le 29, dès l'aurore, nos divisions, sur trois colonnes avec les généraux Loverdo, Berthezène et d'Escars se mirent en marche pour escalader la Boudjarea. Elles le firent avec un entrain remarquable, bien que la tâche, difficile déjà par elle-même, le fût plus encore par l'absence complète de tout guide et de tout renseignement sur ce pays, coupé de sentiers et de profonds ravins, dans lesquels se dissimulaient avec adresse de nombreux guerillas. Ce ne fut pas sans compter beaucoup de victimes que nous pûmes franchir les monts ; mais au moins nous pouvions apprécier ce que nous avions fait et ce qui nous restait à faire. Alger se déployait à nos pieds ; au loin s'étalait la Mitidja, bornée par l'Atlas et notre belle escadre était massée à proximité, sur une mer d'azur. Le fort l'Empereur montrait, à petite distance, ses murailles crénelées, mais nous le dominions et tout indiquait qu'il ne pouvait faire une résistance ni longue ni sérieuse. Son élévation n'est, en effet, que de 230 mètres au-dessus du niveau de la mer et le sommet du Boudjarea que nous occupions est à 402.

Le fort n'était pour Alger qu'une insuffisante protection, il n'a extérieurement que sa muraille flanquée, sans fossé ; nous ne nous trouvions qu'à 3,000 mètres de distance. Le quartier général fut de suite porté à 2,000 mètres du fort et les généraux d'artillerie et du génie reconnurent l'emplacement des batteries de siège.

Durant cette première partie de la campagne, nous

retrouvons partout les détails que le capitaine Boutin avait donnés en 1808 pour l'opération du débarquement et du siège. Il avait désigné un plateau comme le plus favorable à l'ouverture de la tranchée; un nouvel examen confirma son dire et c'est là que les premiers travaux furent exécutés.

En ce moment, on n'était pas sans effroi dans Alger sur les conséquences de notre action. Le dey et son entourage, ignorants des choses de la guerre régulière, se persuadaient qu'une forteresse ne pouvait être prise qu'après la construction d'une forteresse plus forte et que si grande que fût l'activité déployée, il fallait du temps pour cette construction. On surexcita l'ardeur des Musulmans par des prières, par des promesses, et il faut reconnaitre que les janissaires et les canonniers remplirent avec cœur et conscience leur mandat.

Dès que nous fûmes à l'œuvre, ils firent des sorties, dirigèrent un feu incessant sur nos batteries à peine ébauchées et nous firent ainsi beaucoup de mal. Pendant la première nuit, celle du 29 au 30 juin, nos troupes avaient déjà pu se couvrir, bien que dans beaucoup de points le roc fût presque à nu et qu'il fallût recourir aux sacs à terre.

Ces travaux de siège sont toujours longs et difficiles et ici nous avions affaire à un ennemi qui sentait le danger et employait tous les moyens pour le conjurer. Il dérogea même à son habitude de ne pas veiller ni combattre dans l'obscurité; il fit irruption dans une de nos batteries qui n'avait pas encore été démasquée et nous causa beaucoup de mal par la soudaineté et la brusquerie de son attaque.

Cependant nous étions prêts et il fallait agir : une fusée tirée du quartier général donna le signal de

l'ouverture du feu, il était quatre heures du matin.

A ce moment six batteries lancèrent leurs projectiles contre le fort avec une précision telle que chaque décharge produisait des dégâts appréciables ; les bombes surtout éclataient dans l'intérieur du fort et répandaient la terreur parmi les défenseurs, car ils ne répondirent pas longtemps à notre feu. A huit heures ils ripostaient faiblement, réparant comme ils pouvaient les brèches faites aux murailles et un peu plus tard, le feu ayant complètement cessé, les janissaires quittèrent le fort pour rentrer à Alger. Quelques-uns se dévouèrent pour faire sauter ce qui restait du fort l'Empereur (leur sultan Calassy) ou plus généralement appelé par les Turcs le fort Mouley-Hassan (1).

(1) Le fort Mouley-Hassan a une légende vraie ou fausse, mais qui paraît merveilleusement propre à donner une idée de la manière dont les faits historiques se conservent chez les musulmans.

Elle remonte à l'an 1541 de notre ère et à la redoutable expédition dirigée par Charles-Quint contre la ville d'Alger, que les corsaires babaresques commençaient à fortifier pour en faire l'effroi de la chrétienté.

L'empereur, ayant reconnu, sur les mamelons qui dominent la ville au sud, un emplacement convenable pour y établir une batterie, donna ses ordres pour qu'elle fût élevée le plus promptement possible, car ce point avait pour une armée la plus haute importance. Les pierres et la chaux nécessaires furent préparées à *Aïn Rebote*, dans la plaine située en bas de Mustapha-Pacha (où est aujourd'hui notre champ de manœuvres).

Deux lignes de fantassins qui, de cette plaine, atteignaient les hauteurs, étaient disposées pour transporter les matériaux, l'une passant les paniers pleins, l'autre les rapportant vides. En une seule nuit une batterie formidable, entourée de fossés et armée de pièces de gros calibre, était sortie de terre. Les Arabes, voulant conserver le souvenir de cette prodigieuse rapidité, donnèrent à cette construction le nom de *Bou-Leila* (père d'une nuit).

Cette batterie commença à fonctionner, prenant la ville de revers et lui fit un tel mal que l'épouvante se répandit partout.



Bataille de Staouéli.

Quant aux contingents arabes qui étaient venus prêter leur concours au dey d'Alger, ils se retirèrent prudemment. Quand ils virent que la partie était perdue, ils regagnèrent la montagne.

Enlever une position aussi forte et aussi bien appuyée, était chose difficile, et la ville, foudroyée, n'aurait pu tenir longtemps. Dans cette position critique, les *Beni-Mzab*, qui se trouvaient déjà en grand nombre à Alger, résolurent de se dévouer pour sauver la ville. Ils allèrent trouver le Pacha et lui dirent que, s'il voulait leur accorder le monopole des bains maures, des boucheries et leur nommer un *amin* qui seul aurait la police et la juridiction de la corporation, ils se chargeraient d'enlever cette batterie. Le Pacha, comme on le pense bien, y consentit.

Voici la ruse qu'employèrent les Beni-Mzab pour arriver sans danger à la position.

Déguisés sous des vêtements de femmes, la figure couverte d'un voile, selon la coutume des Mauresques afin que leur moustache ne les trahit point, cachant sous leurs *haïks* et sous leurs voiles blancs des pistolets chargés jusqu'à la gueule et des yatagans bien affilés, ils sortirent processionnellement de la ville par la porte Neuve (*bab el djedid*) se dirigeant sur les menaçantes redoutes. A cette apparition, les Espagnols, qui se trouvaient dans les retranchements, cessèrent immédiatement leur feu, pensant que les gens de la ville, ayant pris la résolution de se rendre, la leur annonçaient, selon l'usage des musulmans, par ces processions de femmes suppliantes.

Ainsi accoutrés, les perfides assaillants entrèrent sans encombre dans le fort; mais à peine le dernier d'entre eux y eut-il mis le pied que, changeant de rôle, ils déchargèrent leurs armes sur les trop confiants Espagnols, et, le yatagan au poing, livrèrent un combat épouvantablement acharné qui ne se termina que par la mort du dernier des défenseurs de la position. Mais malgré cette surprise la défense ne fut pas moins vigoureuse et terrible et coûta beaucoup de monde aux Beni-Mzab. A peine ceux-ci furent-ils maîtres du fort que, au signal convenu, une colonne d'infanterie turque, préparée à l'avance derrière Bab-el-Djedid, partit au pas de course et alla s'installer dans Bordj-bou-Leila.

Ainsi Alger fut sauvé d'une destruction imminente par le dévouement des Beni-Mzab, qui ont obtenu et ont conservé jusqu'aujourd'hui le monopole des bains maures, des boucheries et presque généralement de tout le petit commerce des villes.

Alors il se passa ce qui devait être, l'arrogance du Dey fit place à une humilité des plus grandes ; il envoya au général en chef l'expression d'une soumission absolue et lui fit demander par Sidi-Mustapha, son premier secrétaire, le pardon et l'oubli de ses méfaits passés.

C'est toujours ainsi que procèdent les Orientaux : quand ils se voient vaincus ils implorent le pardon. Mais le général de Bourmont ne se laissa heureusement pas circonvenir par ces paroles de soumission et il se montra à la hauteur de ce qu'il pouvait exiger d'un personnage qui avait poussé l'arrogance à sa dernière limite. Il chargea l'interpréte en chef de l'armée

Pendant l'attaque de Bordj-bou-Leila, la cavalerie du bey de Constantine occupait les réserves espagnoles dans la Mitidja. Elle s'était protégée par une grande quantité de chameaux qu'elle poussait devant elle pour éviter la première décharge d'infanterie, et, avant même que celle-ci eût pu recharger ses armes, les cavaliers se lancèrent avec leur impétuosité ordinaire sur des hommes réduits à l'impuissance et en firent un effroyable massacre. Les éléments firent le reste en détruisant la flotte et laissant l'armée espagnole sans défense contre les barbares.

Après le départ des Espagnols le Bordj-bou-Leila conserva son nom jusqu'à ce qu'un chérif du Maroc, parent de l'empereur *Mouley-Yazid*, vint à passer à Alger pour se rendre à la Mecque. Il y entendit raconter l'histoire du siège mémorable soutenu avec la protection de Dieu et de l'enlèvement de bou Leila qui y avait mis fin. Cet homme enthousiaste et généreux conçut la pensée de donner un caractère plus durable à ce souvenir d'une action glorieuse pour l'islamisme. A cette intention il fit don au Pacha, alors régnant, d'une somme de cinquante mille douros d'Espagne, à la condition que, à la place de la batterie, il bâtirait un fort digne de l'action dont il rappellerait le souvenir et qu'il lui donnerait son nom.

La pacha y consentit. Se mettant à l'œuvre immédiatement, il termina en quatre ans le château qui domine la ville d'Alger, et, fidèle à sa promesse, lui donna le nom de Bordj-Mouley-Hassan. C'est celui que nous avons appelé fort l'Empereur, en souvenir de l'expédition de Charles-Quint.

de dire au Dey qu'il exigeait une reddition absolue, une reddition *à merci*. Mais ce mot ne pouvait pas être compris des Turcs qui n'y voyaient que l'expression des cruautés que les Français voulaient exercer sur eux et ils étaient disposés à rejeter toute proposition. Il n'y avait là qu'un défaut d'entente que de nouvelles explications firent cesser. Elles eurent lieu par l'intermédiaire du consul anglais et de Bou-Derbah qui demandèrent une nouvelle forme du projet de capitulation et l'emploi d'expressions qui ne devaient pas avoir une signification exagérée dans l'esprit des Turcs.

C'est ce qui fut fait et l'interprète en chef fut chargé de porter au Dey les dernières volontés de la France.

La mission de M. Bracewithz était des plus délicates; il ne se le dissimulait pas. Annoncer à des gens autoritaires comme les Turcs, des choses qui portent atteinte au prestige dont ils se croient entourés, c'est s'exposer à un mauvais traitement et celui qui l'affronte fait acte de courage. M. Bracewithz avait assez vécu avec les Orientaux pour savoir ce qui pouvait arriver, et, dans son rapport intéressant, il signale toutes les phases de sa délicate mission. Elle aboutit heureusement à une convention qui consacrait notre prise de possession. En voici les termes officiels :

Conventions entre le Général en chef de l'armée française et Son Altesse le Dey d'Alger.

« Le fort de la Kasbah, tous les autres forts qui dépendent d'Alger et le port de cette ville seront remis aux troupes françaises ce matin à dix heures (heure française). Le Général en chef de l'armée française s'engage envers S. A. le Dey d'Alger à lui laisser la liberté et la possession de ce qui lui appartient personnellement. Le Dey sera libre de se retirer avec sa famille, et ce qui



Bataille de Sidi-Kalef ou de Sidi-Ferruch.

lui appartient, dans le lieu qu'il fixera et, tant qu'il restera à Alger, il y sera, lui et toute sa famille, sous la protection du Général en chef de l'armée française ; une garde garantira la sûreté de sa personne et celle de sa famille. Le Général en chef assure à tous les soldats de la milice les mêmes avantages et la même protection. L'exercice de la religion mahométane restera libre ; la liberté des habitants de toutes les classes, leur religion, leur commerce et leur industrie ne recevront aucune atteinte : leurs femmes seront respectées, le Général en chef en prend l'engagement sur l'honneur. L'échange de cette convention sera faite avant dix heures, ce matin, et les troupes françaises entreront aussitôt après dans la Kasbah et successivement dans tous les autres forts de la ville et de la marine.

« Au camp devant Alger, 4 juillet 1830.

« Comte de BOURMONT. »

Cette convention fut ratifiée en entier par Hussein-Pacha le 5 juillet au matin. Le Dey avait obtenu seulement un sursis de deux heures, pendant lesquelles tous les termes de la convention avaient été pesés, interprétés dans tous les sens ; les ministres et le Dey avaient longuement débattu, commenté tous les articles et ce n'est pas sans défiance qu'ils avaient accepté, persuadés qu'ils devaient rencontrer dans nos actes autant de finesse et de duplicité que les Turcs en apportent dans leurs transactions. M. Bracewithz ajoute dans son rapport, comme trait de mœurs, que le Dey se fit apporter par un esclave noir un grand bol de limonade à la glace, « il en but puis me le présenta et j'en bus après lui ».

Tel fut le premier acte de notre conquête. En vingt

jours, nous avions opéré le débarquement, gagné plusieurs batailles, fait un siège et nous nous étions emparés d'Alger « la guerrière », d'Alger « l'invincible » ; notre ascendant moral était établi d'une merveilleuse façon ; nous aurions pu imposer à tous et partout notre volonté, mais il eût fallu avoir pour cela une connaissance plus grande des hommes, des choses et du pays.

Nous nous trouvions maîtres dans un milieu qui nous était inconnu, chez des peuples aux mœurs très différentes des nôtres et à chaque pas nous devions nous heurter à des embarras, à des difficultés et commettre souvent des actes qui devaient être interprétés d'une façon peu conforme à nos intentions. Ainsi nos actes d'humanité étaient considérés comme des actes de faiblesse ; des soumissions spontanées cachaient des ruses ourdies avec prudence et nous n'étions pas assez prévenus contre les gens pour nous défier de leurs intrigues et de leur duplicité. Mais nous n'avons pas tardé à avoir l'occasion de le constater.

Le Dey, dans un entretien particulier avec le Général en chef, avait agi en vaincu généreux qui met son expérience au service du vainqueur pour lui éviter des fautes et rendre sa conquête profitable. Il y avait dans cette manière d'agir, une certaine noblesse dont on n'aurait pas cru capable ce chef de barbares. Mais ces conseils n'ont pas été suffisamment compris et ne nous ont servi à rien. Il nous a fallu notre expérience personnelle et tardive non pas pour profiter des conseils du Dey, mais pour en constater la justesse et l'importance.

Les renseignements donnés par le Dey au général de Bourmont méritent d'être signalés : « Débarrassez-vous le plus tôt possible, lui dit-il, des Janissaires turcs :

accoutumés à commander ils ne consentiront jamais à rentrer dans l'ordre et la soumission. Les Maures sont timides, vous les gouvernerez sans peine ; mais n'accordez point une entière confiance à leurs discours. Les Juifs qui se sont établis dans ce pays sont encore plus lâches et plus corrompus que ceux de Constantinople ; employez-les parce qu'ils sont très intelligents dans les affaires fiscales et de commerce ; mais ne les perdez jamais de vue, tenez toujours le glaive suspendu sur leurs têtes. Quant aux Arabes nomades, ils ne sont pas à craindre : les bons traitements les attachent et les rendent dociles et dévoués ; des persécutions les aliéneraient ; ils s'éloigneraient avec leurs troupeaux sur les plus hautes montagnes ou bien ils passeraient dans les États de Tunis.

« Pour ce qui est des Kabyles, ils n'ont jamais aimé les étrangers ; ils se détestent entre eux ; évitez une guerre générale contre cette population guerrière et nombreuse; vous n'en tireriez aucun avantage. Adoptez à leur égard le plan constamment suivi par les Deys d'Alger : divisez-les et profitez de leurs querelles.

« Quant aux Gouverneurs des trois provinces, ce serait de votre part une bien grande imprudence que de les conserver. Comme Turcs et comme mahométans, ils ne pourront que vous haïr. Je vous recommande surtout de vous tenir en garde contre Mustapha-ben-Mezrag, bey de Tittery : c'est un fourbe ; il viendra s'offrir, et vous promettra d'être fidèle, mais il vous trahira à la première occasion. J'avais résolu depuis quelque temps de lui trancher la tête ; votre arrivée l'a sauvé de ma colère. Le bey de Constantine est moins perfide et moins dangereux : habile financier, il rançonnait très bien les peuples de sa province et payait



L'armée française entre à Alger.

ses tributs avec exactitude ; mais il est sans courage et sans caractère : des hommes de cette trempe ne peuvent pas convenir dans des circonstances difficiles, je viens d'en faire la triste expérience. Le bey d'Oran est un honnête homme, sa conduite est vertueuse, sa parole est sacrée ; mais, mahométan rigide, il ne consentira jamais à vous servir ; il est aimé dans sa province, votre intérêt exige que vous l'éloigniez du pays. »

Ces conseils étaient d'une grande justesse et d'une grande opportunité ; mais nous ne pouvions pas en apprécier l'importance, et, autant par sa propre inspiration que par les ordres venus du gouvernement, le Général en chef détruisit en quelques jours tous les rouages de l'ancienne administration pour y substituer la nôtre qui devait être forcément en opposition avec les habitudes, les traditions, et froisser toutes les populations. On poussait même si loin l'indifférence à l'endroit de notre conquête, qu'il n'était rien moins que question de combler le port d'Alger et de livrer à la Porte la plus grande partie occidentale de la régence. Concevoir un pareil projet c'était prouver que l'on n'apercevait pas l'importance de notre victoire ou plutôt que l'on en redoutait les conséquences en présence des manifestations de la mauvaise humeur anglaise et de son défi « d'oser garder l'Algérie sans son consentement. »

Néanmoins notre illusion était grande et le Général en chef se berçait de l'espoir d'une soumission complète de tout le pays, il en rendait compte au Gouvernement dans les termes suivants : « La prise d'Alger paraît devoir amener la soumission de toutes les parties de la régence ; plus la milice turque était redoutée, plus sa

prompte destruction a révélé dans l'esprit des Africains la force de l'armée française. Le bey de Tittery a reconnu le premier l'impossibilité où il était de prolonger la lutte. Le lendemain même du jour où les troupes françaises ont pris possession d'Alger, son fils, à peine âgé de seize ans, est venu m'annoncer qu'il était prêt à se soumettre et que, si je l'y autorisais, il se présenterait lui-même. Je lui ai remis un sauf-conduit pour son père qui, le jour suivant, se rendit à Alger. Je l'ai laissé à la tête du gouvernement de sa province sous la condition qu'il nous payerait le même tribut qu'au Dey. Cette condition a été acceptée avec reconnaissance. Les habitants paraissent convaincus que le bey d'Oran et celui de Constantine ne tarderont pas à suivre l'exemple de celui de Tittery. »

Voilà le premier acte de notre administration ; on voit combien il est en opposition avec les sages conseils du Dey au général en chef, nous verrons qu'il nous a préparé des actions militaires sérieuses et multipliées, provoquées par la fourberie des chefs arabes.

Il faut reconnaître toutefois que la situation faite au général de Bourmont n'était pas satisfaisante : outre que, comme chef, il était froissé de se voir refuser les récompenses qu'il avait justement demandées pour son armée, il ne recevait aucun ordre du gouvernement, qui le laissait ainsi livré à ses propres inspirations, dans un pays où tout était nouveau, et où des embûches pouvaient se dresser à chaque pas (1).

(1) Le général de Bourmont avait présenté pour l'armée une liste de quatre maréchaux de camp proposés pour le grade de lieutenant-général ; huit colonels pour celui de maréchal de camp, des officiers et des soldats étaient proposés pour l'avancement. Il demandait, en outre, deux cent quarante décora-

Néanmoins le général mit à profit les jours qui suivirent la victoire. Il réorganisa, autant qu'il le pouvait, l'administration algérienne ; c'était imparfait assurément, mais c'était la preuve d'une sollicitude éclairée et vigilante.

Mais en dehors de la ville et de son voisinage immédiat, notre action ne se faisait pas sentir, les Arabes, qui ont devant eux l'espace, se croyaient plus inattaquables que les Algériens dans leur ville et, revenus du premier étonnement que leur avait causé notre marche victorieuse, ils se préparaient à nous disputer un territoire que nous avions l'illusion de nous croire acquis. Le général voulut faire une reconnaissance de la Mitidja, pousser jusqu'à Blidah, la ville la plus voisine ; et, bien qu'il fût dissuadé par des Maures d'Alger, de tenter encore cette excursion, il persista dans sa résolution et se mit en route le 22 juillet, avec une trop faible colonne pour se prémunir contre tout événement. Il n'emmenait qu'un millier d'hommes, un escadron et deux petites pièces d'artillerie ; mais son état-major était nombreux, surtout en officiers étrangers, avides de pénétrer des premiers dans l'intérieur du pays.

La marche de cette colonne ne fut pas inquiétée,

tions dans les différents grades de la Légion d'honneur et cent croix de chevalier de Saint-Louis.

A ces demandes il ne fut accordé que le bâton de maréchal pour le commandant en chef et deux croix de Saint-Louis pour MM. de Bourmont fils et de Bessières.

Quant aux ordres, il en fut envoyé deux en douze jours, l'un relatif à l'envoi en France de soixante chameaux que l'on avait le projet d'acclimater dans les landes de Bordeaux ; l'autre recommandait de former, sans perdre de temps, des collections de plantes et d'insectes pour le cabinet d'histoire naturelle.

Et l'on était à la veille de la révolution de Juillet ! !

mais les traînards ou des hommes trop confiants, ne



De Bourmont.

prévoyant pas ce qu'il pouvait leur en coûter de s'attarder ou de s'égarer sur le flanc de la colonne, tom-

bèrent sous le yatagan des Arabes embusqués partout, comme ils ont l'habitude de le faire.

Arrivé à Blidah, l'accueil fut des meilleurs dans la ville, mais il n'en fut pas de même dans la campagne, et quand le général voulut faire une reconnaissance dans le ravin de l'oued-el-Kébir, voisin de Blidah, les troupes furent accueillies à coups de fusil, et beaucoup de soldats isolés furent tués sous les murs mêmes de la ville. Dans ces conditions, il fallut songer à la retraite, le plus promptement possible, parce que le nombre des assaillants, comme toujours, s'augmentait avec l'apparence du succès, et cette retraite fut pleine de difficultés, celle d'abord de faire face à tout avec un si faible effectif.

Cette petite escapade nous coûta plus de cent hommes, mais ce qui était plus sérieux, elle augmentait considérablement l'audace des Arabes et des Kabyles et les disposait à s'opposer à toute tentative d'occupation de l'intérieur du pays.

Cette expédition avait sa raison d'être, bien qu'elle parût d'abord une fantaisie guerrière. Elle était déterminée par le premier acte de fourberie que commettaient envers nous les Arabes et le premier coupable était ce même Bou Mezrag, bey de Tittery, dont le Dey aurait fait trancher la tête sans notre arrivée et dont il nous avait engagé à nous défier, le signalant comme un traître et un ambitieux. Le bey de Tittery, pour agrandir son commandement, désirait y faire comprendre Blidah ; il l'avait demandé au commandant en chef qui avait refusé. Désappointé de ce côté, Bou Mezrag fit attaquer par les Kabyles les habitants de Blidah, espérant que ceux-ci lui demanderaient appui ; mais ils s'adressèrent aux Français. C'est alors que le

rusé bey, bien qu'il eût le premier fait acte de soumission, souleva contre nous toutes les populations, leur annonçant que notre but, en parcourant le pays, était de promener partout la dévastation. Il était facile à ce chef intrigant de persuader des gens déjà prévenus contre nous, et de réunir de nombreux combattants, tous disposés à lutter pour leur indépendance. Il avait une si grande foi dans son succès qu'il ne craignit pas d'écrire au général en chef qu'il viendrait l'attaquer sous les murs d'Alger avec deux cent mille hommes. A quoi il fut répondu, qu'il était attendu le plus tôt possible, ou que l'on irait à lui.

Sur ces entrefaites, le bruit de la révolution de Juillet et de la chute de la monarchie arriva à Alger, et jeta un certain désarroi dans la direction des affaires. Chacun attendait une confirmation pour prendre une résolution.

Cependant l'action française ne se bornait pas à Alger et à ses environs. Nos anciennes possessions de la Calle attiraient notre attention et une expédition commandée par le général Damrémont se présenta devant Bône, où elle fut admirablement accueillie par la population, menacée par les troupes du bey de Constantine. Celles-ci, confiantes dans leur force, attaquèrent, à plusieurs reprises et avec vigueur, les troupes françaises retranchées derrière des fortifications passagères, et il ne fallut rien moins que les bonnes dispositions du général pour nous permettre de nous maintenir. Plusieurs redoutes furent l'objet d'attaques répétées, et enfin, découragés par leur insuccès, les Arabes avaient abandonné la partie lorsque l'ordre vint au général de faire rentrer sa troupe à Alger, laissant ainsi les habitants de Bône exposés aux re-

présailles que les Arabes ne manqueraient pas d'exercer sur eux.

Presque en même temps, un des fils du général de Bourmont s'était présenté devant Oran, avec un régiment et il avait occupé la position à la satisfaction même du bey Hassan, qui ne demandait qu'à finir son existence en Asie Mineure. Mais, comme Bône, Oran et le fort de Mers-el-Kébir furent abandonnés quand les nécessités politiques, causées par la révolution, firent concentrer toutes les troupes à Alger.

Ainsi nos premiers actes en Algérie étaient bien faits pour donner aux Arabes une idée défavorable de nos résolutions. Pour eux, toute hésitation et surtout tout recul est une preuve de faiblesse ; ne pouvant apprécier ce qu'est une révolution comme celle que nous traversions, ils devaient penser que nous trouvions la tâche trop difficile et que nous reculions devant son exécution. Leur force s'accroissait de la confiance qu'ils acquéraient et ils nous en donnèrent plus d'une preuve : ils attaquaient tous les militaires isolés à petite distance de nos avant-postes et nous forçaient aux plus grandes précautions pour éviter leurs embuscades. C'est pour cela que le maréchal pensa à organiser un corps de volontaires indigènes qui devaient être chargés de surveiller les environs de nos positions et être comme un trait d'union entre nous et les Arabes. Mais il ne put pas réaliser ce projet qu'il laissa à son successeur.

Le 2 septembre, le général Clauzel arrivait à Alger et le maréchal de Bourmont quittait le théâtre de l'importante victoire qu'il avait dirigée. Un bâtiment de l'État lui avait été refusé pour le conduire à Mahon, où il désirait séjourner avant sa rentrée en France et on ajoute, mais j'ai peine à y croire, qu'à Marseille, un



Médéah en 1830.

employé de la douane, sous raison de constater qu'il n'y avait rien de soumis aux droits, voulut visiter le cercueil de son fils, tué à Staouéli et que l'on reportait à la terre natale.

CHAPITRE II

Commandement du général Clauzel. — Formation de troupes indigènes (zouaves). — Expédition de Médéah. — Occupation de Mers-el-Kébir et d'Oran.

La nomination du général Clauzel au commandement supérieur fut bien accueillie de l'armée, qui saluait en lui un des chefs remarqués sous l'empire. Ses premiers soins furent pour l'organisation administrative qui périclitait chaque jour depuis la dissolution de tous les pouvoirs relevant du dey.

En même temps il constituait une force indigène qui devait nous être d'une grande utilité. C'était l'application d'une idée qu'avait eue le maréchal de Bourmont.

Il existait une tribu kabyle appelée *Zouaoua*, dont les membres quittaient volontiers leur pays, au temps des Turcs, pour louer leurs services militaires. Nous eûmes recours à eux, ils formèrent bientôt plusieurs compagnies dont le commandement fut confié aux capitaines Maumet et Duvivier. Du nom de leur tribu on les nomma Zouaves et pour ne pas leur imposer un costume qu'ils n'auraient accepté qu'avec répugnance, on leur constitua le costume oriental que les Zouaves ont toujours conservé. Ces indigènes, habitués à la guerre du pays, nous rendirent les plus grands services.

L'ébranlement que la chute d'Alger avait produit dans tout le pays ne tarda pas à se manifester. Le Dey, dont l'autorité était absolue, et qui connaissait le moyen de faire plier tous les récalcitrants, n'étant plus là pour faire taire les prétentions, celles-ci se livrèrent à un grand débordement d'intrigues ; partout il se produisait des chefs qui étaient désireux de s'affranchir et d'absorber le plus possible autour d'eux. Le plus avide était Bou-Mezrag, le bey de Tittery, qui avait déjà tenu envers le maréchal de Bourmont une attitude plus qu'audacieuse. Aussi fut-il décidé qu'une expédition serait dirigée contre lui.

Le commandant en chef forma, à cet effet, un corps expéditionnaire de huit mille hommes sous le commandement du général Boyer et proclama la déchéance du bey de Tittery. Nous étions ainsi forcés de faire ce que le Dey avait conseillé trois mois auparavant.

Le 17 novembre, l'armée se mit en marche et le 19, elle occupa Blidah que les Arabes avaient voulu défendre. Les habitants de la ville nous accueillirent avec empressement, mais les Arabes et Kabyles du voisinage, surtout ceux des montagnes des Beni-Salah, continuèrent leurs attaques quand la colonne reprit sa marche sur Médéah.

Le général Boyer, qui avait ce qu'il faut pour maîtriser ces peuplades, c'est-à-dire peu d'indulgence et une répression vive, suivant de près la faute, mit en pratique ces qualités et fit des exécutions utiles : il mit la hache dans les jardins qui abritaient les défenseurs. Ces moyens rigoureux amenèrent des soumissions nombreuses, mais momentanées, qui permettaient à l'armée de continuer sa marche vers Médéah, son objectif. On avait laissé dans Blidah une garnison.

Pour la première fois nous allions franchir l'Atlas. L'inconnu s'ouvrait devant nous. Les crêtes escarpées, inaccessibles en tous points, n'offrent qu'une dépression au fond de laquelle on voit un col, immense coup de hache dans la crête supérieure. C'est par là qu'il faut passer; mais pour y arriver, il faut s'avancer sur des flancs rocheux où il n'y a que des sentiers de chèvres, dominés des deux côtés par des hauteurs que l'ennemi occupe et d'où il peut nous fusiller à l'aise. Aussi faut-il nous mettre à l'abri de ses coups en enlevant ces crêtes qu'il occupe et où il a accumulé des défenses artificielles à côté des défenses naturelles.

A mesure que l'armée monte, elle se rend compte des difficultés qui croissent, et comme il arrive toujours, chacun sent son énergie s'accroître avec les difficultés. Le général en chef, pour proclamer ces belles dispositions de son armée, lui adresse l'ordre du jour suivant : « Soldats, nous allons franchir la première chaîne de l'Atlas, planter le drapeau tricolore dans l'intérieur de l'Afrique et frayer un passage à la civilisation, au commerce et à l'industrie. Vous êtes dignes d'une si noble entreprise ; le monde civilisé vous accompagnera de ses vœux. Conservez le même bon ordre qui existe dans l'armée, ayez le respect le plus grand et le plus soutenu pour les populations, partout où elles seront paisibles et soumises ; c'est ce que je vous recommande. Ici j'emprunte la pensée et les expressions d'un grand homme, et je vous dirai aussi que *quarante siècles vous contemplent.* »

L'armée se mit en mouvement; la première partie du trajet s'effectua sans grande difficulté, l'ennemi s'était réservé les points culminants où les passages sont plus difficiles. Ne pouvant les aborder de front, le général

donna l'ordre aux bataillons des 14e, 20e et 28e de gravir les hauteurs de gauche pour prendre à revers les positions occupées par l'ennemi; il y avait moins à s'occuper des hauteurs de droite dont nous étions séparés par un profond ravin.

Cette ascension ne se fit pas sans de grandes difficultés. A un moment les tambours battirent la charge pour aider les hommes dans leur marche; le général Achard, qui suivait la route du col, croyant à un succès à gauche, fit poser les sacs à un bataillon du 37e et avec lui il s'élança vers le *tœnia de Mouzaia* (col de Mouzaia) où les forces ennemies étaient accumulées. Ce bataillon, dont le mouvement en avant avait été précipité, fut un instant compromis; mais il fut soutenu par quelques compagnies du 14e et il put franchir le fameux col que nous n'avons jamais traversé depuis sans y subir de grandes pertes. Celles de cette journée se chiffraient par plus de deux cents hommes hors de combat et de nombreux officiers.

C'était un beau succès pour notre petite armée, qui avait eu devant elle Bou-Mezrag avec plus de six mille combattants et l'avantage de la position.

Nous avions repris notre ascendant sur l'esprit des populations; aussi reçûmes-nous de nombreuses soumissions, même celle de Bou-Mezrag, qui, avec un esprit aussi spirituel que rusé, vint demander au général en chef de le recevoir comme prisonnier de guerre et demander son pardon.

« Tu ne le mérites pas, dit le général.

— C'est vrai, j'ai commis une grande faute; mais elle t'a donné la gloire de me vaincre et de conduire ta troupe victorieuse dans un pays que je pouvais croire fermé pour tes armes. »

Avec d'aussi bons procédés, on peut beaucoup obtenir : Bou-Mezrag fut pardonné.

La brigade Monck d'Uzer était restée au col pour garder les positions pendant l'absence du général en chef, qui était allé installer à Médéah un nouveau bey. Ce trajet se fit sans rencontrer d'obstacle. Une députation des notables de la ville s'était même empressée au devant du général pour l'assurer d'une entière soumission. On laissa une force d'un millier d'hommes dans Médéah sous le commandement du colonel Marion, et le 26, l'armée reprit la route d'Alger.

En repassant par le col, elle constata partout les dispositions les plus pacifiques; mais à Blidah, elle apprit que le général Rulhières avait été plusieurs fois attaqué et qu'il avait été obligé de lutter vigoureusement contre des bandes conduites par Ben Zamoun, chef puissant dans une partie de la Kabylie. Comme nous ne pouvions pas semer notre petite armée dans toutes les villes de l'intérieur, nous fûmes dans la nécessité d'enlever notre garnison de Blidah, et de laisser les habitants exposés aux mauvais traitements des Arabes ; aussi le plus grand nombre revint-il avec l'armée jusqu'à Alger.

Dans cette marche, Bou-Mezrag, gardé à vue, nous avait suivis avec sa famille et ses janissaires désarmés. S'il perdait son pouvoir, il gardait sa tête que le Dey Hussein aurait fait tomber. Il fut envoyé en France et plus tard à Smyrne.

Cette première expédition de Médéah avait été très habilement conduite. Les moyens d'attaque qui ont été employés semblent avoir servi de modèle chaque fois que nos troupes ont eu à franchir ce passage difficile, le seul praticable pendant bien longtemps. Aussi l'im-

pression que les Arabes avaient éprouvée était de nature à les éloigner de nous pour un certain temps.

Mais l'Arabe ne comprend pas qu'un succès ne soit pas suivi d'un autre et que l'inaction succède à l'action. Quand il vit que le détachement que nous avions laissé à Médéah se confinait dans cette ville sans rien entreprendre contre les tribus voisines, il vint l'y provoquer et l'attaquer en grand nombre et à plusieurs reprises, mais sans succès; car l'Arabe, malgré son courage, n'est pas armé pour attaquer une place qui n'a même qu'une ceinture de muraille pour défense.

Le général Boyer ravitailla Médéah dans le courant de décembre. Il suivit la même route et ne fut pas inquiété. Nous jouissions donc d'une autorité relativement grande que nous aurions pu, dès lors, espérer voir grandir; mais des considérations politiques nous firent rétrograder, et le 4 janvier nos troupes quittaient Médéah que nous livrions à de nouvelles intrigues contre nous.

Ces premières indécisions ont été fort préjudiciables à notre établissement. Elles ont donné de notre persévérance et de notre force une fâcheuse opinion et ont provoqué toutes les ambitions avec lesquelles nous avons eu si longtemps à compter.

Pendant ce temps le général Damrémont reprenait Oran au bey Hassan, assiégé par les Arabes depuis notre abandon. Il s'emparait du fort de Mers-el-Kébir, excellent port, voisin d'Oran; mais par une combinaison que le Ministère français n'a pas acceptée, le général Clauzel désirait donner le commandement du Beylicat d'Oran à un parent du bey de Tunis, ainsi que le Beylicat de Constantine à un autre parent du prince tunisien. Le général en chef était évidemment en-

traîné dans une intrigue ; on promettait un tribut de un million pour chaque beylicat, c'était une somme dérisoire et nous avions de plus le tort de mettre à nos côtés deux chefs musulmans qui, peu à peu, auraient pu nous amoindrir et nous annihiler.

Ce traité, désapprouvé par le cabinet, valut au général Clauzel son rappel en France. Son commandement n'avait pas duré six mois, qu'il avait pourtant bien employés au profit de notre autorité en étendant les limites de notre conquête.

CHAPITRE III

Commandement du général Berthezène. — Expédition de Médéah. — Combats dans la Mitidja. — Occupation d'Oran. — Sidi-Embarak, agha de la Mitidja. — Tentative d'occupation de Bône.

Le général Clauzel était un chef audacieux, entreprenant, et probablement sa tendance à affirmer et agrandir notre conquête n'entrait pas dans les vues du Gouvernement, qui a longtemps montré une indécision regrettable. On voulait un chef capable mais docile, ce fut le général Berthezène qui fut choisi pour le commandement de l'Afrique.

Ce chef n'avait plus à sa disposition qu'une armée très faible numériquement : elle était réduite à une dizaine de mille hommes par le rappel en France de douze régiments et, avec cette petite force, il était dans l'obligation de faire face à de nombreuses difficultés. La plus grande résidait à Médéah, où le bey

que nous y avions installé n'était pas en situation de se défendre contre les trames ourdies par le fils de Bou-



Duvivier.

Mezrag, dont le prestige aux yeux des populations n'était pas diminué par la défaite de son père. Outre

les Turcs et les Coulouglis (1) qui étaient les dévoués du père, il avait encore groupé autour de lui de nombreux Kabyles désireux de combattre.

Le général Berthezène sentait la nécessité de frapper un grand coup avant que la fermentation fût plus active et plus générale. Mais ne pouvant rien entreprendre d'utile avec le peu de monde dont il disposait, il demanda au Ministre de la guerre des renforts. Le ministre lui envoya les bataillons de dépôt et deux mille volontaires parisiens qui avaient combattu pour la plupart pendant les journées de Juillet et avaient pris goût à la carrière militaire.

Avec ces renforts, le général se mit en marche pour Médéah, le 25 juin 1831, et, contre son attente, aucun incident ne fut signalé dans sa marche en avant. Il arriva à Médéah par la route du col le 29.

Les Arabes s'étaient massés sur un plateau escarpé, voisin de la ville, le général voulut aller à eux. Malgré les difficultés de l'ascension et malgré une défense énergique, l'ennemi fut obligé d'abandonner la position. C'était un succès important dont le Général ne sut pas tirer tout le parti qu'il devait. Le 2 juillet, il ordonna la retraite emmenant avec lui le bey Mustapha ben Omar, que le général Clauzel avait installé quelques mois auparavant, et dont nous voulions asseoir l'autorité par notre dernière expédition.

Cette retraite fut considérée comme un acte de faiblesse, et le courage des Arabes s'accrut des succès qu'ils s'attribuaient. Nous perdions par cet acte tout le prestige que nous avions acquis par quelques expéditions heureuses, et bientôt nous constatâmes à quel

(1) On nomme Coulouglis les fils de Turcs et de femmes Arabes.

point se surexcitent les Arabes, quand ils se croient des avantages. Avec une audace inouïe, ils pénétraient dans nos rangs, le yatagan au poing. C'était une lutte corps à corps, surtout à l'arrière-garde où un bataillon du 20e fut un moment très compromis, après avoir perdu son chef. Il était débordé de tous côtés et fort menacé, quand Duvivier, qui commandait les Zouaves et les volontaires parisiens, vint faire face à l'ennemi et l'arrêter dans son agression pleine de périls pour nos troupes. C'était le premier acte de ce chef dans ce pays où il devait se faire remarquer par sa bonne appréciation des choses de la guerre et par son aptitude à organiser les moyens de succès. Il resta à l'arrière-garde jusqu'à la concentration de toutes les troupes dans la Mitidja, et le mouvement de retraite s'exécuta sans nouvel incident.

Mais le charme était rompu : aux yeux des Arabes nous n'étions plus une puissance forte et à redouter ; nous n'étions qu'un ennemi vulgaire, dont ils auraient raison avec la persévérance, et ils n'hésitèrent pas à nous poursuivre et à nous arrêter dans la plaine à chaque passage difficile, surtout aux rivières et aux marais.

Cependant le général Berthezène cherchait à se faire illusion ou au moins à propager cette illusion dans l'armée. « La première expédition, disait-il dans ses bulletins, a coûté cent soixante-deux tués et trois cent neuf blessés; je n'ai eu que soixante-trois morts et cent quatre-vingt-douze blessés, donc j'ai mieux réussi que mon prédécesseur. » Oui, si le succès se comptait par le nombre des victimes et était en raison inverse de leur nombre; mais ici nous avions tout remis en question, nous ramenions un bey que nous avions im-

posé et nous donnions ainsi satisfaction aux Arabes.

Nous allons voir apparaître les influences religieuses qui de tout temps ont joué un si grand rôle dans le mouvement des populations.

Jusqu'à présent nous n'avons eu devant nous que des chefs militaires appelant à eux les combattants par l'amour de l'indépendance; mais un maure d'Alger, Sidi-Sadi, revenant de la Mecque, et ayant eu conférence à Livourne avec l'ancien Dey d'Alger, Hussein, vint organiser un plan de soulèvement général à la tête duquel se trouvaient Ben-Aïssa et Ben-Zamoun. Ces chefs amenèrent leurs nombreux contingents jusque dans le voisinage d'Alger et nécessitèrent une nouvelle expédition dont le résultat ne se fit pas attendre. Ben-Zamoun prononça sa retraite dès qu'il vit les dispositions de nos troupes pour le combattre. Mais il revint attaquer les postes avancés et les hommes isolés dès qu'il nous sut rentrés dans nos cantonnements.

Ces marches et contremarches au moment des plus fortes chaleurs, dans la plaine de la Mitidja, où les marais pestilentiels engendraient de si graves et si nombreuses maladies, apportaient de grands vides dans nos rangs et les soldats qui n'étaient pas aux hôpitaux n'étaient guère aptes aux exigences de ce service fatigant. Les Arabes le savaient; aussi réservaient-ils leurs agressions pour ces moments difficiles. Le général était obligé de le reconnaître dans ses rapports où il disait : « A l'époque des chaleurs, les Arabes n'ont rien à faire; ils trouvent à manger partout, tandis que pour nous, cette époque est la plus défavorable ; nous avons alors beaucoup de malades et nous sommes accablés par la chaleur. »

Oran offrait un peu plus de tranquillité; le chef tunisien qui en avait pris possession en vertu de la convention Clauzel ne s'y était fait accompagner que d'une poignée de soldats mal vêtus, mal équipés qui avaient provoqué la risée générale. Chefs et soldats évacuèrent bientôt la place et le Gouvernement fit fort bien de conserver et d'administrer pour son compte cette partie du territoire conquis.

Après le général Faudoas, qui ne tint le commandement que peu de temps, le général Boyer en fut investi. C'était un militaire dont le passé comptait de nombreuses actions sur tous les champs de bataille : l'Italie, l'Égypte, Saint-Domingue, l'Espagne, Waterloo et qui employait, à l'égard des Arabes, les procédés rapides des Turcs, continuant ainsi leurs traditions. ce qui lui avait valu le surnom de « le cruel », mais il faut bien reconnaître que dans certains cas ce procédé a du bon chez les Arabes. Il est dans leurs habitudes et nous savons aujourd'hui que le mettre en pratique c'est faire acte de puissance, comme être indulgent c'est faire acte de faiblesse.

Il régnait partout une sorte d'anarchie; les villes comme Mascara, Tlemcen, Mostaganem restaient encore au pouvoir des Turcs et des coulouglis, mais au centre même de ces villes il y avait des partis divisés et hostiles l'un à l'autre. Le général chercha d'abord à les apaiser et à se créer des relations; il y réussit imparfaitement. Le parti arabe était toujours de plus en plus hostile aux Français et, de même qu'à Alger, nous avons vu Sidi-Sadi, un inspiré, provoquer un mouvement général d'hostilité contre nous. nous allons voir à Mascara le marabout Mahi-ed-din mettant sa grande influence religieuse au service de la cause mu-

sulmane; et préparant par des moyens adroits l'avènement de son fils Abd-el-Kader.

Le général Berthezène pensant, avec une apparence de raison, que les Arabes seraient plus facilement gouvernés et administrés par un des leurs, issu d'une grande famille, avait jeté les yeux sur un marabout puissant de la famille des Embareck de Coléah et bien que ces personnages eussent de tout temps montré leur hostilité aux Français, le chef de la famille, El-Hadj-Mahi-ed-din-el-Sghir, consentit à accepter la position fort rémunérée (70 000 fr.) d'Agha de la Mitidja. Cette intervention nous donnait en effet un repos que nous n'aurions pas pu obtenir directement.

A Bône nous rencontrions des difficultes plus grandes, nous étions en présence d'une hostilité évidente, qui se traduisait par des actes. Le 13 septembre un faible détachement de zouaves indigènes commandé par deux officiers français avait occupé la place. Il était logé dans la Kasbah; les officiers, confiants dans la manière dont ils avaient été reçus par les habitants, quittaient chaque jour la citadelle pour descendre en ville. Ibrahim, ancien bey de Constantine dépossédé, et qui aurait été bien aise de se créer une nouvelle autorité, gagna les zouaves à prix d'argent et quand les officiers revinrent, ils furent reçus à coups de fusil.

La Kasbah restait au pouvoir d'Ibrahim qui menaçait Bône et pouvait la détruire à la moindre manifestation de ses habitants. Ceux-ci suppliaient les officiers français de se mettre à leur tête: mais la ville fut bientôt encombrée d'Arabes et les officiers, MM. Bigot, et Houder, cherchaient à gagner une embarcation de la *Créole* quand ils furent tués. Au même moment deux bricks arrivaient d'Alger avec un bataillon de zouaves,

commandé par Duvivier. Celui-ci demandait à être débarqué pour venger la mort de ses camarades; il dut se rendre aux bonnes raisons des commandants de la marine, qui, n'ayant pas d'instructions spéciales, refusèrent leur concours en présence des conditions où on se trouvait.

Le général Berthezène n'a pas laissé en Algérie un bon souvenir. Son administration comme ses faits militaires ne portaient pas le cachet d'une grande capacité. Il est vrai qu'il était en présence de choses toutes nouvelles qui demandaient une grande perspicacité et une étude particulière. Mais le général, parce qu'il ne réussissait pas, se montrait hostile à tous les plans de colonisation et même à la conservation du pays. Selon lui la plaine de la Mitidja n'était qu'un cloaque destiné à être le tombeau de tous ceux qui tenteraient de s'y établir. Il y avait un peu de vrai dans cette appréciation, au moment où le général le disait; mais il avait le tort d'engager l'avenir sans savoir qu'il était possible de le rendre meilleur qu'il ne le pensait. Aussi l'opinion publique, plus sage que lui, demandait pour l'Algérie un autre chef. Ce fut le duc de Rovigo qui vint prendre le commandement.

CHAPITRE IV

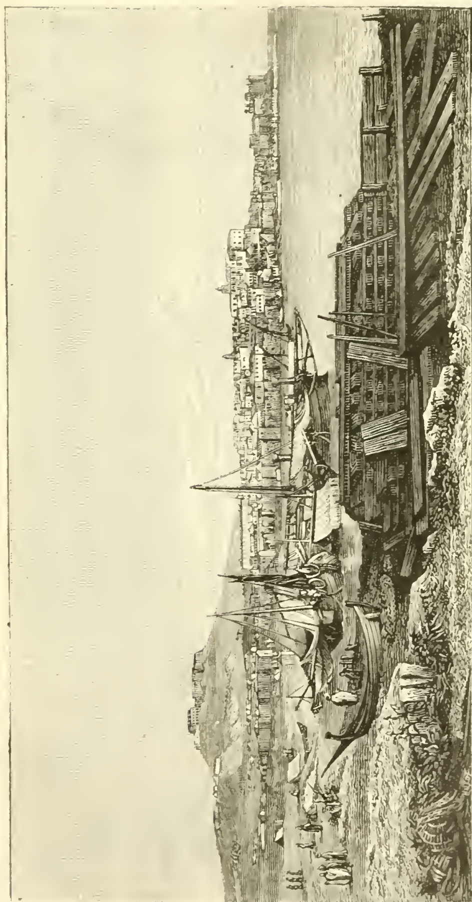
Le général Berthezène est remplacé par le général de Rovigo en décembre 1831. — Dualisme dans l'autorité. — Destruction de la tribu d'El-Ouffia, près d'Alger, 10 avril 1832. — Expédition sur Blidah. — Prise de Bône par les capitaines d'Armandy et Yussuf. — Le général Monck d'Uzer prend possession de Bône. — Combat près d'Oran par Mahi-ed-din, mai 1832. — Nouveaux combats en août, octobre, novembre. — Abd-el-Kader proclamé sultan.

Au départ du général Berthezène, le président du conseil des ministres était M. Casimir Périer avec le portefeuille de l'intérieur. Il voulait en cette qualité avoir une part dans l'administration de notre nouvelle conquête et il obtint que les affaires civiles fussent distinctes des affaires militaires. Il fut donc créé à Alger par ordonnance royale du 1er décembre 1831 deux autorités indépendantes l'une de l'autre, égales et parallèles : un intendant civil, relevant du président du conseil, à côté d'un commandant en chef, relevant du ministère de la guerre. C'était une combinaison difficile à pratiquer dans un pays nouveau où tout était à créer. On ne tarda pas à le constater, même dans les choses qui auraient dû réunir tous les suffrages.

Le général, duc de Rovigo, avait le commandement en chef et le baron Pichon la direction des affaires civiles.

Le général, jugeant que l'effectif de la petite armée qui se composait de trois régiments d'infanterie, de deux bataillons de zouaves, et de deux régiments de chasseurs d'Afrique récemment formés, était plus que

suffisant pour garder Alger, fit reconnaître certains



La ville de Bône en 1830.

points stratégiques dans le massif d'Alger et établir des

camps retranchés à Kouba, Birkadem, Tixeraïm, Dely Ibrahim et relier ces postes par des routes qui envoyaient des prolongements dans toutes les directions. Par malheur ces routes rencontraient des cimetières, puisqu'on en rencontre partout et, sans souci des réclamations des indigènes, on les traversait. De là des plaintes portées à l'autorité civile et appuyées par le baron Pichon. Le général ayant pensé que le moment était venu de donner aux soldats un couchage plus convenable que la terre nue où ils reposaient depuis dix-huit mois, imposa une contribution de laine à tous les habitants pour faire les matelas de troupe. Ce fut encore l'occasion de dissidences entre les chefs et malheureusement la question, portée à Paris, fut résolue contre le général qui, pourtant, ne cherchait qu'à masquer la négligence du ministère de la guerre. Celui-ci remplaca la contribution de laine par un marché pour les matelas. Ces faits montrèrent aux Indigènes que les chefs d'Alger, qu'ils croyaient omnipotents, étaient loin de l'être et ils s'appuyèrent sur cette connaissance pour entretenir à Paris des relations avec des gens qui plaidaient adroitement leur cause en haut lieu.

Le dualisme n'amenait donc que des conflits entre les deux autorités. On le reconnut bientôt et comme le ministre de l'intérieur, promoteur de cette mesure, venait de mourir, une nouvelle ordonnance royale rapporta la première et l'intendant civil fut de nouveau placé sous les ordres du commandant en chef. Le dualisme n'avait duré que quatre mois et nous avait fait beaucoup de mal.

Le duc de Rovigo était autoritaire et il ajoutait encore à ses tendances naturelles dans un pays où il croyait que la force seule pouvait en imposer. Mais la

force sans la justice est incapable de se faire respecter et plusieurs actes de l'autorité militaire n'étaient pas de nature à nous concilier la sympathie. Le cheick el Arab, avec une suite nombreuse, était venu du Ziban pour demander assistance contre Achmet, bey de Constantine. Il avait été fort bien accueilli à Alger et rentrait chez lui chargé de présents, lorsqu'en traversant le territoire d'El Ouffia, il fut attaqué et pillé. Il rentra à Alger et raconta le fait au commandant en chef qui, dans la nuit suivante, vint en force ravager le territoire de la tribu et exterminer tous ses habitants, moins le chef, qui, par un acte dérisoire, fut jugé, condamné et exécuté (10 avril 1832). Ces actes attiraient des représailles et chaque jour nous avions des meurtres à enregistrer. Notre agha, de la plaine, se déclarait impuissant à maintenir les populations, l'insurrection ne tarda pas à se généraliser et l'agha Embareck lui-même nous abandonna.

Le duc de Rovigo devait frapper un grand coup pour arrêter ces hostilités; il le tenta. Il dirigea deux colonnes, une sur Coléah, l'autre sur Aouch-Souk-Ali, près de Bouffarick. Cette dernière est surprise par les Arabes à Sidi-Haïd; dans l'obscurité de la nuit il y a un moment de confusion d'autant plus grande qu'une décharge générale des Arabes a produit dans nos rangs beaucoup de morts et de blessés et que de nombreux chevaux ont été atteints dans notre cavalerie d'avant-garde. Pourtant notre petite armée se recueille un moment, reprend l'offensive et l'ennemi se retire dès qu'il nous voit en mesure de riposter. Pendant la retraite nous fûmes attaqués, surtout aux passages difficiles, et partout nous eûmes raison des bandes audacieuses dont chaque jour nous constations la ténacité.

Le petit corps envoyé sur Coléah n'a rencontré aucun rassemblement et a opéré son retour à Alger sans être inquiété. Il est vrai qu'il emmenait comme otages quelques membres de la famille Embareck qui étaient venus au-devant de la colonne.

Le duc de Rovigo, pour compléter son œuvre d'intimidation, crut devoir diriger une expédition sur Blidah, et les douars de la vallée de l'Oued-el-Kebir ; partout les traces de son passage furent marquées par des ruines et la misère. Ah ! comme ces populations devaient nous maudire, et comme ceux qui ont vécu longtemps en Algérie comprennent l'acharnement et la haine dont nous sommes l'objet ! Peut-être le souvenir des pertes matérielles s'effacera-t-il, mais il est des actes qui laissent de génération en génération des souvenirs ineffaçables et le duc de Rovigo en a accumulé bon nombre. Par le plus arbitraire et le plus odieux despotisme, il souleva contre les Français l'indignation des Arabes. Il attire à Alger des chefs Arabes. accusés d'avoir pris part à la guerre ; il leur fait délivrer un sauf-conduit et quand ceux-ci sont entre ses mains, il viole l'hospitalité en les faisant juger, condamner et exécuter. Aujourd'hui les Arabes se répètent encore la lugubre histoire des deux martyrs. « Cette action criminelle, dit le commandant Pélissier (1), détruisit toute confiance chez les Arabes et maintenant les noms de Meçaoud et d'El Arbi (les noms des deux kaïds traîtreusement mis à mort) ne peuvent être prononcés sans réveiller des souvenirs de trahison et de mauvaise foi, bien funestes à notre domination. »

Bône, qui s'était donnée à nous et que nous avions été

(1) *Annales algériennes.*

dans la nécessité d'abandonner deux fois, était toujours l'objet de nos préoccupations. Cette ville était au pouvoir d'Ibrahim qui occupait la Casbah et le bey de Constantine la bloquait avec de nombreuses troupes. Il voulait s'en emparer. Il fut donc décidé que, de nouveau, nous irions protéger les habitants menacés qui nous appelaient comme des sauveurs.

La prise de cette ville compte parmi les actes les plus audacieux de la conquête. Elle tient du roman par les péripéties qui la signalèrent et la vigueur dont firent preuve les deux officiers chargés de cette importante mission... C'étaient le capitaine d'artillerie d'Armandy et Yussuf. Celui-ci, échappé de Tunis, où il avait encouru la disgrâce du bey à cause de quelques intrigues de harem, était venu mettre son grand courage et sa connaissance des choses du pays à notre disposition. Des députés ayant été envoyés de Bône pour demander l'intervention française, Yussuf fut chargé de les accompagner et de promettre ce qu'ils avaient demandé. Il put acquérir la certitude que la ville de Bône était menacée par Ben Aïssa, lieutenant d'Achmet, bey de Constantine, et que les Turcs renfermés dans la Casbah sous le commandement d'Ibrahim manquaient absolument de vivres et de moyens de défense.

Rentré à Alger il fut envoyé de nouveau à Bône avec le capitaine d'artillerie d'Armandy qui parlait l'arabe, était déjà familiarisé avec les habitudes orientales et était surtout homme d'énergie et de résolution. D'Armandy et Yussuf étaient à bord de la goélette *la Béarnaise* commandée par M. Freart; un petit bâtiment chargé de vivres était remorqué pour les besoins urgents de la garnison de la Casbah. Les troupes ne devaient être envoyées que plus tard.

Arrivé le 29 février, Yussuf continua avec *la Béarnaise* son voyage à Tunis où il avait mission d'acheter des chevaux et il ne revint que le 26 mars. Pendant ce temps le capitaine d'Armandy était resté, soit à terre dans une masure abandonnée, soit à bord de la felouque *la Fortune* qui se trouvait à l'ancre près de la côte. Il eut plusieurs entrevues avec Ben Aïssa, qui aurait désiré que la France reconnût l'autorité de son maître sur le Beylik de Constantine et ne négligeait rien pour convaincre le capitaine d'Armandy de l'importance de cette résolution. Celui-ci feignait de se laisser persuader ; mais il ne voulait que gagner du temps jusqu'au retour d'Yussuf avec *la Béarnaise*.

Enfin le retour s'effectua dans la nuit du 26 mars 1832. La ville était tombée aux mains de Ben Aïssa ; mais la Casbah était encore maîtresse et il était possible de communiquer avec ses défenseurs. Aussitôt la résolution des deux officiers fut prise avec le concours du commandant de la goélette M. Freart. Ils obtinrent de lui une trentaine de marins. — Aussitôt Yussuf et d'Armandy seuls se rendent au pied de la Casbah et parlementent avec les Turcs, cherchant à leur persuader qu'Ibrahim doit se réfugier à bord de la goélette et qu'eux se chargeront de la défense du fort. Ibrahim, qui avait ses partisans, ne voulait pas se laisser déposséder, il excita les siens contre les partisans des Français ; il s'ensuivit une rixe terrible durant laquelle les partisans d'Ibrahim ne furent pas les plus forts et celui-ci fut expulsé.

Aussitôt un canot turc aborda la felouque, il annonça ce qui venait de se passer dans la Casbah et demanda au plus tôt les secours promis. Un second canot fut envoyé peu de temps après en demandant avec plus

d'instance afin de faire cesser les hostilités parmi les habitants de la Casbah. Tout était prêt pour le débarquement des trente marins, sous le commandement du lieutenant du Couëdic. Yussuf et le capitaine d'Armandy se rendirent au pied de la Casbah où, en parlementant avec les Turcs, ils reçurent la confirmation des nouvelles de la nuit. Le moment était pressant : une corde fut lancée du haut de la Casbah ; Yussuf fut hissé dans la place et successivement chefs et matelots s'introduisirent par le même chemin. Un coup de canon annonça que le pavillon français était hissé sur le haut de la Casbah.

Tout cela se passait dans la nuit du 26 au 27 mars dans des conditions qui pouvaient offrir beaucoup d'imprévu et de danger, et véritablement on ne peut s'empêcher d'admirer le dévouement, l'abnégation dont font preuve des hommes qui vont ainsi au-devant de tout pour faire œuvre utile au pays.

Ben-Aïssa, quand il vit le drapeau français sur la Casbah, entra dans une violente colère dont les habitants de Bône furent victimes. Il essaya d'abord un effort infructueux contre la citadelle, puis avant d'abandonner la ville il la livra au pillage et y mit le feu ne laissant ainsi que ruines autour de lui.

La vue de l'incendie surexcitait les défenseurs de la Casbah, qui accusaient les officiers français d'être la cause de ces désastres et se mutinaient contre eux ; mais ils avaient affaire à des hommes dont ils ne connaissaient pas la résolution. D'Armandy fit conduire à bord de la goélette trois des plus mutins, pendant qu'Yussuf commandait une sortie. A peine hors du fort, Yussuf arrête sa troupe et s'approchant de deux mutins qui lui avaient été désignés comme disposés

à le tuer, les nommés Jacoub et Mouna, il leur dit : Eh bien, vous êtes chargés de me tuer, me voici à votre disposition. — Et comme cette assurance déconcertait les coupables, il les tua successivement de deux coups de pistolet. Maintenant marchons où le devoir nous appelle, dit-il, et il poursuivit les troupes de Ben-Aïssa.

Ce fait parfaitement authentique m'a été répété plusieurs fois, quand j'étais aux spahis de Bône, par un vieux Turc qui se trouvait parmi les défenseurs de la Casbah et qui se montrait encore impressionné de l'attitude pleine de calme et d'énergique dignité d'Yussuf, faisant justice en punissant des coupables, dans un moment où tous devaient obéissance dans l'intérêt général.

Cet acte de vigueur a été des plus utiles, il a amené la soumission complète des Turcs et affermi l'autorité d'Yussuf.

Dans les premiers jours d'avril un bataillon du 4e de ligne fut envoyé à Bône avec quelques hommes d'artillerie et du génie et, au milieu de mai, le 15e de ligne, plusieurs batteries d'artillerie et tout ce qui est nécessaire à une garnison importante vint prendre possession de Bône sous le commandement du général Monck d'Uzer. Ce général fit créer tous les établissements utiles tels que : un hôpital pour 400 malades, qui fut souvent trop petit malheureusement ; les magasins, la manutention, les parcs d'artillerie et du génie et il mit la ville en état de défense. C'était d'autant plus nécessaire que des tribus voisines de Bône s'étaient déclarées en faveur de Ben-Aïssa, les Beni-Yacoub entre autres.

Le commandement du général d'Uzer fut empreint d'une grande douceur et d'une grande fermeté ; plusieurs fois il eut occassion de surprendre des tribus

hostiles et de faire d'importantes razzias. Après avoir bien fait constater qu'il lui était facile d'en conserver le produit, il le restituait aux Arabes. Ceux-ci croyaient d'abord à une défaillance, à un acte de faiblesse de notre part ; mais comme le fait s'est reproduit plusieurs fois, ils n'ont pas tardé à comprendre que c'était acte de générosité. Elle nous valut de nombreuses soumissions et contribua à nous donner promptement des auxiliaires importants dans la personne de cavaliers qui se mirent à notre service sous le nom de spahis. Les tribus des Merdès, des Kharesas, des Beni-Urdjine furent les premières à nous donner des cavaliers. Il est, du reste, à remarquer qu'à mesure que nous nous avancerons dans l'est nous trouverons des relations plus faciles, une hostilité moins grande de la part des indigènes. De tout temps ils ont été plus en contact avec les étrangers : Carthaginois, Romains y ont eu des établissements plus nombreux et plus durables, les Vandales même ayant abordé en Afrique par l'ouest se sont hâtés de s'implanter dans l'est.

Il n'en était pas de même dans l'ouest où les populations, travaillées par des ambitions rivales, nous montraient les pires dispositions. Le général Boyer avait inauguré sans beaucoup de succès son système d'intimidation et de terreur; toutes les tribus voisines d'Oran faisaient cause commune contre nous et ne nous laissaient autour de la ville que la portée de nos canons ; il y avait partout une sorte d'anarchie, résultat de la cessation de toute autorité sans substitution d'une autre. Aussi le chef du Maroc avait-il pensé que le moment serait favorable pour joindre à son empire un territoire voisin. Une intervention diplomatique prévint cette conséquence et comme les chefs de tribus se

jalousaient entre eux, ils convinrent de se choisir un chef à défaut du sultan Mouley Abd-er-Rhaman. Ce choix tomba à l'unanimité sur Sidi-el-hadj Mahi-ed-Din, marabout chérif, descendant du Prophète, qui habitait une zaouia à la Guetna-emta-oued-el-Hamman sur le territoire des Hachem. Mahi-ed-Din est le père d'Abd-el-Kader. Il acceptait le poste éminent qui lui était offert bien plus pour son fils que pour lui-même.

Mahi-ed-Din appela de suite les contingents à la guerre contre l'Infidèle. Dès le 17 avril 1832, un détachement de 100 hommes du 2e de ligne était attaqué à une lieue d'Oran, Abd-el-Kader qui accompagnait son père était pour la première fois en présence des troupes françaises. Le 1er mai le général Boyer reçut sommation de rendre Oran ou d'accepter le défi d'un combat dans la plaine ; le 2 mai cavaliers et fantassins arabes attaquaient le château neuf et le fort Saint-André; ils furent repoussés sans difficulté par la fusillade. Le 4 ils attaquèrent le fort Saint-Philippe et avec une audace inouïe ils se jetèrent dans les fossés où ils trouvèrent la mort en grand nombre. Les jours suivants les attaques furent moins vives et le 9, Mahi-ed-Din renvoya chez eux les combattants en leur annonçant une prise d'armes prochaine.

D'autres démonstrations armées suivirent, les 31 août, 19 septembre, 12 octobre, elles ne donnèrent aux Arabes que des mécomptes ; une entre autres le 23 octobre leur fut fatale, ils tombèrent sous les coups de deux escadrons de chasseurs d'Afrique que soutenaient 200 hommes du 66e sous le commandement du général de Lestang. A quelques jours de là, le 11 novembre, Mahi-ed-Din, accompagné d'Abd-el-Kader, se présenta sous les murs d'Oran ; le général Boyer,

qui ne sortait jamais de la place, prit le commandement des troupes et engagea la lutte qui ne fut pas longue. Les obus ébranlèrent la cavalerie ennemie et les charges des chasseurs les dispersèrent promptement.

Mahi-ed-Din, dont le prestige allait grandissant malgré ses échecs, déclara que son âge l'empêchait de remplir utilement sa mission et dans une réunion des grands il présenta son fils Abd-el-Kader pour prendre sa place. Le 25 novembre il était proclamé sultan des Arabes.

Abd-el-Kader avait alors vingt-quatre ans. Son jeune âge paraissait devoir l'exclure d'une position aussi élevée. Mais Mahi-ed-Din invoqua des songes et fit établir par ses adhérents que des visions désignaient le jeune Abd-el-Kader comme le seul capable de réunir en un faisceau les Arabes sans direction et de constituer une nationalité assez forte pour secouer le joug des usurpateurs et des infidèles. L'enthousiasme devint général et Mahi-ed-Din le premier se jeta aux pieds de son fils en s'écriant : « Je salue le sauveur de la vraie prophétie. » Il donnait par ces paroles une sorte de consécration religieuse à la cérémonie. Chacun imita le vieux chef; ce fut à qui baiserait les pieds du jeune émir et de ce jour il fut investi d'une autorité qu'il sut agrandir et fortifier, malgré des échecs répétés. Il faut reconnaître toutefois qu'Abd-el-Kader était admirablement doué pour le rôle qu'il avait ambitionné et obtenu.

Quelques mots sur son enfance trouvent ici leur place. Il est né au commencement de 1808, de Sidi-el-hadj Mahi-ed-Din et de Lalla Zohra. Il avait deux frères aînés et une sœur. Il a épousé sa cousine germaine. Il possède dans ses archives un arbre généalo-

gique qui établit sa filiation avec Fatma, la fille du prophète, mariée à Ali bou-Thaleb. Il est par conséquent chérif (1). Ses ancêtres sont originaires de Médine, son aïeul, Sidi-Kada ben Mokhtar, est venu s'établir chez les Hachem-Chéris à la Guetna ou *Zaouia emta oued el Hammam*. Mahi-ed-Din jouissait donc d'une très grande influence, due à son origine et au zèle qu'il déployait pour faire comprendre qu'il était nécessaire de secouer le joug des Turcs; aussi cette influence grandit-elle encore quand il s'agit d'expulser les Français. Il se rendit plusieurs fois à la Mecque. Dans son second pèlerinage il emmena son fils Abd-el-Kader, à qui il fit visiter l'Égypte et apprécier les transformations du gouvernement de Mehemet Ali. Il poussa même son voyage jusqu'à Bagdad où des personnages élevés en dignité apprécièrent les heureuses qualités du jeune Abd-el-Kader, et lui prédirent une haute destinée, ce qui ne fut pas étranger au développement de l'ambition du père et du fils.

Le père eut grand soin de recueillir ces prédictions et, à son retour, il s'empressa de les répandre parmi les Arabes de la province. Le bey d'Oran connaissant le penchant des indigènes pour le merveilleux, et pressentant qu'il pouvait y avoir un danger pour son autorité dans ces menées fanatiques, fit mettre Mahi-ed-Din en prison. Le martyre augmentait encore son prestige, aussi était-il tout naturellement désigné pour prendre la direction des Arabes quand, après l'occupation d'Oran par les Français, il fut rendu à la liberté.

Il en usa contre eux.

(1) *Trente-deux ans à travers l'Islam*. Léon Roches, ministre plénipotentiaire en retraite, ancien secrétaire intime de l'émir Abd-el-Kader.

A plusieurs reprises, comme nous l'avons dit, il conduisit les Arabes au *Djihad* (guerre sainte) et comme lui-même, en sa qualité de marabout, n'était pas homme de guerre, il emmenait avec lui ses fils.

Le jeune Abd-el-Kader se faisait surtout remarquer par ses qualités guerrières; il possédait tout ce qui séduit les Arabes : il était très brillant cavalier, maniait les armes avec dextérité; il possédait une merveilleuse souplesse de corps et était d'une bravoure qui lui faisait mépriser tous les dangers. Sa sobriété était proverbiale comme sa générosité. Il était de plus doué de qualités physiques remarquables : tête, pieds, mains, tout en lui était distingué, et comme dit M. Léon Roches, qui a longtemps vécu auprès de lui, on ne pouvait se défendre d'une certaine admiration, on était sous le charme de toute sa personne.

Ce chef a prouvé pendant quinze années qu'il possédait en outre des qualités militaires rares et une entente parfaite de l'organisation administrative de son pays. Nous le suivrons dans les différentes phases de son commandement.

En même temps qu'Abd-el-Kader prenaït possession de l'autorité chez les Arabes. Le général Boyer était rappelé en France le 28 février 1833, et le duc de Rovigo quittait Alger, pour raison de santé, le 3 mars.

CHAPITRE V

Intérim du général Avizard. — Création des bureaux arabes. — Intérim du général Voirol. — Prise et occupation de Bougie. — Expédition contre les Hadjoutes. — Le général Desmichels à Oran. — Combat contre Abd-el-Kader. — Occupation d'Arzew, de Mostaganem. — Traité entre le général Desmichels et Abd-el-Kader. — Mustapha ben Ismaïl et Abd-el-Kader. — Mustapha et le général Desmichels. — La commission d'Afrique. — Son opinion et ses conséquences.

Le duc de Rovigo ne reçut pas immédiatement de successeur; son commandement lui était réservé et pendant son absence le général Avizard, par droit d'ancienneté, remplit l'intérim du 4 mars au 20 avril. Quoique court, ce temps fut cependant bien rempli, surtout par une création des plus utiles, celle des bureaux arabes.

Jusqu'alors des interprètes étaient chargés des relations avec les Arabes. Le personnel du cabinet arabe qui se trouvait dans les bureaux du duc de Rovigo n'avait aucune notion de la langue du pays, et il devenait impossible de contrôler les actes des interprètes, qui pouvaient n'être pas très scrupuleux dans leurs rapports avec les indigènes. Au point de vue de la régularité, de l'exactitude et de la bonne direction, les bureaux arabes devaient rendre de grands services, à la condition d'avoir à leur tête des hommes déjà familiarisés avec la langue du pays. Le premier directeur de ces bureaux fut le capitaine de zouaves de Lamoricière, qui se mit en relation avec les tribus afin de leur

faire apprécier les bons résultats que devait avoir cette espèce de tribunal où la justice serait rendue à tous. On ne tarda pas à constater que les Arabes savaient les apprécier. Ils se montrèrent plus communicatifs et vinrent approvisionner nos camps et nos marchés.

On ne peut se défendre d'un rapprochement entre Lamoricière dont le nom est prononcé pour la première fois comme investi d'une fonction spéciale, et Abd-el-Kader qui se trouve à l'aurore de sa puissance. Entre ces deux hommes, la lutte sera longue et finalement Abd-el-Kader déposera son autorité entre les mains de Lamoricière.

Le général Voirol succéda au duc de Rovigo, dans le commandement des troupes d'Alger. Il était à son poste dans les derniers jours d'avril. Son premier soin fut de continuer les routes et d'organiser un corps de cavaliers indigènes que l'on appela gendarmes maures, chargés de seconder les gendarmes français dans toutes les circonstances où l'on avait affaire aux indigènes. Bientôt il devient nécessaire de diriger une expédition sur Bougie, menacée par le bey de Constantine : les troupes qui devaient en faire partie, sous le commandement du général Trezel, devaient être expédiées de Toulon; elles comprenaient deux bataillons du 59e de ligne, 2 batteries d'artillerie et une compagnie de sapeurs du génie. L'escadre comprenait sept bâtiments, chargés, au besoin, d'appuyer l'attaque par terre.

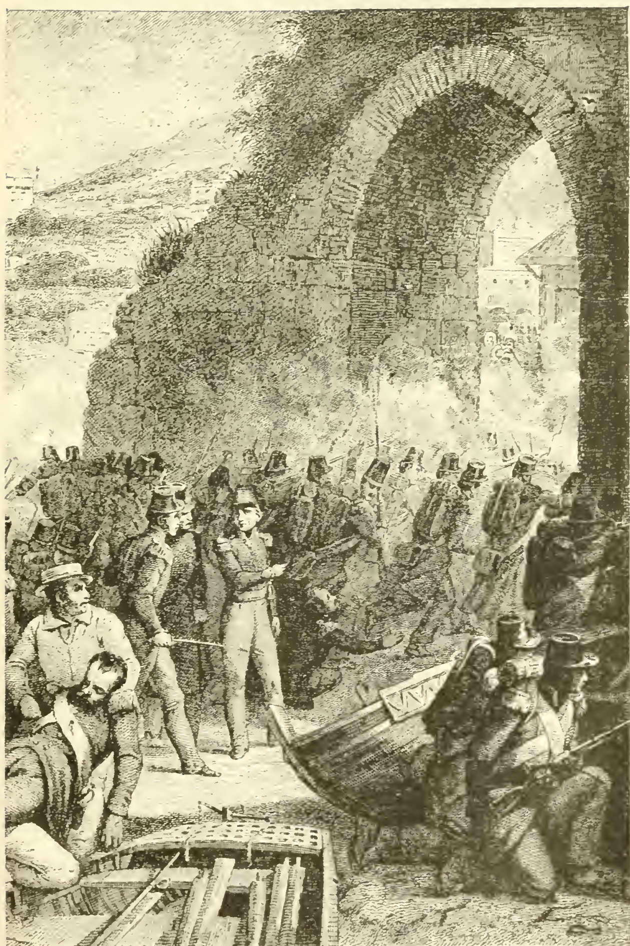
Le 29 septembre, les troupes arrivèrent devant Bougie, après une courte traversée et occupèrent sans coup férir le fort Abd-el-Kader, la Casbah et le fort Moussa. Mais les Kabyles avaient su profiter de la position de la ville en amphithéâtre pour se créer des retraites faciles, et des points de défense dans chaque

maison. Pendant plusieurs jours la lutte fut des plus vives. Nous n'établissions nos batteries qu'avec les plus grandes difficultés, et il fallut envoyer d'Alger un bataillon du 4e de ligne et deux compagnies du deuxième bataillon d'Afrique, pour avoir raison des Kabyles, qui ne cessèrent le feu que quand ils se virent menacés par nos batteries. La prise de possession de Bougie et de ses dépendances n'avait pas duré moins d'un mois.

On a reproché au capitaine Lamoricière, qui avait été chargé de reconnaître la place, d'avoir exagéré les facilités de l'attaque. S'il les a exagérées, ce doit être de bonne foi, car il jouait en cette occasion un des principaux rôles et fut exposé aux plus grands dangers durant la reconnaissance qu'il fit avec le chef du port. Le commandement de Bougie fut laissé au commandant Duvivier qui disposait de trois bataillons d'infanterie et un escadron de cavalerie. C'était trop peu pour entreprendre des opérations contre les belliqueuses tribus kabyles du voisinage ; c'était assez pour garder Bougie contre leurs attaques.

L'absence de Lamoricière, pendant son séjour à Bougie, se fit vivement sentir chez les tribus de la Mitidja. Le jeune officier de zouaves avait su prendre sur elles un tel ascendant qu'il maintenait l'harmonie entre elles, et la soumission envers nous. Lui parti, ces tribus se soulevèrent ; l'assassinat des travailleurs français occupés à l'assainissement de Bouffarick, celui du kaïd des Beni-Khelil, furent les premiers actes de cette reprise d'hostilité, provoquée surtout par les Hadjoutes. Elle fut énergiquement réprimée par Lamoricière à son retour de Bougie.

En ce moment on organisait une milice indigène avec le concours des tribus soumises : les Beni-Khelil, les



Prise de Bougie.

Beni-Moussa, les Aribes. Ces auxiliaires nous servirent admirablement et quand, le 17 mai 1834, les Hadjoutes commirent des assassinats sans nombre et promenèrent la dévastation dans la Mitidja et le Sahel, notre milice arabe se joignit à une petite colonne de deux mille hommes commandée par le général Voirol. Elle battit les Hadjoutes dans toutes les rencontres et les amena à demander la paix. Cette soumission éphémère nous donnait un moment de répit que nous pouvions employer à des choses utiles comme la reconnaissance des terres dont nous pouvions réclamer la possession en qualité de biens de l'ancien Odjac. Le général Voirol s'en occupa sérieusement, et on peut dire que son gouvernement est un de ceux qui furent le plus utiles à notre influence.

A Oran, la situation se compliquait de la présence d'Abd-el-Kader au milieu d'une population arabe qu'il savait diriger et nous étions sans cesse tenus en éveil. A dater du 23 avril 1833, le commandement d'Oran était passé du général Boyer au général Desmichels. Il avait des idées belliqueuses qu'il ne tarda pas à manifester. Il battit la puissante tribu des Garabas ; il fit plusieurs sorties heureuses auxquelles Abd-el-Kader répondit en venant s'établir jusque sous les murs d'Oran, au Figuier, où eut lieu un combat dont l'issue nous fut favorable. Néanmoins Abd-el-Kader voyait grandir son influence et il voulait une capitale plus importante que Mascara ; il convoitait Tlemcen, la reine du Moghreb, l'ancienne capitale du pays, qui avait autant de prestige que Fez et Maroc. Il sut manœuvrer de façon à triompher des habitants avec l'aide des Turcs et des Coulouglis, qui occupaient le Mechouar ou citadelle, et à vivre en paix avec ces derniers à qui il laissa leur résidence.

Arzew, petit port voisin d'Oran, pouvait devenir important; le général Desmichels s'en empara. Cette prise de possession contrariait les vues d'Abd-el-Kader, car il médita de suite l'occupation de Mostaganem afin, sans doute, d'avoir une communication avec la mer. Mais de ce côté encore son ambition fut déjouée; le général Desmichels envoya, dès le 23 juillet, des forces suffisantes pour s'emparer de cette place et l'occuper. Elle avait pour chef un ancien janissaire du bey d'Oran, Ibrahim, qui vint au-devant de la colonne française faire acte de soumission, mais presque tous les habitants quittèrent la ville.

. Les Arabes cependant avaient fait tous leurs efforts pour nous disputer la possession de Mostaganem ; ils l'assiégèrent et tentèrent la démolition d'une portion peu solide des murailles. Ils furent repoussés de toutes parts; mais ne se retirèrent qu'après six jours de lutte.

Le général Desmichels ne perdait pas un instant pour asseoir son autorité par la force; il poursuivait partout les partisans d'Abd-el-Kader qui lui avaient fourni des contingents. Il se porta contre les Smela et leur infligea une sévère leçon.

Mais toutes ces actions appelaient des représailles : les Arabes ne laissaient échapper aucune occasion d'en exercer envers nous, et Abd-el-Kader menaçait de sa vengeance quiconque aurait commerce avec les Français. Dans ces conditions, le général Desmichels ne crut pas devoir continuer l'emploi des moyens violents ; il pensa sans doute qu'il obtiendrait davantage de l'émir par des arrangements, par des conciliations. Il se laissa circonvenir par des Juifs et il laissa faire en son nom à l'émir des propositions auxquelles il ne reçut pas de réponse immédiate.

L'émir comprenait bien l'importance qu'il y aurait pour lui à traiter avec l'autorité française ; en homme prudent et rusé, il voulait se faire désirer pour augmenter les concessions qu'il espérait obtenir. Le général avait écrit deux fois ; il disait : « S'il vous convenait que nous eussions ensemble une entrevue, je suis prêt à y consentir, dans l'espérance que nous pourrions, par des traités solennels et sacrés, arrêter l'effusion du sang entre deux peuples qui sont destinés par la Providence à vivre sous la même domination. »

Cette démarche pouvait être interprétée de bien des façons et certainement l'émir, aux yeux des siens, lui donnait l'interprétation la plus favorable à son autorité. Mais il ne répondit pas au général qui écrivit de nouveau. Quelque temps après des pourparlers eurent lieu sous une tente, près d'Oran entre des envoyés de l'émir et le général.

Celui-ci posait comme conditions : 1° soumission des Arabes à la France sans restriction ; 2° liberté de commerce pleine et entière ; 3° remise immédiate des prisonniers.

Les envoyés de l'émir retournèrent à Mascara avec ces propositions et dix jours plus tard, Abd-el-Kader fit dire qu'il en désirait de plus explicites. Néanmoins il renvoya par Abdalla d'Asbonne, commandant de chasseurs d'Afrique, qui avait accompagné les envoyés de l'émir, les deux prisonniers faits dans une reconnaissance à Arzew et il ajoutait à cette concession une lettre pleine de câlineries pour réclamer la restitution de Mostaganem et l'établissement de son autorité sur les tribus arabes de la province d'Alger « qui le reconnaissaient déjà pour bey ».

A Paris on connaissait apparemment cet arrange-

ment préparé avec l'émir, en dehors du Gouverneur, puisque le ministre de la guerre donnait, à la date du 19 février, au général d'Oran, des instructions par lesquelles il pouvait attribuer à l'émir le titre de Bey et une autorité sur un certain nombre de tribus, à la condition qu'il reconnaîtrait la souveraineté de la France, prêterait hommage au roi, payerait un tribut annuel, n'achèterait qu'en France les armes et les munitions dont il aurait besoin et laisserait à Oran des otages qui seraient les guides de la division.

Le général Desmichels était si désireux de signer le traité qu'il ne s'attacha que médiocrement à sa forme et à son texte. Il prit sur lui de rédiger les conventions suivantes :

« Le général commandant la troupe française dans la province d'Oran et l'émir Abd-el-Kader ont arrêté les conditions suivantes.

Art. 1er. — A dater de ce jour, les hostilités entre les Arabes et les Français cesseront. Le général commandant les troupes françaises et l'émir ne négligeront rien pour faire régner l'union et l'amitié qui doivent exister entre les deux peuples que Dieu a destinés à vivre sous la même domination ; à cet effet, des représentants de l'émir résideront à Oran, Mostaganem et Arzew de même que pour prévenir toute collision entre les Français et les Arabes, des officiers français résideront à Mascara.

Art. 2. — La religion et les usages musulmans seront respectés et protégés.

Art. 3. — Les prisonniers seront immédiatement rendus de part et d'autre.

Art. 4. — La liberté du commerce sera pleine et entière.

Art. 5. — Les militaires de l'armée française qui abandonneront leur drapeau seront ramenés par les Arabes, de même les malfaiteurs arabes qui, pour se soustraire à un châtiment mérité, fuiraient leurs tribus et viendraient chercher un refuge auprès des Français, seront immédiatement remis aux représentants de l'émir résidant dans les trois villes maritimes occupées par les Français.

Art. 6. — Tout Européen qui serait dans le cas de voyager dans l'intérieur sera muni d'un passeport visé par le représentant de l'émir à Oran et approuvé par le général commandant.

Il est déjà impossible d'admettre qu'un général prenne sur lui de signer une pareille convention avec un ennemi de son pays; mais on est bien plus surpris que ce général n'ait eu aucun compte à rendre, quand on lit les conventions secrètes que les Arabes ont dictées et dont le gouvernement n'a pas même eu connaissance. Elles disaient :

Art. 1er. — Les Arabes auront la liberté de vendre et d'acheter de la poudre, des armes, du soufre, enfin tout ce qui concerne la guerre.

Art. 2. — Le commerce de la Merza (Arzew) sera sous le gouvernement du prince des croyants, comme par le passé et pour toutes les affaires. Les cargaisons ne se feront pas autre part que dans ce port. Quant à Mostaganem et Oran, ils ne recevront que les marchandises nécessaires aux besoins de leurs habitants et personne ne pourra s'y opposer. Ceux qui désirent charger des marchandises devront se rendre à la Merza.

Art. 3. — Le général nous rendra tous les déserteurs et les fera enchaîner. Il ne recevra pas non plus les criminels. Le général commandant à Alger n'aura pas

de pouvoir sur les musulmans qui viendront auprès de lui avec le consentement de leurs chefs.

Art. 4. — On ne pourra empêcher un musulman de retourner chez lui quand il le voudra.

On se demande si un chef militaire qui signe un pareil traité avec un ennemi de son pays jouit de toutes ses facultés. Le général Desmichels a été fatal à l'Algérie. Au moment où s'élevait la puissance de l'émir, il l'a développée au lieu de l'abattre, comme c'était son devoir; il nous a préparé une longue série de guerres, causé la mort d'une quantité de braves soldats et retardé indéfiniment notre œuvre de colonisation. On ne peut trop flétrir une pareille conduite.

Le général Desmichels avait agi en dehors du général Voirol qui ne fut informé de ce traité que plus tard, dans le courant de mars, par une lettre que lui portèrent des envoyés d'Abd-el-Kader.

Le général Desmichels n'était pas sous les ordres du général commandant à Alger; c'était un tort de laisser en présence deux autorités rivales, mais il est naturel de penser qu'un acte aussi important que le traité devait être porté à la connaissance de tous les chefs, ne fût-ce que pour éviter les divergences d'opinion devant les intéressés. Le défaut d'unité de commandement, et par conséquent d'unité de vues, devait être souvent fâcheux. Il était la conséquence de l'indécision qui régnait dans les hautes sphères du gouvernement, relativement à l'Algérie, et cette indécision n'était pas ignorée des Arabes qui avaient à Paris des relations suivies par l'intermédiaire de quelques juifs retors qui étaient auprès de nous comme des auxiliaires, mais étaient surtout ceux des Arabes.

Cependant, à Paris, le traité fut accepté, bien qu'il ne

répondît pas aux instructions données au général; celles-ci stipulaient qu'Abd-el-Kader ferait acte de soumission à la France et rien n'était moins entendu que cela.

Nous ne tardâmes pas à constater que l'émir voulait dépasser la limite des concessions qui lui étaient faites et surtout accaparer le commerce de tout le pays pour lequel le port d'Arzew restait ouvert. Il y eut même des sévices exercés envers des négociants français par les agents de l'émir.

Le général Desmichels avait été dupe de la finesse de l'émir. Celui-ci avait agi avec une ruse tout orientale, flattant avec art pour obtenir, et notre général s'était laissé prendre à ce piège, persuadé qu'il avait agi avec le talent d'un diplomate consommé. Que n'est-il resté soldat comme aux premiers jours de son commandement! il aurait beaucoup plus utilement servi son pays qu'en se lançant dans une diplomatie dangereuse où il devait amoindrir l'éclat de sa réputation.

Malheureusement le général était le dernier à reconnaître le piège où il était tombé, il ne pouvait en apprécier les conséquences. Il a tout fait pour favoriser l'émir, surtout en se prononçant contre les chefs indigènes qui pouvaient nous être favorables et écraser la puissance naissante de l'émir.

Comme cela devait être, cette puissance portait ombrage à d'anciens chefs, entre autres à Moustapha ben Ismaïl, ancien agha du bey d'Oran. Comme descendant d'une race de guerriers, il dédaignait Abd-el-Kader, issu d'une famille de marabouts, et, à la tête des Douairs et des Smelas, il cherchait une occasion de frapper son ennemi. Elle se présenta à propos du traité, qui était reproché à Abd-el-Kader comme un acte contraire à la discipline religieuse musulmane.

Le 12 avril, dans la nuit, Mustapha battit complètement l'émir. Ce fut le signal de l'insurrection des grandes familles contre l'autorité naissante. Mustapha vainqueur, avec la grande autorité qu'il avait toujours eue dans le pays, vint s'offrir au général Desmichels, qui repoussa cette offre. C'était une nouvelle faute. Accepter, c'était le seul moyen offert au général de réparer le mauvais effet du traité, car, avec notre appui, Mustapha aurait bien vite abattu Abd-el-Kader, tandis qu'en le répudiant nous le laissions exposé à des représailles prochaines. C'est en effet ce qui eut lieu. Mustapha fut défait et le canon d'Oran annonça la victoire d'Abd-el-Kader. Le général, dans son erreur, était seul à ne pas comprendre tout ce qu'il y avait d'exagéré et d'imprévoyant dans une pareille manifestation. Il poussait si loin l'aveugle enthousiasme pour Abd-el-Kader qu'il lui dit « qu'il le rendrait grand au delà de ses plus grands désirs et qu'après le départ du général Voirol il le ferait régner de Maroc à Tunis. » Voilà où peut conduire un chef mal éclairé et trop infatué de lui-même.

Se sentant aussi bien soutenu, Abd-el-Kader ne mit plus de bornes à son ambition. Il croyait pouvoir commander en maître, surtout après la victoire qu'il venait de remporter sur Mustapha-ben-Ismaïl. Il se fit connaître au général Voirol en lui disant que : « toute la partie occidentale de l'Algérie était calme et soumise, qu'il l'engageait à ne faire de son côté aucune tentative de répression sur les tribus de l'est, car lui-même se proposait de s'y rendre sous peu de jours. » C'était se substituer au général Voirol de la façon la plus audacieuse et la moins déguisée ; mais celui-ci répondit : « Votre limite, à vous, c'est le Cheliff, au delà vous n'avez aucune autorité et je vous crois trop sage pour entre-

prendre un voyage qui changerait immédiatement la nature de nos relations. » Abd-el-Kader était, en effet, trop prudent pour ne pas tenir compte d'un avis aussi dépourvu d'artifice.

La conduite du général Desmichels n'a pas tardé à être appréciée comme elle devait l'être. On constatait combien il avait favorisé, sans le savoir, les projets de l'émir et, autant pour prendre les mesures propres à arrêter son agrandissement, que pour adopter une résolution relativement à l'avenir de l'Algérie, il fut décidé qu'une commission serait envoyée sur place pour étudier toutes les questions se rapportant à notre possession.

Cette commission fut favorable à une occupation restreinte, bornée aux villes d'Alger, Bône, Oran, Bougie avec un territoire délimité autour de chacune de ces villes et le 22 juillet 1834, on rendit une ordonnance qui constituait sur ces bases les *possessions françaises dans le nord de l'Afrique* avec le titre de *Gouverneur Général* pour le commandant en chef. Cette position écartait le dualisme et prévenait des actes comme ceux que le général Desmichels venait de commettre à Oran en dehors de son collègue d'Alger.

Le comte Drouet d'Erlon, nommé gouverneur, demanda et obtint le départ immédiat du général Desmichels.

CHAPITRE VI

Arrivée du comte d'Erlon, gouverneur général. — Suppression des bureaux arabes. — Indécision du gouverneur. — Initiative hardie d'Abd-el-Kader. — Il rompt le traité Desmichels. — Combat de la Macta.

Ce n'était pas un choix irréprochable que celui du comte d'Erlon. Il avait de grandes qualités, mais son

âge (70 ans) ne lui permettait plus l'activité nécessaire pour une organisation aussi considérable que celle de nos possessions algériennes.

Dès son arrivée (septembre 1834) le maréchal s'occupa de différents actes administratifs et politiques. Il mit dans les premiers une très grande sagesse, mais il fut imprudent dans les seconds ; ainsi il eut le tort de traiter des questions militaires en dehors des officiers qui en étaient chargés ; il traitait de la soumission des Kabyles avec un aventurier de Bougie, en dehors du commandant Duvivier ; et supprimait le bureau arabe pour le remplacer par un seul officier qui prit le titre d'agha, ce qui nous valut une nouvelle agression des Hadjoutes et une conflagration générale de toutes les tribus mécontentes des environs d'Alger. Ce fait prouvait l'importance du bureau arabe puisque sa suppression était le signal d'un immense désordre.

Mais c'est dans la province d'Oran que s'accomplirent les événements politiques et militaires qui marquèrent le plus douloureusement son passage au pouvoir. Il est vrai qu'il subissait les conséquences des fautes de ses prédécesseurs et surtout du général Desmichels. Le comte d'Erlon se serait montré disposé à une action vigoureuse contre l'émir : ainsi quand celui-ci annonça aux tribus de Tittery qu'il se rendrait bientôt au milieu d'elles, le gouverneur lui défendit de dépasser le chéliff, sa limite d'après le traité ; mais Abd-el-Kader ne désespérait pas de changer les dispositions du gouverneur à son égard et, pour l'y préparer, il avait placé auprès de lui un juif d'une adresse et d'une astuce remarquables, en même temps qu'il possédait les véritables qualités d'un diplomate. Ben Dram, que nous appelons toujours ben Duran, était ce juif astucieux; il parvint à per-

suader le comte d'Erlon, mais le général retrouva toutefois son indignation quand il sut que l'accaparement de tout le commerce et des productions du pays était un privilège dont Abd-el-Kader jouissait par suite du traité secret avec le général Desmichels. Sur-le-champ le rappel de ce général fut demandé et le général Trezel fut envoyé à Oran.

Ben Dram avait fasciné le gouverneur. Chaque fois que celui-ci s'irritait des actes de l'émir, il lui persuadait que tous ses actes étaient dans l'intérêt de la France; qu'il portait le calme et l'organisation dans toutes les tribus prêtes à s'insurger et il était d'autant plus facile au gouverneur d'accepter ces raisons que les Arabes eux-mêmes les faisaient valoir auprès de lui. Ainsi depuis que nous avions essayé, sans le pouvoir, de donner un chef à Médéah et au Tittery, ce pays était fort agité et quand le gouverneur menaça les habitants de Médéah, parce qu'ils avaient reçu Abd-el-Kader, ils répondirent « qu'ils n'avaient désiré l'arrivée parmi eux du fils de Mahi-ed-din que dans l'espérance qu'il les tirerait de l'état d'anarchie où ils gémissaient depuis quatre ans; que les Français n'ayant jamais voulu sérieusement venir à leur aide, il était étrange qu'on trouvât mauvais qu'ils cherchassent ailleurs un secours si obstinément refusé ».

Outre qu'Abd-el-Kader désirait imposer son autorité aux tribus de la province de Tittery, il était plus pressé de le faire depuis qu'il connaissait les plans ourdis contre lui par des chefs arabes mécontents.

Un surtout, marabout venu du désert, Hadj Moussa-el-Derkaoui, avait déjà établi son autorité à Médéah. Pour l'empêcher de se développer et de menacer la sienne, l'émir alla au-devant des forces du marabout; il les joi-

gnit à Ouameri entre Milianah et Médéah et les anéantit.

Abd-el-Kader avait dépassé sa limite ; il avait traversé le chéliff et il se croyait si absolument maître de la situation qu'il avait donné un bey à Milianah, un kaïd aux Hadjoutes, un cheik aux Beni Khelil. De plus, il sut obtenir du comte d'Erlon des avantages énormes, surtout des approvisionnements de guerre.

Abd-el-Kader, avec raison, ne voyait dans l'Algérie qu'un royaume qui lui était destiné ; il faisait tout ce que fait un souverain dans sa sollicitude : il s'occupa de lois et règlements ; il veilla à la sûreté des routes, rétablit l'ordre dans les finances, prit possession de tous les domaines publics ; créa des corps de troupes permanents, des fabriques d'armes, songea même à improviser une marine. Il se considérait si bien maître du pays qu'il écrivit au comte d'Erlon, venu à Oran en juin, « qu'il était heureux de le recevoir dans *son royaume.* » Puis il lui donnait des conseils ; lui demandait des armes et des munitions ; il voulut même entrer en négociations avec lui pour régulariser, disait-il, et compléter le traité conclu avec le général Desmichels. L'astucieux ben Dram était un puissant auxiliaire dans toutes ces tentatives et peut-être le gouverneur se serait-il laissé gagner, s'il n'eût eu auprès de lui le général Trezel.

Les Douairs et les Smelas, tribus puissantes, subissaient l'autorité d'Abd-el-Kader et désiraient s'en affranchir. Elles refusaient de se soumettre à ses ordres et avaient déjà proposé au gouverneur de se donner à la France. Celui-ci avait refusé, contre l'avis du général Trezel. Quand l'émir en fut instruit il ordonna à ces tribus de quitter leurs campements ordinaires et de

s'établir au pied de la montagne. Sur leur refus elles furent attaquées par la cavalerie de l'agha el Mzary et auraient succombé sans l'intervention du général Trezel, qui ne pouvait voir frapper des amis des Français. El Mzary fut repoussé le 14 juin et le lendemain les Douairs et les Smelas, qui ont toujours été nos fidèles alliés, se donnèrent à la France.

La guerre éclatait de nouveau; le traité Desmichels était rompu. Malheureusement le premier acte de cette nouvelle série fut un drame lugubre qui eut pour théâtre les marais et le défilé de la Macta dont le nom a eu un si douloureux retentissement.

Après l'affaire des Douairs et Smelas, le général Trezel voulut frapper un coup plus décisif. Il prépara une petite colonne composée : d'un bataillon du 66ᵉ, d'un bataillon du 1ᵉʳ de ligne, du 2ᵉ régiment de chasseurs d'Afrique, d'un bataillon et demi de la légion étrangère et une batterie de campagne, en tout 2 500 hommes.

Il s'établit au camp du Figuier et vint camper sur les bords de l'oued Tlelat. En temporisant ainsi, il laissait à Abd-el-Kader la possibilité de réunir des forces nombreuses. Ce n'est que le 26 juin qu'il marcha à l'ennemi ayant, par une disposition de marche vicieuse, morcelé en plusieurs parties son infanterie et sa cavalerie.

Le 26 au matin cette colonne sortait à peine du bois de Muley-Ismaïl qu'elle fut assaillie par des masses de cavaliers et fantassins arabes. En un instant l'avant-garde fut enveloppée ; elle se replia sur le convoi et un des bataillons d'infanterie fut isolé du reste de la colonne. Le général fit réunir à l'avant-garde une partie de son arrière-garde. Une compagnie d'Afrique mit dans ce mouvement tant d'élan et de courage qu'elle

rétablit l'ordre et fit céder l'ennemi, qui nous laissa le temps de relever nos morts. Parmi eux se trouvait le colonel Oudinot, des chasseurs d'Afrique. Malheureusement, dit-on, dans l'abandon du convoi, les soldats avaient abusé de tout ce qu'ils trouvaient à leur portée, surtout de l'eau-de-vie, et beaucoup étaient incapables de faire leur devoir.

On a reproché au général Trezel son indécision : elle lui a en effet été funeste. Il a perdu la journée du 27 dans son campement du Sig et le lendemain il se mit en marche pour Arzew ; sa petite colonne se tint unie et fit bonne contenance en traversant la plaine de Sirat. A la sortie de cette plaine, deux routes peuvent conduire à Arzew ; l'une par les Hamyan, mais elle est en montagne et peut être difficile pour les voitures ; l'autre par la gorge de l'Habra à l'endroit où cette rivière, sortant des marais, prend le nom de *Macta*. Mais celle-ci est dominée sur les deux rives : en réalité elle est la plus dangereuse, elle fut choisie.

Abd-el-Kader s'aperçut aussitôt de cette faute. Il envoya des cavaliers, portant en croupe des fantassins, occuper les hauteurs qui dominent la gorge. Ici encore le général ne sut pas prendre des mesures efficaces. Pour déloger les Arabes, il détacha trop peu de monde ; il désorganisait ainsi sans profit sa petite colonne. Quand notre convoi fut dans la gorge, l'arrière-garde, pour ne pas être coupée, gagna l'avant-garde et les voitures chargées de blessés furent livrées aux Arabes qui décapitèrent sans pitié des hommes sans défense...

C'était affreux, j'ai vu des témoins de cette horrible scène qui en frissonnaient encore.

Les Arabes pillèrent, s'enivrèrent avec l'eau-de-vie, et pendant ce temps, quelques groupes se formèrent

sur un mamelon autour d'une pièce d'artillerie; d'autres vinrent s'y rallier et nous pûmes reprendre l'offensive. L'ennemi, fatigué de combattre, chargé de butin, ne nous disputait même plus le terrain.

Enfin, on se groupe, on se réunit et l'on arrive à Arzew le soir, après avoir marché seize heures et combattu quatorze.

Cette fatale journée de la Macta avait coûté à la France huit cents hommes tant tués que blessés sur 2,500 et grandi exagérément l'influence de l'émir.

Après son malheur le général Trezel reçut l'ordre de résigner son commandement entre les mains du général d'Arlanges et, par une sorte de fatalité, le comte d'Erlon était si engoué d'Abd-el-Kader qu'il ne désirait rien tant que de faire la paix avec lui et qu'il aurait volontiers sacrifié les Douairs et les Smelas sans l'opposition du conseil de régence.

Ces deux tribus furent, de ce moment, définitivement acquises à la France.

C'était un des actes les plus sages depuis l'occupation. Mais comme si toute bonne chose devait en amener une mauvaise, nous diminuions notre armée d'Afrique, déjà si peu nombreuse, de tout l'effectif de la légion étrangère (5,000 hommes), que nons mettions au service de Marie-Christine d'Espagne.

Leur départ ne fut pas plus tôt connu, que les Arabes, Kabyles, Hadjoutes se signalèrent par de nouvelles incursions sur notre territoire et par le pillage et l'assassinat.

Le comte d'Erlon quitta Alger le 8 juillet 1835.

CHAPITRE VII

Le maréchal Clauzel nommé gouverneur. — Son arrivée le 10 août 1835. — Combat contre les Hadjoutes de la Mitidja. — — Expédition de Mascara. — Passage du Sig. — Combat de l'Habra. — Entrée à Mascara abandonné. — Effet de cette campagne sur les Arabes. — Expédition de Tlemcen, 8 janvier 1836. — Le capitaine Cavaignac à Tlemcen. — Expédition de Médéah, 30 mars 1836. — Ouverture de la route carrossable du col de Mouzaïa. — Les Hadjoutes contre les spahis. — Départ du maréchal Clauzel. — Intérim du général Rapatel.

Le désastre de la Macta a eu en France un douloureux retentissement; nous avions déjà subi des échecs, mais nous n'avions jamais été frappés d'une façon aussi cruelle. Il semblait que la puissance des Arabes grandissait et que les difficultés de nous maintenir dans nos positions s'accroissaient. Les fautes de nos chefs militaires se manifestaient dans toute leur évidence. Les traités avaient donné à notre ennemi une force prodigieuse et, par son habileté, il l'augmentait en maintenant au siège même de l'autorité française des complices intelligents et adroits qui bandaient absolument les yeux du chef par des flatteries et des mensonges.

Il ne pouvait pas en être autrement. Nous n'étions en rien initiés aux coutumes de ce peuple ; nous apportions dans nos actes l'honnêteté et la franchise qui nous caractérisent; lui n'apportait que duplicité et fourberie. Ce peuple, que volontiers nous appelions « *barbare* », était habile, rusé, entreprenant et nous soumettait à un apprentissage qui nous coûtait cher,

surtout parce que nous manquions de résolution et de direction. En cinq ans nous avions vu passer à Alger six commandants supérieurs sans compter les généraux d'Oran qui, dans des sens différents, nous avaient été le plus préjudiciables. Fréquemment se produisaient des discussions entre l'autorité civile et l'autorité militaire; les Arabes n'ignoraient rien de ces désaccords et en faisaient leur profit; ils étaient persuadés que nous ne conserverions pas notre conquête, parce qu'ils n'ignoraient rien de ce qui se passait dans nos assemblées parlementaires et au siège du gouvernement.

Nos indécisions augmentaient leur confiance. On le comprit enfin, et, lorsque la commission spéciale envoyée en Algérie se fut prononcee pour la conservation, on commença seulement à prendre des résolutions favorables. Jusque-là, nos commandants en chef avaient été désignés plutôt par des raisons politiques que militaires. Un pourtant s'était déjà fait remarquer par une marche hardie sur Médéah : c'était le général Clauzel, devenu maréchal de France. L'opinion publique le désignait pour le gouvernement général. On lui donna la mission de prouver aux Arabes que nous voulions garder notre conquête et de les frapper à coups redoublés.

Le maréchal arrivait à Alger le 10 août.

Dès son entrée en fonctions il crut pouvoir établir des chefs arabes dans les principales villes : il nomma des beys à Médéah, Milianah, Cherchell. Il envoya à Médéah une petite colonne avec le général Rapatel, espérant que les Arabes ne tenteraient aucun effort pour s'opposer au passage du tenia de Mouzaïa. Ils y étaient, au contraire, en grand nombre; le généra-

Rapatel, qui n'était pas en mesure d'enlever la position, ne voulant avec raison rien compromettre, revint à Bouffarick.

A Cherchell comme à Milianah, les beys nommés par le gouvernement ne furent pas accueillis. Dans cette dernière ville, notre ancien agha de la Mitidja, Sidi Embareck avait été placé par Abd-el-Kader comme kalifa. Il avait acquis une très grande autorité dans toute la région, même dans la Mitidja, où il faisait des incursions fréquentes, aidé par les turbulents Hadjoutes. Le gouverneur résolut de le châtier.

Il organisa, à cet effet, une colonne de quatre à cinq mille hommes et se porta contre le lieutenant de l'émir. Il le battit en plusieurs rencontres; mais Embareck, en homme prudent, ne voulut pas accepter de combat régulier, il cédait à mesure le terrain et il regagna la montagne, laissant le maréchal châtier les Hadjoutes en détruisant leurs pauvres habitations dans la Mitidja; les troupeaux, la famille étaient, comme toujours, dans la montagne à l'abri de notre action.

Le nom d'Abd-el-Kader était partout proclamé, jusque dans le beylick de Constantine, bien qu'il fût sous la dure autorité d'Achmet. Quelques rares tribus restaient hostiles, et parmi elles surtout les Douairs et les Smélas qui faisaient de continuelles expéditions sur les tribus alliées de l'émir et revenaient sous les murs d'Oran se mettre à l'abri des représailles. Les Arabes nous donnaient l'exemple de ce que nous avions à faire. On décida que nous irions détruire la puissance d'Abd-el-Kader dans sa capitale. C'était encore une résolution illusoire, car cette puissance n'avait rien de fixe; elle était partout; qu'elle fût établie sous la tente ou dans une maison de pierres, elle n'en devenait pas plus

grande, parce qu'elle était avant tout morale, aussi était-elle insaisissable.

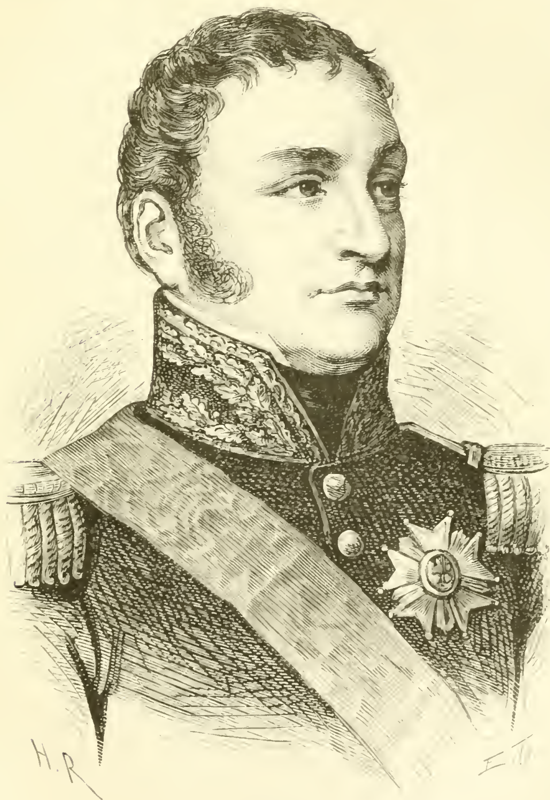
Pourtant l'émir ayant son siège à Mascara, il fut résolu que l'on irait détruire sa capitale. Une colonne expéditionnaire fut constituée à cet effet et un des fils de Louis-Philippe, le duc d'Orléans, vint prendre un commandement dans cette petite armée.

C'était la première fois qu'un fils du roi prenait sa place dans les rangs de notre armée d'Afrique. Il apportait, par sa présence, la preuve que nous voulions agrandir et conserver notre conquête, ainsi qu'il l'avait déclaré du haut de la tribune. Le prince était extrêmement sympathique à l'armée et quand il la quitta, il avait conquis tous les suffrages.

Depuis quelque temps des forces étaient réunies à Oran : il y avait les 2e et 17e léger, le 11e et le 47e de ligne, du génie, de l'artillerie, des troupes d'administration et le 21 novembre, quand arriva le maréchal Clauzel, il était accompagné d'un bataillon de zouaves, de compagnies d'élite du 10e léger et d'une brigade du 13e et 63e de ligne. L'armée formait un effectif de onze mille hommes divisés en quatre brigades et une réserve commandées par les généraux Oudinot, Perregaux, d'Arlanges, le colonel Combes et le lieutenant-colonel de Beaufort. Préalablement l'île de Rachgoun avait été occupée pour donner une base d'opération à nos mouvements ultérieurs.

On était à la fin de novembre, dans une saison mauvaise, surtout pour agir en montagnes. On devait s'attendre à du mauvais temps ; les premiers jours pourtant furent très beaux. Le soleil à cette saison n'a que des rayons tièdes, agréables ; il favorise plutôt qu'il ne gêne la marche, aussi nos soldats traversèrent

allègrement les plaines, les bois, jusqu'au pied des montagnes élevées que nous allions franchir. Deux



Clauzel.

rivières se présentaient : le Sig et l'Habra. Il fallait les traverser et il était à prévoir que l'ennemi nous en disputerait le passage.

Aussi ne fut-on pas surpris de voir, le 1er décembre, la cavalerie de l'émir occuper les bords du Sig. Le maréchal prit aussitôt ses mesures défensives et offensives et, après une lutte de courte durée, dans laquelle notre artillerie joua un rôle important et efficace par l'heureuse direction de ses boîtes à balles, l'ennemi était en fuite précipitée, poussé par notre cavalerie et surtout par nos braves alliés les Douairs et les Smelas, qui trouvèrent à piller dans le camp abandonné de l'émir.

Cette première affaire était d'un bon augure, l'armée ayant traversé le Sig sur des ponts volants gagna les bois dont sont couverts les rives de l'Habra et où l'attendait une plus sérieuse résistance, favorisée par la nature même du terrain.

Pendant le trajet, l'émir observait tous nos mouvements et réglait sa marche sur la nôtre ; nous suivions la plaine, il occupait les premiers coteaux à notre droite, prêt à garnir les gorges de l'Habra dans lesquelles nous devions nous engager. Tout le monde avait l'œil fixé sur cette étroite coupure et l'on sentait que là devait se passer le drame de la journée. C'est, en effet, ce qui arriva. L'infanterie régulière de l'émir occupait les positions ; elle était embusquée dans les bois et nous fûmes obligés d'y livrer une lutte corps à corps pour nous ouvrir un passage. L'action dura plusieurs heures; elle ne cessa que quand notre artillerie put prendre une position favorable et porter au loin ses coups. Profitant d'une accalmie, l'armée reprit sa marche jusqu'à un ravin profond où elle fut assaillie par un feu très vif de mousqueterie. Les réguliers d'Abd-el-Kader y avaient trouvé des positions avantageuses, et s'y étaient embusqués. Ils occupaient un bois de lentisques et d'oliviers sauvages, près d'un cimetière où se trouvent les marabouts de Sidi-

Embareck et avaient même disposé une petite batterie de quelques obusiers.

Il importait de ne pas laisser durer la fusillade et de déloger les assaillants par une brusque attaque. Le 17e léger fut lancé dans le bois et dans la rivière où les hommes avaient de l'eau jusqu'à mi-corps. Ils abordèrent résolûment à la baïonnette les réguliers, qui cédèrent devant une si grande énergie. Sur un autre point, la lutte fut plus opiniâtre et plus sanglante : une importante position était à prendre et le prince royal voulut sa part de gloire dans cette difficile entreprise, il lança une compagnie du 17e léger en tirailleurs dans le bois et, avec deux compagnies, il aborda l'ennemi sans le faire reculer. Une lutte violente s'engagea sur place. Enfin les Arabes abandonnèrent le terrain et renoncèrent à combattre.

Parmi les blessés de la journée, se trouvaient le prince, contusionné à la cuisse, et le général Oudinot dont le frère avait été tué à la Macta. Le combat de l'Habra a été l'épisode saillant de la prise de Mascara. Notre peintre militaire Horace Vernet l'a reproduit d'une façon saisissante sur une des belles toiles qui décorent le palais de Versailles.

Le lendemain toute l'armée entra dans la montagne pour prendre la route de Mascara. Elle campa à Aïn Kébira.

Le 6 elle était à El-Bordj où elle séjournait pendant qu'une seule division gagnait Mascara. Malheureusement ce qui était probable arriva : le temps devint affreusement mauvais. La terre était détrempée par une pluie glacée qui ne cessait de tomber; des rafales de vent du nord engourdissaient les membres de nos malheureux soldats inondés : il était impossible

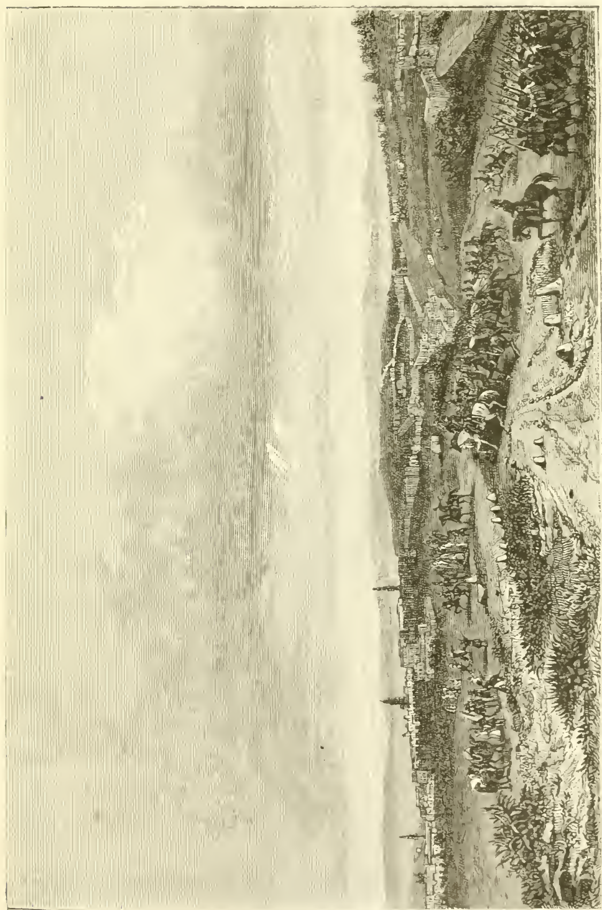
non seulement de faire un feu de bivouac, mais même un feu pour cuire quelques aliments. C'est dans cet état qu'une division de l'armée arriva à Mascara, où le maréchal l'avait précédée de plusieurs heures. Cette ville était abandonnée, Abd-el-Kader, en la quittant, avait entraîné tous les habitants qui obéissaient plutôt par crainte que par conviction, car, pour tous, l'ambition d'un seul était le signal de la ruine et de tous les maux.

Le retour de Mascara fut signalé par les plus douloureux événements et les plus grandes misères : la pluie, le vent, la grêle, la neige ne cessaient d'assaillir notre armée; les hommes étaient incapables d'aucune résistance aux éléments; de plus un brouillard épais empêchait de voir à vingt pas devant soi. Les Arabes, comme des chacals guettant une proie, suivaient la colonne et bon nombre de malheureux soldats qui se couchaient dans une touffe de lentisques pour s'y reposer un moment, laissaient passer l'arrière-garde sans la voir et sans en être vus, et bientôt après un cri d'angoisse annonçait qu'une tête était tombée. Cette journée a plus coûté qu'un combat comme celui de l'Habra, et au lieu du souvenir agréable d'une victoire, elle ne laisse que celui d'une dépression morale à laquelle il est impossible de se soustraire en pareille circonstance.

On a beaucoup reproché au maréchal Clauzel de n'avoir pas profité de sa victoire pour appeler à lui les tribus qui subissaient le joug d'Abd-el-Kader. Il est certain que l'impression générale était que, prenant pied dans la capitale de l'émir, nous nous y maintiendrions et que notre marche en avant était le signal de ce que nous étions disposés à faire dans cette voie.

Peut-être y avait-il encore de l'indécision dans les résolutions du gouvernement.

En tous cas, s'il avait été bien renseigné, le maréchal



L'armée arrive à Mascara.

n'aurait pas hésité à tirer bon parti de ses succès. Abd-

el-Kader était, à cette époque, à deux doigts de sa perte, et nous aurions eu peu à faire pour anéantir sa puissance (1). Je l'ai entendu lui-même, dit Léon Roches, plus d'une fois rappeler avec émotion le cruel abandon où il s'était trouvé à cette époque et les insultes qu'il avaient eu à subir de la part des Arabes dans le moment où les Français occupaient Mascara, où la population indigène pensait que nous nous établissions définitivement. Les Hachem Ghéris, sur le territoire desquels l'Émir est né, ne l'épargnèrent pas plus que les autres; et arrachèrent en sa présence les fusils des mains de ses soldats réguliers ; ils mirent en pièces le parasol qu'un fonctionnaire particulier tenait pendant la marche, au-dessus de la tête de l'émir, comme symbole de sa puissance, ils dépouillèrent sa femme et sa mère de leurs bijoux, et, lorsqu'Abd-el-Kader leur reprochait avec amertume les outrages dont ils l'abreuvaient, ils ne lui répondaient que par l'épithète de *Sultan-el-Ghaba* (Sultan de la broussaille).

Heureusement pour l'émir, les expéditions militaires dirigées contre lui et contre les Arabes n'amenaient pour nous aucun résultat avantageux. En effet, nos généraux, après avoir poussé des pointes hardies dans l'intérieur du pays et avoir attiré à eux les tribus plus disposées que les autres à accepter notre domination, ramenaient leurs troupes dans les garnisons du littoral sans laisser derrière eux aucune organisation locale efficace qui pût lutter d'une manière permanente contre Abd-el-Kader.

Après notre départ, les populations compromises étaient dans une moins bonne situation qu'avant notre

(1) Léon Roches, *Trente-deux ans à travers l'Islam.*

arrivée et l'influence morale que nous exercions, loin de s'accroître, diminuait en proportion de ce que ces populations avaient à souffrir plus tard à cause de nous.

Ainsi lorsque le maréchal Clauzel abandonna Mascara au lieu de l'occuper, comme le croyaient beaucoup de tribus qui n'étaient pas éloignées de venir à nous, Abd-el-Kader présenta cette retraite aux Arabes comme une preuve de notre impuissance ; il ranima leur courage, ressaisit le pouvoir près de lui échapper et réunit de nouveaux contingents sous l'étendard du Djihad (guerre sainte).

Grâce à des indécisions inexpliquées, Abd-el-Kader était autorisé à penser que notre confiance en nous-mêmes n'était pas assez grande pour poursuivre un succès, et il ne manqua pas de faire accepter cette manière de voir. Il retrouva bientôt son prestige et pour remplacer sa capitale, souillée par la présence des infidèles, il se proposa de s'emparer de Tlemcen. Nos lenteurs lui permirent de faire ses préparatifs et même de châtier et de ruiner des tribus qui s'étaient montrées favorables à notre influence, surtout celle du pays d'Angad.

Le maréchal Clauzel avait décidé qu'il irait débloquer les Coulouglis qui, depuis cinq ans, tenaient en échec la puissance d'Abd-el-Kader. Enfermés dans le *Mechouar* ou citadelle de Tlemcen, ils avaient résisté avec un courage indomptable à toutes les privations ; ils avaient repoussé toutes les attaques.

Le 8 janvier 1836, la colonne de Mascara, réduite à sept mille hommes, quitta Oran pour marcher sur Tlemcen, où elle arriva sans avoir rencontré l'émir, qui, par prudence, s'était éloigné, emmenant avec lui toute la population de la ville.

Le maréchal, informé de la direction qu'avait suivi l'ennemi, le fit poursuivre par les Douairs et les Smelas de Mustapha auxquels s'étaient joints des cavaliers du désert d'Angad. Ces douze à treize cents cavaliers, soutenus par une colonne légère d'infanterie et des escadrons du 2e chasseurs, tombèrent à l'improviste sur le camp de l'émir, établi dans une gorge de la Saf Saf. Le choc fut si rapide et si décisif qu'Abd-el-Kader dut abandonner ses tentes, ses bagages et que bon nombre de ses réguliers eurent la tête coupée; quatre à cinq mille malheureux qu'avait entraînés l'émir furent ramenés à Tlemcen. Dans sa fuite précipitée, Abd-el-Kader faillit plusieurs fois être saisi par nos cavaliers indigènes; il ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval.

Avant de quitter Tlemcen le maréchal constitua une garnison composée de volontaires sous le commandement du jeune capitaine Cavaignac, de l'arme du génie. Il était présumable que cette troupe serait aux prises avec bien des difficultés, mais sa composition en chefs et en soldats était une garantie qu'il serait pourvu à tout. C'était donc avec sécurité que le maréchal laissait dans le Mechouar ces héroïques gardiens du drapeau français. De son côté il allait reconnaître la route entre la mer et Tlemcen, en suivant la vallée de la Tafna.

Il partit pour cette exploration le 25 janvier. Abd-el-Kader, qui était informé de tous nos mouvements et savait de quelles forces nous disposions, espérait trouver, dans l'affaiblissement de notre colonne, une bonne occasion de réparer ses échecs. Il avait, en conséquence, pris ses dispositions pour nous attaquer dans un endroit choisi de la vallée; mais le maréchal, malgré l'infériorité de ses forces, le fit échouer dans sa tentative et lui occasionna de grandes pertes dans deux ren-

contres. Cependant le maréchal ne jugea pas possible d'établir une communication entre la mer et Tlemcen et il rentra dans cette ville qu'il quitta le 7 février pour revenir à Oran.

Sans être aussi fâcheux que l'abandon de Mascara, ce départ était défavorable à notre cause, car il était trop précipité et ne permettait pas aux tribus hésitantes de se prononcer. Une résolution en notre faveur était considérée par Abd-el-Kader comme une déclaration d'hostilité dont il tirait aussitôt vengeance.

Pendant sa marche sur Oran, l'armée fut plusieurs fois attaquée surtout près des sources de l'Oued Melah, où de nombreux cavaliers semblaient disposés à faire résistance; mais ils ne tinrent pas et nos soldats atteignirent Oran, où les attendait un repos bien acquis.

Le maréchal quitta la région de l'ouest, laissant le commandement au général d'Arlanges, secondé du général Perregaux, et il rentra à Alger où l'attendaient de nouvelles expéditions, devenues nécessaires par l'insubordination des Hadjoutes, et l'agitation toujours croissante dans tout le pays de Tittery.

Le 30 mars 1836, le maréchal, à la tête d'une colonne de sept mille hommes, marcha sur Médéah, où il voulait établir un bey de son choix et ouvrir une route praticable aux voitures sur tout le parcours montagneux qui s'étend de la Mitidja à Médéah.

Avant d'entrer dans la montagne, au lieu appelé *Haouch Mouzaia* (ferme de Mouzaia), le maréchal fit tracer un camp retranché pour abriter ses malades et ses blessés. Puis une partie de la colonne attaqua le sol avec la pioche pendant que l'autre faisait bonne garde. Les premiers coups de fusil furent tirés par les Hadjoutes, batailleurs infatigables, contre qui le maréchal

lança deux escadrons de spahis. Leur capitaine M. Gastu reçut une balle qui lui fracassa horriblement la mâchoire supérieure et la face. Pendant que l'armée gravissait lentement les contre-forts de la montagne, enlevant un piton après l'autre aux Kabyles qui les défendaient avec acharnement, le génie ouvrait la route projetée par le maréchal et en activait l'exécution. Les 13e et 63e régiments y travaillaient pendant que les zouaves, le bataillon d'Afrique et le 2e léger combattaient en quelque sorte sur leur tête.

Nous aurons si souvent occasion de parler de cette route du col de Mouzaia, qu'il n'est pas superflu de donner une idée de sa topographie.

Les montagnes où se trouve le col de Mouzaia forment un arc de cercle dont les deux extrémités s'avancent vers la plaine de la Mitidja, laissant au fond de sa concavité le col proprement dit, que l'on reconnaît d'en bas à une échancrure dans la crête supérieure. A gauche les hauteurs se succèdent et se protègent ; à droite un large ravin sépare la route du pays des Soumata et laisse de ce côté un peu de sécurité. C'est donc sur notre gauche que tous les efforts furent dirigés. Les crêtes furent successivement enlevées malgré une défense acharnée des Kabyles ; plusieurs fois la lutte corps à corps devint nécessaire et pendant bien des jours, l'armée eut à renouveler ses efforts jusqu'à ce que la route fût ouverte sur tout le parcours.

Du col à Médéah le trajet ne fut pas plus facile ; le pays est moins accidenté ; mais il est boisé et les Kabyles profitèrent de cette disposition pour nous disputer le passage. Leur acharnement était tel que, sur plusieurs points à la fois, il fallut les repousser à la baïonnette, seule manière de procéder vraiment efficace, car

ils se grisent au bruit de la poudre et tirailleraient tant que les munitions ne leur feraient pas défaut.

Pendant ce temps, le maréchal poursuivait son œuvre colonisatrice ; et faisait ouvrir en six jours une route carrossable de 15,600 mètres, qui de l'Aouch Mouzaia serpentait sur le flanc de la montagne et franchissait le col de la Mouzaia. C'est cette route qui nous a servi pendant nos expéditions de 1840 et les suivantes pour occuper et ravitailler Médéah.

Le maréchal envoya au bey qu'il venait d'installer un convoi d'armes et de munitions, puis la colonne rentra dans ses cantonnements.

A part la route qui venait d'être ouverte, on pouvait considérer comme inutile cette expédition, car le bey qui représentait l'autorité française était incapable de la faire respecter; il lui eût fallu une garnison pour prendre position et intimider la population. Nous partis, il était évident que ce pauvre bey serait au moins l'objet de la réprobation à cause de sa soumission à l'infidèle. C'est en effet ce qui arriva. Sidi Embareck avait, à cette époque, trop d'autorité sur les tribus, soumises presque toutes à Abd-el-Kader, pour que nous pussions leur imposer un chef sans être auprès de lui pour l'appuyer.

Hadj el Sghir, Sidi Embareck, qui avait été, dans les premières années de la conquête, notre agha de la Mitidja et avait plus tard embrassé la cause d'Abd-el-Kader, avait un neveu qui était fort connu de nos jeunes officiers, avec qui il avait à Alger des relations quotidiennes, et qui avait suivi son oncle dans sa défection. Il commandait ordinairement les attaques des Hadjoutes contre tous les détachements français et il avait le soin de se préparer le succès par le nombre.

Un jour, une sentinelle placée dans un blokhaus signala à Bouffarick la présence des Arabes, près de Beni-Mered. Aussitôt 160 spahis, conduits par le capitaine Lamorose, montent à cheval et se dirigent sur le point indiqué. A leur arrivée, les Arabes cèdent, tout en combattant, et entraînent malheureusement nos braves cavaliers dans un bas fond d'où sortent plusieurs milliers d'Arabes qui les englobent et dirigent sur eux un feu roulant auquel peu échappent. Parmi les victimes, laissées sur place, se trouvait l'adjudant Goër du Hervé qui fut reconnu par un nommé Mancel, spahi déserteur, qui avait juré de se venger de son chef et, pour démontrer qu'il avait assouvi sa vengeance, il écrivit avec son poignard sur le corps du malheureux Hervé : *Mancel, 2 novembre.* Quand on rendit les honneurs funèbres aux victimes de ce lâche attentat, tout le monde était consterné de tant de cruauté. Il paraît que Mancel, homme intelligent et rusé, avait déjà préparé de nombreuses tentatives pour amener l'adjudant dans un piège, il n'en voulait qu'à lui seul ; mais il lui importait peu d'entraîner de nombreuses victimes. Il n'eut que ce qu'il méritait, il fut dénoncé par un Arabe en 1839 et arrêté peu après. Il fut jugé à Alger par un conseil de guerre comme déserteur et j'assistai à son exécution sur l'esplanade Bab-el-Oued.

Comme on le voit, nous retrouvons partout les Hadjoutes, usant de toutes les ruses et sans cesse en action sur tous les points. Tous nos postes étaient surveillés, tous nos colons isolés, même dans le voisinage d'Alger, étaient pillés ou tués ; les troupeaux enlevés et, contre leurs attaques incessantes, nous n'avions que des forces restreintes et insuffisantes. Aussi les Arabes s'enhardissaient de notre impuissance. Chacun de leurs succès

était le signal d'une tentative nouvelle. Les têtes cou-



Bataille de la Sickack.

pées étaient des trophées qu'ils promenaient partout et quand nous répondions à ces attaques par des mani-

festations armées nous ne trouvions que quelques mauvaises cabanes abandonnées et rarement nous pouvions saisir quelques troupeaux qui n'avaient pas été mis en sûreté.

Pour éclairer le ministère sur différentes questions relatives à l'Algérie et pour plaider devant la Chambre des députés la cause de notre conquête, le maréchal-gouverneur se rendit à Paris le 14 avril, laissant le commandement par intérim au général Rapatel.

CHAPITRE VIII

Camp de la Tafna. — Combat sérieux. — Arrivée du général Bugeaud avec des renforts, le 6 juin 1836. — Départ du camp de la Tafna pour Oran et pour Tlemcen. — Retour à la Tafna. — Combat de la Sickack. — Le général Bugeaud rentre en France. — Retour du maréchal Clauzel le 29 août. — Première expédition de Constantine. — Incident de l'attaque. — Retraite. — Le commandant Changarnier. — Rappel du maréchal Clauzel.

Dans l'ouest, les généraux d'Arlanges et Perregaux, qui avaient reçu les ordres du gouverneur, mirent tous leurs soins à les remplir en assurant les relations des différents postes entre eux, et à protéger les tribus qui nous étaient soumises. Mais pour cela il fallait des troupes disponibles, et malheureusement nous étions toujours menacés d'en voir diminuer le nombre.

Plusieurs rappels de régiments nous firent perdre des bénéfices déjà acquis, et quand le général d'Arlanges se rendit à l'embouchure de la Tafna avec une petite colonne de 3,000 hommes pour établir un camp

et exécuter des travaux de défense, il eut à soutenir, pendant sa marche, des combats sérieux et, une fois dans son camp retranché, il fut bloqué par Abd-el-Kader. Il voulut tenter de prendre la route de Tlemcen, où il était impatiemment attendu; mais informé que l'émir avait réuni des forces considérables, le général fit une reconnaissance qui dégénéra en un sérieux combat, dans lequel le général, son chef d'état-major, colonel Maussion, et son aide de camp, capitaine Lagondie, furent blessés. Notre petite colonne perdit plus de trois cents hommes. C'était un véritable échec, puisque nous étions refoulés dans nos lignes et dans l'impossibilité d'en sortir.

Cette situation appela de la manière la plus sérieuse l'attention de la France entière. On comprit que le défaut d'une force suffisante, devant une force qui augmentait en raison de nos insuccès, pouvait compromettre notre conquête et on ne négligea rien pour relever au plus tôt notre prestige amoindri. On envoya le général Bugeaud avec le 23ᵉ, le 24ᵉ et le 62ᵉ de ligne pour débloquer le camp de la Tafna et assurer les communications avec la garnison de Tlemcen.

Dès son arrivée au camp de la Tafna, le 6 juin 1836, le général Bugeaud jugea que la situation était grave et que pour combattre efficacement les Arabes qui étaient d'une extrême mobilité, par la nature même de leur organisation, il fallait rendre notre armée plus mobile qu'elle ne l'était. Il fit part de ce projet aux chefs de corps; mais tous n'approuvaient pas. Le colonel Combes, du 47ᵉ, fit même observer, au nom de ses collègues, que l'armée, dépourvue de son artillerie, perdrait de sa confiance et que peut-être il serait bon que le général expérimentât avant de prendre pareille

décision. Ce langage n'était employé que pour répondre au général qui avait, non seulement autorisé, mais demandé des avis, se réservant de ne pas les suivre s'il ne les approuvait pas. C'est ce qu'il fit : « Cette gnerre, dit-il, ressemble beaucoup à celle que j'ai faite en Espagne contre les guerillas. Pour la faire, il ne faut ni grosse colonne, ni bagage encombrant, aussi allons-nous faire embarquer l'artillerie et les prolonges afin d'être légers et rapides. »

Cette innovation eut les meilleurs résultats; elle donna à la guerre un caractère qu'elle n'avait pas encore eu, et la mobilité qui faisait la grande force de l'émir fut paralysée par la rapidité et l'imprévu de nos mouvements (1).

Le 12 juin à minuit le général quitta le camp de la

(1) A cette époque aussi on commença à modifier l'équipement de nos soldats, qui, depuis le commencement de la guerre d'Afrique, restait le même que celui qui était en usage en France : ainsi l'énorme giberne contenant les cartouches et soutenue par une buffleterie, se croisant sur la poitrine avec le baudrier du sabre, devait être bien posée sur la hanche du soldat; la capote bien boutonnée jusqu'au col; le sac renfermait une paire de souliers, deux chemises, un caleçon, une paire de guêtres en toile et une autre en cuir; une trousse; soixante cartouches et un sachet renfermant neuf jours de vivres, indépendamment de quatre autres jours en riz, sel et biscuit. Sur le havre-sac, l'habit ou la veste roulé dans son étui et un sac de campement.

Il y a loin de cet équipement à celui qui est en usage aujourd'hui, et l'on peut dire que ce sont les soldats eux-mêmes, qui par les modifications successives qu'ils ont apportées à leur équipement et habillement, ont fait adopter les améliorations qui nous ont permis de traverser les longues années de guerre. Les tentes-abris, les demi-couvertures, les ceintures de flanelle, les petites gibernes à ceinturon, les cravates, les capotes déboutonnées et par dessus tout le café de distribution au lieu de l'eau-de-vie donnée aux troupes pendant les premières années comme boisson fortifiante, ont sauvé de la maladie et de la mort un très grand nombre de nos soldats.

Tafna en marche sur Oran. L'émir avait son camp sur l'oued Sinan, et, dès qu'il connut notre mouvement, il se disposa à attaquer la colonne. Il lança d'abord contre elle sa cavalerie qui fut repoussée par le 62e de ligne et une charge des chasseurs d'Afrique. L'infanterie régulière était massée dans un ravin. Le général Bugeaud, au lieu d'attendre son initiative, marcha résolument contre elle, mais elle disparut aussitôt. C'était la première application des idées du général, qui voulait toujours marcher résolument à l'ennemi et le prévenir.

Le général, arrivé à Oran le 16, ne s'y arrêta pas. Il se hâta de gagner Tlemcen qu'il fallait ravitailler. Il y arriva le 24 juin, et revint au camp de la Tafna, où il donna quelque repos à ses troupes.

Le 4 juillet il se remit en marche sur Tlemcen, et le 6 il rencontra Abd-el-Kader qui voulait lui disputer le passage de la Sickack. L'émir se trouvait en forces et avait pris des dispositions comme pour un combat régulier, sur un terrain convenablement choisi. Il comptait environ 7 à 8 mille hommes, y compris son infanterie régulière. Au moment où la colonne française débouchait dans la vallée de la Sickack, il voulut la tourner et l'attaquer de deux côtés à la fois. Mais, pendant qu'il opérait ce mouvement, nos bataillons percèrent son centre et séparèrent les ailes. Par cette manœuvre les troupes de l'émir furent poussées dans une espèce d'entonnoir, formé par les sinuosités de l'Isser (1), et mises en complète déroute. 12 à 1,500 Arabes et Kabyles restèrent sur place.

(1) Le nom des rivières change parce que l'action eut lieu au confluent de la Safsaf et de l'Isser, et que la Safsaf s'appelle aussi Sickack ou Sikec.

Voici la dépêche télégraphique que le général Bugeaud adressa au ministre de la guerre, maréchal Maison, pour lui annoncer la victoire de la Sickack :

« Tlemcen, 7 juillet.

« Abd-el-Kader, depuis quatre jours, attendait mon grand convoi au passage du Tolgoat, sur les bords de la Tafna. N'ayant aucun avantage à combattre là, j'y ai fait des démonstrations et j'ai passé ailleurs.

« Le lendemain 6, il m'a attaqué avec toutes les forces qu'il avait convoquées depuis quinze jours, au moment où mon convoi traversait le ravin creusé par la Sickack. J'ai fait filer le convoi sur Tlemcen avec une partie de mes forces; avec le reste j'ai pris l'offensive et Abd-el-Kader a éprouvé une déroute complète. Son infanterie surtout a été anéantie. J'en ai sauvé cent trente du carnage : je vais les envoyer à Marseille. C'est dans le ravin de l'Isser, près de son embouchure dans le Tafna, où je l'ai précipitée, qu'a eu lieu la plus grande destruction, c'est-à-dire à 4 lieues du point où a commencé le combat. Il a laissé tous ses blessés et trois drapeaux, dont celui de l'infanterie régulière (1). »

(1) Le duc d'Orléans, dans un livre intitulé *Les campagnes de l'armée d'Afrique* (1835-1839), dit : « Le combat de la Sickack n'était pas seulement le plus brillant succès obtenu en rase campagne, c'était la victoire la plus légitimement remportée ; car c'était celle à laquelle le hasard avait eu la moindre part et pour laquelle le général avait le plus fait par des combinaisons bien adaptées aux qualités de ses soldats et aux défauts de ses ennemis. »

L'émir avait perdu son infanterie régulière : 700 fusils, 6 drapeaux et 130 prisonniers, souillés désormais par le contact des chrétiens et plus regrettables ainsi que les 1200 musulmans tués les armes à la main dans la guerre sainte.

Cette vigoureuse affaire n'avait coûté aux Français que 32 tués et 70 blessés. C'était un grand échec pour Abd-el-Kader, mais il venait deux ans trop tard. La puissance de l'Emir avait déjà

Après cette victoire le général se rendit à Tlemcen dont il augmenta le plus possible les approvisionnements. Mais malheureusement il ne put laisser dans cette ville qu'une garnison trop faible pour imposer le respect autour d'elle, et nous ne retirâmes pas de cette victoire de la Sickack tout le bénéfice possible.

Dans le premier moment Abd-el-Kader s'était trouvé dans la position la plus critique; il fut maltraité par les Arabes qui pillèrent ses magasins. Il était dépourvu de ressources et ce qui lui restait d'armée était terrifié et affamé. Les tribus demandaient la fin de la guerre, et Abd-el-Kader ne les maintint plus sous son obéissance qu'en leur promettant la paix. C'est de ce moment qu'il prépara les moyens de conclure ce traité qui devait prendre le nom de traité de Tafna.

Le général Bugeaud quitta le théâtre de ses premiers exploits le 30 juillet pour rentrer en France par Alger, et le 2 août il fut nommé général de division. Son grade de colonel remontait au mois de juin 1814, et celui de général à 1831.

Vers la fin du mois d'août, le maréchal Clauzel rentra en Afrique. Il avait profité de son séjour en France pour exposer aux chambres ses idées sur les moyens d'étendre et de consolider notre occupation en Algérie. « Il faut, disait-il, occuper toutes les villes importantes du pays; y placer des garnisons, établir des camps et postes retranchés au centre de chaque province, ainsi qu'aux divers points militaires qui doivent être occu-

assez de racines pour résister à une tempête passagère. L'armée arabe était dissoute, mais le peuple demeurait entier dans ce qui faisait sa force, dans son union, son moral, son *insaisissabilité*. Il eût fallu le conquérir; le général n'en avait ni le moyen, ni la volonté, ni l'ordre. »

pés d'une manière permanente; masser sur un point central dans chaque province des troupes destinées à former une colonne mobile qui pourra toujours et instantanément se porter d'un point à un autre, en deux ou trois marches au plus, sans bagages considérables et par conséquent avec une grande célérité. »

Ce langage avait séduit M. Thiers, alors premier ministre, et il avait promis ce que demandait le maréchal : 30 à 35,000 hommes pour faire la conquête de toute l'ancienne régence, c'est-à-dire de tout le pays compris entre le Maroc et la Tunisie.

M. Thiers ne fit que passer au pouvoir à cette époque. Le 8 septembre un aide de camp du maréchal apportait la nouvelle que le ministère était dissous et que le maréchal Maison, ministre de la guerre, et favorable au projet sous le cabinet dont M. Thiers était président, était remplacé par le général Bernard, qui ne se montrait pas partisan d'une extension de conquête en Algérie.

Cependant le projet du maréchal était des plus rationnels et commandé même par notre situation. Il n'était pas admissible, en effet, qu'un bey qui était le vassal du dey d'Alger restât au pouvoir quand son suzerain avait perdu le sien ; sa chute devait entraîner celle du bey de Constantine. Les Arabes eux-mêmes comprenaient si peu le maintien d'Achmet, bey de Constantine, dans son autorité, qu'en 1833, un sultan de Tuggurt (c'est ainsi qu'on appelait les chefs de ce pays) avait réclamé l'honneur de concourir au renversement d'Achmet, et que quelques années plus tard Farhat ben Schrir, chef des tribus sahariennes, avait fait la même offre. Ces tribus du désert ayant eu souvent à se plaindre des cruautés d'Achmet, ne voyaient pas avec dé-



Retraite de Constantine.

plaisir des étrangers s'introduire dans le pays. Le nom français n'y était pas inconnu, nous avions longtemps habité la Calle et commercé avec les Arabes de l'intérieur, et de plus, comme nous l'avons déjà dit, il est certain que les populations de l'est de l'Algérie ont toujours été plus dociles que celles de l'ouest. C'est par l'est que toutes les invasions se sont opérées. Les Romains y ont eu leurs grandes villes, leurs grands établissements commerciaux dont le nombre diminuait à mesure qu'ils s'avançaient dans l'ouest, où il n'avaient plus que des postes militaires (1).

Ces dispositions, de tous temps plus favorables, plus conciliantes, subsistent encore, et il y avait lieu de penser à en profiter en occupant le pays qui relevait du bey de Constantine généralement détesté. Cette conquête entrait dans le programme du maréchal Clauzel, et il y tenait assez pour la tenter même sans les moyens de pouvoir l'entreprendre avec sécurité, puisque le ministère refusait toutes les forces qui avaient été primitivement accordées.

Cette campagne contre Constantine paraît cependant, avoir été entreprise un peu à la légère. Le maréchal ne se rendait pas assez compte des conditions topographiques et climatériques dans lesquelles se trouvait Constantine à cette époque de l'année. Il avait pourtant l'expérience de la campagne de Mascara, l'année précédente, à la même époque.

Il est vrai de dire que le maréchal avait conçu des espérances vaines, et qu'il avait de longue main préparé un succès qui lui était affirmé. Il avait depuis longtemps envoyé Yussuf à Bône pour préparer la sou-

(1) Voir à ce sujet : *l'Algérie*, par M. Quesnoy, chapitre VII (*Bibliothèque instructive*, Jouvet et Cie).

mission des tribus ; entrer en relations avec celles qui avoisinent Constantine, et même avec les habitants de cette ville, où le bey Achmet était craint et détesté comme il l'était dans tout son gouvernement.

Yussuf était-il sincère quand il promettait de beaucoup obtenir par le seul prestige de son nom ? Il était très populaire à Bône, dont il avait enlevé la casbah par un coup de main des plus hardis et sa popularité rayonnait dans tout le pays, mais elle ne fut pas assez grande pour lui faire de nombreux partisans, ni même pour lui permettre de réunir tous les moyens de transport qui lui étaient demandés. Il se constitua cependant une garde d'honneur avec un luxe tout à fait oriental. Il prenait déjà le titre de bey de Constantine, dont il devait être investi après la prise de cette ville.

Tout manquait pour entreprendre dans de bonnes conditions cette expédition de Constantine; mais le maréchal ne persista pas moins dans sa résolution. Il eût mieux valu, pour sa gloire militaire, qu'il renonçât à cette entreprise ; il l'a reconnu lui-même avec toute la sincérité de son grand caractère. On ne peut donc que le plaindre, car il est avéré qu'il fut partout, dans ses revers, à la hauteur des circonstances ; il avait contre lui d'ignorer ce qu'il était indispensable de savoir, la topographie des lieux.

Pour constituer une armée d'environ sept mille hommes, on avait été obligé de dégarnir les provinces d'Alger et d'Oran et d'appeler les régiments récemment amenés de France par le général Bugeaud et qui avaient fait les campagnes de l'Ouest avec lui. C'étaient le 2e léger, le 17e, le 62e, le 63e, le 59e, le bataillon d'Afrique, le 3e chasseurs d'Afrique, génie, artillerie, constituée par six pièces de campagne et dix obusiers de

montagne. Elle était insuffisante comme nombre et comme qualité, puisque l'on prévoyait un siège. Ces régiments étaient groupés en cinq petites brigades, sous le commandement du général de Rigny, des colonels Corbin, Levesque, Hequet et Petit d'Hauterive. Quant à Yussuf, il était escorté de 1,300 Turcs ou indigènes.

Par surcroît d'imprévoyance, les vivres n'étaient pas suffisants; les moyens de transport étaient très restreints et les munitions d'artillerie ne comptaient que cent coups par pièce.

Nous ne pouvons pas suivre cette armée dans sa marche lente et difficile. Nous signalerons seulement les misères dues à une pluie incessante, aux difficultés de toutes sortes qui résultaient d'un sol détrempé, de l'abscence de bois, de l'impossibilité de s'installer au bivouac, d'y faire un peu de cuisine et de réparer par le repos de la nuit les excessives fatigues de la journée. Les hommes, sous leurs vêtements mouillés, ne pouvaient ni se coucher ni prendre un peu de nourriture, pas même un breuvage chaud. Aussi les maladies ne tardèrent pas à frapper cette petite armée qui s'affaiblissait chaque jour davantage. Pendant toute la route, du 8 au 21 novembre, elle eut à subir les rigueurs d'une température froide et humide sans aucune atténuation dans une alimentation réconfortante.

Le 21 l'armée était réunie près de Constantine, mais bon nombre de prolonges, chargées de vivres et de munitions d'artillerie, étaient encore arrêtées par les rivières débordées et impraticables aux voitures; on fut même obligé d'en abandonner un grand nombre, et de perdre des vivres qui nous faisaient déjà défaut.

Constantine, vue du campement de l'armée, se pré-

sente sur un rocher taillé à pic dans les trois quarts de son pourtour et relié à la terre ferme au sud, par un isthme qu'on nomme Coudiat-Aty. Le Roumel coule dans cette profonde échancrure rocheuse qui entoure aux trois quarts la ville. Il existe, du côté de Coudiat-Aty, plusieurs portes dont l'une est d'un accès facile; mais elle est protégée par de solides fortifications. Au côté nord, appelé Mansourah, la ville n'a d'accès que par un pont romain, jeté hardiment sur les deux rives de la coupure du Roumel; elle est fermée par une double porte disposée dans une galerie à angle droit: c'est la porte dite d'el Kantara. En dehors de ces deux points la ville est absolument inaccessible.

C'était donc du côté de Coudiat-Aty, que devait être dirigée l'attaque principale. On y envoya la brigade de Rigny; mais il était impossible d'y conduire l'artillerie, enfoncée dans les boues, et ce ne fut qu'après des efforts inouïs que les hommes, attelés spontanément aux pièces, parvinrent à faire arriver sur le plateau deux pièces de huit.

Dans la journée du 22, le maréchal fit canonner la porte d'el Kantara, mais sans succès, la disposition même de la galerie à angle droit, était un obstacle à la réalisation du projet; la première porte était à peu près enfoncée, et la muraille qui l'entourait abattue; mais, quand le capitaine Hackett et ses quelques hommes d'élite se glissèrent dans les ténèbres pour reconnaître la brèche, ils trouvèrent une deuxième porte bien close qui ne pouvait être abattue que par des pétards.

Le 23, les batteries reprirent leur feu; elles furent interrompues par une attaque brusque des Arabes de l'extérieur qui voulaient faire une diversion; ils furent aisément repoussés. Pendant la nuit on essaya de faire

sauter la porte et de préparer une escalade ; les sapeurs se présentèrent hardiment sur le pont d'el Kantara et arrivèrent au pied du mur ; mais ils furent aperçus et ils reçurent à petite distance une fusillade terrible. Le général Trezel, à la tête du détachement du 59e et du 63e de ligne fut de même assailli par la fusillade et grièvement blessé. Il y eut un moment de confusion : des échelles étaient trop courtes et trop peu solides, elles se brisèrent et des hommes furent précipités dans le ravin. Enfin il fallut quitter ce lieu, dans lequel il n'y avait plus rien à tenter, et le colonel Hecquet du 63e, qui avait pris le commandement après la blessure du général Trezel, ordonna la retraite.

Le maréchal avait projeté, pour cette nuit, une attaque simultanée du côté de Coudiat-Aty et d'el-Kantara. Elle ne réussit pas davantage à Coudiat-Aty. Il s'agissait aussi de faire sauter la porte au moyen de fougasses ; les sapeurs qui les portaient furent tués avant d'arriver. Les soldats du bataillon d'Afrique, comme toujours intrépides, se précipitèrent sur cette porte qu'ils frappaient vainement à coups de hache. Ils perdirent beaucoup de monde par la fusillade à bout portant, et le colonel Duvivier, convaincu de l'inutilité des efforts, commanda la retraite. Nous avions perdu dans le génie le capitaine Grand et le commandant Richepanse.

Quand le maréchal Clauzel voulut faire parvenir au général de Rigny l'ordre d'attaquer dans la nuit, il se présenta un incident qui mérite d'être signalé. Le Roumel qui séparait les deux parties de l'armée était démesurément gonflé ; des cavaliers en tentèrent le passage ; ils étaient entraînés avec les chevaux. On allait renoncer à l'entreprise quand un carabinier du 2e léger, nommé Mouramble, se présenta pour la tenter. Il faisait, disait-

il, le sacrifice de sa vie. Il s'attacha au cou l'ordre, préalablement placé dans une petite bouteille, et résolument il se jeta nu dans le torrent. Tous les cœurs battaient d'émotion... enfin ce brave homme, après bien des difficultés, arriva sur la rive, où il était en butte aux coups de fusil tirés des remparts. Il échappa heureusement à tous et put remettre l'ordre au général de Rigny. Mouramble reçut la croix de la Légion d'honneur, bien méritée par son dévouement, et chacun applaudit à cette récompense.

Les deux attaques avaient échoué : les vivres manquaient, les munitions d'artillerie étaient à peu près nulles ; elles n'étaient que de 15 kilogrammes de poudre. Le maréchal ordonna la retraite. Malheureusement on n'apporta dans cette grave opération aucune mesure : y avait-il défaut d'autorité ou indiscipline? toujours est-il que bon nombre d'objets furent abandonnés et qu'on ne craignit pas de laisser en arrière des prolonges, chargées de blessés qui devaient mourir sous le yatagan des Arabes.

Une circonstance des plus heureuses atténua en partie les désastres qui auraient pu se produire.

Au milieu de l'affolement de beaucoup de personnes, qui auraient dû avoir un sang-froid en rapport avec les circonstances et leur position, quand on laissait l'ambulance exposée aux coups des Arabes, quand on passait auprès des blessés sans même leur jeter un regard, malgré leurs supplications, un chef de bataillon, à la tête de trois cents hommes, prit sur lui de protéger dans la limite de ses forces cette armée en retraite et, bien qu'il ne fût pas de droit à l'arrière-garde, il s'y trouva par des circonstances qu'il n'avait ni prévues ni cherchées. Ce chef était Changarnier, à

la tête de son bataillon du 2e léger. Il fit face à tout avec ses trois cents hommes, soit en tirailleurs, soit en carré, et il maintint les Arabes à distance, évitant ainsi à nos pauvres soldats blessés une mort affreuse sous le couteau des barbares.

Nous n'avons pas la possibilité de suivre dans ses détails cette marche difficile et glorieuse du bataillon de Changarnier. Elle est, du reste, connue de tout le monde et a été illustrée bien des fois par le dessin. Mais sait-on que des détracteurs éhontés ont insinué que Changarnier avait failli à la discipline en prenant l'arrière-garde quand il n'était pas désigné et que de ce fait il était répréhensible? Il est probable que ceux qui accusent sont ceux qui ont failli à leur devoir et il est certain que sans le dévouement de Changarnier et de ses braves soldats, notre retraite aurait été un affreux désastre.

Aucun incident ne se produisit dans les jours qui suivirent. Les malades, les blessés furent l'objet de toutes les attentions possibles. Le soleil ayant reparu ramena un peu de gaieté et fit cesser bien des souffrances. Enfin le 1er décembre, l'armée rentra à Bône. On a fort exagéré ses pertes ; elles sont cependant assez grandes : les chiffres officiels donnent une perte de quatre cent cinquante-sept hommes, dont deux cent dix-neuf tués ou morts de leurs blessures, cent soixante-quatre morts de froid, de faim ou de fatigue, soixante-quatorze égarés c'est-à-dire tombés de lassitude et décapités par les Arabes. Mais ceux qui sont morts dans les hôpitaux des suites de maladies contractées dans cette campagne doivent aussi être comptés, et je suis de l'avis du commandant Pélissier qui porte la perte totale à deux mille hommes.

Le maréchal Clauzel devait subir l'influence des pénibles émotions que cette campagne avait produite dans la population française : il fut remplacé le 12 février 1837 par le général Damrémont qui arrivait à Alger en avril 1837.

Il faut reconnaître que nous n'étions pas heureux en Algérie; nous avions chaque année un revers : la Macta, la Tafna, Constantine.

Si dans l'est les affaires militaires n'avaient pas pris bonne tournure, elles n'étaient pas meilleures dans l'ouest; nous n'y subissions pas d'échec, mais nous étions réduits à l'impuissance. Tlemcen était de nouveau bloqué, ainsi que le camp de la Tafna. Le général de Létang, qui avait succédé au général Bugeaud, n'avait pas assez de troupes pour rien entreprendre ; il ne pouvait que se tenir sur la défensive. Son successeur, le général de Brossard, dut conserver la même attitude, et pour ravitailler la garnison du Mechouar, il eut même recours à Abd-el-Kader, qui lui fournit tout ce qui était nécessaire, en échange de matières premières, propres à la fabrication de munitions et des armes de guerre, comme du soufre, de l'acier, du fer. L'émir espérait encore que ses bonnes dispositions amèneraient promptement la rentrée des prisonniers faits à la Sickack.

CHAPITRE IX

Le général Damrémont gouverneur général. — Le général Bugeaud envoyé à Oran avec des pouvoirs particuliers. — Abd-el-Kader soulève toute la province d'Alger. — Campagne en Kabylie et dans la Mitidja. — Traité de la Tafna ; deuxième expédition de Constantine (octobre 1837). — L'assaut ; prise de la ville. — Général Valée, nommé maréchal de France et gouverneur de l'Algérie.

La période dans laquelle nous entrons est celle qui a donné lieu aux commentaires les plus divers, les plus exagérés souvent, et généralement très sévères.

C'est dans cette période que fut signé le traité de la Tafna dont les conséquences ont été des plus fâcheuses pour la consolidation de notre puissance. A peine avions-nous effacé les effets du traité Desmichels, que nous tombions dans une erreur plus grande ; mais cette erreur trouve son excuse, ou au moins son explication, dans l'ignorance où nous étions des hommes et des choses de l'Algérie. Nous pensions qu'il nous serait possible de nous associer en quelque sorte un homme ayant une grande autorité sur les indigènes, d'en faire une puissance à côté de la nôtre, s'inspirant toutefois de notre volonté et reconnaissant notre souveraineté. Nous avons cru trouver cet homme dans Abd-el-Kader ; mais au lieu d'un serviteur nous n'avons trouvé qu'un homme adroit, ambitieux, qui exploitait notre ignorance et notre confiance et se faisait, à nos dépens, une puissance qui se développait et s'affermissait chaque jour davantage.

Malgré les coups qui lui avaient déjà été portés, Abd

el-Kader avait su relever son prestige aux yeux de ses partisans. Notre échec à Constantine était une de ces circonstances qu'il avait su exploiter, et il était certain que son autorité s'était fort accrue au moment où nous avions ailleurs besoin de toutes nos forces.

Nous ne pouvions pas rester sous l'effet de notre échec de Constantine; il fallait de ce côté un nouvel effort, et nous pouvions craindre de n'être pas en situation de mener en même temps une action contre Abd-el-Kader dans l'ouest. C'est l'interprétation la plus favorable que l'on puisse donner de la conclusion du traité de la Tafna, dans un moment où il eût pourtant été possible, en réunissant nos forces, de frapper deux grands coups successifs : d'abord dans l'ouest contre l'émir, ensuite contre Constantine. C'est ce qui ressort des opérations exécutées au commencement de cette année 1837. Mais suivons les événements.

En même temps que le général Damrémont était nommé gouverneur général, le général Bugeaud était envoyé à Oran avec une autorité indépendante du gouverneur et une mission qui consistait surtout à préparer la paix dans l'ouest pour que l'armée pût s'engager dans l'est. Le choix du général Bugeaud pour cette éventualité était basé sur les succès militaires récents de ce général. Il était connu militairement, il pouvait, sans répugnance, signer une paix, même douteuse; il ne s'agissait que de la préparer dans les conditions les plus avantageuses pour nous. Nous verrons bientôt s'il en fut ainsi.

Abd-el-Kader, toujours bien renseigné, n'était pas sans connaître les attributions des deux généraux et il s'empressa d'agir de façon à occuper l'un et l'autre dans des lieux différents. Pendant qu'il était en pour-

parlers avec le général Bugeaud, relativement à la paix, il agissait par ses agents dans l'est et finit par s'y porter lui-même pour précipiter un mouvement insurrectionnel, non seulement dans le Tittery, mais encore en Kabylie. Ainsi il traverse la plaine du Cheliff en force avec ses réguliers, s'empare de Milianah, où il est accueilli avec acclamation, de Médéah, où il installe comme bey son propre frère, el Hadj-Mustapha, après en avoir expulsé les Koulouglis qu'il fait conduire à Milianah ; il s'empare également de Cherchell, qu'il convoitait pour avoir une communication avec la mer. Il était non seulement maître de Tittery, mais même de la Mitidja, puisque Blidah lui envoya une députation chargée de faire acte de soumission. En même temps les Kabyles, obéissant aux conseils des envoyés de l'émir, descendaient de leurs montagnes et tuaient quelques colons qui occupaient la ferme de la Regahïa.

Le général Damrémont n'hésita pas un instant à réprimer cette insurrection grandissante. Il forma une colonne de trois mille hommes, assez forte pour pénétrer dans les montagnes et attaquer les Amroua et les Isser, qui étaient signalés comme auteurs des massacres.

Il donna le commandement de cette colonne au colonel Schauenbourg, du 1er chasseurs d'Afrique, qui devait attaquer par les hauteurs, pendant que le général Perregaux, embarqué à Alger avec un millier de fantassins, devait aborder à l'embouchure du Boudouaou et mettre l'ennemi entre deux feux.

Cette combinaison ne put pas se réaliser en temps utile, par suite du mauvais état de la mer et le colonel Schauenbourg, après avoir franchi le col des Beni Aïcha, se trouva en présence de forts rassemblements kabyles, commandés par Ben Zamoun, chef renommé

en Kabylie. Le 48e de ligne recevait là son baptême de feu, et il a dû en conserver le souvenir, car les combats furent nombreux et sérieux ; le 2e léger, le 1er chasseurs d'Afrique contribuèrent largement à nous donner un avantage qui fut chèrement acheté.

Le colonel Schauenbourg, rappelé à Alger par le gouverneur, dut arrêter ses opérations militaires au moment où il aurait pu les étendre heureusement. Sa marche rétrograde fut regardée comme une preuve d'impuissance par les Kabyles, qui n'en devinrent que plus entreprenants. Chemin faisant, un détachement de 950 hommes, dont 45 de cavalerie, fut laissé au Boudouaou sous le commandement du chef de bataillon de la Torre, qui perfectionna la redoute ébauchée au premier passage. Mais les Kabyles n'eurent pas plus tôt constaté l'infériorité du nombre de nos soldats qu'ils vinrent en foule les attaquer et les presser de toutes parts comme dans un étau. Le commandant de la Torre prit d'excellentes dispositions de résistance ; pendant longtemps sa petite troupe ne fut pas entamée ; mais elle céda sur un point et essuya le feu de l'ennemi sur deux faces.

On ne pouvait sortir de cette situation que par un coup d'audace immédiat. Le capitaine adjudant-major Chaspoul commande la charge à la baïonnette, il se met à la tête des carabiniers du 2e léger, qui engagent avec les Kabyles une lutte corps à corps. En ce moment, on entend le tambour sur les derrières ; les Kabyles surpris, effrayés, abandonnent la lutte et se retirent précipitamment. Ce tambour était celui de la compagnie du 48e, cantonnée à la Reghaïa ; le capitaine ayant entendu la fusillade était accouru avec une partie de son effectif et avait eu l'heureuse inspiration

de faire battre la charge en approchant du lieu du combat, pour faire croire à l'arrivée d'un renfort important. Pendant ce combat le faible détachement de 950 hommes qui ne comptait pas plus de 800 hommes au feu en avait perdu 150. Ces faits ne sont pas rares dans notre guerre d'Afrique ; ils se sont au contraire souvent reproduits. La plupart sont restés ignorés comme les actes de dévouement qui méritaient cependant une mention spéciale. J'en cite un relatif à cette affaire. Après le combat dont je viens de parler, un brigadier de chasseurs d'Afrique s'offrit pour faire connaître à Alger la situation du détachement de Boudouaou. Cette entreprise était hérissée de périls ; il fallait traverser de nombreux Arabes qui nous observaient. Peu importe, cette considération n'arrête pas le brigadier, il demande le cheval de son lieutenant et, couvert d'un burnous, il s'éloigne du camp d'abord lentement, puis il ne fait qu'un temps de galop jusqu'à Alger, où le malheureux cheval tomba mort en arrivant. Quelques heures après le général Perregaux était en route avec une colonne d'infanterie et de cavalerie. Quand il arriva au Boudouaou, les Kabyles avaient quitté leurs postes d'observation ; mais le lendemain, la colonne les attaqua chez eux et leur fit éprouver de grandes pertes qui amenèrent la première soumission des Isser.

Le gouverneur profita de la présence de nos troupes dans la montagne pour faire une démonstration sur Dellys, petit port de mer, où nous fûmes reçus avec empressement par les habitants effrayés.

Le mouvement suscité dans les montagnes à l'est d'Alger avait donc été promptement étouffé. Le gouverneur voulait châtier une bonne fois les Hadjoutes, nos implacables adversaires dans la Mitidja, qui faisaient

sans cesse des incursions jusqu'aux environs d'Alger. A cet effet, il réunit toutes ses forces à Bouffarick, prêt à marcher vers l'ouest, si le général Bugeaud lui donnait avis d'une action du côté d'Oran. En attendant il pénétra dans le bois de Kharesas pour y surprendre les Hadjoutes. C'est au courant de cette opération que la nouvelle de la conclusion du traité de la Tafna lui parvint. Elle lui causa une profonde tristesse.

Voyons comment s'est accomplie cette négociation.

Dès son arrivée à Oran, le général Bugeaud avait annoncé aux tribus qui faisaient acte d'hostilité contre nous, qu'il était disposé à les châtier énergiquement. Cette menace ne l'empêchait cependant pas de se conformer aux ordres reçus et de sonder les dispositions d'Abd-el-Kader. Ben Dram, le juif que nous avons vu dans plusieurs circonstances, entre autres au traité Desmichels, fut l'intermédiaire. Mais l'émir jugea à propos de faire directement des propositions au gouverneur général, celui-ci, sans accepter immédiatement, en référa au ministère. Mais le général Bugeaud, qui croyait avoir, et qui avait seul le pouvoir de traiter, se plaignit de l'intervention du gouverneur dans cette négociation. L'émir avait de très grandes prétentions que le général Bugeaud ne voulut pas accepter et, de suite, il se prépara à la guerre en conduisant à Tlemcen une colonne de neuf à dix mille hommes, puis il revint à la Tafna, où il était le 23 mai. Abd-el-Kader comprit qu'il pouvait se trouver dans une position critique, et il mit en œuvre les ruses de son esprit pour s'en tirer avec avantage. Il fit dire au général Bugeaud qu'il traiterait avec lui pour la province d'Oran et avec le gouverneur pour celles d'Alger et de Tittery. Sur le refus du général Bugeaud, Abd-el-Kader accepta d'entrer en pour-

parlers avec lui et de là sortit le traité de la Tafna (1), ce traité qui, comme le caractérisait le général Dam-

(1) Art. 1. L'émir reconnaît la souveraineté de la France en Afrique.

Art. 2. La France se réserve dans la province d'Oran : Mostaganem, Mazagran et leur territoire, Oran, Arzew, plus un territoire ainsi délimité : à l'est par la rivière de la Macta et le marais d'où elle sort; au sud une ligne partant du marais ci-dessus mentionné, passant par le bord sud du lac Sebgha et se prolongeant jusqu'a l'oued Melah (Rio Salado) dans la direction de Sidi-Saïd et de cette rivière jusqu'à la mer, de manière que tout le territoire compris dans ce périmètre soit français.

Dans la province d'Alger : Alger, le Sahel, la plaine de la Mitidja, bornée à l'est, jusqu'à l'oued Kadra et *au delà ;* au sud, par la première crête de la première chaîne du petit Atlas jusqu'à la Chiffa, en y comprenant Blidah et son territoire ; à l'ouest, par la Chiffa, jusqu'au coude du Mazafran, et de là, jusqu'à la mer, renfermant Coléah et son territoire, de manière que tout le terrain compris dans ce périmètre soit territoire français.

Art. 3. L'émir administrera la province d'Oran, celle de Tittery et la partie de celle d'Alger qui n'est pas comprise à l'ouest dans les limites indiquées à l'article 2. Il ne pourra pénétrer dans aucune partie de la régence.

Art. 4. L'émir n'aura aucune autorité sur les musulmans qui voudront habiter sur le territoire réservé à la France. Mais ceux-ci resteront libres d'aller vivre sur le territoire dont l'émir a l'administration, comme les habitants du territoire de l'émir pourront venir s'établir sur le territoire français.

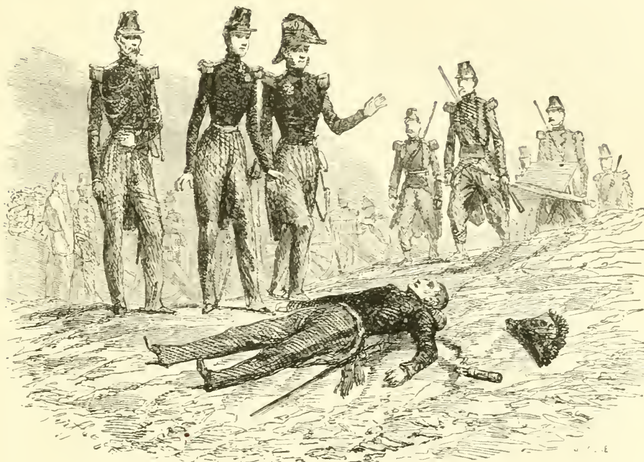
Art. 5. Les Arabes, vivant sur le territoire français, exerceront librement leur religion. Il pourront y bâtir des mosquées et suivre en touts points leur discipline religieuse sous l'autorité de leurs chefs spirituels.

Art. 6. L'émir donnera à l'armée française 30,000 fanègues (d'Orient) de froment, 30,000 fanègues d'orge, 5,000 bœufs. La livraison de ces denrées se fera à Oran par tiers : la première aura lieu du 1er au 15 septembre 1837 et les deux autres de deux mois en deux mois.

Art. 7. L'émir achètera en France la poudre, le soufre et les armes dont il aura besoin

Art. 8. Les Koulouglis qui voudront rester à Tlemcen ou ailleurs y posséderont librement leurs propriétés et y seront traités comme les Hadrars. Ceux qui voudront se retirer sur le territoire français pourront vendre et affermer librement leurs propriétés.

rémont, « n'était pas avantageux, pas honorable et pas nécessaire. »



Mort du général Damrémont.

Il est certain que le traité de la Tafna a consacré la

Art. 9. La France cède à l'émir Rachgoun, Tlemcen, le Mechouar et les canons qui étaient anciennement dans cette citadelle. L'émir s'engage à faire transporter à Oran tous les effets, ainsi que les munitions de guerre et de bouche de la garnison de Tlemcen.

Art. 10. Le commerce sera libre entre les Arabes et les Français qui pourront s'établir réciproquement sur l'un ou sur l'autre territoire.

Art. 11. Les Français seront respectés chez les Arabes comme les Arabes chez les Français. Les fermes et les propriétés que les sujets français auront acquises ou aquerront sur le territoire arabe leur seront garanties, ils en jouiront librement, et l'émir s'oblige à leur rembourser les dommages que les Arabes leur feraient éprouver.

Art. 12. Les criminels des deux territoires seront réciproquement rendus.

domination d'Abd-el-Kader sur toute l'Algérie, au moment même où la généralité des tribus menaçait de l'abandonner.

Malheureusement le général Bugeaud, préoccupé peut-être de ce qui allait se passer dans l'Est et de la nécessité de ne pas nous lier les mains par des complications dans l'Ouest, a pensé qu'il pouvait faire plus de concessions qu'il n'en devait. Ainsi il devait cantonner l'émir au delà du Chéliff, et il lui céda la province de Tittery, plus Cherchell, dans la Mitidja, qui lui donnait accès à la mer; il l'exemptait même du tribut à la France, chose extrêmement importante aux yeux des Arabes, qui étaient ainsi en droit de ne pas se considérer comme vassaux de la France. Malgré ces concessions, qui n'étaient pas autorisées, le traité fut néanmoins ratifié par le roi, au moment où le ministère, par l'organe de M. Molé, annonçait aux Chambres que le traité ne serait pas ratifié. Il faudrait inférer de cette divergence d'opinion que le roi avait autorisé le général Bugeaud.

Quoi qu'il en soit, le général subit les reproches de l'opinion publique : chacun comprenait que dans les termes mêmes du traité il y avait un grand amoindrissement de notre puissance; que notre autorité morale était non seulement effacée, mais qu'il ne nous restait presque rien du territoire de l'Algérie. Aussi ne ménageait-on pas les critiques à l'auteur du traité qui reconnaissait, du reste, avec franchise et loyauté que son œuvre n'était pas bonne, mais qu'elle trouvait sa raison d'être dans les mesures de prudence commandées par les circonstances et dans les instructions qu'il avait reçues.

A cette époque, en effet, la grande préoccupation du gouvernement était d'obtenir la paix dans toute l'Al-

gérie, aussi bien à l'est qu'à l'ouest, dussions-nous restreindre notre occupation à une zone minime autour d'Alger et à quelques villes du littoral.

Le général Damrémont, avant d'entreprendre l'expédition de Constantine, a, lui-même, tenté d'amener le bey Achmet à la paix, et pour nouer des relations avec lui, il envoya à Tunis un de ses aides de camp, le capitaine Foltz. Ces hésitations, ces moyens mesquins et peu dignes de la France, répugnaient au gouverneur; mais il devait au moins les tenter; ses instructions les lui prescrivaient. « Vous ne perdrez pas de vue, disait le ministère de la guerre, dans une de ses dépêches au général Damrémont, que la pacification est l'objet principal que le gouvernement se propose, et que la guerre n'est considérée ici que comme un moyen de l'obtenir aux conditions les plus avantageuses, et qu'il faut n'y avoir recours qu'à la dernière extrémité », et le président du conseil ajoutait : « Jusqu'au dernier moment la paix plutôt que la guerre. »

Tous les moyens ont été tentés pour éviter la guerre. mais le bey Achmet, enhardi par nos hésitations, se montrait si exigeant qu'il était absolument impossible d'accepter ses propositions, et qu'il n'y eut plus qu'à préparer une nouvelle expédition contre Constantine, dans des conditions assurées de succès.

L'expérience de l'année précédente avait conduit le général Damrémont à réclamer une augmentaiion de troupes et de canons. Il réunit une dizaine de mille hommes, parmi lesquels étaient les 2e et 17e léger; le 11e, 23e, 26e et 47e de ligne, le 3e chasseurs d'Afrique, les spahis, l'infanterie turque, les tirailleurs d'Afrique et les compagnies franches. Ces troupes formaient quatre brigades sous le commandement du duc de Ne-

mours, des généraux Trézel et Rulhières et du colonel Combes, du 47e. L'artillerie, composée de pièces de gros calibre, d'obusiers et de mortiers, était sous les ordres du général Valée, et le général Rohault de Fleury dirigeait le génie.

La concentration de l'armée s'est faite au camp de Médjez Amar, où avait été établi un camp retranché, assez abondamment pourvu pour être considéré comme une base d'opérations. Le 12 septembre, le colonel Lamoricière, qui occupait déjà ce camp, y fut attaqué par l'armée du bey, mais il n'eut pas de peine à la repousser en lui faisant subir de grandes pertes.

Le 1er octobre, les deux premières brigades quittèrent Medjez-Amar et gravirent le *Raz el-Akbah* (tête de la montée), pente raide, rendue difficile par la pluie qui avait détrempé les terres, et par la charge que chaque homme portait, les sacs ne pesant pas moins de quarante-cinq livres, auxquelles il fallait ajouter un petit fagot de bois, attendu qu'il ne s'en trouve pas sur la route à suivre. Mais au moins les hommes ne portaient plus les buffleteries écrasantes ; la giberne était remplacée par une cartouchière, maintenue sur le ventre par une ceinture et deux bretelles. C'était le commencement des bonnes modifications apportées successivement dans l'équipement de notre armée.

Le lendemain les deux brigades, restées à Medjez-Amar, se mirent en route et prirent les bivouacs des deux premières brigades : ainsi de suite jusqu'à l'arrivée. Le 6 octobre au matin la première colonne arrivait sur le plateau de Mansourah, qui domine Constantine, mais en est séparé par le ravin profond du Roumel et n'a d'accès avec la ville que par un pont.

Après une reconnaissance de la place, il fut décidé

que l'attaque aurait lieu par Coudiat Aty, seul point qui donne un accès immédiat à la ville; mais pour y



Combes.

arriver il fallait traverser le Roumel, le Bou-Mezroug, rivières grossies par les pluies qui venaient de tomber les jours précédents, et gravir des rampes fort raides

et fort difficiles, praticables seulement à dos de mulets et impossibles pour l'artillerie de gros calibre. La deuxième colonne, commandée par le général Rulhières, reçut l'ordre de se rendre directement au Coudiat Aty. Elle put effectuer ce mouvement sans être inquiétée, grâce à une diversion qui avait attiré du côté du Mansourah toute l'attention des défenseurs de la ville.

Néanmoins le 7, dès l'aube, les assiégés, pressentant qu'ils étaient à la veille d'un moment critique, firent un effort pour nous attaquer sur tous les points : ils opérèrent une sortie sur le Mansourah, où ils furent reçus par les zouaves et le 2e léger; une sur le Coudiat Aty, en même temps que le bey Achmet, avec l'armée extérieure, nous attaquait sur le flanc et par derrière. Mais sur tous les points l'avantage nous resta, et nous procédâmes sans retard à l'installation des batteries dont le général Valée avait déterminé l'emplacement sur le Coudiat Aty. La grande difficulté consistait dans l'armement : la pluie qui ne cessait de tomber tous les jours avait tellement détrempé la terre qu'il était impossible de faire franchir le ravin aux lourdes pièces de siège. C'était une opération qui paraissait au-dessus de tous les efforts de la meilleure volonté. Heureusement nos soldats ne connaissent pas d'obstacle et leur ardeur s'accroît avec les difficultés. Les chevaux ne suffisant pas pour faire gravir les pentes à pic aux pièces de 24, les hommes s'y employèrent, et pendant deux jours et deux nuits ils se consacrèrent avec un merveilleux entrain à cette rude besogne, presque toujours à découvert, exposés au feu de la place. Deux pièces de 16 et une de 24 furent versées dans le ravin et il fallut des efforts surhumains pour les en tirer.

Enfin le 11 au matin, toutes les batteries de Coudiat

Aty ouvrirent un feu continu sur les murailles, qui ne tardèrent pas à être ébréchées, puis à s'ébouler sous l'action répétée de nos projectiles.

Mais un malheureux événement, comme en réservent souvent les actions de guerre, allait plonger l'armée dans la tristesse, au moment où s'ouvrait la perspective d'un succès. Le général en chef Damrémont, voulant apprécier par lui-même les progrès de nos batteries de brèche, avait mis pied à terre et s'était avancé, accompagné du général Perregaux, jusqu'à un endroit découvert. Le général Rulhières lui faisait observer le danger de cette position, quand un boulet vint frapper en pleine poitrine le général Damrémont, le général Perregaux fut en même temps frappé d'une balle au front. Il succombait peu de jours après.

Le général Valée, le plus ancien de grade, prit le commandement de l'armée.

Les cœurs étaient à la tristesse, mais il n'en fallait pas moins continuer l'œuvre de destruction des murailles. Les assiégés obstruaient les ouvertures, à mesure que nous agrandissions la brèche, et déjà elle faisait prévoir que l'assaut serait prochain, quand le général en chef reçut un parlementaire du bey Achmet qui proposait de suspendre le feu et de reprendre les négociations. Le général répondit qu'il n'en écouterait qu'après reddition de la place.

Cette proposition ne fut pas acceptée ; on se prépara alors à l'assaut.

Dans la nuit les capitaines Boutault du génie et de Garderens des zouaves furent chagés d'aller reconnaître la brèche qu'ils trouvèrent praticable (1).

(1) Le capitaine de Garderens de Bois Dubousquet avait une réputation de bravoure bien établie, mais il aimait à faire pa-

Trois colonnes avaient été composées pour l'assaut : la première, commandée par le lieutenant-colonel Lamoricière, avait 40 sapeurs du génie, 300 zouaves et deux compagnies d'élite du 2e léger ; la deuxième, commandée par le colonel Combes, était composée de la compagnie franche du 2e bataillon d'Afrique, 80 sapeurs du génie, 100 hommes du 3e bataillon d'Afrique, 100 de la légion étrangère et 300 du 47e de ligne ; la troisième colonne, aux ordres du colonel Corbin, fut formée de deux bataillons, composés de détachements pris dans les quatre brigades.

A sept heures, le duc de Nemours donne le signal du départ. Aussitôt la première colonne, guidée par son chef, se précipite à découvert et, bien que la distance à franchir ne soit pas grande, elle s'opère sous une grêle de balles qui laisse sur place bon nombre de braves ; mais les épargnés gravissent la brèche, que les terres effritées rendent difficile et mobile et bientôt ils s'établissent sur le sommet, où le capitaine de Garderens plante son drapeau.

C'est le premier acte, et l'action va se dérouler plus difficile et plus pénible à mesure que l'on s'engage dans les passages sans issue qui s'ouvrent autour de la brèche ; des combats corps à corps se livrent sur les toits des maisons, dans des ruelles, au milieu des décombres. Le terrain est partout défiguré par les ébou-

rade. On raconte que sa compagnie était de garde au quartier-général quand le général en chef lui dit : « Capitaine, choisissez l'homme le plus brave de votre compagnie pour aller reconnaître la brèche cette nuit. — L'homme le plus brave de ma compagnie c'est moi, répondit Garderens. — Eh bien ! capitaine, vous irez et me rendrez compte. » Il y fut. A l'assaut il prit la tête de colonne d'assaut et planta le drapeau sur la brèche. M. de Garderens est mort général de brigade.



Assaut de Constantine. Colonnes Lamoricière et Combes.

lements; ce n'est pas un combat que le chef dirige, ce ne sont que luttes individuelles, d'autant plus acharnées qu'elles sont sans merci. Pourtant notre première colonne gagne du terrain, sans toutefois suivre une direction ; de nouvelles troupes arrivent par compagnies détachées pour éviter l'encombrement et la confusion. Mais des complications imprévues viennent jeter un désordre momentané dans cette masse de braves gens, qui marchent devant eux avec l'abnégation du sacrifice. D'abord un pan de mur s'écroule dans une ruelle où se trouvait un groupe de soldats du 2e léger et le commandant de Sérigny, puis une formidable explosion se fait entendre, jetant l'effroi dans tous les cœurs et mettant hors de combat une foule de braves soldats et d'officiers, tous plus ou moins brûlés. Le colonel Lamoricière est de ce nombre. Cette explosion est celle d'un magasin à poudre de l'ennemi. Le feu a pris partout, les cartouches éclatent dans les cartouchières des soldats, ceux-ci sont aveuglés, ceux-là se débattent au milieu des flammes. C'est l'épisode horrible de la campagne, celui qui a laissé les plus douloureuses impressions.

Le colonel Combes se rend aussitôt sur la brèche avec la deuxième colonne ; il a le commandement et fait avancer à la baïonnette dans les rues que les éboulements n'ont pas déformées. Mais là, c'est par les portes, par les fenêtres que les coups de fusils sont tirés à bout portant et le brave colonel est frappé de deux balles

Il se raidit contre la douleur et trouve le courage de venir annoncer au général en chef que les affaires marchent bien. — Il signale quelques officiers, entre autres le capitaine adjudant-major Canrobert et ajoute :

« Quel beau jour pour ceux qui ne sont pas mortellement blessés ! » Puis il s'affaisse... Deux jours après, il n'était plus. Le colonel Corbin, chef de la 3e colonne, vint prendre le commandement. En cheminant, les zouaves rencontrèrent une rue plus large qui donnait accès dans les nombreuses ruelles de la ville et nous en livraient les maisons. De cet instant la résistance diminua graduellement, puis cessa. Les autorités locales vinrent faire soumission au général Berthier qui avait pris le commandement de toutes les troupes dans la place.

Si les troupes françaises, qui venaient de prendre part à cet assaut, comptaient de nombreuses victimes, autant par les armes que par l'explosion et l'incendie, les défenseurs de la place avaient aussi payé un large tribut à la guerre. L'acharnement dans la défense était poussé aux dernières limites ; le fanatisme religieux se joignait au sentiment de l'indépendance et on combattait autant le chrétien que l'envahisseur. L'Arabe meurt avec un tel stoïcisme qu'il ne faut pour ainsi dire pas tenir compte du sacrifice de sa vie. Mais il n'en est pas ainsi des malheureuses populations dont la guerre détruit les espérances, qu'elle ruine et qu'elle voue à la mort et à la misère. A Constantine, des familles entières, vieillards, femmes, enfants, avaient cherché à se soustraire aux horreurs de l'assaut. On leur avait tant assuré que les Français étaient des ogres, ivres de sang et disposés à faire subir tous les outrages, que les malheureuses ne reculaient devant aucun moyen pour se soustraire à ces violences. Ne pouvant quitter la ville que par deux points que nous gardions, elles se confiaient à des cordes pour descendre des hauteurs dans le lit encaissé du Roumel. La mauvaise qualité des

cordes, la précipitation, l'affolement jetèrent au fond du précipice la plus grande partie de ces malheureuses. En parcourant le pourtour de la ville, nos soldats reculaient épouvantés en voyant dans le gouffre cet amoncellement de femmes, d'enfants se débattant dans les angoisses de l'agonie, sans pouvoir leur porter aucun secours.

Les familles de Constantine qui n'avaient pas quitté la ville furent les mieux avisées : la ville prise, il ne fut fait aucun mal à personne, le général en chef maintint les traditions antérieures, c'est-à-dire le respect à tous et à tout. Sidi-Hamouda fut nommé kaïd el bled (maire) et il s'acquitta de sa fonction de manière à faire renaître la sécurité et la confiance.

Quelques jours après, l'arrivée du 12e de ligne jeta une teinte sombre sur toute l'armée. Ce régiment, qui était envoyé de France pour prendre part à l'expédition, avait dû rester en quarantaine à Bône parce que des cas de choléra s'étaient produits durant la traversée. A la levée de la quarantaine il se rendit à Constantine. Mais, à partir de ce jour, de nombreuses maladies se produisirent dans l'armée. Était-ce du choléra épidémique ou le résultat des fatigues, des privations et des intempéries auxquelles l'armée avait été soumise ? Toujours est-il qu'il fallut aviser aux moyens de disséminer les hommes pour disséminer et diminuer l'influence.

Le général Valée résolut de laisser à Constantine 2 500 hommes sous le commandement du général Bernelle et de faire rentrer le reste de l'armée dans ses cantonnements.

Le 6 novembre le général Valée, en arrivant à Bône, apprit que le roi l'avait nommé maréchal de France et gouverneur général de l'Algérie.

CHAPITRE X

Abd-el-Kader organise son armée régulière. — Différends à propos du traité de la Tafna. — Reconnaissance sur Stora et Philippeville. — Création de cette ville. — Expédition des Bibans (portes de fer). — Reprise des hostilités. — Combat du 31 décembre 1839. — Ben Ganah et les réguliers. — Mazagran.

La prise de Constantine avait jeté un nouveau lustre sur nos armes. Le sentiment populaire en France était surexcité et applaudissait. Mais, à la Chambre, certains esprits chagrins voyaient dans l'extension de notre autorité en Algérie une cause de dépenses sans profit immédiat. La discussion à ce sujet étant publique, nul n'ignorait qu'il y eût de grandes divergences d'opinion, même dans le gouvernement, et Abd-el-Kader, qui était instruit par ses agents de tout ce qui se passait, n'ignorait rien de ce qui le concernait. L'anéantissement de la puissance du bey de Constantine était une circonstance des plus favorables pour lui et il savait l'exploiter à son profit. Petit à petit, il étendait son autorité sur les tribus, il créait des réguliers (infanterie, cavalerie et artillerie) avec lesquels il en imposait à toute la population arabe. Il bâtissait des forts, qui contenaient des munitions de toutes les provenances, aussi bien de l'Angleterre que de l'Italie et de l'Espagne, et surtout il ne tenait aucun compte des limites tracées par le traité de la Tafna, au point qu'il fut nécessaire de reprendre ce traité et de préciser plus exactement les limites qu'il assignait à chacun.

Ces procédés peu loyaux étaient faits pour irriter. Aussi, afin de se prémunir contre leur retour, le maréchal Valée fit prendre possession de Coléah (26 mars 1838), de Blidah (3 mai); des camps y furent établis à l'est et à l'ouest, d'autres furent également établis au Fondouck, à Kara-Mustapha, à l'Arbah. On n'eut pas lieu d'être satisfait de ces choix, car ils furent déplorables au point de vue sanitaire, nos pauvres soldats mouraient comme des mouches dans cette Mitidja, de proverbiale insalubrité à cette époque, et l'on fut bientôt obligé d'abandonner ces camps.

Sur tous les points du territoire on dirigea des colonnes qui prirent connaissance du pays et des dispositions des habitants. Dans la province de Constantine, le général Négrier reconnut la route de Constantine à la mer au milieu d'un pays réputé difficile (avril 1838); il opéra cette reconnaissance sans être inquiété. Il s'arrêta à Stora et, le 7 octobre, le maréchal Valée créa Philippeville sur les ruines de l'ancienne Russicada que les Arabes appellent Skikda. Dans l'intérieur du pays montagneux, Milah fut occupé et l'armée commença la route qui, de ce point, conduit à Sétif par Djimilah, nous ouvrant les portes de la plaine de la Medjana.

Un acte de piraterie, exercé par les habitants de Djidjelli sur un brick français naufragé, décida de la prise de cette ville (13 mai 1839). Quoique fort réduite, à cette époque, cette petite ville comptait un passé important sous Barberousse et eut les honneurs d'un bombardement sous Louis XIV.

Nous augmentions ainsi le nombre de nos postes militaires, mais il manquait entre eux ces liens stratégiques qui auraient pu en faire une défense utile et

surtout une menace sérieuse pour les Arabes. Nous n'avions pas encore compris la nécessité d'avoir une série de postes assez forts, assez importants pour qu'une colonne pût en être détachée en tout temps. Ce système de défense ne fut appliqué que quelques années plus tard; mais déjà le maréchal Valée le préparait par l'occupation permanente de points stratégiques, et dans l'est, comme nous l'avons déjà dit, nous constations ce fait, déjà mis en évidence par l'histoire, que les populations étaient beaucoup plus disposées à admettre l'ingérence et l'autorité de l'étranger que dans les régions de l'ouest, où les populations sont toujours sur la brèche pour repousser l'envahisseur.

Aussi Abd-el-Kader faisait-il tout son possible pour agir sur l'esprit de ces populations auxquelles il était du reste fort étranger, puisqu'il était sorti d'une tribu fort éloignée de ce territoire, et, depuis quelque temps, il faisait de fréquents séjours chez les Arabes et chez les Kabyles de l'est, cherchant à se les attacher, sinon par la persuasion, au moins par la force.

L'occupation de Djimilah (17 mai 1839) fut nécessitée par la présence d'Abd-el-Kader dans les fertiles plaines de la Medjana, dont le chef et les habitants nous étaient absolument dévoués et prêts à nous donner leur concours.

Ces circonstances et surtout le retard que l'émir apportait à ratifier les articles additionnels du traité de la Tafna décidèrent le maréchal Valée à préparer cette reconnaissance de la route de Sétif à Alger par les Bibans (portes de fer) dont il a été beaucoup parlé, et qui était, en effet, à cette époque, une marche audacieuse qui aurait pu devenir compromettante. Il a fallu pour la mener à bien une grande prudence et une parfaite

connaissance de la conduite des troupes en pays de montagnes.

Le duc d'Orléans avait tenu à honneur d'accompagner l'armée dans cette circonstance ; il la rejoignit à Constantine où sa divison était en formation. Celle-ci se composait de troupes éprouvées et aguerries, dont un régiment, le 2e léger, avait été envoyé de la province d'Alger. Deux divisions, celle du prince et celle du général Galbois, commandant la province de Constantine, se trouvèrent réunies à Sétif sous le commandement supérieur du maréchal Valée. La plus grande discrétion avait été recommandée ; c'est d'elle, en effet, que dépendait le succès de l'entreprise. Dans la colonne circulait les noms de Bougie, de Zamorah, qui donnaient le change aux Arabes, toujours informés à point de nos projets, et nous suivions, marchant en zigzag, des routes indécises, jusqu'au moment où nous dûmes aborder celle qui nous conduisait aux gorges imposantes, formées par des roches verticales au pied desquelles coule l'oued Meklhou. Le 28 octobre au matin les deux divisions se séparèrent : celle du général Galbois rentra dans la plaine de la Medjana, rallia les Turcs de Zamorah et prépara l'occupation de Sétif ; la division du prince avec les 23e de ligne, 2e et 17e légers prit ses dispositions pour effectuer le programme de l'expédition.

Les Arabes, surpris par notre marche imprévue, n'eurent pas le temps de se réunir pour la résistance : heureusement pour nous, car au milieu des rochers, dans ces passages resserrés, il suffisait de quelques hommes et de quelques amoncellements de pierre pour tenir en échec une armée. Qu'on se représente une gorge étroite qui se rétrécit successivement entre des

roches nues de 30 à 40 mètres de hauteur, et au fond un torrent, l'oued bou Ketoum. Des sentiers de chèvres sont à peine indiqués sur le flanc du rocher ; c'est par là qu'une colonne de 3,000 hommes doit s'engager, sans autre voie que celle que les soldats du génie préparent et par où les mulets chargés ont grande difficulté à passer. D'abord le couloir paraît ne pas avoir d'issue, en raison de sa courbe prononcée; mais on découvre au milieu des roches un passage étroit et obscur, de 2 à 3 mètres de largeur ; latéralement un autre passage de même largeur et deux autres plus à l'est constituent ces fameuses portes de fer comme nous les avons appelées et que les Arabes appellent *Biban* (les portes).

Bien que l'on fût en pays de montagnes, où l'eau est ordinairement abondante et assez bonne, nos soldats eurent fort à souffrir de la soif parce que l'eau de l'oued Bou Ketoum est salée. Ce ne fut qu'à l'oued Beni-Mansour, c'est-à-dire après cinquante-deux heures, que hommes et chevaux purent s'abreuver convenablement.

Cette opération, habilement et rapidement conduite, n'a pas été entravée par l'ennemi, au moins dans le parcours difficile. Mais au moment d'aborder le plateau de Hamza, Ben-Salem, bey de Sebaou et kalifa d'Abd-el-Kader, fit mine de nous disputer le passage. Nous nous attendions à cette manifestation ; des lettres, dont étaient porteurs des cavaliers surpris par notre avant-garde, prêchaient la guerre dans toutes les tribus et préparaient le soulèvement général. Ces lettres d'Abd-el-Kader étaient envoyées des villes qu'il occupait et où il avait ses approvisionnements et ses arsenaux.

Néanmoins Ben-Salem se contenta d'une petite démonstration. Dans la vallée de l'Isser, le duc d'Orléans eut à agir contre des groupes qui avaient pris une attitude hostile, mais qui ne tinrent pas devant une charge de notre cavalerie. On peut donc dire que cette expédition fut pacifique jusqu'à la fin. Le souvenir en est resté chez toutes les troupes qui y ont pris part, et la population algérienne était persuadée, après cette démonstration dirigée par le prince royal, que l'Algérie était à jamais française. Le prince le promettait, du reste, dans son toast à l'armée, réunie dans une véritable fête de famille sur l'esplanade Bab-el-Oued. Des tables chargées de pain, de viandes froides et de vin réunissaient tous les soldats qui avaient pris part à l'expédition ; c'est là que le duc d'Orléans fit ses adieux à l'armée qu'il devait revoir bientôt. Ceci se passait dans les premiers jours de novembre 1839.

Les choses paraissaient prendre une tournure favorable, mais la sécurité sur laquelle nous comptions ne devait pas exister. Depuis longtemps Abd-el-Kader, à qui une longue inaction avait permis de préparer et de développer ses forces, ne cherchait qu'une occasion pour une levée de boucliers. Il était prêt et il lui tardait de tenter le sort des armes avec des ressources militaires dont il s'exagérait l'importance.

Le traité de la Tafna, dans sa rédaction ambiguë, permettait des interprétations que l'astucieux émir exploitait en sa faveur. Il voulait nous enfermer dans un cercle très limité autour d'Alger, de sorte que nous ne pouvions communiquer ni avec Oran ni avec Constantine, sans passer sur son territoire. Nous étions ainsi menacés à chaque instant des agressions arabes et soumis tout à fait au bon vouloir d'Abd-el-Kader.

Cette situation ne pouvait pas durer. C'est pour la faire cesser que le maréchal Valée avait proposé des articles additionnels au traité de la Tafna, articles par lesquels nous pouvions pénétrer dans la province de Constantine et nous étendre assez loin autour de nos centres d'occupation. Miloud-ben-Arach, représentant d'Abd-el-Kader, avait été envoyé en France et il avait accepté les articles additionnels, sauf ratification par l'émir. Mais celui-ci ne voulut pas sanctionner cette acceptation.

Le maréchal Valée, conservant pourtant de l'espoir, avait envoyé des armes et des munitions à l'émir qui faisait le siège d'Aïn-Madhi; il lui envoyait de même des ouvriers français pour organiser ses fabriques. Toutes ces concessions n'eurent aucun résultat pour nous; elles ne firent qu'augmenter l'audace de l'émir, qui pensait sans doute que nous le redoutions, et quand, pour mettre en œuvre tous les moyens d'obtenir la ratification des articles, le maréchal Valée envoya le commandant de Salles, son gendre et son aide de camp, porteur de riches présents, l'émir lui répondit qu'il ne pouvait accepter aucun changement au traité de la Tafna sans l'approbation du peuple arabe dont il était le représentant, et qu'il allait consulter les chefs réunis autour de lui. Un grand conseil fut tenu et la réponse, dictée sans doute par l'émir, fut négative. Le commandant de Salles fut obligé de se retirer sans avoir rien obtenu.

Pourtant Abd-el-Kader ne voulait pas prendre sur lui de commencer les hostilités. Il attendait une occasion; mais comme il se défiait du maréchal, il voulut avoir l'opinion du roi, de la reine, du ministre de la guerre, du ministre de l'intérieur, et il chargea Léon

Roches, son secrétaire intime, sous le nom d'Omar, d'écrire au souverain de la France et à ses ministres (1). En même temps il se préparait l'appui de l'empereur du Maroc en invoquant les prescriptions du Coran pour l'extermination des infidèles, et il lui envoyait les présents qu'il venait de recevoir de la France.

Les lettres au roi furent sans réponse, mais les ambassadeurs envoyés au Maroc revinrent avec la promesse de la sympathie de l'empereur qui envoyait à l'émir le cafetan, c'est-à-dire qu'il le nommait son kalifa. C'en était fait : la guerre sainte (djihad) avait été décidée en conseil le 3 juillet (Léon Roches), et on n'attendait qu'une occasion.

Elle ne tarda pas à se produire.

Abd-el-Kader avait partout des émissaires qui le tenaient au courant de ce qui se passait. Il ne tarda pas à savoir que le maréchal et le duc d'Orléans réunissaient une armée dans la province de Constantine, et jour par jour il sut la marche de cette armée. M. Léon Roches dit à ce sujet : « Un jour, 31 octobre, je me trouvais auprès d'Abd-el-Kader dans la chambre qu'il occupait à l'intérieur du fort de Tagdempt, lorsque deux cavaliers exténués, harrassés, furent introduits en sa présence. Ils arrivaient du fort de Medjana, d'où ils étaient partis l'avant-veille. Grâce à des relais préparés à l'avance, ils avaient franchi en trente-six heures environ 400 kilomètres. Ils remirent au sultan des lettres du kalifa-el-Mokrani qui lui annonçaient que le maréchal Valée et le fils du roi, à la tête d'une nombreuse armée, venaient de franchir les Biban et se dirigeaient sur Alger.

(1) *Trente-deux ans à travers l'Islam.* Léon Roches.

« A cette nouvelle Abd-el-Kader s'écria : « Louanges à Dieu : l'infidèle s'est chargé lui-même de rompre la paix ; à nous de lui montrer que nous ne redoutons pas la guerre. »

De ce moment les hostilités allaient recommencer et des ordres étaient donnés à cet effet, car dès le mois de novembre les tribus de la Mitidja, les Hadjoutes surtout, harcelaient nos petits postes, incendiaient nos fermes, en tuaient les habitants, et chaque convoi était attaqué par l'infanterie régulière.

Entre Boufarick et Blidah, de sanglants combats eurent lieu dans lesquels l'infériorité de nos forces laissa toujours l'avantage aux nombreux Arabes, qui décapitaient chaque soldat tombé. On a cité avec horreur la compagnie du capitaine Grandchamp du 24e qui fut anéantie. Cent quarante-quatre têtes furent promenées comme trophées. Le capitaine ne fut pas décapité parce que sa tête était criblée de coups d'yatagans. Il est mort général il y a quelques années.

Abd-el-Kader triomphait. Ses cavaliers avaient fait le vide devant eux et se montraient à petite distance d'Alger, où l'inquiétude avait pris des proportions si considérables que les habitants des villas de Moustapha supérieur se réfugiaient dans la ville. Je fus envoyé en Algérie à ce moment et j'eus la bonne fortune d'être désigné pour faire partie des colonnes qui allaient protéger au loin la banlieue d'Alger. Depuis lors j'ai assisté à presque toutes les expéditions qui ont étendu et assuré notre conquête, et c'est toujours avec un grand plaisir que je parcours mes notes prises au jour le jour durant ces belles années. L'armée avait beaucoup de mal : le feu de l'ennemi, les fatigues, la maladie faisaient de grandes brèches dans nos rangs ; mais rien

n'était beau comme cette armée, toujours prête, toujours dévouée, toujours disciplinée et toujours à la hauteur de sa mission. Le souvenir m'en est toujours cher.

Le maréchal fut long à se persuader que nous étions en pleine hostilité et que nous n'avions pas affaire seulement à quelques pillards. La répression ne fut pas immédiate, cependant dans le courant de décembre nous eûmes plusieurs avantages sérieux, le plus important est celui du 31 décembre. Le maréchal avait pris le commandement d'une colonne réunie à Boufarick. Il se porta sur Oued-el-Alleg et fut harcelé pendant le trajet par une nombreuse cavalerie. Sur la rive droite de l'oued el-Kebir, près de Blidah, étaient massés en carré les bataillons réguliers de l'émir avec des canons aux angles et des fantassins kabyles disséminés derrière les accidents de terrain et dans les broussailles. Le commandant Leflô du 2e léger était d'avant-garde ; il prévint aussitôt son chef, le colonel Changarnier, qui prit les ordres du maréchal. Ces ordres prescrivaient une attaque prompte. — Changarnier aborde résolument ce carré avec son régiment pendant que le 1er chasseurs d'Afrique, sous le commandement du colonel de Bourjoly, chargeait en flanc. Sous cette double pression, le carré arabe s'évanouit le désordre se mit dans les rangs, que quelques coups de mitraille dispersèrent. Le choc avait été si violent que les réguliers laissèrent sur place 400 cadavres, trois pièces de canon de petit calibre, des drapeaux, des tambours et une grande quantité d'armes abandonnées par les fuyards. De notre côté, comme il arrive toujours dans les attaques impétueuses, nous n'eûmes qu'un fort petit nombre de victimes.

Il fallait cette bonne opération pour relever le moral des colons. Ce qui se passait depuis près de deux mois était de nature à provoquer des défaillances, mais la réaction a été bientôt opérée. Des renforts demandés en France arrivaient, et on allait inaugurer une série de conquêtes qui préparaient une occupation étendue et des moyens d'action plus imposants.

Néanmoins, malgré ce grand succès du 31 décembre, les environs de Blidah étaient toujours occupés par les réguliers et les Kabyles ; personne ne pouvait s'aventurer hors de la ville; les camps supérieur et inférieur étaient privés d'eau, les Kabyles détournant les conduits venant de l'oued el-Kébir ; les jardins d'orangers de Blidah étaient occupés par les Arabes, et le général Duvivier, avec le 24e de ligne, était littéralement bloqué.

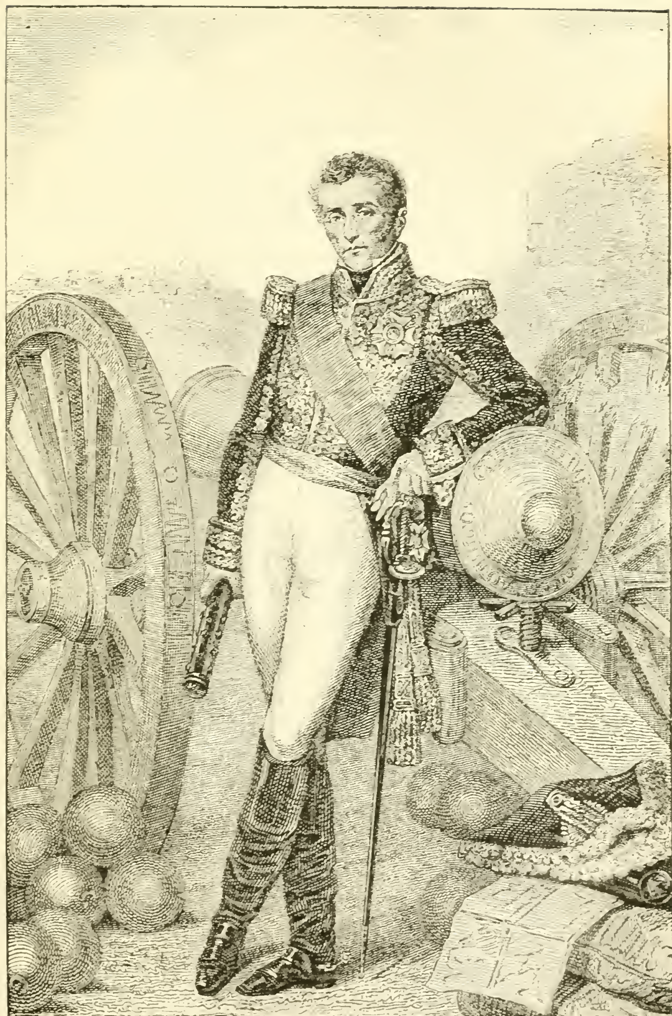
Chaque jour une troupe en armes escortait des travailleurs qui rétablissaient les conduits d'eau pour alimenter les camps, et chaque jour aussi nous avions de nombreux tués et blessés par le feu des Kabyles embusqués. Il fallait donc dégager le cours de l'oued el-Kébir et les canaux, on n'y arrivait qu'en abattant des orangers. Le général Duvivier n'hésita pas à sacrifier ces arbres à la sécurité de ses soldats ; cette opération ne se fit pas sans grande difficulté et sans des luttes acharnées. Ces abatages se faisaient en janvier 1840, à l'époque où les arbres ont leurs fruits mûrs et dorés. C'était vraiment dommage, mais c'était aussi bien nécessaire.

Il serait bien difficile de rappeler ici tous les épisodes journaliers de la guerre d'Afrique à cette époque : de jour, de nuit, il y avait des tentatives de la part des Arabes, nos soldats avaient à peine le repos nécessaire.

Cette situation favorisait l'explosion des maladies

propres à la plaine de la Mitidja. Aussi comptions-nous beaucoup d'hommes qui, malgré la plus grande énergie et la meilleure volonté, étaient dans l'impossibilité de faire leur service.

Abd-el-Kader ne dirigeait pas tous ses efforts sur la province d'Alger. Il avait ses agents dans la province d'Oran et de Constantine ; celle-ci était absolument réfractaire. Non seulement les Kabyles, dont nous avions parcouru le pays, demandaient à commercer avec nous, mais les Arabes du désert se soulevaient contre les prétentions d'Abd-el-Kader qui voulait s'imposer à eux. En 1839, Bou-Aziz ben Ganah avait été nommé cheik el-Arab. Son autorité était établie par ce fait sur tous les Arabes du Saharah. Abd-el-Kader, voulant disposer de cette haute position pour un de ses partisans, envoya son kalifa Bou-Azouz avec un bataillon d'infanterie régulière, un goum nombreux et deux pièces de canon pour attaquer Ben-Ganah dans les environs de Biskra. A cette nouvelle, Ben-Ganah se porte au-devant de l'envoyé d'Abd-el-Kader, l'attaque avec tant d'impétuosité qu'il lui tue quatre cent cinquante fantassins et une soixantaine de cavaliers. Canons, drapeaux, tambours, armes, tentes, chameaux, bêtes de somme, tout reste en son pouvoir (24 mars 1840). Par une sorte de coquetterie de chef et pour faire apprécier toute l'importance de son action, Ben-Ganah fit couper les oreilles droites à chacun des cadavres, et après les avoir préservées de la destruction par le sel, il les envoya au gouverneur. Je me rappelle l'impression que ce fait produisit à Alger. C'était la première fois que les Arabes agissaient seuls pour nous. La famille de Ben-Ganah est encore aujourd'hui en fonctions à Biskra. Son autorité s'étend sur toute la région des oasis.



Valée.

Dans la province d'Oran, Abd-el-Kader avait désigné Mazagran, et Mustapha Ben Tehamy, kalifa de Mascara, avait ordre de s'emparer de cette place, gardée par cent-vingt-trois hommes du bataillon d'infanterie légère d'Afrique, commandés par le capitaine Lelièvre. Pendant quatre jours et quatre nuits, l'attaque ne se ralentit pas plus que la défense. Nos pauvres soldats, toujours sur la brèche, repoussèrent les assauts en ménageant leurs munitions. Leur fermeté lassa l'ardeur des assaillants, qui abandonnèrent leur entreprise le 7 février au matin. La 10e compagnie n'avait eu que trois hommes tués et seize blessés sur les cent vingt-trois hommes qui la composaient.

Loin de moi la pensée d'atténuer en rien ce magnifique fait d'armes. Il a eu un grand retentissement et c'était bien légitime. Je veux faire remarquer seulement que, à l'abri de murailles, il est facile à une troupe qui se possède et qui est bien dirigée de tenir longtemps. Il n'en est pas de même en rase campagne, comme il est arrivé souvent dans notre guerre d'Afrique. Dans ces conditions la lutte ne peut durer contre des forces supérieures et il faut une bien grande énergie pour tenir comme la troupe du sergent Blandan à Beni-Mered, comme le bataillon de Changarnier à Constantine, ou celui du commandant de la Torre à Boudouaou.

Un peu après l'affaire de Mazagran s'en produisait une autre qui eut moins de retentissement et qui était cependant plus difficile à conduire. Bou-Hamedi, kalifa de Tlemcen pour Abd-el-Kader, venait d'enlever les troupeaux des Douairs et des Smelas. Le colonel Yussuf, qui commandait à Méserghin, se porta à la rencontre de l'ennemi avec les spahis et quatre compagnies du 1er de ligne sous les ordres du commandant Mer-

met. Il reprit bientôt le troupeau ; mais s'acharnant à la poursuite de Bou-Hamedi, il tomba dans une embuscade, tendue dans les gorges de Tem Salmet. Dès qu'il s'aperçut de la ruse, il rebroussa chemin ; mais il était déjà cerné par des forces évaluées à huit cents cavaliers qui lui barraient le chemin de Méserghin. Le capitaine de Montebello, avec soixante spahis, tint tête à la nombreuse cavalerie, pendant que l'infanterie, disséminée en tirailleurs, se formait en carré. Ainsi groupée, cette petite troupe fit un feu nourri qui tint à distance les Arabes. Elle reculait à pas lents vers Méserghin lorsqu'arrivèrent les secours demandés à Oran. Les chasseurs et les spahis chargèrent vaillamment pendant que l'infanterie reprenait l'offensive, et bientôt Bou-Hamedi s'enfuit en désordre, laissant quatre cents des siens dans les gorges de Tem Salmet, qui de ce fait ont pris de la célébrité.

CHAPITRE XI

Expédition de Cherchell. — Manœuvres dans la Mitidja. — Retour à Cherchell. — Prise du Teniah de Mouzaiah. — Prise de Médéah. — Combat du bois des Oliviers, le 20 mai. — Prise de Milianah; combat du bois des Oliviers, 12 juin. — Ravitaillement de Médéah et Milianah.

Le maréchal Valée avait formé un plan qui consistait non seulement à nous étendre, mais à garder les positions qu'il serait opportun d'occuper successivement. Une des premières opérations indiquées par ce plan était l'occupation de Cherchell pour enlever à l'ennemi ses relations avec la mer.

Le maréchal se mit en route dans les premiers jours de mars par Blidah ; le colonel Lamoricière avec les zouaves était parti de Coléah. Les deux petites colonnes se réunirent au pied de Chenouah. Le 13 mars il y eut quelques petits combats dans le pays accidenté et boisé que nous parcourions, et le 15 nous étions devant Cherchell, dont les ruines rappellent l'ancienne capitale de Juba. La ville était abandonnée. Abd-el-Kader en avait emmené les habitants dans les montagnes voisines.

Dans la campagne qui était entreprise, le duc d'Orléans avait le commandement d'une division ; son jeune frère le duc d'Aumale, chef de bataillon au 4e léger, l'accompagnait comme aide de camp ; six mille hommes, dont un millier de cavaliers formant un régiment de marche de chasseurs et hussards, ainsi que le bataillon de chasseurs, récemment créé à Vincennes, avaient été envoyés de France.

Le 24 avril 1840, l'armée quitta Boufarick se portant à l'ouest dans la Mitidja. L'intention du maréchal était d'en finir avec les Hadjoutes que nous pouvions croire abrités avec leurs familles et leurs troupeaux dans le bois des Kharesas, mais ils avaient abandonné ces parages. L'armée d'Abd-el-Kader était massée dans la plaine ; elle suivait à distance nos mouvements, conservant une position qui la mettait à l'abri d'une attaque. C'était agir sagement pour contrarier nos projets. Le maréchal tenta cependant de l'acculer aux hauteurs qui bordent l'oued Jer, à el-Afroun ; mais déjà Abd-el-Kader, qui avait expérimenté son impuissance en bataille rangée, avait son parti arrêté de ne faire autre chose que de harceler nos arrière-gardes. Il abandonna le terrain qu'il occupait et se retira dans la

montagne, pourchassé par nos chasseurs d'Afrique, à la tête desquels le brave colonel de Miltgen fut blessé mortellement.

Le 28, nous eûmes l'imposant spectacle du défilé à distance de l'immense cavalerie d'Abd-el-Kader. Marcher à elle, c'était le vœu de tous les soldats ; mais un mouvement tournant sur notre droite nous aurait de-



Le duc d'Orléans.

mandé beaucoup de temps, et la cavalerie ne nous aurait pas attendus certainement, car dès que nous eûmes ébauché ce mouvement, nous vîmes les cavaliers précipiter leur retraite. J'ai entendu beaucoup critiquer le maréchal et surtout lui reprocher le temps qu'il a perdu avant de donner son ordre de marche. Il y a incontestablement du vrai, mais, comme dans beaucoup de cir-

constances de ce genre, il est impossible de prévoir ce qui serait arrivé si nous avions précipité ce mouvement. En tous cas, et c'est sur ce point que peut porter la critique, comme nous avions une nombreuse cavalerie, il eût été bon de s'en servir pour empêcher l'ennemi de regagner les défilés des montagnes.

Le maréchal ayant appris que la garnison laissée à Cherchell était vigoureusement attaquée, et que le commandant Cavaignac avait à peine de quoi pourvoir à la lutte, se porta au secours de cette place dans laquelle il fit diriger par mer des vivres et des munitions. Pendant la route, l'armée eut à combattre incessamment. Le terrain accidenté, couvert de broussailles, était des plus favorables aux embuscades arabes, et il fallut une énergie soutenue pour triompher de toutes les tentatives que les kalifas d'Abd-el-Kader, Sidi Embarek et Ben Salem, entreprirent contre nons.

La situation de Cherchell assurée, l'armée reprit la route de la Mitidja pour pénétrer dans l'Atlas.

Nous avons déjà dit à propos du Teniah de Mouzaia que, de la plaine au sommet où se dresse un piton élevé, les montagnes forment une courbe en fer à cheval dans laquelle le terrain est très accidenté à gauche et très raviné à droite. C'est sur les saillies et dans les ravins de la partie gauche que fut tracée par le maréchal Clauzel la route carrossable que nous avons à suivre. Elle est dominée à gauche par des pitons et des crêtes rocheuses. A droite elle est à l'abri des coups, protégée par un large ravin. Cette disposition, si elle nous était favorable, permettait aussi à l'ennemi de concentrer toutes ses forces sur les points importants. Ceux-ci avaient été fortifiés. Sur les défenses naturelles s'élevaient des redoutes importantes, dont une, armée

de canons, enfilait la route. Des embranchements les reliaient entre elles et constituaient ainsi un système de défense, garnissant toutes les hauteurs qui commandent le col.

Pour ne pas nous encombrer, la cavalerie, les bagages, l'ambulance, devaient rester au camp de Aouch Mouzaia sous la garde du 48e. Les colonnes furent constituées. Lamoricière avait les zouaves et les chasseurs de Vincennes; Duvivier le 2e léger et le 24e de ligne; la colonne du centre était constituée par le 23e de ligne, 15e et 17e légers. Le duc d'Orléans avait le commandement de toutes les troupes. Tout le monde devait laisser son sac au bivouac et n'emporter que les cartouches, du biscuit, la ration de viande du matin et un bidon plein d'eau.

Le 12 mai, à la pointe du jour, la soupe était mangée et le mouvement commença. Les premières heures furent tranquilles, pas un coup de fusil ne fut tiré jusqu'à moitié chemin, où se trouve une espèce de plateau que nous avons appelé plateau *du déjeuner* parce que les hommes y firent une pause pour manger. Jusque-là les pentes sont relativement douces ; le terrain est découvert et peu accidenté ; mais bientôt s'élèvent les rochers, les pitons garnis de bois; le pays devient très difficile; aussi les Arabes l'ont choisi pour commencer la lutte. Leur première attaque eut lieu contre le 17e léger qui dut prononcer plusieurs retours offensifs à la baïonnette pour se dégager : c'est dans cette circonstance que le vieux général Marbot, aide de camp du duc d'Orléans, reçut une balle à la cuisse, c'était sa dix-septième blessure; il avait été blessé dans presque toutes les affaires du premier empire. Il avait reçu d'un baskir un coup de flèche à Leipsick.

Les colonnes se portèrent à l'assaut des redoutes; Lamoricière à la redoute du centre, et le 2e léger avec le 24e de ligne à l'assaut du grand piton. Le 2e léger, le plus en évidence, reçut d'abord le terrible feu des réguliers embusqués. Le général Duvivier, le colonel Changarnier, avec le 2e léger, marchaient vers le piton que protégeait, en ce point, un pan de rocher infranchissable. Cette petite colonne fut obligée de chercher son passage à droite, à gauche, toujours sous un feu plongeant, auquel il était impossible de répondre. En ce moment les nuages accumulés sur toutes les crêtes environnantes nous envahirent. La colonne était dans un brouillard épais qui cachait les uns aux autres assaillants et assaillis, comme si une fée bienfaisante avait voulu nous protéger; le feu des Arabes était ralenti, et au milieu de ses fluctuations, l'armée avait trouvé une voie pour tourner le piton et l'escalader à revers. C'était le commencement du succès. Nous étions en présence de l'ennemi, séparé seulement par le parapet de sa redoute. L'escalader n'était rien. Le jeune Guyon, à qui le matin même, avant le départ, le duc d'Orléans avait attaché la croix de la Légion d'honneur pour des actes de courage nombreux, saute le premier par-dessus le parapet et tombe percé de coups; d'autres le suivent et sont mortellement frappés; mais l'élan est donné et la redoute est envahie par nos soldats, qui se précipitent à la poursuite des réguliers. Enfin le drapeau du 2e léger est planté sur le piton. Tambours et clairons font retentir les airs de leurs joyeux accents.

De la ferme de Mouzaia, où était le camp, nous suivions avec la lunette la marche de nos colonnes, nous voyions cette bande de fumée épaisse qui couvrait les sommets, nous annonçant que les Arabes seuls faisaient



Prise de Médéah.

feu et nos cœurs se serraient à la pensée de ce qui devait se produire dans les rangs de nos soldats. J'ai fait en ce moment un dessin panoramique que je ne regarde jamais sans émotion, et quand les nuages vinrent cacher tout le sommet de la montagne, nous nous demandions s'il fallait nous réjouir de cet événement ou s'il ne fallait pas le déplorer. Combien fut grande notre joie quand nous vîmes flotter notre drapeau qui découpait sur le ciel rasséréné sa silhouette flottante ! Dans notre camp nous étions à l'abri des coups, mais l'émotion n'en était que plus grande. J'ai vu des officiers et des soldats pleurer de ne pouvoir pas prendre leur part de danger et de gloire dont étaient favorisés leurs camarades et se considérer comme frustrés d'un avantage toujours envié.

Les zouaves et les chasseurs de Vincennes s'étaient portés sur la redoute du centre et l'avaient enlevée ; les deux colonnes avaient ensuite pris possession d'une redoute établie près d'un petit lac, mais les Arabes ne tenaient plus, ils abandonnaient le terrain, se portant vers le bois des oliviers, au côté sud de la montagne.

La colonne du centre avait suivi la route, favorisant par sa marche l'action des deux colonnes d'assaut ; elle eut aussi des luttes à soutenir, dans l'une desquelles le général Schram fut blessé à côté du prince.

La galerie de Constantine, à Versailles, possède un tableau de Philippoteaux qui retrace le moment où les colonnes descendent du piton de Mouzaia : Duvivier, Lamoricière, Changarnier viennent saluer le maréchal, le duc d'Orléans et le duc d'Aumale. Le paysage, dessiné sur place le jour même de l'action, est de la plus exacte vérité. Quant à la scène, elle est aussi fort exacte

et a été choisie par le peintre comme offrant la meilleure composition pour son tableau.

Cette action n'a pas été aussi meurtrière que nous pouvions le craindre : grâce surtout au brouillard, nous n'avons eu que cent cinquante hommes hors de combat dont deux officiers. Les Arabes abrités derrière leurs retranchements n'éprouvèrent que peu de pertes.

Après une journée consacrée à chercher les sacs, laissés au camp de Mouzaia, et une autre aux réparations de la route, l'armée descendit le 16 vers Médéah sans être inquiétée et nous trouvâmes cette ville abandonnée.

Pour mettre en pratique le système qu'il inaugurait, le maréchal laissa à Médéah une garnison ; elle était composée du 23e de ligne, avec du génie, de l'artillerie et des services administratifs sous les ordres du général Duvivier.

Cette garnison avait en perspective de mauvais jours, sous le rapport des privations. Les hommes n'avaient aucun approvisionnement, pas même de tabac. Les vivres étaient réglementaires, mais les bœufs destinés à fournir la ration de viande mouraient faute de nourriture et chaque jour s'évanouissait la ration des occupants. On aurait pu prévenir la garnison de Médéah de son séjour dans cette ville sans aucune ressource, chacun se serait pourvu. Il y avait dans cet oubli une grande insouciance du bien-être du soldat, bien-être dont dépend toujours la santé, et cette négligence s'est reproduite dans d'autres circonstances ; nous la retrouverons dans la première occupation de Milianah (1).

(1) Pendant cette occupation de Médéah un pharmacien militaire fit de la gélatine avec les bœufs qui mouraient de faim ; un régal était les rats qui heureusement pullulaient. A l'automne,

Le 20 mai au matin, l'armée quitta Médéah et fit une pause au bois des Oliviers. Ce bois, où se passeront plusieurs affaires très meurtrières, est situé au pied sud des montagnes de Mouzaia ; il est contourné sur la moitié de son étendue par la Chiffa et sur l'autre moitié débouchent des ravins profonds. La route de Mouzaia à Médéah par le col traverse le bois.

Pour nous assurer le libre passage du col, l'infanterie fut envoyée en avant et son avant-garde fut chargée d'occuper le piton. Le convoi et la cavalerie étaient déjà à mi-chemin du col, le 17e léger tenait l'arrière-garde, lorsque soudain surgissent les réguliers et les Kabyles qui se ruent sur notre arrière-garde avec une fureur qu'on ne leur avait pas encore vue. Nos fantassins et les Arabes étaient à une demi-portée de fusil, se mêlaient, se débordaient : les cavaliers rouges avaient mis pied à terre et nous harcelaient avec une rage sans pareille. Yatagans, couteaux, pierres, tout était bon pour frapper. Une partie de notre infanterie, zouaves et 2e léger, était à mi-côte, près du maréchal Valée ; mais celui-ci comprenait à sa manière cette guerre individuelle et quand on lui signalait les dangers que courait notre arrière-garde il répondait : « Laissez faire, c'est une affaire d'arrière-garde » ; dans la circonstance il fit tirer à mitraille sur les masses arabes, que les détonations paraissaient exciter davantage. Le prince avait demandé sans succès à prononcer un mouvement tournant qui ne pouvait manquer d'être avantageux. Enfin le maréchal se décida à envoyer les zouaves pour combler les nombreux vides faits dans le 17e léger. Aussitôt

lors du ravitaillement, j'ai vu un plat de feuilles de mauves sur la table de mon camarade à qui je portais quelques vivres frais.

les deux bataillons, conduits par Lamoricière avec les commandants Renault et Regnault, se portèrent à l'arrière-garde et, sans prolonger une fusillade inutile, ils fondirent à la baïonnette sur les Arabes et livrèrent de nombreux combats corps à corps. Le 17e se joignit aux zouaves dans ce retour offensif et les Arabes abandonnèrent partout le terrain. Abd-el-Kader qui commandait rallia ses bataillons sur les pentes du Nador.

Si nos pertes avaient été relativement minimes le 12, lors de l'enlèvement des positions du col, elles furent considérables au bois des Oliviers. Nous avions 140 tués, 213 blessés dont le plus grand nombre ne devait pas guérir.

Le 21 l'armée quittait la montagne pour reprendre ses garnisons et se préparer à une nouvelle expédition.

Les circonstances ne permettaient pas qu'il fût accordé un long repos à l'armée ; il importait que le programme tracé fût exécuté le plus rapidement possible. Pour cela il fallait s'emparer de Milianah, où Abd-el-Kader avait depuis longtemps un des centres de sa puissance. Ses ateliers, ses arsenaux y avaient été établis et Sidi-Embareck, son kalifa, avait sous sa main la Mitidja. Aussi, dès le 3 juin, 10,000 hommes étaient réunis à Blidah pour se porter sur Milianah. Dans la plaine, la marche ne fut pas inquiétée ; mais le 6 nous entrions en montagne, au lieu dit Karoubet-el-Ouseri, et nous y trouvions les Kabyles que surveillaient à distance les réguliers d'Abd-el-Kader pour les forcer à combattre. Ils s'acquittèrent de leur obligation en gens convaincus. Nos flanqueurs de droite et notre arrière-garde, pour laquelle on avait fusionné les zouaves et les chasseurs de Vincennes, eurent à soutenir pendant toute la journée des attaques violentes.

La route que nous suivions n'existait pas: le sol était couvert d'une végétation épaisse d'arbrisseaux touffus : myrtes, lentisques, et pendant tout le trajet, les hommes du génie furent obligés d'ouvrir la route pour le passage des pièces d'artillerie de gros calibre dont, en sa qualité d'artilleur, le maréchal se faisait toujours accompagner, et dont on pouvait, en cette circonstance, admettre la nécessité, puisqu'il s'agissait de la prise d'une ville réputée forte.

La vallée que nous suivions nous conduisait au col du Gontas, d'où l'on découvrait la plaine du Cheliff, et d'où nous pûmes voir aussi, à droite, adossée à une haute montagne, une colonne de fumée épaisse qui nous indiquait assez que nous ne trouverions à Milianah que des ruines. Mais si Abd-el-Kader n'avait pas voulu nous livrer la ville entière, il paraissait du moins disposé à nous en disputer la conquête. A cet effet il avait disposé ses forces près de la ville sur un plateau qui domine la route par laquelle nous devions déboucher. Nous devions nous attendre à une grande résistance, car la position était très favorable à l'ennemi ; aussi notre étonnement fut grand en constatant qu'au premier mouvement de notre colonne, les Arabes rechargèrent sur des chameaux les trois petites pièces de canon dont ils venaient de tirer trois coups et nous abandonnèrent le terrain, si tourmenté, si rocailleux, si abrupt sur lequel nous avions à nous avancer pour atteindre la ville. Il est vrai qu'à ce moment deux colonnes commandées par Changarnier et Bedeau étaient en marche pour gagner le plateau, mais elles avaient à franchir un chemin si long et si difficile, que l'ennemi pouvait leur faire beaucoup de mal sans en éprouver.

Il était évident qu'Abd-el-Kader inaugurait, depuis la reprise des hostilités, son système de nous céder le terrain à l'attaque et de ne s'adresser qu'à nos arrière-gardes au retour.

Milianah offrait un triste spectacle. L'incendie n'avait pas beaucoup détruit, mais toutes les maisons étaient plus ou moins démolies et la ville était infectée de toutes sortes d'horreurs.

Nous savions qu'une garnison allait être désignée pour occuper cette ville. Les appréhensions étaient générales. Ce fut le colonel Dillens avec la légion étrangère qui fut choisi.

Le 12, au matin, nous avions à peine quitté la ville, que nous vîmes surgir de tous côtés des Arabes qui n'attendaient que le départ de l'arrière-garde. Les réguliers attaquaient en ordre, les Kabyles se défilaient derrière chaque arbre, chaque broussaille et dans le terrain accidenté que nous avions à traverser pour gagner le Chéliff, notre colonne était souvent à très petite distance de l'ennemi et pouvait opérer des retours offensifs. Ce fut ainsi jusqu'au marabout de Sidi-Abd-el-Kader qui se trouve au point de jonction des collines qui partent de Milianah. Une fois là, nous tenions la plaine, et ce même jour nous bivouaquâmes sur les bords du Chéliff.

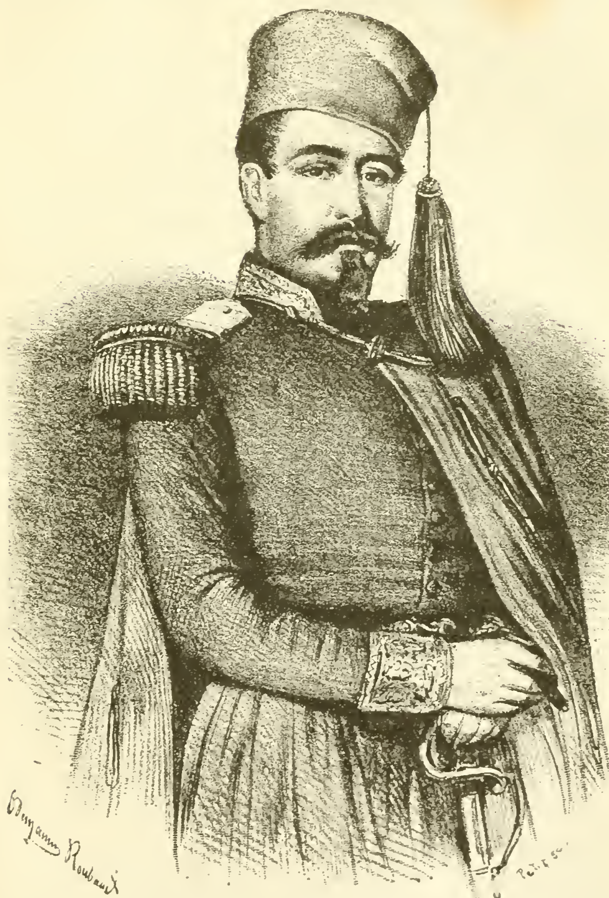
Au lieu de reprendre la route par le Gontas, le maréchal porta sa colonne à Djendel et de là, laissant Médéah à droite, il alla au bois des Oliviers, où il établit son bivouac le 14. Une colonne formée de zouaves, du 2e léger et du 24e de ligne, sous les ordres de Changarnier, quitta le bivouac, à minuit, pour aller prendre possession du col que nous avions tout lieu de croire occupé par les réguliers. Ils y étaient en effet. Mais en

entendant le mouvement de notre colonne, ils ont jugé à propos de nous abandonner leurs postes pour en prendre d'autres à l'arrière-garde où nous allons les retrouver.

Du bois des Oliviers, le maréchal avait dirigé la cavalerie et les bagages sur le col : mais ceux-ci avaient à peine franchi la moitié du chemin que l'arrière-garde était vivement attaquée et que le convoi était pris en flanc par le feu des réguliers qui avaient quitté leurs postes de la nuit. Nous assistions à une répétition de ce qui s'était passé le 20 mai, et il semblait que cette triste expérience n'eût pas démontré au maréchal qu'il y avait autre chose à faire qu'à tirailler à petite distance. C'était une « affaire d'arrière-garde », mais d'une grande importance. Le 48e tenait l'arrière-garde : c'était un des régiments d'Afrique le plus familiarisés, par un long séjour, avec ce genre de guerre : il tenait bien sa position, mais chaque minute lui faisait perdre des avantages en augmentant les victimes. Ce seul régiment était trop peu nombreux pour faire face à l'ennemi, sur tous les points ; et avec les facilités qu'offrait le bois à des hommes agiles et dépourvus de bagages, la mêlée était devenue plusieurs fois très vive : on demandait du secours. Le maréchal tenait auprès de lui les zouaves et le 2e léger. Enfin il se décida à envoyer les 4 compagnies d'élite du 2e léger pour soutenir le 48e. Le commandant fit exécuter une attaque vigoureuse à la baïonnette qui eut pour effet de déblayer le terrain de la lutte. Les Arabes y laissèrent de nombreuses victimes. Nos pertes furent moindres que le 20 mai, nous avions cependant 32 tués et 300 blessés.

Le col fut occupé pendant le temps que la colonne

mit à évacuer ses blessés sur la ferme de Mouzaïa et a



Lamoricière.

en rapporter des vivres pour la garnison de Médéah.

Un convoi devait aussi être envoyé à Milianah dont les vivres étaient insuffisants.

Pour Milianah, c'était une opération plus délicate et plus difficile à cause de la distance à parcourir et de la nature du pays, tout entier au pouvoir d'Abd-el-Kader. Les colonels Changarnier et Bedeau furent chargés de cette mission. Changarnier avait sous ses ordres 5.000 hommes, entraînés par les expéditions antérieures, mais fatigués par des marches pénibles sous une température déjà accablante. En 30 heures, pourtant, il franchit les 24 lieues qui nous séparaient de Milianah, y déposa son convoi et redescendit dans la plaine du Chéliff. Comme toujours, l'ennemi attaqua vigoureusement notre arrière-garde. Le lendemain, au moment où la colonne traversait le Chéliff pour passer sur sa rive gauche, Abd-el-Kader tenta une charge de sa cavalerie, mais sans succès, et il se retira devant quelques obus lancés à propos et avec précision dans le groupe qui l'entourait.

Le 26, la petite colonne avait rejoint le maréchal au Nador; quelques convois furent encore conduits à Médéah et, dans les premiers jours de juillet, la campagne du printemps était terminée à la satisfaction générale. Chacun avait grand besoin de repos. Pourtant, avant de quitter les montagnes des Mouzaïa, le maréchal voulut en châtier les tribus. Le 2e léger traversa leur pays, brûlant et dévastant tout sur son passage. A gauche le 17e et les zouaves agirent de même chez les Soumata.

Ces deux tribus, gardiennes du col, recevaient le juste châtiment de leur trop active coopération à toutes les luttes que nous avions eu à soutenir.

Il ne suffisait pas au maréchal Valée d'occuper Mé-

déah et Milianah dans la montagne, il voulut avoir un camp permanent au sommet de l'Atlas, au-dessus de Blidah, d'où l'on découvrait Médéah, avec qui on pouvait correspondre au moyen d'un télégraphe aérien. Aïn-Telazit fut choisi comme emplacement de ce camp, et à la fin d'août il était terminé. On pouvait correspondre avec Médéah.

Le général Duvivier qui se trouvait dans cette ville ayant demandé des vivres, le général Changarnier fut chargé de lui conduire un convoi. C'était la première opération militaire conduite par Changarnier depuis sa nomination de général, de même date que celle de Lamoricière et de Bourjolly.

Le 29 août, il partit d'Aïn-Telazit avec une colonne composée des 2e léger, 24e de ligne, chasseurs de Vincennes et un escadron de chasseurs d'Afrique, escortant un convoi de mulets, dans le plus difficile pays qu'il soit possible d'imaginer, où on était obligé de toujours monter ou descendre pour franchir les ravins profonds qui coupent l'Atlas perpendiculairement à la route que nous suivions. La difficulté même de cette route nous a protégés; les Arabes n'auraient jamais songé à garder de pareils passages, et nous arrivâmes à Médéah dans la même journée, n'ayant eu à subir que quelques coups de fusil, mais exténués de fatigue et de soif. Le 23e, qui formait la garnison de Médéah, vint au-devant de la colonne.

Les réguliers d'Abd-el-Kader, qui observaient Médéah à distance, avaient pensé que nous regagnerions nos camps par le même chemin et ils avaient déjà pris leurs dispositions pour nous disputer le passage. Mais Changarnier, habile dans ces ruses de guerre africaine, fit lever son camp à 3 heures du matin et prit la

route du bois des Oliviers et du col. Les Arabes sont trop vigilants pour qu'une pareille manœuvre leur échappe complètement ; ils revinrent sur nous et le général eut le temps de leur préparer, à la sortie des Oliviers, une embuscade dans laquelle ils donnèrent avec trop de confiance et leur causa de grandes pertes.

Malgré ces succès très effectifs, l'ardeur des Arabes dans leurs attaques ne se ralentissait pas. Partout où nos troupes cessaient de se présenter, la fermentation reprenait; les habitations isolées n'offraient plus de sécurité; les villes occupées par nos garnisons étaient bloquées. Enfin nous en étions toujours au même point ; nous ne semblions pas avoir tiré aucun bénéfice de notre campagne du printemps. Il était donc absolument nécessaire de ne pas laisser à l'émir le temps d'effacer l'impression produite par ses défaites. Aussi le maréchal préparait-il sa campagne d'automne, qu'il voulait entreprendre dès la diminution des chaleurs.

Il était non moins indispensable de ravitailler Médéah et Milianah, cette dernière ville surtout dans laquelle on avait laissé trop peu de vivres pour ses besoins. Le général Changarnier, comme commandant des troupes de la région, avait mission de diriger toutes ces opérations militaires. Il partit de Blidah le 1er octobre avec une petite colonne de 2,000 hommes, escortant un convoi considérable pour Milianah. Il arriva jusqu'au Gontas sans être inquiété. De là jusqu'à Milianah, il eut à soutenir des combats d'arrière-garde sans grande importance, et le convoi fut versé dans la ville.

Rien ne peut donner une idée de la situation de cette malheureuse garnison. L'incurie la plus grande avait présidé aux mesures indispensables, quand on abandonne une troupe à ses propres ressources. Rien

n'avait été prévu. Il semblait qu'on eût fait là l'application de ce trop fameux« débrouillez-vous » que l'on prodiguait en Algérie. Le colonel Dillens, malgré toute sa sollicitude pour son régiment, était impuissant contre la maladie, conséquence inévitable du manque de vivres, des privations de toutes sortes et de l'habitation dans



Changarnier.

des lieux infectés. Malheureusement pour cette troupe, elle devait continuer encore à tenir cette garnison.

Au retour, Changarnier eut à lutter incessamment contre les fantassins et les cavaliers arabes, et pourtant il ramena sa colonne le 7 à Blidah sans avoir éprouvé de grandes pertes.

Le 27 octobre, avec la même colonne, il conduisit un convoi à Médéah en passant par le col de Mouzaïa, et, le 5 novembre, le gouverneur lui-même prit le commandement d'une colonne qui devait ravitailler en grand Milianah. On s'attendait à voir Abd-el-Kader dans le Chéliff, il ne se présenta pas. Cette expédition fut sans importance militaire; mais nous constations des pertes plus grandes que celles qu'aurait coûtées une campagne de guerre. Cette pauvre garnison de Milianah n'existait plus. Nous y avions laissé 1,100 hommes valides le 13 juin et nous en retrouvions 300 qui portaient la mort dans leur sein. Au 1er janvier 1841, il n'en restait que 80. Plus de 1,000 hommes sur 1,100 périrent en moins de six mois.

Le 9, le corps expéditionnaire reprit la route de Blidah en parcourant le massif montagneux entre le Chéliff et la Mitidja. Nous y retrouvâmes les ruines d'un poste romain important, *Aquæ callidæ* (eaux chaudes), où nous avons fait une magnifique station thermale sous le nom d'Hamman-Rira.

Le 11, la colonne porta à Médéah un grand convoi de vivres; le 23e, qui avait tenu garnison dans cette ville depuis la conquête, fut relevé par les zouaves, sous les ordres du lieutenant-colonel Cavaignac. L'occupation de Médéah n'avait pas été aussi meurtrière que celle de Milianah.

Durant cette année 1840, le mouvement militaire avait surtout été accentué dans la province d'Alger. Celle d'Oran avait fourni ses contingents contre Abd-el-Kader, dont le centre de résistance était entre Médéah et Milianah. Dans l'est tout était tranquille, et dans l'ouest le général Lamoricière eut à opérer quelques répressions, mais pas aussi énergiques qu'il eût

été nécessaire. Le manque de troupes contrariait les projets du général et favorisait ceux d'Abd-el-Kader, qui restait ainsi le maître absolu aux yeux des populations.

Peu après ces campagnes d'automne, le maréchal Valée fut rappelé en France et remplacé par le général Bugeaud (29 décembre 1840).

CHAPITRE XII

Interim du général Schramm. — Arrivée du gouverneur général Bugeaud, 23 février 1841. — État de l'Algérie à cette époque. — Dispositions générales adoptées par le général Bugeaud. — Ravitaillement de Médéah. — Brillant combat au bois des Oliviers. — Ravitaillement de Milianah. — Destruction de Tegdempt. — Occupation de Mascara. — Destruction de Boghar, de Thaza. — Campagne du général Bugeaud. — Destruction de Saïda.

Après le départ du maréchal Valée, le général Schramm prit le commandement par intérim jusqu'à l'arrivée du général Bugeaud, nommé gouverneur le 20 décembre 1840.

L'année qui venait de s'écouler avait été bien remplie par les opérations militaires ; mais ce n'est pas la multiplicité de ces opérations, c'est leur direction, leur but, leurs résultats qu'il importe de considérer. Si nous examinons le gouvernement du maréchal Valée, nous trouvons qu'il a ébauché un système de conquête, qui aurait pu être profitable, à la condition que les garnisons des villes conquises fussent suffisantes pour rayonner autour d'elles et en imposer à l'ennemi. Elles

étaient, au contraire, prisonnières ; elles s'affaiblissaient par les privations et l'ennui, et notre autorité morale en était amoindrie.

Les moyens dont disposait le maréchal étaient insuffisants pour en imposer partout à la fois. Quand il voulait se manifester sur un point, il était obligé d'en dégarnir d'autres. Ainsi quand nous étions en forces dans le Chéliff, les goums d'Abd-el-Kader rayonnaient dans la Mitidja, déjà dévastée. Nos postes avancés ne servaient à rien qu'à fournir de nombreux malades démoralisés et à réduire considérablement l'effectif de l'armée. Malgré ces postes, on ne pouvait aller d'Alger à Blidah sans une armée. Aucun essai sérieux de colonisation n'avait été entrepris ; la Mitidja même restait inculte et empestée par les marécages.

C'est dans ces conditions que le général Bugeaud prit le commandement de l'Algérie, et je me rappelle avec quelle joie sa nomination fut accueillie par l'armée et les habitants. On se souvenait du traité de la Tafna, mais on se souvenait aussi de la vigueur avec laquelle il avait traité les Arabes lors de l'affaire de la Sickack. Ses idées sur la guerre de ce pays étaient connues et très appréciées, et on comptait sur sa volonté, son énergie et sur ses capacités. Le maréchal Clauzel seul avait donné avant lui des espérances à la colonisation.

Le général Bugeaud avait son plan arrêté ; il l'a exposé à la Chambre dans une séance où il fit une grande sensation. Il rejetait l'occupation restreinte comme rendant la colonisation impossible ; il rejetait surtout la multiplicité des postes retranchés, dans lesquels les hommes étaient immobilisés. « Je ne connais pas de plus déplorable système, disait-il, il nous a fait un mal

affreux », et, dans un langage pittoresque et tout à fait militaire, il ajoutait : « Entre l'occupation restreinte par les postes retranchés et la mobilité, il y a toute la différence qui existe entre *la portée du fusil et la portée des jambes*. Les postes retranchés commandent seulement à portée de fusil, tandis que la mobilité commande à 15 ou 20 lieues. Il faut donc être avare de retranchements et n'établir un poste que quand la nécessité en est dix fois démontrée. »

Ce qu'il disait en 1840 à la Chambre, le général s'empressa de l'appliquer dès son arrivée en Algérie, en 1841. Il supprima les camps du Fondouck, de Kara-Moustapha, de l'Harach, de l'Arba, dans la Mitidja. Son plan était d'être toujours prêt à se mettre en mouvement, comme le sont les Arabes, pour les attaquer partout où ils se montraient en forces. Il donna à la conduite des troupes une impulsion nouvelle ; il supprima les cavaliers flanqueurs des colonnes, parce que leur tir, toujours incertain, enhardissait les Arabes, qui venaient, à petite distance, tirer sur nos convois ; il remplaça ces cavaliers par des fantassins, nous constatâmes, dès le premier jour, les avantages de ce changement ; il donna des instructions précieuses pour l'établissement des grand'gardes et la disposition des embuscades de nuit. Il prit grand souci de la marche des troupes, de leurs fatigues, de leur santé; il fut *paternel* comme pas un chef, et il inspira vite cette confiance absolue qui fait que l'on peut tout demander à une troupe quand le besoin l'exige.

Le 23 février, le général Bugeaud, nommé gouverneur de l'Algérie, par ordonnance royale du 29 décembre 1840, prenait possession de son commandement et l'annonçait par ses proclamations aux

habitants et à l'armée. Il se porta bientôt dans la province de Constantine, où il supprima bien des petits camps pour grossir les garnisons de Guelma, Constantine et Sétif, puis il revint à Alger pour préparer les expéditions du printemps.

Il introduisit une innovation pour les ravitaillements des places de Médéah et Milianah. Elle consistait à transformer nos cavaliers en conducteurs de bêtes de somme. Chaque cavalier reçut un sac d'orge, de farine ou de biscuit, qu'il plaçait sur sa selle, l'y fixait au moyen de liens, et conduisait le cheval par la bride. Le cavalier n'est pas outillé pour la marche avec ses bottes, son pantalon basané, et, au bivouac, au lieu de se reposer, il a à pourvoir à tous les besoins de son cheval. Sa part de fatigue était fort augmentée; mais s'il maugréait, c'était en silence, tant était grande sa confiance dans le chef. Le général Bugeaud seul pouvait demander à sa cavalerie un pareil surcroît de peines. Les choses se firent ainsi pour tous les ravitaillements, et souvent nous vîmes les chasseurs mettre à terre les sacs, monter à cheval et pousser des charges vigoureuses contre l'ennemi, notamment dans le voisinage de Milianah.

L'armée expéditionnaire partit de Blidah le 1er avril en trois colonnes, dont une par la coupure de la Chiffa, pour reconnaître la route que l'on projetait d'ouvrir sur Médéah par cette voie. L'ennemi avait occupé la position du col de Mouzaia, mais il fut déçu dans ses espérances par la présence des trois colonnes qui firent leur jonction au col et descendirent au bois des Oliviers. Le convoi fut conduit à Médéah, il y déposa 400,000 rations.

Au retour, nous pûmes constater qu'Abd-el-Kader avec ses réguliers, ses Kabyles et les goums avait pris

les mêmes dispositions que l'année précédente pour nous attaquer au bois des Oliviers. Mais le général Bugeaud s'était fait rendre compte de ces dispositions et avait pris des informations sur la nature du terrain environnant. Déjà, en quittant Médéah, il avait eu une brillante affaire contre la cavalerie ennemie au passage d'une rivière; mais, au bois des Oliviers, le succès fut complet. Le général ne dédaignait pas les jeux de mots. Comme on lui disait que les Arabes appelaient le bois des Oliviers « le bois Sacré », il dit en riant : « ce sera un sacré bois pour eux », le résultat a prouvé ce que voulait dire cette expression.

Pendant la nuit, le général avait dirigé sur le col de Mouzaia les bagages et le convoi au milieu duquel il avait fait passer les gendarmes maures commandés par le capitaine d'Allonville. Celui-ci avait ordre de descendre du col par un chemin difficile, mais cependant praticable aux chevaux arabes, et de s'embusquer avec tous ses cavaliers dans les ravins qui aboutissent au bois des Oliviers. Dès le matin, au moment du départ de la colonne, des instructions avaient été données à l'arrière-garde pour quitter le bois en tiraillant mollement, de façon à donner confiance aux Arabes; puis d'opérer, à un signal donné, un retour offensif énergique pendant que la cavalerie de d'Allonville tournerait les Arabes et les entraverait dans leur retraite. Ce mouvement réussit à merveille. Nous eûmes peu de monde hors de combat et fîmes le plus grand mal aux réguliers d'Abd-el-Kader. Celui-ci put constater que la conduite des troupes se trouvait en d'autres mains, et il devait croire que le temps de ses avantages était passé. Du plateau de la Croix où était l'ambulance, j'ai pu voir les différentes phases de ce combat. Le général

vint s'y arrêter pour suivre l'opération. Son interprète, Léon Roches, lui indiquait un groupe de cavaliers parmi lesquels il reconnaissait Abd-el-Kader qui, lui aussi, pouvait suivre tous les incidents de sa défaite.

Après cette leçon, notre retour à Blidah fut des plus faciles.

Le ravitaillement de Médéah étant opéré, il fallait procéder à celui de Milianah, que des pluies considérables retardèrent jusqu'au 26 avril. Le duc de Nemours était venu prendre le commandement d'une division, la seconde était sous les ordres du général Baraguay d'Hilliers.

Pendant que notre colonne s'acheminait vers Milianah, la Mitidja était envahie par de nombreux Arabes qui tentaient de s'emparer de Coléah, dont la garnison affaiblie n'avait plus que quatre compagnies commandées par le commandant Daïrio, de la légion étrangère, qui put, avec ces forces minimes, repousser plusieurs attaques.

Notre colonne avait suivi la route du Gontas. Le 2 mai, elle était devant Milianah, où se trouvaient les forces accumulées par Abd-el-Kader pour nous attaquer au départ, selon sa coutume. Mais ici encore le général prit des dispositions qui devaient étonner et consterner l'ennemi.

Ce ne fut pas sans peine que nous introduisîmes le convoi dans Milianah; les difficultés de la montée nous créaient des embarras dont profitaient les Arabes pour nous harceler au point qu'un instant une compagnie de zouaves aurait été compromise sans l'intervention de son chef, le commandant de Saint-Arnaud, qui amena du renfort.

Le général, s'étant rendu compte du terrain et des

voies par lesquelles les Arabes pouvaient nous attaquer, donna au colonel Bedeau l'ordre de passer la



Gendarmes maures.

nuit dans Milianah avec son 17e léger et d'attendre pour quitter la ville un signal convenu qui devait être

un coup de canon. Tous les autres corps devaient, le 3 mai au matin, opérer leur mouvement de retraite, dans la pensée que réguliers et Kabyles se précipiteraient sur notre arrière-garde. C'est ce qu'espérait le général Bugeaud et c'est au moment qu'il jugerait le plus favorable qu'il devait donner au 17e le signal de quitter Milianah et de prendre en queue les Arabes que notre arrière-garde aurait pris en face.

Malheureusement les choses ne se passent pas toujours comme on le pense ; il y a beaucoup d'imprévu à la guerre et le meilleur général est celui qui sait prendre une résolution prompte quand les circonstances déroutent les combinaisons. Ici divers incidents se produisirent qui contrarièrent les plans du général : les Arabes, voyant leur retraite compromise, gagnèrent les ravins pour se dérober ; mais, profitant de la présence des gendarmes maures et de deux escadrons de chasseurs qu'il avait sous la main, le général les fit charger dans un terrain difficile où cependant ils purent atteindre une partie de la colonne arabe qui laissa 400 cadavres sur le terrain. Si le plan du général avait complètement réussi les ravins de Milianah auraient été le tombeau des réguliers. Notre marche ne fut plus inquiétée et nous allâmes camper dans la plaine du Chéliff.

Le 4 mai, l'armée marcha à l'ouest sur la rive droite du Chéliff, jusqu'au pont d'El-Kantara, pont romain qui a résisté aux siècles et aux crues du Chéliff. La journée a été si chaude et si fatigante par le siroco, que bon nombre de soldats tombaient suffoqués et qu'on était obligé de leur tirer un peu de sang. Chaque médecin était occupé à faire de petites saignées. Nous bivouaquâmes le long du Chéliff, et le lende-

main nous étions au pied des montagnes occupées par les Beni Zoug-zoug où s'était réfugiée la cavalerie régulière de l'émir.

Dès l'aube, les gendarmes maures en éclaireurs tiraillaient à distance avec les cavaliers réguliers. Le général Bugeaud s'était arrêté pour apprécier la situation ; il fit donner l'ordre aux gendarmes français, que commandait le capitaine de Broqueville, de soutenir les gendarmes maures. Le capitaine forma sa petite troupe et la conduisit trop vigoureusement à l'ennemi. Elle avait à franchir une rampe sur laquelle elle fut fusillée, et quand elle arriva au sommet, le capitaine et bon nombre de gendarmes étaient déjà tués ou blessés ; le reste n'en continua pas moins son mouvement en avant que vinrent soutenir des escadrons du 4e et du 1er chasseurs d'Afrique. La charge fut poussée avec la plus grande vigueur par ces escadrons qui avaient à leur tête le duc de Nemours. Les cavaliers rouges d'Abd-el-Kader soutinrent la réputation qu'ils avaient déjà acquise chez les Arabes ; mais ils ne purent pas tenir contre des troupes conduites avec ordre et ayant le sentiment de leur mission. Un grand nombre de personnes : femmes, enfants, bêtes de somme chargées furent rejoints par nos cavaliers, qui ramenèrent au bivouac tout ce qu'ils avaient recueilli ; beaucoup de femmes de distinction étaient parmi les captives ; elles ont facilité quelque temps après un échange de prisonniers que sollicitait Mgr Dupuch, évêque d'Alger. Dans la journée nous vîmes des groupes de cavaliers irréguliers qui accouraient au secours de la cavalerie rouge, mais notre attitude les fit renoncer à toute tentative.

Chaque jour était donc marqué par un échec porté

à la puissance de l'émir, qui se servait de ses réguliers pour pousser au combat les Arabes. Mais les réguliers eux-mêmes venaient de recevoir des échecs qui diminuaient leur prestige. Le général Bugeaud voulait porter plus loin son action; chemin faisant, au retour, il infligea une rude leçon aux Soumata, dont le territoire s'étend de la Mitidja au col et dont nous avions eu à nous plaindre. Il leur enleva 1,200 têtes de bétail et de nombreux prisonniers.

Ce fut la fin de la première partie de la campagne du printemps. Dans la province d'Alger le général Baraguay-d'Hilliers avec les généraux Changarnier et de Bar vont continuer les opérations pendant que le général Bugeaud conduira celles de la province d'Oran.

Il s'agissait dans ces deux expéditions, dirigées dans les provinces d'Oran et d'Alger, d'atteindre et de détruire les places fortes où étaient établis les magasins et les arsenaux d'Abd-el-Kader et où était, en réalité, le siège de sa puissance. Dans la province d'Oran, il avait fait choix de Tegdempt, parce que ce lieu lui paraissait moins attaquable qu'aucun autre. Il était pour lui le plus important. C'est aussi celui auquel le gouverneur s'adressa.

Il partit le 18 mai de Mostaganem pour Tegdempt, où il arriva le 25. Sa marche n'avait pas été entravée; mais au dernier moment l'émir fit donner sa cavalerie qui fut repoussée par les zouaves. L'œuvre de destruction commença aussitôt et elle fut poursuivie sous les yeux mêmes de l'émir. Tegdempt était un fort dans lequel il y avait, outre les casernes pour les réguliers, des logements pour les familles des personnages qui entouraient l'émir. Celui-ci avait ainsi

toujours sous la main des otages qui répondaient de la fidélité de ses lieutenants.

L'armée se dirigea ensuite sur Mascara et, dans sa marche, elle ne put parvenir à décider Abd-el-Kader



Cavaliers rouges d'Abd-el-Kader.

au combat. Il suivait à petite distance, et bien qu'il eut des forces considérables, surtout en cavalerie, il nous laissa arriver à Mascara, dont cette fois nous ne devions pas nous retirer. Cette ville n'avait pas été

détruite; nous y trouvâmes des bâtiments convenables pour être transformés en casernes, magasins et hôpitaux, après quelques appropriations. La garnison fut sous les ordres du colonel Tempoure; elle se composait de trois bataillons d'infanterie et de détachements de toutes ârmes. En quittant Mascara, l'armée se dirigea sur un défilé de montagnes nommé Akket-Kredda dans le but d'abréger la distance, mais cette route est très mauvaise, très difficile pour la défense et les troupes d'arrière-garde eurent à subir les attaques réitérées des Arabes, sans qu'il fût possible de leur porter aucun secours. Néanmoins, elles s'en tirèrent fort à leur avantage et firent éprouver de grandes pertes à l'ennemi.

Cette importante expédition qui atteignait Abd-el-Kader au cœur de sa puissance lui porta un terrible coup. Les Arabes étaient persuadés que jamais nous n'atteindrions des points reculés et fortifiés comme Tegdempt et que Mascara surtout était imprenable. Ils durent constater que toutes ces choses s'étaient faites presque sans tirer un coup de fusil ou au moins sans combat.

Le général Baraguay-d'Hilliers faisait dans la province d'Alger une opération analogue. Boghar et Thaza étaient deux places fortes de l'émir, il ne fallait pas les laisser subsister.

Le 17 mai, le général Changarnier occupait le col de Mouzaia pour faciliter le ravitaillement de Médéah; le général Baraguay-d'Hilliers nous rejoignait le 18, et après avoir déposé son convoi, l'armée prenait la route de Boghar en marchant au sud-ouest. Le 20, à notre bivouac d'Aïn sultan, j'assistai à une cérémonie bien imposante. C'était le jour de l'Ascension, la messe fut

célébrée sur un autel improvisé avec des tambours. Toute l'armée y assistait et certainement personne n'était sans émotion en présence de ce grand acte de notre religion. Tout contribuait à éveiller les sentiments : la cérémonie, le décor naturel au milieu de ces belles montagnes de l'Atlas et la pensée que nous allions au-devant des combats et que peut-être beaucoup d'entre nous ne reverraient plus les leurs. Notre peintre militaire Horace Vernet s'est inspiré d'une pareille scène pour un de ses tableaux : *la Messe en Kabylie.*

Le 23 nous avions atteint Boghar, dont la place précise était indiquée par l'incendie que les Arabes avaient allumé. Boghar avait été fort bien choisi comme point stratégique et comme forte position retranchée. De là on domine au loin tout le pays. On a appelé Boghar, *le balcon du désert*. Il a vue, en effet, sur l'immense plaine dénudée, limitée au loin par des montagnes rocheuses qui se perdent dans les vapeurs atmosphériques. Malgré ces avantages, l'émir ne jugea pas à propos de défendre cette position. Il nous abandonna ses magasins et ses arsenaux, dépouillés toutefois, moins trois pièces de canon en bronze, de fort calibre, dont le transport à cette hauteur et sans route avait dû être fort difficile et pénible pour des Arabes. Ne pouvant pas les emporter, elles furent détruites sur place. En face de Boghar se trouve une petite ville arabe dans laquelle les nomades déposent leurs marchandises : c'est Boghari, elle fut aussi détruite.

De Boghar, l'armée prit au sud pour gagner Thaza, autre fort de l'émir, où étaient internés les prisonniers. Nous y trouvâmes des noms écrits sur la muraille, entre autres celui de l'intendant Massot qui avait été pris dans la diligence de Douéra à Alger. Ces pri-

sonniers, dont le nombre atteignait presque cent, ont été échangés, à cette époque, par l'intercession de l'évêque d'Alger, Mgr Dupuch, contre un nombre plus grand de prisonniers arabes, de femmes surtout, qui provenaient, comme je l'ai dit, de l'affaire du 4 mai, chez les Beni Zoug-zoug.

Thaza fut démoli comme les autres forts et le 27 nous nous mîmes en route pour regagner la plaine du Chéliff et rentrer à Blidah.

Pendant cette course de destruction, nous avions à peine eu quelques coups de fusil à l'arrière-garde. On sentait déjà que l'émir avait reçu de fortes atteintes et que son audace était affaiblie. A partir de ce moment, il n'eut plus de point d'appui, il fut toujours en mouvement avec sa smala, et cet amoindrissement de puissance détachait de lui beaucoup de tribus.

Après la rentrée du gouverneur à Alger, le 10 juillet, le général Lamoricière continua à agir dans la province d'Oran. Il fit moissonner dans la fertile plaine d'Égris, voisine de Mascara, et fit porter dans cette ville des grains pour sept mois, et d'autres provisions.

Le résultat de cette campagne fut grand ; des tribus vinrent faire leur soumission, demandant toutefois à être protégées contre Abd-el-Kader, dont elles craignaient les représailles après notre départ. De ce nombre étaient les Medjehers. La nomination de El Hadj Mustapha, fils de l'ancien Bey Osman, comme Bey de Mostaganem et de Mascara, fut suivie de la soumission des Flittas, des Beni-Zerouel, des Bordjiah et d'une partie du Dahra. Mais il ne fallait pas encore faire grand fonds sur ces soumissions ; elles étaient plutôt dues à l'impression du moment, qu'au désir de vivre en paix avec nous. Nous en eûmes bientôt la preuve.

Le gouverneur, ayant été informé des dispositions pacifiques des tribus, revint à Mostaganem pour les rece-



Baraguay-d'Hilliers.

voir; mais il fut vite désillusionné, elles ne se présentèrent pas. Il se porta contre elles et les atteignit dans

les montagnes boisées de Sidi Ya ya, pays difficile, où les Arabes se croyaient en sécurité, mais où ils éprouvèrent une si grande défaite qu'ils furent presque ruinés.

Poussant plus loin les opérations, le gouverneur poursuivit Abd-el-Kader pour le harceler et l'empêcher de prendre pied nulle part. Chemin faisant il rencontra le village de Guetna, berceau de la famille d'Abd-el-Kader, où la veille son frère habitait encore la maison paternelle, et il en ordonna la destruction. moins pour faire disparaître une case informe que pour signifier à l'émir que la résolution était bien arrêtée de l'atteindre dans ses biens et dans sa puissance.

Le mouvement en avant fut continué jusqu'à Saïda, au sud de Mascara ; un petit fort, construit par l'emir pour surveiller le pays et y laisser ses approvisionnements, fut démoli. Aussitôt les tribus voisines, contre qui cette forteresse avait été élevée, vinrent faire leur soumission et, exceptionnellement, elles ont toujours tenu leur promesse.

Dans un de nos bivouacs près de Saïda, l'armée fut attaquée vigoureusement pendant la nuit ; il y eut un peu de désordre, un peu de panique même, et le général Bugeaud, entendant un vacarme inusité, sortit de sa tente pour apprécier la situation et donner des ordres. Il avait, sans s'en douter, gardé un bonnet de coton et le lendemain les soldats ne s'abordaient qu'en disant : « As-tu vu la casquette du père Bugeaud », qu'ils chantaient sur l'air de la marche.

Tout le pays autour de Mascara fut parcouru à cette époque par le gouverneur et le général Lamoricière. Il importait de ne pas perdre le bénéfice de notre campagne du printemps et de ne pas laisser à Abd-el-Kader le temps de préparer de nouvelles forces ni d'agir sur

l'esprit des populations. Déjà il leur avait annoncé que nous nous retirerions dans nos garnisons pendant l'hiver et que nos actes, pendant cette campagne, n'avaient pour but que d'obtenir de lui une paix avantageuse. C'est alors que Lamoricière transporta à Mascara le siège de son commandement avec toutes les troupes nécessaires pour rayonner dans le pays.

Le 30 novembre il entrait à Mascara après avoir eu à combattre toutes les forces réunies d'Abd-el-Kader qui prévoyait qu'on lui préparait une situation difficile.

Le général Lamoricière ne perdit pas un jour : avec l'énergie et l'entrain qui le caractérisaient, il fut toujours prêt à se porter partout où il y avait la moindre apparence d'hostilité. Il rendit sa colonne aussi légère que possible, en cherchant à emporter peu de bagages et de vivres ; il se munit de petits moulins à main ; il fit vider les silos pour nourrir l'armée ; le grain était moulu par les soldats qui faisaient des galettes ou du couscoussou. Il est certain que ce régime ne pouvait pas convenir longtemps à des hommes robustes que l'on soumettait à de grandes fatigues ; mais la discipline, l'amour du bien étaient si grands que nos soldats ne se plaignaient que tout bas. Un jour le général, ayant vu les soldats couper des chardons, véritables gros artichauts sauvages, se fit rendre compte de l'usage que l'on pouvait en faire, et quand il sut que le fond de ce chardon était bon à manger, il mit à l'ordre que « l'armée s'arrêterait deux heures pour faire des vivres pour deux jours » ; les soldats finirent par rire de cette facétie et ils coupèrent des artichauts. Ce fait, — car il est exact, — prouve une fois de plus le bon vouloir du soldat français, qui s'accommode de toutes les difficultés de la vie, et en rit quand il aime

son chef et a confiance en lui. Raffet, notre peintre militaire, faisant dire par un représentant du peuple de la première République à des soldats dans l'eau d'un marais jusqu'à mi-corps : « Soldats, il est permis de fumer, mais il est défendu de s'asseoir, » trouverait un joli sujet de dessin dans l'artichaut pain et l'artichaut viande.

Quoi qu'il en soit des moyens, le résultat de cette action énergique et incessante fut qu'à la fin de 1841, toutes les tribus de la province, excepté les Hachems, avaient fait leur soumission.

Dans la province d'Alger, le général Baraguay d'Hilliers avait tenu la campagne, dans tout le pays entre Médéah et Milianah et avait ravitaillé ces deux villes. Le 7 octobre il quitta Blidah pour aller à Milianah par le Gontas. Au Chebet Ketta (ravin des voleurs) il trouva une résistance organisée par les Kabyles, soutenus, ou plutôt poussés par un bataillon de réguliers, et un grand nombre de cavaliers sous les ordres d'El-Berkani.

Batailler dans un ravin boisé est une opération dangereuse qu'il ne faut pas tenter ; aussi le général prit ses dispositions pour tendre une embuscade à l'ennemi. Il fit cacher les gendarmes maures dans un pli de terrain, avec deux bataillons d'infanterie et fit masser son convoi. J'appartenais, à cette époque, au 6e bataillon de chasseurs à pied qui avait pour chef M. Forey, et pour capitaine adjudant major M. Canrobert ; notre bataillon formait l'arrière-garde. Quand nous nous mîmes en marche, nous fûmes vigoureusement attaqués par les Arabes, mais dès qu'ils furent engagés sur les pentes, le général les fit charger par les gendarmes maures, qui les rejetèrent sur les bataillons embusqués, lesquels firent avec la baïonnette fort bonne besogne. Cette action

vigoureuse nous valut un calme parfait durant la route.

Le 10 nous versâmes notre convoi dans Milianah et



Forey.

le lendemain nous revenions à Blidah par le bois des Oliviers. Le passage du bois au col de Mouzaia nous

était toujours disputé ; mais les leçons du printemps avaient été profitables ; l'ennemi se montra peu, nous n'eûmes que quelques coups de fusil, mais nous perdîmes un excellent homme, fort bon officier d'état-major, le commandant Falot de Brognard. Il passait près du 6e bataillon de chasseurs ; le capitaine Canrobert lui dit : « Où allez-vous donc, mon commandant, par cet affreux temps ? (Il faisait beaucoup de brouillard.) — Je vais faire une promenade sentimentale, » dit le commandant, et il passa suivi d'un chasseur d'Afrique ; plus loin le commandant ne pouvant pas gravir à cheval une pente boisée qui le conduisait sur les crêtes où se trouvait le 3e bataillon de chasseurs, laissa son cheval au chasseur d'Afrique et poursuivit son chemin. Au retour il fut tué, par des Kabyles embusqués, et dépouillé en un instant. Quand on apporta son corps il ne lui restait qu'une chaussette.

Le général Changarnier fit encore à la fin d'octobre un ravitaillement de Médeah, et eut au retour à soutenir au bois des oliviers un combat heureux.

Nous touchions à la fin de l'année 1841, et nous pouvions constater que cette année avait été fatale à Abd-el-Kader. Il avait perdu tous ses postes ; son prestige moral était très affaibli ; il avait eu la douleur de voir des tribus qui s'étaient soumises, les Medjehers, prendre les armes contre d'autres tribus qui lui restaient fidèles et celles-ci être vaincues par les nôtres sans notre coopération. Il comprenait surtout que notre action ne cesserait qu'après son anéantissement et quelles que fussent encore ses illusions, il pouvait prévoir le moment où ses adhérents fatigués se détacheraient de lui. Mais pour arriver à ce résultat que n'a-t-il pas fallu à notre armée de force et de résignation pour supporter

des fatigues sans nom par la pluie, la neige, le froid intense, la chaleur torride, le sirocco étouffant et des privations d'eau, de nourriture réparatrice, tout cela au milieu de combats, de marches forcées, de jour, de nuit, dans des pays difficiles, sans route. On peut rendre à l'armée cette justice qu'elle était admirable de discipline, de dévouement et d'abnégation. Les chefs, presque tous, étaient aussi d'une sollicitude dont le gouverneur donnait l'exemple, s'oubliant souvent pour ne penser qu'à ses soldats et s'occuper de leurs besoins.

CHAPITRE XIII

Combat contre les Hadjoutes. — Destruction des tribus voisines de Mouzaïa. — Défense héroïque du sergent Blandan et de sa petite troupe. — Expédition chez les Beni-Menacer. — Expédition dans l'Ouarensenis. — Nouvelle expédition chez les Beni-Menacer.

Le roi, dans son discours du Trône, avait dit à propos de l'Algérie : « Cette terre désormais et pour toujours française ». Ces paroles avaient eu une influence heureuse sur l'esprit des colons et l'armée savait ainsi que ses efforts ne seraient pas perdus et que l'on conserverait au pays cette terre arrosée de ses sueurs et de son sang. Abd-el-Kader, qui n'ignorait rien de ce qui se passait en France concernant l'Algérie, avait dû éprouver une vive commotion. Il voulut rassembler encore pour une lutte suprême tous les éléments de résistance dont il pouvait disposer. Il exerçait son influence sur les tribus du bas Chéliff et sur les Kabyles

des Beni-Menacer qui avoisinent Milianah. Ceux-ci étaient, avec les Hadjoutes, les assassins et les pillards de la Mitidja et il était absolument nécessaire de leur infliger une rude leçon. Le général Changarnier se chargea des Hadjoutes qu'il enferma dans le bois des Kharesas et à qui il fit quatre cent vingt prisonniers et une razzia de quatre mille têtes de bétail ; ce fut le plus terrible coup porté à cette redoutable tribu, elle ne s'en releva pas.

Dans l'ouest, le 4 janvier 1842, le général Lamoricière poursuivait les Hachem et leur enlevait un butin considérable. Le même jour, le général Bedeau joignait Abd-el-Kader sur la Tafna et le rejetait dans le Maroc. De Tlemcen, le Gouverneur général se portait à Sebdou, dont il détruisait le fort, dernière ressource de l'émir dans le sud qui nous valut la soumission de plusieurs tribus importantes.

Ces opérations étaient le prélude de la véritable campagne du printemps que mûrissait et préparait le Gouverneur. A cet effet, pendant le mois de juin, il y eut sur les bords du Chéliff un grand rassemblement de troupes, divisées en plusieurs colonnes, sous la conduite du Gouverneur et de Changarnier. Le pâté de montagne dans lequel s'abritaient les tribus Kabyles, qui nous harcelaient chaque fois que nous franchissions l'Atlas pour gagner Médéah ou Milianah, allait être enveloppé dans un mouvement concentrique, concerté avec une autre colonne partie de Blidah. Les Beni-Menacer, qui étaient surtout visés, se défendirent vaillamment, protégés qu'ils étaient par les difficultés de leur pays ; mais ils furent obligés de céder. Les Mouzaias, les Soumata, les Beni-Menad, se voyant englobés dans notre mouvement, s'empressèrent d'envoyer des

otages et de venir implorer l'aman. Ils vinrent un peu tard, l'action de destruction était déjà commencée ; on fut obligé d'envoyer de tous côtés des officiers pour donner l'ordre de cesser le feu. Tout le pays entre Milianah, Médéah et Cherchell était ainsi, au moins pour le moment, délivré de toute tentative d'agression. Dans cette circonstance, des contingents de tribus récemment soumises nous avaient suivis et avaient vigoureusement pourchassé les troupes d'Abd-el-Kader et surtout son Kalifa El-Berkani, dont ils enlevèrent les bagages et les richesses. Cet heureux événement avait amené la soumission d'un grand nombre de chefs et des fêtes splendides furent données à Alger par le Gouverneur en l'honneur de ces chefs arabes que l'on voulait recevoir et traiter avec un cérémonial de circonstance pour l'investiture.

Une nouvelle bien inattendue produisit un grand effet au cours de cette cérémonie. Le général Changarnier annonçait qu'il venait d'opérer une razzia considérable à Ain-Tsemsil, à deux journées de marche des sources du Cheliff. Le colonel Korte à la tête de 250 chasseurs d'Afrique avait abordé sans hésitation une tribu qui nous fuyait et, après un combat acharné, les Arabes laissaient entre nos mains 3000 prisonniers, 1500 chameaux, 300 chevaux et mulets chargés de butin et 16000 têtes de bétail. 50 cadavres restaient sur le terrain. En apprenant ce fait d'armes, les chefs indigènes, frappés de stupeur, disaient au Gouverneur : « Nous voyons bien maintenant que Dieu est pour toi. »

Le ravin de Beni-Mered, où nous avons vu déjà plusieurs embuscades Arabes et plusieurs actions meurtrières, allait être le théâtre d'une lutte vraiment héroïque par le sacrifice qu'une vingtaine de braves soldats

faisaient de leur vie pour l'honneur du drapeau. Le sergent Blandan, conduisant 18 hommes du 26e de ligne et du 3e chasseurs d'Afrique et un sous-aide chirurgien, M. Ducros, qui se rendait à Blidah, fut attaqué dans le ravin de Mered. Un Arabe lui dit en français de se rendre, que lui et ses compagnons auront la vie sauve. Blandan répond par un coup de fusil qui tue l'Arabe; une décharge générale s'en suit qui fait tomber le sergent et plusieurs soldats; presque tous succombent successivement et ne se rendent pas. Quand le colonel Morris et ses cavaliers arrivèrent de Bouffarick, au galop, ils ne trouvèrent que 5 hommes vivants; le lieutenant Joulard, du génie, qui avec 30 hommes dirigeait des travaux à Mered, était déjà venu à la fusillade. A sa vue et à l'approche des cavaliers, les Arabes avaient fui. Les noms de ces braves gens tués pour le devoir sont inscrits aujourd'hui sur la colonne de la fontaine de Mered (1).

Dans la province de Constantine, ordinairement si calme, un mouvement s'était produit sous l'impulsion d'un chef des Nemenchas, El Hassenaoui. Le général Négrier se chargea de la répression. Dans les environs de Bône et de Guelma d'autres mouvements se sont aussi produits, dont quelques-uns avec des résultats qui nous furent défavorables, pour un moment, mais dont nous prîmes vite une revanche éclatante.

Un fait se passa à cette époque à Milianah qui eut en France un douloureux retentissement. C'est celui du 3e bataillon de chasseurs à pied. Le commandant Bisson était dans cette ville avec son bataillon, et bien qu'il fût invité à n'en pas dépasser des limites précises,

(1) On vient d'inaugurer à Bouffarick la statue du sergent Blandan. Le piédestal consacre le nom de tous ses compagnons.

emporté par son ardeur, peut-être par son ambition, il voulut faire une pointe dans les montagnes difficiles du Zeccar qui s'élèvent au-dessus de Milianah au nord. Il eut bientôt sur les bras des forces écrasantes des Beni Menacer et, malgré des prodiges de valeur, il ne put regagner la ville sans avoir perdu beaucoup de monde. Les officiers surtout ont été fort maltraités. Je connaissais MM. Saint-Jean de Pointis, Berthemez et d'autres, tous vaillants, qui ne demandaient qu'à bien faire, mais surtout à faire des choses utiles. Le commandant Bisson quitta son commandement des chasseurs à pied pour passer dans un régiment de ligne, c'était peu !

Le Gouverneur avait toujours les yeux tournés vers la Kabylie. Il voulait attaquer dans ces montagnes la puissance d'Abd-el-Kader et son kalifa Ben-Salem. Les renforts qu'il avait demandés ne lui ayant pas été accordés, il s'en passa. Il pénétra dans les vallées de l'Isser et du Sebaou, y attaqua Ben-Salem et le poursuivit à outrance jusqu'à ce qu'il eut quitté le pays pour se réfugier dans l'Ouarensenis. Dans un des combats de cette campagne, l'armée perdit un de ses chefs aimés, le colonel Leblond, du 48e de ligne.

Comme résultat, nous obtînmes la soumission des Issers et des Beni-Sliman. Mahi-ed-Din, qui avait reçu l'investiture d'Abd-el-Kader, fit lui-même sa soumission et donna en otage des membres de sa famille. Il fut nommé Kalifa par le Gouverneur et sut toujours maintenir son pays dans la soumission.

Après les fatigues des expéditions, venaient celles du travail des routes : l'armée ne restait pas un moment inactive, et quand on parle des immenses travaux auxquels les Romains se sont livrés sur la terre d'Afri-

que, on peut mettre en parallèle ceux auxquels se sont livrés nos soldats. Toutes les routes ont été ouvertes par eux ; ils avaient à peine déposé le fusil après leurs rudes campagnes, qu'ils entreprenaient, dans le ravin de la Chiffa, la route qui relie Blidah à Médéah, route si pittoresque qu'on la visite aujourd'hui comme une curiosité du pays.

Pourtant Abd-el-Kader, malgré nos coups répétés, trouvait encore crédit auprès des populations fanatisées par ses paroles. Il leur persuadait que nous fuyions devant lui, et il se refaisait ainsi de nouveaux partisans avec lesquels il poursuivait nos arrière-gardes au retour dans nos garnisons ; son ascendant était tel qu'il était toujours et facilement écouté et que nous devions toujours être en éveil pour maintenir la situation acquise.

Le général Lamoricière se remit donc en campagne pour éviter que bon nombre de tribus, récemment soumises, ne fissent retour à Abd-el-Kader et, malgré des succès éclatants, il n'obtint qu'imparfaitement le but qu'il poursuivait.

Ainsi Abd-el-Kader était toujours puissant et toujours écouté; ses forces étaient encore assez grandes pour qu'il s'attaquât à nos colonnes avec acharnement. Une d'elles, qui opérait entre Milianah et Mascara dans une région montagneuse, fut l'objet d'une agression si vive que pendant deux jours on ne se battit qu'à l'arme blanche et il fallut tout le talent du général Changarnier pour nous tirer de ce mauvais pas. En même temps l'Émir se manifestait sur différents points où il semait la terreur chez les populations qui avaient fait auprès de nous des démarches de soumission.

Sa présence dans l'Ouarensenis pouvait surtout être



Prise de la smalah d'Abd-el-Kader.

dangereuse et il était important de lui faire abandonner au plus tôt une position où il disposait d'abondantes ressources en hommes et en approvisionnements.

A cet effet, le Gouverneur organisa une campagne d'hiver. Les troupes se trouvaient le 24 septembre sous les murs de Milianah. Elles formaient trois colonnes : celle de droite commandée par le Gouverneur, ayant sous ses ordres le duc d'Aumale; celle du centre par le général Changarnier et celle de gauche par le colonel Korte. Elles se portèrent dans les montagnes boisées de Beni-Ouragh qui servaient de retraite aux Flittas. Les divisions de Mascara et de Mostaganem, sous la conduite des généraux Lamoricière et Gentil, devaient manœuvrer de façon à pousser les populations de cette tribu dans les montagnes des Beni-Ouragh où les attendait la division d'Alger.

Le résultat répondit aux espérances du général en chef. Une vingtaine de jours suffirent pour amener la soumission des tribus de presque toute la chaîne de l'Ouarensenis, de la vallée du Chéliff et de beaucoup d'autres tribus, effrayées de la rapidité et de la vigueur de nos coups. Immédiatement après cette opération, le général Changarnier se porta dans les environs de Tenez, pays difficile, peuplé de Kabyles et termina heureusement cette expédition de courte durée.

Pourtant Abd-el-Kader ne se décourageait pas. Il pouvait toujours recruter ses partisans. Nos colonnes avaient à peine quitté le pays que, de nouveau, il châtiait les tribus qui nous étaient soumises, les pillait, et faisait assassiner les principaux personnages. Ici ce n'était plus le chef des croyants qui prêchait la guerre sainte au nom de Dieu, c'était un chef de brigands qui ne se servait de ses forces que pour piller, voler et assas-

siner. Il était parvenu à soulever les Beni-Menacer et les Kabyles du pâté de montagnes entre Cherchell et Tenez et avec eux il menaçait de nouveau la Mitidja. Aussi le gouverneur dut, dès les premiers jours de janvier 1843, mettre en campagne le général de Bar sur Cherchell, le général Changarnier entre Milianah et Cherchell et le duc d'Aumale dans le sud de Milianah pour envelopper les insurgés. Le gouverneur lui-même se mit en campagne, aborda à Cherchell et pénétra dans le pays des Beni-Ferrath et des Beni-Menacer : l'Émir était encore une fois obligé de fuir devant nous. Dans cette campagne le général Bugeaud courut le plus grand danger : il tomba dans une embuscade, essuya à petite distance cinq ou six coups de fusil, heureusement son cheval seul fut blessé.

Dans les premiers mois de 1843 les généraux Changarnier, Bedeau, Gentil firent de nombreuses razzias qui amenèrent un grand nombre de soumissions ; quelques combats heureux étaient livrés par Baraguay d'Hilliers, dans la province de Constantine ; dans celle d'Oran, nos affaires étaient menées rondement sous l'impulsion de Lamoricière. Aussi Changarnier et Lamoricière recevaient comme récompense leur nomination au grade de général de division.

CHAPITRE XIV

Création d'Orléansville et de Tenez (mai 1843), de Teniet-el-Had, de Thiaret. — Expédition contre les Sbeah. — Prise de la smalah d'Abd-el-Kader par le duc d'Aumale. — Mort de Mustapha ben Ismaïl. — Expédition dans l'Ouarensenis et dans le Sahara. — Prise du camp de l'émir par le général Gentil. — Le général Tempoure et Sidi-Embareck. — Mort de ce khalifat d'Abd-el-Kader.

Le gouverneur était infatigable : quand il ne préparait pas une expédition, il créait des postes comme Teniet-el-Had, Thiaret, ou il traçait des routes. En avril, il quittait Milianah et descendait le Chéliff jusqu'à *El Esnam*, endroit désolé sur la rive gauche du Chéliff, mais d'où on pouvait arriver à la mer en suivant une vallée qui conduit à Tenez. Il voulait reconnaître cette route et apprécier les ressources de la vallée. A mesure qu'il avançait dans sa reconnaissance, il échelonnait son infanterie pour ouvrir la route. La marche était lente et cette dissémination de nos forces engagea les Arabes à attaquer ; mal leur en prit ; le gouverneur lança sur eux notre goum, soutenu par 200 chasseurs, commandés par le général de Bourjoly. Les Arabes furent bousculés et nous abandonnèrent 30 morts, 11 prisonniers, 15 chevaux et 60 juments. Cette bonne leçon nous permit de faire les 6 à 7 lieues de el Esman (Orléansville) à Tenez.

Le gouverneur était tout à la création de ces villes. Le 23 mai il retourna de Milianah à El Esnam ; le 28 il partit pour Tenez où deux bateaux à vapeur avaient apporté du matériel et le colonel Cavaignac, nommé

commandant supérieur d'Orléansville, en faisait tracer l'enceinte.

Pour assurer les communications entre Tenez et Orléansville, le gouverneur voulut se manifester aux populations du Dahra ; il commença par les Sbeah à cheval sur les deux rives du Chéliff. Il divisa sa colonne en deux et donna le commandement d'une partie au colonel Pélissier, son chef d'état-major. Celui-ci rencontra dans un ravin une population paisible qui le reçut fort bien et quand, au retour de sa reconnaissance, le colonel dit au gouverneur qu'il n'avait pas rencontré les Sbeah, celui-ci lui dit qu'il avait été dupe d'une ruse et que ceux qui l'avaient accueilli sous un faux nom étaient les Sbeah. Aussitôt on marcha à eux et on les trouva sur la défensive. Le combat fut rude, mais de courte durée ; il coûta une centaine d'hommes à l'ennemi; nous fîmes 2,000 prisonniers de tout âge et de tout sexe ; prîmes 4 à 500 juments ou poulains, 800 ânes, 12,000 têtes de bétail et une immense quantité de bagages. Les chefs des Sbeah de la rive droite et quelques fractions de ceux de la rive gauche firent leur soumission et on leur rendit leur famille et leurs troupeaux, qui étaient fort encombrants pour nous.

De toutes les prises qui se multiplièrent dans cette période, la plus importante est celle qui fut effectuée par le duc d'Aumale; ce jeune général ne craignit pas, avec une poignée de cavaliers, d'affronter la smala d'Abd-el-Kader. Nous ne pouvons nous étendre sur ce fait d'armes extraordinaire, mais quelques mots sur la manière dont il fut préparé et exécuté sont nécessaires.

Le gouverneur n'ignorait pas qu'Abd-el-Kader, privé de tous ses points d'appui dans les villes et forts qu'il avait construits, était réduit à errer pour se soustraire

aux mouvements de nos colonnes; il avait donné des instructions en conséquence à ses lieutenants. Le duc d'Aumale et le général Lamoricière, les plus rapprochés de la région occupée par l'Émir, étaient informés qu'ils devaient concerter leurs mouvements pour empêcher toute installation, même provisoire, de la Deira (Smala). Abd-el-Kader surveillait surtout la colonne de l'ouest, sous les ordres de Lamoricière, dont il redoutait particulièrement l'énergie et la résolution et il avait soin de manifester sa présence loin de sa Smala pour ne pas attirer l'attention sur elle.

Le danger devait venir du côté où il était le moins soupçonné. Le duc d'Aumale, qui avait le commandement de Médéah et de Milianah, s'était porté au sud, vers Boghar, et avait réuni, sur ce point, des approvisionnements pour être en mesure de rayonner dans les plaines du sud. Le 10 mai il quittait son poste avec 1,300 hommes des 33e, 64e de ligne et des zouaves, 600 chevaux tant de spahis que de chasseurs d'Afrique et de gendarmes, une section de montagnes et vingt jours de vivres et d'orge portés par 800 chameaux et mulets. Des renseignements fournis par l'Agha des Ouled Ayad l'informaient que la Smala devait être dans les environs de Goudjilat; le duc d'Aumale, après une marche de nuit, y arrivait le 14, et là, il apprit que la Smalah était à Oussek ou Rekaï, à environ 14 lieues au sud-ouest. Nouvelle marche de nuit du 14 au 15. Quelques Arabes surpris dans les bois apprirent que l'ennemi avait levé son camp la veille et se dirigeait vers les sources de Taguïn pour gagner le Djebel Amour. Ce brusque mouvement était nécessité par la présence de la colonne de Lamoricière qui, à l'insu du duc d'Aumale, ne se trouvait qu'à quelques lieues dans le sud-ouest.

La résolution du général fut bientôt prise, il continua sa marche sur Taguïn.

Ces marches se faisaient presque sans repos; les hommes n'allumaient pas de feu pour ne pas trahir leur présence; ils ne mangeaient que du biscuit et dormaient à peine. Le 16, vers onze heures, l'Agha des Ouled Ayad, qui avait été envoyé en avant pour reconnaître l'emplacement de l'eau, revint au galop, annonçant que la Smala tout entière s'installait aux sources mêmes de Taguïn et qu'il était insensé de penser à l'attaquer.

Le colonel Yussuf, qui marchait en tête avec ses spahis, avait reçu cette communication et, pour se convaincre, il voulut voir par ses yeux et se rendit sur un mamelon avec son officier d'ordonnance, Fleury. Il vit, en effet, cette foule immense, couvrant un espace à perte de vue, que l'on pouvait estimer à 15 à 20,000 âmes et qu'Abd-el-Kader lui-même dans le récit qu'il fit à Toulon au général Daumas porte à 60,000. « Quand ma Smala a été attaquée par le duc d'Aumale, dit-il, je n'évalue pas à moins de 60,000 âmes la population qu'elle renfermait; il n'en a pas enlevé la dixième partie. »

Quoi qu'il en soit du nombre, il paraissait fort au-dessus de nos moyens et pourtant il fallait une prompte résolution; Yussuf envoya le sous-lieutenant du Barrail au prince qui arriva au galop. Dans une sorte de conseil de guerre, les chefs indigènes qui commandaient les goums étaient d'avis de rétrograder avant que la colonne fût signalée; les colonels Yussuf et Morris étaient d'avis d'attaquer; le prince était du même avis, bien que les colonels Jamin et de Beaufort eussent cru qu'il était de leur devoir de rappeler au prince qu'ils étaient responsables de sa vie devant le roi. Ils deman-

daient au moins d'attendre l'arrivée du colonel Chasseloup-Laubat avec l'infanterie et l'artillerie. C'eût été tout compromettre, il fallait de la promptitude, aussi le prince répondit-il : « Mes aïeux n'ont jamais reculé, je ne donnerai pas l'exemple. » Il ordonna l'attaque, Yussuf par la gauche et lui, avec le lieutenant-colonel Morris et les chasseurs d'Afrique. traverserait le centre pour diviser les forces.

Ce qui se passa durant cette charge ne peut pas être décrit : toute cette population, affolée par la peur en voyant approcher l'ouragan, cherchait un refuge qu'elle ne trouvait pas ; c'était une panique à laquelle ne pouvait se soustraire cette masse confuse de gens de toutes les conditions ; mais les fantassins réguliers et les cavaliers ont fait tous leurs efforts pour arrêter notre élan et ont présenté une résistance fort louable, mais impuissante. Le prince, dans son rapport au gouverneur, voulant parler de tout et signaler tous les mérites, dit : « Ici, mon général, ma tâche devient difficile. Il faudrait vous raconter mille traits de courage, mille épisodes brillants dans ce combat individuel qui dura plus d'une heure. Officiers et soldats rivalisèrent et se multiplièrent pour dissiper un ennemi si supérieur en nombre. Nous n'étions que 500 hommes et il y avait 5,000 fusils dans la Smala, on ne tua que des combattants et il resta 300 cadavres sur le terrain. »

On évalue à 4,000 les prisonniers de la Smala, de plus le trésor de l'émir, ses tentes, ses drapeaux, les familles de tous ses grands chefs étaient en notre pouvoir. « Quand, dit le duc d'Aumale, les populations prisonnières virent rentrer nos escadrons qui avaient poursuivi au loin les cavaliers ennemis, elles demandèrent à voir leurs vainqueurs et ne pouvaient pas

croire que cette poignée d'hommes eût dissipé cette force immense dont le prestige était si grand sur les tribus. »



Mustapha ben Ismaïl, chef des Douairs et des Smelas.

« Nous n'avons eu, dit le rapport, que 9 hommes tués et 12 blessés. »

Le général Lamoricière qui opérait dans ces régions

rencontra quelques jours après les débris de la Smala. Des spahis lui amenèrent des prisonniers et il ne tarda pas à se trouver en face de toute la tribu des Hachem, au milieu de laquelle était Abd-el-Kader avec ses réguliers. Les Hachem se rendirent, et pour les punir de cet abandon, les réguliers firent feu sur eux. Ces malheureuses populations étaient exténuées et mouraient de faim, aussi le général Lamoricière, n'écoutant que son bon cœur, fit donner à manger à ses 2,500 prisonniers et les fit conduire avec les troupeaux qui leur restaient dans la plaine d'Egris qu'ils avaient quittée il y avait à peine un mois.

Malheureusement un voile lugubre vint obscurcir l'éclat de ce triomphe. Le vieux général Mustapha-ben-Ismaïl fut tué quelques jours après dans des circonstances qui rendent sa mort plus affligeante. Les Douairs et les Smelas avaient eu une part des plus actives à la prise de la smala et ils en rapportaient un immense butin qu'ils désiraient mettre en lieu sûr avant de reprendre la campagne. Le vieux Mustapha demanda au général Lamoricière à aller à Oran. Mais le général, tout en accordant cette autorisation, avait une sorte de pressentiment de ce qui pouvait arriver, il engagea Mustapha à retarder son départ, ou au moins à prendre le chemin de la plaine. Mustapha insista pour passer par la montagne parce que la distance était moins grande. C'est malheureusement ce qu'il fit. M. Léon Roches, entre autres détails sur ce vieux général, qui avait servi la France avec un dévouement remarquable, en donne quelques-uns sur sa mort : « Les nombreux fantassins de la grande tribu des Flittas, dit-il, ayant appris que les Douairs et les Smelas, chargés du butin immense qu'ils avaient fait sur les

fugitifs de la Smala, devaient passer sur leur territoire, s'étaient postés en embuscade dans le bois de Hammam-el-Cheurfa; presque tous les chefs marchaient en avant; par une circonstance fatale, le général Mustapha se trouvait à l'arrière-garde. La plus grande partie des cavaliers conduisaient à pied leurs chevaux chargés de butin comme des bêtes de somme. Quand toute la colonne fut engagée dans le défilé, les fantassins des Flittas dirigèrent un feu nourri sur les Douairs et les Smelas qui furent saisis d'une panique telle, que la plupart coupaient les sangles de leurs selles, s'élançaient sur leurs chevaux à poil et fuyaient effarés. En vain les chefs qui étaient en tête voulaient-ils les arrêter, ils étaient eux-mêmes entraînés par cette avalanche humaine.

« Pendant ce temps, le général Mustapha combattait seul à l'arrière-garde et tombait le cœur percé d'une balle : il avait plus de quatre-vingts ans. Sa tête fut portée à Abd-el-Kader, qui voyait dans la mort de ce chef intrépide la disparition de ce qu'il appelait « l'entêtement dans le point d'honneur ».

Mustapha était mort abandonné par ses intrépides soldats, parce que leur âpreté au gain leur faisait oublier toute prudence et tout devoir. Un chef arabe, rendant compte au général Bugeaud de ce fatal événement, dit, en parlant des Douairs et des Smelas : « La peur était entrée dans leur cœur de lion par la porte de l'avarice. » C'est en effet le désir de la conservation de leurs richesses qui les avait rendus imprévoyants. »

Le pâté montagneux de l'Ouarensenis était le centre de la résistance, Abd-el-Kader y trouvait un refuge presque assuré. Aussi, vers la fin de juin 1843, le

gouverneur voulut y porter un coup en combinant ses forces avec celles du général Lamoricière.

Une partie de l'armée d'Abd-el-Kader était sur l'Oued-Riou, le gouverneur en fut informé, et il dirigea contre elle une petite colonne composée d'un bataillon de zouaves et du 5e bataillon de chasseurs à pied, commandant Canrobert, sous les ordres du lieutenant-colonel Leflö du 22e de ligne, plus une soixantaine de chasseurs d'Afrique. Après une marche de nuit, on trouva un bivouac abandonné, et au loin on vit un nuage de poussière annonçant une colonne en émigration. Mais la vallée se bifurquait et la difficulté était de prendre la bonne voie. Le colonel divisa sa colonne déjà faible, qu'il amoindrissait encore, et quand il rencontra l'ennemi solidement établi dans des positions dominantes, il comprit tout le danger qu'il courait. Les réguliers chargèrent par trois fois le petit bataillon de zouaves. Désespérant de vaincre, le colonel allait se décider à la retraite, lorsque Canrobert, entendant le bruit de la fusillade, y marcha résolument. Ce fut une heureuse inspiration qui rétablit l'ordre et nous laissa maîtres de la situation.

De son côté, le général Lamoricière razziait les Flittas. Le général Yussuf surprenait les Ouled-Bessem et ouvrait des relations avec les grandes tribus du sud : les Larbaah, les Ouled-Naïls, les Lagouathis.

Mais Abd-el-Kader, lui, exerçait des représailles sur les tribus qui ne reconnaissaient plus son autorité. Il était tombé sur les Harrar, établis près de Tiaret, et leur avait tout enlevé. Puis, pour se mettre à l'abri de notre poursuite, il continuait sa retraite vers l'ouest, longeant la ligne de séparation entre le Tell et le Sahara, pour sauver les débris de sa smala.

Dans une de ces marches, il fut surpris par le colonel Gery, commandant de Mascara, qui, ayant été informé de la présence de l'émir à trois journées de marche, se hâta de le joindre avec un millier de fantassins et 600 chevaux des goums. Le 21 juillet, il le rencontra après une marche de nuit et, malgré une résistance acharnée, le camp resta en notre pouvoir. L'émir se sauva par miracle sur le cheval d'un de ses hommes. 250 réguliers se firent tuer sur place, 140 furent faits prisonniers et on prit un immense butin, des chevaux, des chameaux, des mulets et des troupeaux.

Les événements se multipliaient sur tous les points de la province d'Oran, et presque chaque jour il y avait à enregistrer des combats ou au moins des actions militaires. Nos soldats étaient accablés par la chaleur et la fatigue et cependant ils supportaient tout allègrement parce qu'ils entrevoyaient un but et un résultat. Déjà les tribus du sud de l'Ouarensenis avaient fait acte de soumission au colonel Pélissier qui avait remplacé le gouverneur dans le commandement de la colonne, et le général Yussuf projetait une expédition dans le Sahara, afin de décider les grandes tribus du désert à venir à composition.

Les tribus sahariennes ont besoin de venir chaque année dans le Tell pour y chercher des grains que le désert ne produit pas et pour faire paître les troupeaux. Pour obtenir cette autorisation, nous exigions d'elles de concourir avec nous à l'action contre Abd-el-Kader. Nécessité fait loi, ces tribus ne pouvaient se refuser à notre demande sans s'exposer à la famine ; mais pour leur prouver que leur éloignement n'était pas pour elles une garantie, le général Yussuf forma une colonne composée de 100 fantassins montés sur des mulets,

une section d'artillerie, 400 chevaux de chasseurs d'Afrique et spahis et 2,000 hommes des goums. Un millier de chameaux portaient des vivres pour quinze jours, 3,000 autres étaient chargés des tentes, des vivres des Arabes auxiliaires et d'eau.

C'était la première fois qu'une colonne ainsi outillée pénétrait dans le désert. Elle montrait aux Arabes que nous pouvions les atteindre partout; et en effet l'impression fut des plus heureuses : elle amena de nombreuses et importantes soumissions.

Ces succès multipliés avaient amené la nomination du général Bugeaud au maréchalat. C'était une récompense bien méritée, à laquelle chacun applaudissait; l'avenir de l'Algérie ne s'était dessiné que sous le gouvernement de ce chef. Chaque jour Abd-el-Kader perdait de son autorité et la nôtre s'exerçait sur toutes les tribus en même temps que la confiance se fortifiait. Ses lieutenants infatigables : le duc d'Aumale, Lamoricière, Changarnier et Bedeau, avaient déjà reçu ou allaient aussi recevoir la récompensee de leurs efforts.

Abd-el-Kader était harcelé par nos troupes; nos postes militaires étaient tous pourvus d'effectifs suffisants pour tenir la campagne et, dès qu'ils recevaient l'avis de la présence de l'émir sur un point, on y dirigeait une petite colonne mobile. Lamoricière venait de rencontrer à Sidi-Yusuf l'infanterie régulière et les cavaliers rouges d'Abd-el-Kader; de part et d'autre il y eut une lutte vive dans laquelle le trompette Escoffier eut la courageuse initiative de laisser son cheval au capitaine de Cotte et de rester aux mains des Arabes (1).

(1) Escoffier fut bien traité chez Abd-el-Kader et quand l'émir fut informé que ce brave soldat était décoré de la Légion d'hon-

Un seul bataillon régulier restait à l'émir ; il tenait à le conserver et le cachait dans la forêt des Assenas, sous les ordres de Ben-Allah-Sidi-Embareck. Le colonel Gery qui en fut informé se mit à sa recherche ; mais il était réservé au colonel Tempoure de le surprendre et de détruire les restes de cette infanterie qui servait surtout à Abd-el-Kader pour imposer son autorité aux tribus.

Informé par un déserteur de la présence de Sidi-Embareck avec ses réguliers dans l'ouest de Mascara, le colonel partit le 6 novembre, et le 11 il les atteignit sur les bords de l'Oued-Melah. Notre cavalerie, commandée par le colonel Tartas, avait pris les devants. L'infanterie régulière l'attendit et fit un feu nourri qui n'arrêta pas cependant l'élan des cavaliers. Le choc fut terrible : en un instant, les réguliers furent culbutés et sabrés, et notre infanterie vint au pas de course pour recueillir les débris de ces malheureux Arabes.

Ici se place un épisode dramatique : la mort du kalifa Sidi-Embareck, principal lieutenant d'Abd-el-Kader, son *alter ego*. C'était un homme de haute stature, fort bien monté, et couvert de vêtements d'une blancheur remarquable. Il cherchait à fuir avec quelques cavaliers. Le capitaine de Cassaignolles, des spahis, le poursuivait avec deux brigadiers du 2e chasseurs et un maréchal des logis de spahis. Sidi-Embareck présenta son fusil la crosse en avant au brigadier Laboussay. Celui-ci allait le recevoir, lorsque par un mouvement rapide Embareck dirigea le canon sur la poitrine du brigadier qui fut tué. Le capitaine Cassaignolles

deur, il fit assembler les troupes régulières et remit solennellement à Escoffier sa décoration (Léon Roches).

allait frapper de son sabre quand un coup de pistolet abattit son cheval; un second coup de pistolet blessa le maréchal des logis Sicot qui venait de donner un coup de sabre à Embareck; enfin le brigadier Gérard mit fin à cette lutte en tirant un coup de pistolet dans la poitrine de Sidi-Embareck. Gérard mit pied à terre pour prendre possession de sa victime. Le capitaine Cassaignolles lui cria : « Voyez s'il est borgne, Gérard. — Il l'est, mon capitaine. — Eh! bien, réjouissez-vous, vous avez tué le kalifa Ben-Allah-Sidi-Embareck. » La tête du kalifa fut apportée à Milianah et exposée aux regards des Arabes, qui ne voulaient pas croire à la réalité du fait.

Quatre cent quatre fantassins et cavaliers réguliers restèrent sur le terrain, dont 2 commandants de bataillon et 18 capitaines; 364 prisonniers, dont 13 officiers, furent conduits à Mascara. De notre côté, les pertes furent minimes : 1 tué et 8 chasseurs ou spahis blessés.

L'année 1843 eut une très grande influence sur notre situation en Algérie : par des coups multipliés, nous avions fort amoindri la puissance d'Abd-el-Kader; il était réduit à chercher un refuge dans les montagnes; il n'avait plus de ville; il n'était chez lui nulle part. Cependant il avait encore des partisans, sinon convaincus au moins timorés, et il ne désespérait pas d'en augmenter le nombre en s'adressant au Maroc, où il faisait valoir par des émissaires son rôle de défenseur de l'islamisme. Néanmoins notre domination s'étendait et se consolidait dans l'ouest. Il était nécessaire de la fortifier et de l'étendre aussi dans l'est.



Infanterie régulière d'Abd-el-Kader.

CHAPITRE XV

Le duc d'Aumale est nommé au commandement de la province de Constantine. — Création de Bathna. — Prise de Biskra. — Expédition chez les Ouled Soultan. — Soumission du Belesma. — Attaque de Mechounech. — Expédition de Kabylie. — Taourgha Ouarez Ed-din. — Ben Zamoun, kalifa de la France en Kabylie. — Expédition dans le Sahara. — Combats d'Ouchda. — Bombardement de Tanger. — Bataille d'Isly. — Bombardement de Mogador. — Nouvelle expédition de Kabylie. — Le maréchal est nommé duc d'Isly.

Bien que notre province de l'est fût relativement tranquille, il y régnait cependant une fermentation entretenue, dans certaines parties, par des puissances déchues. Dans l'Aurès, l'ancien bey de Constantine, Achmet, ne supportait pas sa déchéance et ses efforts tendaient à grouper autour de lui de nombreux partisans parmi ces montagnards que nous avons vus répondre, de tous temps, aux excitations nationales. Dans le Zab, Mohamed Sghir, Kalifa pour Abd-el-Kader, avait encore quelques troupes régulières et des partisans ; mais il n'était pas assez confiant pour rien entreprendre contre nous. Les hostilités étaient à l'état latent dans toute la partie sud de la province de Constantine, et les grandes tribus nomades du steppe, comme les Ouled soultan, le Hodma, les Nememchas, les Haractas cherchaient une occasion de se montrer.

Le duc d'Aumale, nommé général de division, après la prise de la Smala, avait été nommé au commandement de la province de Constantine. Il avait là une

belle occasion de montrer ses talents et de déployer son activité. Il avait à faire une fort belle campagne, mais difficile, dans un pays de plaines arides et de montagnes rocheuses et, pour réussir, il importait de multiplier les bases d'opérations, c'est-à-dire les points de ravitaillement. Dans ce but il créa, au mois de février 1844, le camp de Bathna, près des magnifiques ruines de Lambessa, séjour prolongé de la 3e légion romaine. Puis, pénétrant dans le désert par la belle brèche d'El Kantara, il prenait possession, le 4 mars, de Biskra, qui est comme la capitale des oasis du Zab. Ces opérations s'étaient faites sans difficulté, sans même rencontrer de résistance ; aussi crut-on pouvoir laisser à Biskra un simple noyau de huit Français pour constituer les cadres d'une compagnie de turcos à créer, avec des éléments puisés dans le pays. Ce qui devait arriver arriva : ces huit officiers, dont Petitgand, lieutenant, chef et Arcelin, médecin aide-major, furent tués pendant leur sommeil, un seul échappa : ce fut le sergent-major Pelisse, qui acquit dans cette circonstance la preuve du dévouement d'une femme arabe pour lui.

Les Ouled-Soultan, merveilleusement défendus par leurs montagnes, avaient recueilli beaucoup de mécontents de tous les pays, gens disposés à la lutte, et il était probable que nous y trouverions une défense énergique. Le 24 avril, la colonne pénétrait dans le pays par un temps brumeux qui fut défavorable ; nous y étions à peine engagés, qu'un brouillard épais nous enveloppa, donnant à l'ennemi la possibilité de diriger sur la colonne un feu nourri qui jeta l'effroi dans les goums, placés de façon à être les premiers atteints. Ils lâchèrent pied et compromirent un moment la colonne qui ne fut protégée que par des charges du 3e chasseurs

d'Afrique conduites par le colonel Noël. Le commandant Gallias y fut tué. La pluie succéda au brouillard et la colonne dut rétrograder jusqu'à son bivouac de la veille.

Le 1er mai le duc d'Aumale rentrait chez les Ouled-Soultan par un temps clair et, bien que des contingents nombreux des tribus voisines fussent venus grossir les combattants, leur déroute ne se fit pas attendre. Ils nous abandonnèrent un grand nombre de morts, parmi lesquels des Marabouts, prédicateurs de la guerre Sainte.

Pour nous contraindre à diviser nos forces, des tribus de l'Aurès étaient descendues bloquer le camp de Bathna, pendant que nous agissions chez les Ouled-Soultan. Le colonel Lebreton pouvait n'être pas en mesure de repousser une agression ; il était donc important de se rendre au plus tôt sur ce point, après avoir battu les Ouled-Soultan. C'est ce qui fut fait. Le duc d'Aumale se porta en hâte sur Bathna avec sa cavalerie. Mais à son approche les assaillants se dispersèrent et regagnèrent l'Aurès, où la colonne se mit en devoir de les poursuivre pour châtier surtout le bey Achmet, instigateur de ce mouvement insurrectionnel.

Il fut en effet atteint le 8 mai dans son camp. Il put échapper, mais en abandonnant tout ce qu'il possédait. Le résultat de cette courte campagne fut la soumission de cette grande étendue de territoire, à l'ouest de Bathna, que l'on nomme le Belezma. Une riche contribution de guerre fut versée à Bathna et des Kaïds furent nommés par la France.

Nous n'avions pas encore pénétré en pays kabyle, là où les habitants tiennent au sol par leur maison, leurs cultures, leurs arbres, par tout ce qui constitue leur richesse et qu'ils ne peuvent déplacer comme le

font les tribus nomades. Notre première attaque d'un de ces villages nous donna une preuve de l'acharnement des défenseurs et confirma ce que l'histoire nous conserve de l'esprit d'indépendance des habitants de l'Aurès. Non loin de Biskra se trouve Néchounech, village kabyle, perché sur un rocher, où on n'aborde que difficilement. Il était le premier à prendre pour châtier les Kabyles; il fut attaqué peu de jours après la prise de Biskra. Nous y rencontrâmes une résistance opiniâtre; les Kabyles disputaient pied à pied les gradins de leur rocher et, une fois dans la ville, il fallut faire une guerre de rue contre des barricades, et des maisons crénelées. Cette lutte coûta cher au 2e de ligne et à la légion étrangère; parmi les officiers de ce régiment se trouvait Espinasse, dont on proclamait l'entrain et qui dut en partie à cette journée sa réputation. Il avait reçu une dizaine de blessures, toutes heureuses.

Pendant que ces opérations militaires s'accomplissaient dans notre province de l'est, le maréchal Bugeaud préparait une expédition dans la Kabylie voisine de la Mitidja. Il était avec raison convaincu que tant que nous n'aurions pas entamé ces belliqueux montagnards, ils se présenteraient aux Arabes comme supérieurs à eux par leur vaillance, puisqu'on n'osait pas les atteindre et déjà un des Kalifas d'Abd-el-Kader, Ben Salem, se montrait des plus entreprenants à la tête des Kabyles qui se rangeaient sous sa bannière.

Le maréchal avait demandé quelques renforts et l'autorisation de faire cette expédition, mais il avait rencontré une certaine opposition. On était convaincu, en France, qu'une nouvelle entreprise nous mènerait trop loin. On avait refusé les renforts; mais le maréchal ne s'arrêtait pas à un refus de cette nature;

il savait que ses soldats pouvaient répondre à tous les besoins, parce qu'il les animait de son souffle énergique et que la confiance en lui était absolue.

Les Kabyles pouvaient avec raison se croire invincibles : les Turcs ne les avaient jamais attaqués; ils prenaient des otages qui répondaient du payement des contributions, cela leur suffisait. Quant à parcourir le pays, ils ne l'avaient jamais tenté. Donc la tradition leur donnait un légitime orgueil. Néanmoins le maréchal voulut en avoir raison. Il organisa une colonne d'environ 7,000 hommes, sans dégarnir toutefois les deux autres provinces, et le 29 avril 1844, il se mit en route, secondé par le Kalifa Mahi-Ed-din, qui avait reçu l'investiture quelque temps auparavant, mais dont l'autorité ne s'exerçait que dans un rayon limité.

Le 1er mai, après avoir passé l'Isser, la colonne arrivait à Bordj-Menaiël, où elle construisait un camp retranché qui fut confié au général Gentil; le 2 elle était à Dellys.

Nous ne pouvons entrer dans le détail des opérations qui furent exécutées. Ce qu'il importe de savoir, c'est que Ben Salem, bien qu'il eût sous sa main des contingents, dont le nombre était de beaucoup supérieur à nos troupes, et qu'il en eût beaucoup d'autres encore en renouvellement, dut céder partout où il nous attaqua. Le maréchal sut toujours prendre les dispositions les plus favorables à un succès, quoique nos troupes eussent à agir dans des régions de l'accès le plus difficile, au milieu des rochers et des taillis qui abritaient des combattants. Plusieurs fois des fractions de notre colonne coururent de grands dangers, mais le chef surveillait tout et dirigeait les renforts partout où le besoin se présentait. De nombreux villages, éta-

blis sur tous les pitons, selon la coutume du pays, étaient des centres de résistance. La plus énergique fut à Taourgha, que le 48e enleva à la baïonnette, ainsi qu'une quinzaine d'autres villages du voisinage qui furent incendiés et dont on maltraita les jardins pour infliger aux Kabyles la punition qu'ils redoutent le plus.

Selon leur habitude, après ce revers, les Kabyles firent des propositions de soumission, mais en réalité ils n'avaient d'autre but que de gagner du temps pour attendre l'arrivée de nouveaux contingents. Nous-mêmes nous attendions l'arrivée du général Gentil, laissé à Bordj-Menaïel avec une partie de la division, et, dès qu'il fut arrivé, le maréchal se mit en mesure de frapper un grand coup. La certitude du succès était d'autant plus grande qu'il voyait s'augmenter le nombre des Kabyles, persuadé qu'il était que le nombre sans discipline et sans direction devient un embarras, au lieu d'être une chance de succès; l'important pour le général était de s'emparer de la ligne des crêtes afin de précipiter l'ennemi à droite et à gauche sur des troupes destinées à le recevoir.

Pour réaliser ce programme, le maréchal fit partir les colonnes d'attaque à trois heures du matin ; l'une était commandée par le général Korte, elle prit position sur l'Oued Ksab. Le mouvement s'exécuta à merveille. Chemin faisant cette colonne d'attaque devait passer dans le village d'Ouarez Ed-din qu'elle enleva pendant le sommeil des habitants. Mais le succès fait oublier souvent la prudence, nos soldats entraînés allèrent plus loin et plus vite qu'ils n'auraient dû; l'avant-garde fit ainsi des pertes qu'elle aurait pu éviter; les zouaves et quelques sapeurs du génie qui la

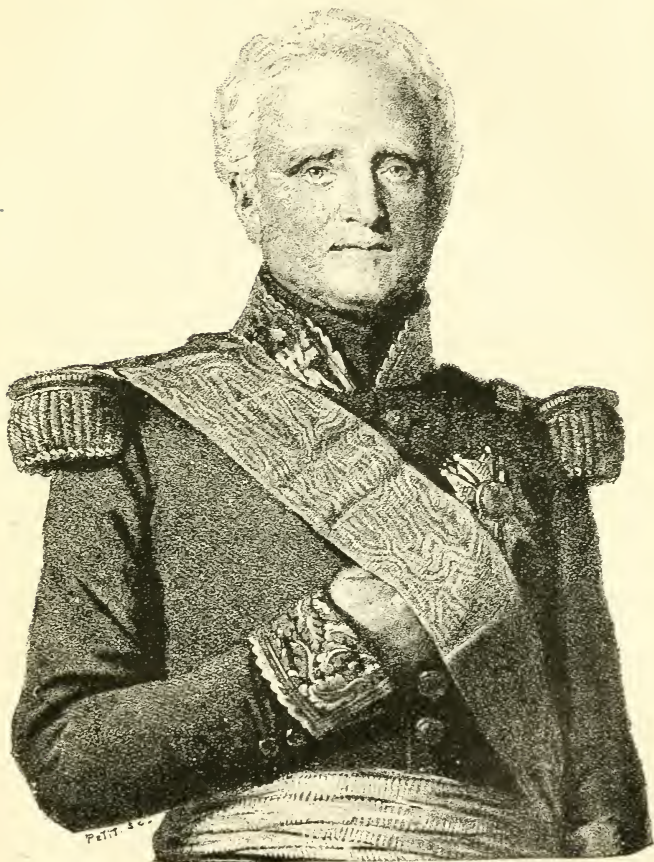
composaient firent des prodiges de valeur; mais, leur position devenant à chaque instant plus critique, le maréchal donna ordre au 48e de se porter vivement au secours de cette avant-garde. Ce régiment rencontra de grandes difficultés dans sa marche, plutôt dans sa course et, pendant ce temps, le feu des Kabyles était des plus meurtriers : en un instant 22 hommes furent tués et 45 blessés; parmi les officiers, le capitaine du génie Ducasse a eu la cuisse cassée; le lieutenant Rampont, des zouaves, la mâchoire fracturée; le lieutenant Badille tué; le capitaine Correard reçoit trois coups de feu, un zouave, nommé Guichard, l'enlève sur ses épaules et l'emporte; mais deux Kabyles se présentent, Guichard dépose son fardeau, tue un Kabyle d'un coup de feu, l'autre d'un coup de baïonnette, puis il reprend son capitaine et l'emporte.

Une partie du programme avait pu être réalisée : la ligne de Kabyles avait été coupée en deux et était précipitée dans le ravin de l'Oued-Ksab où devait se trouver, pour les recevoir, le général Korte; malheureusement des difficultés de terrain avaient empêché le général d'arriver assez tôt.

Les Kabyles n'abandonnent pas la lutte tant qu'il leur reste une lueur d'espoir. Malgré leur échec, les Flissas se montraient encore acharnés ; partout ils se présentaient menaçants et nous forçaient à passer successivement de la défensive à l'offensive. Celle-ci, dans une circonstance, fut si violente qu'elle décida, après bien des oscillations, du succès de la journée.

Dans un mouvement que le général Gentil fit faire à ses troupes, les Kabyles crurent que nous commencions notre retraite ; ils se précipitèrent alors en nombre et nous enfermèrent dans un cercle de feu. Le

maréchal, qui ne se souciait pas de tirailler à distance,



Bugeaud.

les laissa approcher assez près pour pouvoir les atteindre à la baïonnette, et quand il jugea le moment

opportun, il fit son commandement retentissant; alors tout le monde se précipita sur les Kabyles, dont bon nombre, embusqués, faisaient un feu nourri, mais qui ne fut pas prolongé. Le maréchal était superbe, debout sur un tertre élevé, dominant le mouvement, faisant sonner la charge au milieu d'une grêle de balles, dont on entendait le sifflement aigu. Les soldats ne pouvaient pas se ménager quand le chef payait aussi audacieusement de sa personne et chacun admirait cette noble figure qui présidait au succès avec le calme le plus rassurant.

Ce ne fut cependant pas encore le dernier mot de la poudre; après une fuite précipitée, les Kabyles revinrent encore tenter une nouvelle aventure sur deux points à la fois avec un tel acharnement que nous fumes obligés d'appeler des renforts sur ces points.

Enfin, vers 5 heures du soir, cette bataille, qui avait commencé à 3 heures du matin, était terminée et nous prenions possession de notre bivouac. Ben Salem, qui avait poussé à l'insurrection, abandonnait ceux qui avaient eu la naïveté d'ajouter foi à ses assertions. Cet abandon lui valait les épithètes les plus méprisantes des Kabyles, et le fils du chef des Flissas, le jeune Ben-Zamoun, vint lui-même faire des propositions de soumission qui furent acceptées avec d'autant plus d'empressement que le maréchal recevait de la province d'Oran des nouvelles qui ne le rassuraient pas sur l'attitude des Marocains, et les menées d'Abd-el-Kader.

Ben Zamoun fut nommé kalifa de la France et reçut l'investiture.

Pendant que le maréchal Bugeaud opérait dans la Kabylie occidentale, le général Marey-Monge conduisait une colonne légère dans le Sahara pour répondre

aux propositions des habitants de l'oasis de Lagouath.

Pour ces habitants du Sahara, l'état de guerre est mortel ; ils sont obligés de venir dans le Tell au moment des chaleurs pour faire vivre leurs troupeaux et pour chercher les grains que leur pays ne produit pas. Ils sont donc obligés de vivre en paix avec les possesseurs du Tell pour avoir le passage libre. Aussi ne faut-il pas s'étonner des avances faites par les Lagouatis ; y répondre était nécessaire, ne fût-ce que pour fermer leur pays à Abd-el-Kader. Le général Marey conduisit dans le sud une colonne de cavalerie, composée surtout de spahis, avec lesquels il avait vécu longtemps ; il parcourut les immenses plaines qui s'étendent de Boghar à Lagouath, en passant par Taguin, Tedjemont, le Djebel-Amour et Aïn-Madhi, où réside le vieux marabout Tedjini, dont Abd-el-Kader a saccagé l'oasis.

Partout le général Marey fut admirablement reçu, avec les démonstrations les plus sympathiques, en apparence du moins, car il ne faut faire fond sur rien avec les Arabes, puis il rentra à Tiaret. Cette excursion, la plus avancée que nous eussions faite à cette époque dans l'intérieur, nous faisait connaître une région que nos troupes avaient encore peu explorée, mais qui nous est bientôt devenue familière.

Ce qui se passait dans l'ouest devait faire présager des complications qui n'étaient pas absolument imprévues. Depuis qu'Abd-el-Kader était traqué un peu partout par nos colonnes mobiles, il n'avait de sécurité nulle part et cherchait à se rapprocher du Maroc pour obtenir de l'empereur des secours, et pour jouir d'un repos que sa Smala ne trouvait nulle part. Déjà il avait obtenu de l'empereur du Maroc le kaftan qui lui assurait autorité et protection ; il désirait être nommé par

l'Empereur Kalifa du Riff et du pays montagneux occupé par les Beni-Snassem, tribu frontière et peu soumise à l'empereur. Il en obtint ces distinctions qui lui donnaient une grande influence morale, mais ce ne fut cependant pas sans de longues hésitations de la part de l'empereur. Celui-ci ne se souciait pas de donner à Abd-el-Kader une action quelle qu'elle fût sur son pays ; mais il y fut invité d'une façon si pressante par les agents anglais qu'il céda. Il investit donc l'émir par les armes et les drapeaux qu'il est d'usage de donner en pareille circonstance.

Ces menées se tramaient au moment où le maréchal se trouvait en Kabylie, chez les Flissas, et déjà l'annonce de l'arrivée de renforts marocains y était parvenue.

Pour entamer la lutte avec la France, il fallait que le Maroc eût une apparence de raison; Abd-el-Kader se chargea d'en procurer une. Il fit une pointe contre les Beni-Menacer, espérant que le général Lamoricière le poursuivrait jusqu'au delà des frontières marocaines. Mais le général s'arrêta dans sa poursuite à Lalla-Maghnia et y fit établir un camp retranché d'où il surveilla la frontière marocaine et Ouchda. Les limites n'ayant jamais été définies entre les deux pays, il était facile de dire que nous avions dépassé les nôtres. C'est en effet ce que répondirent les émissaires d'Abd-el-Kader, ajoutant que des représailles étaient dues puisque nous avions rompu les traités. Il n'en fallait pas davantage pour éveiller le fanatisme musulman contre les chrétiens, que l'on présentait comme des envahisseurs.

Bientôt la frontière se couvrit de troupes, envoyées de l'intérieur, et le quartier général marocain fut à

Ouchda, d'où le kaïd el Guennaoui envoya au général Lamoricière l'ordre de quitter immédiatement la position qu'il occupait à Lalla-Maghnia. Cet ordre n'étant pas exécuté, le kaïd, qui venait de recevoir un prince de la famille impériale, Sidi el Mahmoun ben Chériff, crut devoir renouveler son injonction en l'appuyant d'une démonstration armée, et il vint inquiéter les travailleurs de Lalla-Maghnia. C'est ce qu'attendait Lamoricière. Il dirigea sans hésiter sa cavalerie au centre de la colonne marocaine, puis elle tomba sur l'infanterie qu'elle sabra sans pitié ; nos tirailleurs tuèrent à la baïonnette ceux qui avaient échappé aux cavaliers.

Ce fut le premier épisode de la campagne du Maroc.

Le maréchal avait appris ce combat étant encore en Kabylie; il se rendit immédiatement dans l'ouest, où il reçut une lettre de sidi Ali ben Taïeb-el Guennaoui qui, de la part de l'empereur, intimait aux Français l'ordre d'évacuer Lalla-Maghnia, qui se trouvait sur le territoire marocain. Le maréchal répondit comme il convenait à ce kaïd, d'un rang fort inférieur par rapport à lui. Il lui dit que ces questions se traiteraient mieux verbalement et qu'il désignerait un général pour les traiter. Le lieu désigné fut le marabout de Sidi Mohamed el Oussini, et le général fut M. Bedeau.

Le 15 juin, le général Bedeau se rendit au rendez-vous avec le commandant de Martimprey. Le général Lamoricière, avec une petite colonne, se trouvait à 1 kilomètre, El Guennaoui avait avec lui un luxe de cavaliers et de fantassins, 5,000 hommes environ, qu'il déploya en demi-cercle à 500 mètres du marabout. Après les premiers pourparlers, il était évident qu'on ne parviendrait pas à s'entendre. Les marocains se

rapprochaient successivement et criaient à tue-tête. « Les hommes doivent cesser de parler quand les chiens aboient », dit sans se troubler le général Bedeau et il se prépara à monter à cheval. Le kaïd était visiblement ému ; il ne pouvait assez en imposer à sa nombreuse escorte; quelques coups de fusil furent même tirés sur les personnes qui accompagnaient le général, aucune ne fut atteinte heureusement.

Il était impossible que le maréchal laissât impuni cette espèce de guet-apens. Il fit venir les troupes qui étaient restées au camp, et, avec celles de Lamoricière, il prit l'offensive. Il commanda à ses bataillons un demi-tour à droite, les forma en échelon sur celui du centre et les dirigea sur l'ennemi. La cavalerie conduite par Yussuf aborda la fameuse garde noire, la rejeta sur notre infanterie qui la fusillait sans pitié. Ce combat fut court, mais 300 cadavres marocains restèrent sur le terrain.

Le maréchal conduisit sa colonne à Ouchda où il laissa, le 19 juin, un bataillon du 3e léger et alla camper à quelque distance.

Guennaoui, après deux aventures malheureuses pour ses armes, avait été remplacé par un ami particulier d'Abd-el-Kader, le kaïd Sidi Hamida, sous les ordres du parent de l'empereur, Sidi el Mahmoun, et les troupes marocaines étaient campées à peu de distance du camp français. Des circonstances ayant conduit le maréchal à déplacer son camp, celui des marocains suivit. Le maréchal ne cherchait pas une affaire; mais l'occasion lui était trop bien présentée pour qu'il n'en profitât pas. Comme après l'entrevue avec le général Bedeau, les Marocains suivaient la colonne française en décrivant un demi-cercle ; à un moment favorable,

Bugeaud fit faire une volte-face, poussa en avant, et en un instant toute l'armée marocaine avait fui.

Le maréchal avait besoin pour ses opérations ultérieures d'un port sur la côte. Le plus voisin est celui de Djemma Ghazaout, qui n'offre pas un abri bien sûr dans tous les temps, mais qui nous était cependant indispensable à cause de sa proximité ; c'est là que nous avons fondé Nemours, à 30 kilomètres de Lalla-Maghnia. Le maréchal fit ouvrir la route qui passe par la ville arabe de Nedroma et le col de Bab-Thaza. Il resta un mois dans ces contrées, surveillant le vaste camp marocain dont le fils d'Abd-er-Rhaman avait pris le commandement.

Le prince de Joinville, avec son escadre, venait de bombarder Tanger. Cette opération se liait aux revendications que notre chargé d'affaires devait présenter à Abd-er-Rhaman. Le prince avait annoncé son action au maréchal Bugeaud et il ajoutait « qu'il se portait à l'ouest sur Mogador dont il projetait de prendre possession ». Ces actions maritimes n'étaient pas du goût des Anglais, qui redoutaient de nous voir prendre pied dans le Maroc, et volontiers ils nous eussent suscité des difficultés, au moins diplomatiques. Pour seconder l'action du prince, le maréchal Bugeaud n'avait plus à hésiter, et bien qu'on lui eût fait observer de Paris que le drapeau français n'avait pas été directement insulté et qu'il n'y avait pas lieu de déclarer la guerre, il agit de façon à ne pas laisser impunies les fourberies de l'armée marocaine.

Dans la journée du 12 août, le maréchal avait donné toutes ses instructions. Le soir un punch offert par les officiers de chasseurs d'Afrique et de spahis aux officiers des quatre escadrons de chasseurs et hussards,

arrivés de France dans la matinée, avait produit dans tout le camp une grande animation et beaucoup de gaieté. Un véritable jardin avait été formé avec des lauriers roses et des lentisques; une grande illumination était faite avec le secours de toutes les bougies qu'on avait pu se procurer.

Le maréchal avait bien voulu honorer de sa présence cette réunion. Il aimait dans ces occasions à parler à cœur ouvert aux officiers, et il ne lui déplaisait pas de faire connaître ses vues et de développer les moyens de les réaliser. Dans cette circonstance, il fut de la meilleure humeur, il était même très expansif. « Après-demain, mes amis, s'écria-t-il de sa voix forte, sera une grande journée, je vous en donne ma parole. Avec notre petite armée de 6,500 baïonnettes et 1,500 chevaux, je vais attaquer l'armée du prince marocain qui, d'après mes renseignements, s'élève à 60,000 cavaliers. Je voudrais que leur nombre fût double, triple, car plus il y en aura, plus leur désordre et leur désastre seront grands. Moi j'ai une armée, lui n'a qu'une cohue : je vais vous expliquer mon ordre d'attaque. Je donne à ma petite armée la forme d'une hure de sanglier; entendez-vous bien? La défense de droite c'est Lamoricière, la défense de gauche c'est Bedeau, le museau c'est Pélissier et moi je suis entre les deux oreilles. Qui pourra arrêter notre force de pénétration? Ah! mes amis, nous entrerons dans l'armée marocaine comme un couteau dans du beurre. Ma seule crainte, c'est qu'elle ne nous attende pas. »

Il n'en fallait pas plus pour enflammer tous les auditeurs. Une heure après ces paroles circulaient dans tout le camp et tout le monde avait la fièvre d'impatience.

Chaque jour le maréchal ordonnait un fourrage. Tout ou partie de la cavalerie, appuyée par de l'infan-



Yussuf.

terie. allait couper les blés, l'orge et les herbes nécessaires pour nourrir les chevaux et les bêtes de somme.

Les Marocains qui nous observaient étaient habitués à cette opération. Le 13 août le fourrage se fit comme d'habitude ; toute l'armée y prit part et, à la tombée de la nuit, au lieu de rentrer au camp, elle resta sur place. Défense expresse avait été faite d'allumer un feu et même de fumer. Chaque cavalier tenait son cheval par la bride.

A minuit l'armée était sur pied. Elle prit sa marche vers l'Isly où elle arrivait le 14 à 6 heures du matin. Les sinuosités de la rivière exigèrent de la passer une deuxième fois et ce passage fut disputé par les Marocains ; mais l'ordre de marche ne fut pas un instant dérangé, malgré la largeur du lit de la rivière et la difficulté des berges.

L'armée se trouvait sur un plateau en face du camp marocain, au milieu duquel on remarquait une grande agitation. C'était le moment de faire vite et énergiquement.

Après quelques salves d'artillerie bien dirigées, qui augmentèrent encore la confusion, le maréchal fit précipiter le mouvement en avant de son infanterie et il lança sa cavalerie. Quel spectacle ! C'était un moment de haute lutte qui devait décider du succès : chasseurs d'Afrique, spahis et les escadrons de cavalerie arrivés la veille étaient sous les ordres de Yussuf et du colonel Tartas ; ils piquèrent droit sur la tente du fils d'Abd-er-Rhaman, renversant tout sur leur passage et sabrant impitoyablement la garde noire et l'infanterie marocaine. Notre infanterie, qui pour le moment a des ailes, arrive sur le terrain qu'elle trouve couvert déjà de morts et de mourants et dont elle prend définitivement possession, pendant que l'ennemi affolé fuit dans toutes les directions, abandonnant artillerie,

tentes, bagages, munitions, provisions, jusqu'à la tente-palais du fils de l'empereur et le fameux parasol, insigne de l'autorité.

Le grand coup avait été frappé d'un seul jet; mais quelques actions latérales n'étaient pas aussi heureuses. Le colonel Morris, du 2e chasseurs, avait eu à agir sur notre droite et il était aux prises avec une masse de cavaliers indigènes, hors de proportion avec les 5 à 600 chasseurs qu'il commandait. Par des charges successives, il tenait les assaillants à distance, mais cela ne pouvait durer. Heureusement un officier vint prévenir le général Bedeau de ce qui se passait et aussitôt un bataillon de zouaves, un de chasseurs à pied et un du 15e léger furent envoyés au pas gymnastique pour prêter appui à cette vaillante cavalerie. Quelques tentatives des Marocains pour reprendre l'offensive furent sans résultat. Chaque fois ils furent chargés par notre cavalerie. En quelques heures cette immense population, qui couvrait le camp marocain, avait disparu dans toutes les directions et le prestige de cette armée était trop sérieusement atteint pour pouvoir se relever de longtemps.

Le butin que fit l'armée était considérable. Beaucoup de soldats avaient ou un cheval, ou de belles armes, ou un drapeau. Le luxe de l'Orient se déployait dans ce camp, où le fils de l'empereur avait hautement annoncé son programme : nous battre et s'étendre après sur le territoire algérien pour prendre possession de Tlemcen et d'Oran. Il nous laissait, au contraire, toutes ses richesses ; son armée était en déroute il nous abandonnait environ 12 à 1,500 cadavres sur le champ de bataille et beaucoup de prisonniers. Nous n'avons eu que 250 hommes tués ou blessés,

chiffre relativement minime pour une action aussi sérieuse.

Le 15 août le prince de Joinville bombardait Mogador et s'emparait de cette ville.

L'intervention d'Abd-er-Rhaman dans les affaires d'Algérie lui portait ainsi un grave préjudice. Il perdait deux villes et son armée était réduite à l'impuissance.

Le moment était venu d'obtenir toutes les satisfactions; mais la diplomatie anglaise, jalouse, veillait : elle obtenait du ministère que nous ne ferions, sur aucun point de l'empire du Maroc, rien qui ressemblât à une occupation ou à un commencement de conquête, et, sur ces éléments, MM. de Glacksberg et de Nyons adoptèrent, le 10 septembre, la convention, appelée la convention de Tanger, ratifiée le 7 octobre : convention qui ne changea rien à ce qui avait existé, puisqu'elle ne reçut jamais d'application, même pour la détermination des frontières.

On pouvait espérer que l'armée aurait un peu de repos après tant de fatigues; il n'en fut rien. Les récents combats de Kabylie, à Taourgha et à Ouarez Eddin, la soumission des Flissas qui en avait été la conséquence ne devait pas durer. Ben Salem, bien qu'il eût été honni par les Kabyles qu'il avait abandonnés, n'en avait pas moins repris sur eux toute son autorité et de nouveau il avait recommencé la lutte, dès qu'il nous sut engagés dans l'ouest. Il était soutenu par le chef kabyle Bel-Kassem-Ouled ou Kassi. Le général Comman, qui commandait à Dellys, voulut tout d'abord réprimer l'agitation. Il ne disposait que de peu de troupes, mais il comptait sur leur énergie. Ses 1,500 hommes appartenaient au 53e et au 58e régi-

ment de ligne et, avec eux, il eut à soutenir un combat difficile, un des plus sérieux que nos troupes aient eu en Algérie, tant par les difficultés du terrain que par le nombre de Kabyles que notre petite colonne eut à combattre. En quelques heures, nous eûmes 150 blessés, dont 17 officiers, et 26 morts. Les Kabyles en avaient un plus grand nombre; mais c'était néanmoins un échec dont il fallait tirer vengeance au plus tôt.

Le maréchal se rendit donc dans le pays avec quelques renforts, auxquels vint se joindre la colonne du général Comman, et le 28 octobre il entra chez les Flissas. Ceux-ci furent très fâcheusement impressionnés en sachant qu'ils avaient devant eux le maréchal qui avait eu raison des forces marocaines. Leur vigueur s'en ressentit et quelques heures suffirent au maréchal pour disperser un rassemblement qui se présentait avec une grande détermination. Après cette affaire les Flisset-el-Bahr et les Beni-Djennad firent leur soumission et pour la garantie ils nous laissèrent des otages.

Le maréchal, après cette expédition, partit pour la France où il entrait avec le titre de duc d'Isly qu'il venait de recevoir avant son embarquement, le 16 novembre 1844. Le général Lamoricière prit le gouvernement de l'Algérie.

CHAPITRE XVI

Bou-Maza. — Combat chez les Ouled Younes. — Tentatives de Bou-Maza contre Orléansville. — Il est battu dans différents combats et disparaît. — Incendie des grottes du Dahra. — Retour de Bou-Maza. — Départ du maréchal Bugeaud pour la France. — Lieutenant-colonel de Montagnac. — Sidi Brahim. — Capitaine Dutertre. — Lieutenant Marin. — Réapparition de Bou-Maza.

L'année 1844, qui avait vu se passer tant d'événements importants, pouvait à bon droit être considérée comme devant porter ses fruits, mais il n'en fut rien. L'Algérie est le pays de l'imprévu. On ne sait pas où peut s'arrêter l'erreur d'un peuple ardent et fanatisé. Aucune leçon ne lui sert; sa foi est si vive qu'elle lui fait entrevoir un lendemain meilleur que la veille. « Dieu le veut ainsi, dit-il dans le revers, mais demain il décidera autrement et nous sera favorable. » Aussi les exploiteurs, les rusés qui ont peu de foi et beaucoup d'audace profitent-ils de ces soumissions naïves pour s'élever au-dessus du vulgaire et s'éclairer d'une auréole toujours fort lucrative. Nous allons voir surgir un de ces rusés personnages qui nous a tenus en haleine longtemps et a fini par jouir en France d'une certaine célébrité qui ne paraissait même pas l'étonner. Je veux parler de Bou-Maza (l'homme à la chèvre), comme nous l'appelions, à cause de son nom qui veut dire chèvre.

Bou-Maza, d'assez basse extraction, était fort intelligent. Instruit dans une zaouia, où il se livra à une vie

ascétique, édifiant maîtres et disciples par ses pratiques religieuses, il acquit une sorte de célébrité et, quand il se crut assez fort, il demanda au chef de la zaouia de prononcer sur lui les paroles sacramentelles qui devaient lui donner la puissance. Son existence de combattant fut toute une épopée, remplie des incidents les plus variés et souvent les plus tragiques. Il connaissait toutes les ruses et les mettait en pratique. Mais il serait trop long d'entrer dans des détails; je ne ferai que suivre les événements en signalant les nombreux combats que nos troupes eurent à livrer.

L'entrée en scène de Bou-Maza fut marquée par une ruse assez grossièrement ourdie et qui tourna contre les acteurs. Le commandant Vinoy occupait le camp de Sidi-bel-Abbès, aujourd'hui riante petite ville qui a sa gare de chemin de fer, ses belles rues, ses boulevards; il faisait souvent des reconnaissances avec la légion étrangère qu'il commandait. Le 30 janvier 1845, des Arabes se présentèrent en bande recueillie et psalmodiant des prières; ils s'arrêtèrent devant la sentinelle et demandèrent à parler au commandant du camp, qu'ils savaient dehors avec sa troupe. Devant cette attitude humble, la sentinelle consentit à laisser entrer quelques-uns des solliciteurs, mais voulut s'opposer à l'entrée d'un grand nombre. Un coup de pistolet tua sur place ce malheureux soldat naïf. Aussitôt les Arabes sortent des armes de dessous leurs vêtements et tuent les soldats surpris et accourus sans armes à la première détonation. Mais nos hommes prennent leurs fusils, ripostent; on ferme la barrière du camp et bientôt les 58 Arabes entrés ne sont plus que 58 cadavres. Mais nous avions eu 6 tués et 36 blessés dont 3 officiers. On avait tiré un coup de

canon qu'avait entendu le commandant Vinoy et quand il rentra au camp il trouva les femmes et les enfants des Arabes qui avaient compté sur un grand butin et les fit prisonniers.

Bou-Maza avait déjà parcouru l'Ouarensenis, prêchant partout la guerre sainte et excitant les populations à la révolte, bien qu'Abd-el-Kader essayât encore, de son côté, de rallier à lui les tribus terrorisées par les coups successifs frappés en 1844. Mais Abd-el-Kader était comme interné dans le Maroc, surveillé par les colonnes de Lamoricière, Cavaignac, Gery, et Bou-Maza était rentré dans notre cercle. Il se présenta d'abord dans un pâté de montagnes appelé le Dahra. C'était peut-être encore une préméditation. Il voulait, en cas de succès, se faire admettre comme le *madhi*, le *moul es saa*, car une prophétie le concernant dit que « le Moul es Saa vaincra les infidèles avec les soldats du Dahra », et Bou-Maza recherchait un succès pour revendiquer les bénéfices de cette prophétie. Il l'obtint et ce succès ne contribua pas peu à le populariser.

Bou-Maza se rendit d'abord chez les Ouled-Younes. Aussitôt le colonel de Saint-Arnaud, qui avait succédé au général Cavaignac à Orléansville, se porta contre Bou-Maza; le général de Bourjolly quitta dans le même but Mostaganem et le commandant Canrobert partit de Tenez avec le 5e bataillon de chasseurs à pied. Bou-Maza fut battu sans hésitation. Mais quelques actes de cruauté des Arabes mirent le comble à l'irritation de nos soldats et les préparèrent à des actes de représailles et de vengeance qui ne sont pas dans nos mœurs.

Deux soldats du 5e bataillon de chasseurs, qui avaient

été pris pendant l'action, furent conduits le soir sur un rocher en vue de notre bivouac et furent brûlés



Chasseur d'Afrique.

vifs. Quelques jours après une autre atrocité fut

commise : le commandant Canrobert avait été obligé de dégarnir le petit camp des Gorges pour se rendre chez les Ouled-Younes; des Arabes conduits par notre caïd des beni Henni se présentèrent, sans attirer l'attention des quelques hommes laissés pour la garde du blockaus. Immédiatement ils mirent le feu partout; les hommes eurent à peine le temps de gagner le blockaus, mais la fille d'une cantinière, pauvre enfant d'une douzaine d'années, ne put y arriver et elle fut égorgée sous les yeux de sa mère.

Je ne cite ces faits que parce qu'ils précédèrent l'incendie des grottes du Dahra, dont les arabophiles ont pris texte pour ternir la réputation du commandant de la colonne et même du gouverneur, sans savoir que ni l'un ni l'autre n'avaient voulu le résultat qui a dépassé toutes les prévisions.

Bou-Maza a eu au début quelques succès faciles sur de petites fractions de nos troupes ou sur des tribus soumises et il pouvait espérer des résultats qui le grandiraient dans l'esprit des masses; mais il fut battu chez les Ouled-Younes. Il tenta ensuite l'enlèvement d'un convoi sur la route d'Orléansville; puis, abordé par le commandant Canrobert, il fut fort maltraité au combat d'Aïn-Mera, et pour ne pas se présenter, après cet insuccès, aux tribus du Dahra, il se porta sur le Chéliff où il prêcha la guerre sainte. Le 28 avril il tenta un coup de main sur Orléansville, dépourvu de défenseurs depuis longtemps, mais qui heureusement venait de recevoir un bataillon du 64e. Bou-Maza fut repoussé et, malgré des échecs répétés, son prestige restait toujours le même.

Le maréchal Bugeaud vint alors diriger, en personne, les opérations des différentes colonnes commandées

par les généraux Bourjolly et Reveu et les colonels Saint-Arnaud et Lamirault. Bou-Maza quitta alors le Chéliff, où il était traqué, et revint chez les Ouled-Younes, où le colonel Saint-Arnaud le rejoignit aussitôt, le battit complètement et le força à chercher un refuge dans l'Ouarensenis. Sur sa route il fut attaqué par nos Arabes alliés, conduits par le kalifa Sidi-Laribi et par l'agha du Sendjès. Dans sa fuite, il fut abandonné par le plus grand nombre de ses partisans et dut rester assez longtemps caché dans les montagnes.

C'était une accalmie pendant laquelle le maréchal rentra à Alger, laissant au colonel Pélissier, au général Reveu et au colonel Saint-Arnaud le soin d'opérer le désarmement des tribus du Dahra, et de conduire leurs opérations de façon à se rencontrer à jour fixe chez les Ouled-Riah, qui formaient la tribu la plus rebelle et dont le territoire, parsemé des fameuses grottes, était le plus favorable à la défense. Nous savions déjà, par l'exemple du général Cavaignac, combien la répression est difficile, dans ces pays à grottes. Lui-même avait été forcé en 1845 d'employer, chez les Sbeah, le moyen que le colonel Pélissier employa chez les Ouled-Riah.

C'est le 17 juin, qu'après bien des pourparlers, et après avoir vu deux parlementaires reçus à coups de fusil, le colonel se décida à forcer l'abandon des grottes par la raréfaction de l'air au moyen de l'incendie de broussailles à l'entrée. Nous ne pouvons que signaler le fait, mais nous pouvons ajouter aussi qu'il y a souvent de dures nécessités à la guerre et qu'il est impossible aux personnes qui sont loin du théâtre de l'action de les apprécier comme il convient, surtout quand il s'agit d'adversaires qui ne connaissent que les moyens

violents et prennent pour des actes de faiblesse tout ce qui porterait le cachet de la générosité.

Le général Bedeau, qui avait été remplacé dans son commandement de Tlemcen par le général Cavaignac, venait d'arriver dans la province de Constantine. Son premier soin fut d'arrêter un commencement d'insurrection qui se produisait dans l'Aurès, à l'instigation du bey Achmet, ancien bey de Constantine, qui ne se consolait pas de sa déchéance, et ne cessait de soulever les populations en sa faveur.

Le 1er mai 1845, à la tête de 5,000 hommes, le général se mit en marche, parcourut toutes les vallées de l'Aurès, luttant partout avec avantage. Il parvint jusqu'à Kranga-Sidi-Nedji qui ferme la vallée de l'Oued-el-Arab à son débouché dans le Sahara. Après deux mois de marche à travers les montagnes, toutes les populations demandèrent l'aman. D'autres colonnes aux ordres des colonels Herbillon et Regeau parcouraient en même temps les pays voisins, avec des résultats pacifiques.

Mais bientôt Bou-Maza, que nous avons vu réfugié dans l'Ouarensenis, presque solitaire, va reprendre la campagne. Il apparaît dans la vallée du Chéliff et ses premiers actes sont des cruautés sur deux de nos agahs. Il en rencontre un sur la route de Mazouna et lui-même le tue d'un coup de sabre ; il fait tuer l'autre dans un marché.

De nouveau nos colonnes se mirent à sa recherche et, après l'avoir entrevu, elles perdirent encore sa trace. Cet homme insaisissable avait le talent de ne se produire qu'à son heure.

Quelques mois après, des bruits, en circulation, le disaient dans les montagnes du Zeccar ; des colonnes

légères s'y rendirent par trois points. Bientôt des Arabes nous amenèrent un jeune illuminé qu'ils disaient être Bou-Maza ; c'était un affilié à la même confrérie religieuse que grisaient les succès du maître. Il fut jugé, condamné et fusillé.

En même temps, un autre exalté se présentait chez les Flittas comme le choisi de Dieu pour l'extermination des infidèles et il trouvait encore créance. Son succès fut même assez grand pour nécessiter le déplacement du général Bourjolly qui, avec sa faible colonne, eut beaucoup de peine à résister et dut même, un jour, le 22 septembre, opérer une retraite prudente, appuyée par des charges successives de cavalerie dans une desquelles le lieutenant-colonel Berthier des chasseurs perdit la vie.

Le 4 septembre, le maréchal Bugeaud s'embarquait à Alger pour la France; il laissait l'intérim au général Lamoricière qui allait avoir à supporter des douleurs et à tirer des vengeances éclatantes. C'est, en effet, durant ce mois de septembre que se produisirent les événements les plus tristes de cette période de la conquête. Ils furent précédés de l'assassinat de quelques-uns de nos officiers des affaires arabes et, après ces exploits, Abd-el-Kader, qui sentait l'importance des coups qui le frappaient successivement, chercha dans la ruse quelques moyens de relever son prestige.

Le général Cavaignac était convenablement renseigné et ses mesures étaient prises autant que lui permettaient ses faibles ressources. Il n'avait, pour toute la division de Tlemcen, que le 8ᵉ bataillon de chasseurs et un escadron du 2ᵉ hussards à Nemours; le 41ᵉ régiment de ligne et le 10ᵉ bataillon de chasseurs à Lalla Maghnia ; les zouaves, le 15ᵉ léger, 2 escadrons de chasseurs et

le reste des hussards à Tlemcen, Sebdou et la frontière. Prévoyant que l'orage viendrait du côté des Traras, il s'y porte le 22 septembre. Notre bivouac n'était pas bien bon pour la défense ; ce que voyant, les Kabyles vinrent nous y attaquer avec fureur, et il fallut des charges énergiques pour les repousser. Dans l'une d'elles, fut tué le commandant Péraguay, vieux sergent de l'île d'Elbe, qui était arrivé au terme de sa carrière militaire et qui eut la gloire, comme il le disait, de mourir les armes à la main.

Pendant ce temps, se passait, à quelque distance de la colonne, un drame qui a jeté un crêpe de deuil sur toute l'armée et on peut dire sur la France; le drame de Sidi-Brahim, appelé de ce nom, bien que ce marabout ne fût le théâtre que du dernier acte de ce drame. Il est trop connu pour qu'il soit besoin de l'exposer longuement; disons seulement qu'Abd-el-Kader, depuis sa sortie du Maroc, avait pu rétablir son autorité sur les tribus de la frontière; qu'il y avait encore de nombreux partisans, avec lesquels il espérait prendre une revanche. Pour cela, usant de ruse, il avait envoyé au lieutenant-colonel de Montagnac qui commandait à Djemma-Ghazaout (Nemours) le 8e bataillon de chasseurs et un escadron du 2e hussards, des Arabes, supposés alliés, pour prévenir qu'Abd-el-Kader, avec une faible escorte, devait passer dans les environs de Bab-el-Thaza, col situé près de Nedroma. Alléché par l'espérance d'une prise heureuse, le colonel se mit en route avec 350 chasseurs à pied et 60 hussards seulement. Il estimait ces forces suffisantes parce que les Arabes qui étaient venus implorer son secours disaient qu'ils avaient tout à craindre et qu'ils se joindraient à lui.

Le colonel Montagnac se laissa persuader par des demandes réitérées et il arriva jusque près du marabout de Sidi-Brahim. Ayant vu, à distance, des cavaliers arabes qui lui furent désignés comme le groupe principal, il les fit charger; mais il fut entouré par des cavaliers embusqués et tous ses hommes succombèrent successivement.

Il y eut là des prodiges de valeur ignorés.

Quelques débris purent rejoindre la compagnie de carabiniers qui était restée au camp avec les bagages. Celle-ci gagna le marabout Sidi-Brahim où elle s'enferma. Tous ces hommes avaient fait le sacrifice de leur vie, mais ils voulaient prolonger la lutte le plus possible; ils prirent leurs mesures en conséquence. Leur défense fut héroïque. Mais que dire du capitaine Dutertre, déjà grièvement blessé, et amené par ordre d'Abd-el-Kader pour dire à son collègue Géraux, enfermé dans le marabout, de se rendre. Loin de se conformer à l'injonction de l'émir, Dutertre crie : « Mon cher Géraux et vous tous mes camarades, on m'enjoint de vous dire de vous rendre, je vous supplie au contraire de vous défendre jusqu'à la mort, j'attends la mienne pour la prière que je vous adresse. » Il fut en effet exécuté sur place. Quel souvenir l'histoire doit garder d'une pareille conduite !

N'ayant plus de munitions, mourant de faim et de soif, les quelques chasseurs du marabout firent une sortie désespérée après trois jours d'une lutte héroïque. Ils suivaient les crêtes dans la direction de Djemma-Ghazaouet ; malheureusement pour eux, ils virent dans le ravin un filet d'eau sur lequel ils se précipitèrent malgré les exhortations de leurs officiers, le capitaine de Géraux et le lieutenant Chapedelaine. Pendant ce

temps, les Arabes dirigèrent sur eux un feu meurtrier qui en tua un grand nombre, dont le capitaine de Géraux et le lieutenant Chapedelaine, 12 hommes seulement rentrèrent à Nemours le 25 septembre. Mon camarade Rozagutti, médecin aide-major au 8e bataillon, a été tué dans cette circonstance.

Après ce succès facile, Abd-el-Kader allait en avoir un plus facile encore. Un détachement de 200 convalescents était parti de Tlemcen, pour se rendre à Aïn-Temouchen, sous le commandement du lieutenant Marin, du 15e léger. M. Cabasse, jeune médecin, aujourd'hui médecin-major en retraite à Bourbonne, accompagnait ce détachement. On était près d'arriver au but quand des cavaliers nombreux fondirent sur nos soldats dont, il faut le dire, le premier mouvement fut la résistance avec les munitions à leur disposition. Mais le chef, dont le passé militaire s'était honoré par plusieurs belles actions, oublia, en cette circonstance, ce qu'il devait à sa position ; il ne vit dans la différence du nombre qu'un sacrifice inutile ; il voulut sauver la vie de ses soldats et s'offrit en holocauste à Abd-el-Kader, s'il lui garantissait la vie de ses hommes. Ce n'était pas l'avis du plus grand nombre qui aurait voulu une lutte possible, mais Marin avait traité avec Abd-el-Kader et d'un mot avait déchiré tout son passé irréprochable. Il n'y a pas à juger cette conduite, elle a rempli tout le monde d'indignation (1).

(1) M. Cabasse nous a raconté combien sa présence avait été utile aux prisonniers français chez Abd-el-Kader, ainsi qu'aux Arabes malades et blessés ; il pansait les blessures, soignait les malades, soutenait le moral de tous ; il n'a pas eu connaissance du meurtre des prisonniers, il avait été écarté avec les autres officiers, il fut rendu avec Courby de Cognor et d'autres prisonniers [illegible]ntre [illegible] ancs. Nous parlerons plus tard de ce marché.

Abd-el-Kader, voyant que la ruse lui avait servi, aurait voulu tenter du même moyen dans d'autres circonstances. Le caïd des Ghosels essaya d'entraîner le colonel Gagnon, du 2e hussards, avec quelques escadrons, dans un guet-apens bien préparé; mais la prudence du lieutenant-colonel Tremblay, des affaires arabes, fit échouer le projet. Une autre fois, des agahs et des caïds à notre solde avaient formé le projet d'assassiner Cavaignac, qui marchait ordinairement en tête de sa colonne; mais les traîtres furent dénoncés, et Cavaignac, sans rien changer à ses allures, les fit adroitement envelopper par une compagnie de voltigeurs qui s'en emparèrent et les conduisirent garrottés à Lalla-Maghnia.

On n'a pas su ce qu'ils étaient devenus....

A Sebdou, le commandant Billon, le lieutenant Dombasle et quatre ordonnances sont assassinés dans un guet-apens. C'était le commencement d'une nouvelle insurrection qu'il importait de combattre au plus tôt. Aussi le général Lamoricière, gouverneur par intérim, fit la plus grande diligence pour se porter dans la province d'Oran, au défilé de Bab-Taza, où il rejoignit le général Cavaignac. Le 9 octobre, ils étaient en face d'Abd-el-Kader, qui avait retrouvé des cavaliers et des fantassins nombreux et occupait le pays des Traras, où se trouve une fort belle fontaine, appelée Aïn-Kebira et où nous établîmes notre bivouac. Cavaignac prit aussitôt des dispositions de combat avec le 41e, les zouaves et le 15e léger. Mac-Mahon à la tête de son régiment (le 41e) enleva toutes les positions avec la plus grande vigueur et les Arabes prirent la fuite aussi vite qu'ils purent; leur agglomération était si grande sur certains points qu'il aurait été possible de faire un

16

grand carnage. Mais Lamoricière donna ordre de rallier le camp. Peut-être perdions-nous là une bonne occasion de châtier, comme elle le méritait, une tribu qui n'a jamais gardé la foi jurée et qui, même après cet acte de clémence, était encore disposée à ne céder qu'à la force.

L'émir abandonna, comme toujours, les tribus qu'il poussait contre nous au moyen de ses réguliers et les Traras vinrent demander un pardon sur lequel ils n'osaient compter.

Bou-Maza venait de reparaître du côté du Dahra et chez les Flittas. Dans une razzia il fit un gros butin sur une tribu alliée, celle d'El-Aribi, et le colonel Tartas, bien qu'il n'eût à sa disposition que 250 chasseurs, se mit à sa poursuite, l'atteignit et battit aisément les goums trop chargés de butin pour pouvoir combattre.

Dans une autre circonstance, chez les Flittas, poursuivi par le général de Bourjolly, Bou-Maza reçut une blessure assez grave, mais qui ne l'empêcha pas de se présenter le 18 octobre, devant Mostaganem, d'où il fut repoussé par le colonel Mélinet.

Le maréchal Bugeaud, en présence des complications survenues un peu partout, mais surtout dans l'Ouest, était rentré en Algérie. Le 15 octobre il arrivait à Alger; cinq jours après il était à Milianah.

Par suite de l'idée qu'il se faisait de la marche d'Abd-el-Kader qui, traqué dans l'Ouest, devait vraisemblablement se montrer au centre et peut-être gagner l'Est, le maréchal choisit pour sa résidence d'observation Teniet-el-Had, d'où il dirigea ses nombreuses colonnes sur tous les points où il leur était possible de rencontrer Abd-el-Kader. Nous avions alors 14 colonnes en marche : Bedeau venait de rentrer sur la frontière du Maroc, et outre

Lamoricière et Cavaignac, il y avait Comman à Blidah; Saint-Arnaud, à Orléansville; Canrobert à Tenez; Bourjolly à Mostaganem; Eynard avec un corps sur le Chéliff; Yussuf circulait de Tiaret à Teniet-el-Had; Marey à Boghar; d'Arbouville de Sétif à Médéah.

Malgré cette grande activité déployée par nos troupes, l'émir nous échappait sans cesse; une seule fois il faillit être pris par le général Yussuf (le 23 décembre), il ne put échapper qu'en nous abandonnant presque tous ses bagages. Il fut encore sur le point de tomber au pouvoir de Lamoricière, et pour se soustraire à ces poursuites multipliées il se jeta dans l'Est, où il chercha un refuge chez son beau-père, Ben-Salem, Bey du Sébaou, comme Jugurtha s'était réfugié chez son beau-père Bocchus; mais, plus heureux que Jugurtha, Abd-el-Kader ne fut pas livré par son beau-père.

Le maréchal s'établit alors sur le haut Chéliff pendant que ses lieutenants continuaient à pacifier les tribus et que le lieutenant-colonel Canrobert poursuivant Bou-Maza qui s'était de nouveau manifesté dans le Dahra.

Après les fatigues inouïes de ces campagnes incessantes, les deux généraux Comman et Géry moururent: cette dernière perte était particulièrement sensible à l'armée.

CHAPITRE XVII

Colonne surprise par la neige au Bou-Taleb. — Abd-el-Kader en Kabylie. — Le général Blangini. — Le général Camou contre Abd-el-Kader. — Les généraux Yussuf et Camou poursuivent l'émir. — Insurrection à Tlemcen. — Massacre des prisonniers français. — Combat dans le Dahra. — Création d'Aumale. — Massacre d'un convoi de malades chez les Yaya-ben-Thaleb-Razzia de cette tribu. — Rachat de prisonniers français.

L'année 1846 s'ouvrit par une catastrophe que rien ne pouvait faire prévoir, parce qu'elle est le fait des éléments. Le général Levasseur, qui avait à arrêter une révolte développée dans le Hodna, où un fanatique, Si Saad, venait de se produire, dirigea sur ce point une petite colonne de 2,500 hommes. Il eut promptement raison des tribus en rébellion et battit deux fois Si Saad. Il rentrait à Sétif, en traversant les montagnes du Bou-Taleb, lorsque, le 2 janvier, une tempête de neige surgit, accumulant la neige au col que la colonne devait traverser et interceptant les communications. Le froid était si intense que les hommes étaient presque incapables de mouvement. Après de grands efforts, le général put ramener sa colonne à Sétif, mais nos pertes avaient été plus grandes que dans le combat le plus meurtrier : nous perdions environ 250 hommes, dont le plus grand nombre était mort, le reste était mutilé. Les Arabes en avaient recueilli sous leurs tentes et les ont ramenés plus tard à Sétif.

Des événements de ce genre, mais moins graves, se sont produits plusieurs fois dans les montagnes et dans les hauts plateaux.

Nous avons vu que le maréchal avait pris des dispositions pour fermer à Abd-el-Kader la province de Tittery, où il aurait pu trouver un abri pendant que nos colonnes parcouraient la région de l'Ouest. L'émir déjoua toutes les combinaisons. Il tourna la position que nous occupions et, gagnant l'Est en passant par le Sud, il se réfugia en Kabylie chez Ben-Salem, auquel il amenait des renforts utiles. De la Kabylie du Sebaou, où il se trouvait, il pouvait de nouveau se porter en une journée dans la Mitidja, tuer, incendier à quelques lieues d'Alger et jeter de nouveau la terreur dans le pays. Le maréchal le comprit de suite, il quitta sa position sur le Chéliff, pour se porter à Boghar et donna des ordres à ses chefs de colonnes.

Abd-el-Kader continuait son système de razzia sur les tribus qui nous étaient soumises; il venait de razzier les tribus kabyles de l'Isser. Le général Blangini, informé, sortit aussitôt de Dellys et lui reprit la plus grande partie de son butin. En même temps, le général Gentil, par une marche de nuit, surprit le camp des Arabes et si, au lieu de donner des ordres au son du clairon et des tambours, il fût arrivé en silence, le résultat eût pu être incalculable. Il fut tel, malgré cette erreur, que l'ennemi prit la fuite, abandonnant tout le camp et ce qu'il renfermait. Abd-el-Kader s'échappa sur un cheval nu.

Pour se procurer de nouvelles ressources, l'émir gagna la province de Tittery et razzia les tribus entre Boghar et Bérouaguia, au Sud de Médéah. Mais le colonel Camou, qui se trouvait dans cette région, se mit à sa poursuite avec 2 bataillons d'infanterie sans sac, 2 obusiers de montagne et 150 cavaliers, sous les ordres du colonel de Noue. Deux heures après il attei-

gnait Abd-el-Kader, qui fut si vigoureusement chargé que ses cavaliers eurent grand'peine à défendre les chameaux porteurs des palanquins occupés par les femmes et ceux qui portaient les richesses. La lutte fut courte, mais sanglante pour les Arabes. On signalait 110 cadavres de réguliers laissés sur le terrain; 250 chevaux sellés et bridés; plus de 1,000 chameaux et 2,000 têtes de bétail restèrent en notre possession. Nous n'eûmes que quelques hommes touchés parmi les cavaliers du goum qui nous accompagnait. Il en est toujours ainsi quand on ne laisse pas aux Arabes le temps de tirailler. Avec eux la poursuite énergique est le meilleur moyen d'éviter leurs coups.

Le général Yussuf, qui se trouvait à Aïn-Oussera, continua avec le colonel Camou la poursuite. Il ne perdait pas les traces des Arabes, les forçait à marcher toujours sans camper nulle part. Enfin il les joignit un matin après une marche de nuit et les mit en pleine déroute : Abd-el-Kader se sauva avec peu de cavaliers. Les bagages qui lui restaient, après les prises que nous avions déjà faites, quelque temps auparavant, tombèrent entre nos mains avec environ 800 mulets. Mais en fuyant, les Arabes avaient fait feu sur deux prisonniers qui les suivaient depuis Sidi-Brahim : MM. Lacoste, du bureau arabe de Tiaret, et Lévy, interprète militaire; l'un et l'autre moururent.

Après ces événements, Abd-el-Kader se réfugia au Maroc, poursuivi par le colonel Renault.

On sait que Bou-Maza, qui avait disparu après sa blessure, s'était réfugié dans l'Ouarensenis; le général Pélissier d'un côté, les colonels Eynard et Canrobert dans le bas Dahra, parcouraient cette région montagneuse pour en obtenir la soumission; le pays pa-

raissait disposé au calme; les Beni Zeroual seuls voulaient résister en s'enfermant dans leurs grottes; mais au bout de quelques jours ils se souvinrent des Ouled-Riah et se soumirent. Le colonel Canrobert avait eu des engagements heureux qui avaient préparé cette soumission. Le général Pélissier et le colonel Eynard se portèrent dans l'Ouarensenis.

Nous ne pouvons qu'indiquer en quelque sorte ces opérations successives et si multipliées, bien que chacune méritât une mention détaillée, ne fût-ce que pour montrer les rudes travaux auxquels notre brave armée d'Afrique a été soumise. On n'appréciera jamais assez haut les qualités de ces braves gens qui ne sont poussés à bien faire, à se sacrifier même, par aucun autre mobile que celui du devoir. J'ai vécu longtemps au milieu d'eux, dans ces rudes années d'épreuves. Ma qualité de médecin militaire me mettait en rapport avec eux, dans leurs souffrances comme dans leur enthousiasme, et je les ai toujours admirés!

Il semblait vraiment qu'à un agitateur qui perdait de son prestige dût en succéder un autre, et on ne sait ce ce qui doit le plus étonner, ou de voir ces fanatiques nombreux surgir de tous les côtés, ou de voir les populations assez naïves, pour ne pas dire stupides, répondre à tous ces appels. Pendant que se passaient les événements que je viens de raconter, un certain Sidi-el-Fadel, illuminé qui se disait le prophète, ressuscité pour expulser les chrétiens, faisait porter à Tlemcen, au général Cavaignac, une lettre dans laquelle il lui intimait l'ordre de se retirer de la ville. Le cavalier porteur de cette lettre était entré dans Tlemcen, puis dans l'hôtel du général et il errait dans les corridors, lorsqu'il fut questionné par le commandant Bazaine.

Cet envoyé s'était mis d'abord en relation avec la djemma de Tlemcen et avec la population dans laquelle il avait produit une grande fermentation. Il avait annoncé qu'il ne courait aucun danger et que la terre s'entr'ouvrirait pour engloutir tous les chrétiens s'il lui était fait le moindre mal.

Il n'était pas possible d'hésiter. On fit pendre l'envoyé au Mechouar, en vue de tout le monde, après l'avoir promené par la ville et annoncé le motif de la pendaison.

El-Fadel, sur ces entrefaites, se présentait en forces devant Tlemcen. Il avait 1,000 à 1,200 fantassins et 7 à 800 cavaliers. Le général Cavaignac le fit attaquer le 14 mars par sa petite colonne (15ᵉ léger, 10ᵉ chasseurs à pied, zouaves, 2ᵉ hussards). La lutte fut plus chaude qu'on ne devait s'y attendre, tant le fanatisme était grand. Mais enfin les Arabes prirent la fuite en nous abandonnant 80 cadavres. El Fadel ne fit que cette apparition.

Nous entrons dans la période lugubre du drame final : celle des massacres. L'émir perd son pouvoir; ceux qui le suivent sont affamés; l'empereur marocain sait qu'il a des prétentions sur ses États et il le fait surveiller sans relâche. Avec le désespoir qui s'empare de lui, Abd-el-Kader perd même le sentiment de tout ce que se doit un homme qui a joué un grand rôle. Il aurait pu nous en imposer par une noble générosité, en nous rendant, sans conditions, nos soldats prisonniers; il en ordonna le meurtre. C'est une tache sur sa vie, et je comprends qu'on ait trouvé hors de propos l'engouement dont l'émir a été l'objet et les honneurs dont on l'a comblé...

Le 25 avril, on sépara les officiers des soldats. Les

premiers furent envoyés dans un camp voisin où, disait-on, on les invitait à une fête et les derniers restèrent par groupes dans les gourbis qu'ils occupaient et sous la garde d'un nombre supérieur de soldats réguliers et de Kabyles descendus des montagnes. Vers mi-



Spahis.

nuit, à un signal donné, le massacre commença. Quelques rares victimes échappèrent, entre autres le clairon Rolland qui a fourni des détails.

Mais je ne veux pas m'arrêter sur ce sanglant événement. Abd-el-Kader s'en est toujours défendu en reje-

tant la faute sur Ben Thamy. Je suis sûr que personne n'aurait osé prendre une pareille responsabilité sans l'ordre du maître. Il paraît pourtant démontré que Bou-Medine, plus généreux et plus humain, avait maintes fois proposé à Abd-el-Kader de rendre les prisonniers sans conditions, ou de les échanger contre un nombre égal de prisonniers Arabes, détenus aux îles Sainte-Marguerite. Abd-el-Kader avait refusé.

Une des causes déterminantes du massacre paraît être dans la mésintelligence qui existait alors, et surtout depuis la bataille d'Isly, entre l'empereur du Maroc et l'émir. Le maréchal Bugeaud négociait avec l'empereur la rentrée des prisonniers; celui-ci les aurait volontiers fait enlever pour les rendre au maréchal. Abd-el-Kader qui en fut informé prit alors ses mesures pour ne pas donner à l'empereur cette satisfaction ; de là l'ordre du massacre ou au moins un désintéressement tel qu'il laissait au cruel Ben Thamy le soin de se débarrasser de personnes encombrantes et qui pouvaient être l'occasion d'un conflit.

Dans toutes les provinces, il y avait, à cette époque, des combats renouvelés : les 22 et 23 avril, un lieutenant de Bou-Maza qui remplaçait ce chériff, empêché par sa blessure, attaquait à Sidi-Kalifa, dans le Dahra, le lieutenant-colonel Canrobert, mais il ne pouvait rien contre la résistance intelligente et opiniâtre du colonel et de sa troupe. Il fut forcé à la retraite, nous abandonnant beaucoup de morts et en emportant davantage.

Le général Pélissier, dans l'ouest du Dahra, avait amené aussi des soumissions. Il en était de même dans le Djebel-Amour et chez les Ouled-Naïls; aussi, à la fin de mai, les colonnes Blangini, Camou et Yussuf

rentraient à Alger, celle-ci avec 500 chevaux que les Ouled-Naïls avaient fournis et qu'avaient montés les zouaves durant la marche.

C'est à cette époque que le colonel Ladmirault avec un bataillon de zouaves s'établit à *Ksour-Gozlan*, appelé depuis Aumale, dans la Kabylie, au pied du Djébel-Dirah.

Dans ce temps d'agitation religieuse, toutes les parties du territoire avaient leur chérif. La province de Constantine elle-même, ordinairement si tranquille, avait aussi le sien, El-Hassenaoui, des Nememchas. Il travaillait depuis quelque temps les populations, qui restaient sourdes à sa voix. Le général Randon, informé de ces menées, se dirigea alors avec sa colonne composée surtout de cavalerie (5e hussards, spahis et chasseurs d'Afrique) et un régiment de la légion étrangère, sur Tebessa pour, de là, pénétrer chez les Nememchas, foyer des intrigues. Une circonstance malheureuse empêcha la réalisation de ce programme.

Nous avions des malades en petit nombre, mais nous ne pouvions nous en embarrasser pour pénétrer chez les Nememchas ; aussi, de Tebessa, le général les dirigea sur Guelma, sous l'escorte d'une dizaine de spahis et d'un petit goum des Yaya-ben-Taleb. Le caïd de ce pays était avec nous et nous garantissait le passage de notre convoi. J'avais reçu l'ordre d'accompagner les malades ; mais au moment du départ, un autre aide-major, mon camarade Castelli, de la légion étrangère, m'informa qu'il venait d'être désigné, sur sa demande, et je reçus, en effet, contre-ordre. Le convoi partit dans le milieu du jour, il pénétra dans le pays accidenté des Yaya-ben-Taleb, où l'attendait une bande de fanatiques qui tomba à l'im-

proviste sur cette petite troupe presque sans défense. Tous les malades furent égorgés, la plupart des spahis tués, deux seuls furent gardés par les Arabes et nous furent rendus plus tard.

Deux jours après, le général Randon fit irruption dans le pays, et, bien que la tribu se fût réfugiée dans une partie rocheuse, d'un accès difficile, appelée Dyr, les spahis y firent un grand carnage, et les soldats de la légion étrangère, qui trouvaient attachés aux haïcks des femmes, des boutons, des patiences, des boîtes à graisse, provenant de leurs camarades, furent impitoyables, ils tuèrent avec acharnement. Comme médecin aux spahis, j'ai vu de près toutes ces choses sinistres et j'ai compris que l'irritation s'empare du soldat quand il voit que la trahison a présidé au massacre. Le soldat n'est cruel que dans ces occasions. On le voit toujours bon, bienveillant et surtout humain, dans les circonstances où la lutte s'engage entre hommes valides et armés pour leur défense.

Quand nous avons traversé le champ du massacre pour rendre les derniers devoirs aux victimes, nous les avons trouvées dépouillées et déjà mangées par les vautours, qui ne s'envolèrent à notre approche que devant les coups de fusil.

Quelques jours après, El-Hassenaoui, avec des contingents puisés chez les tribus frontières de Tunis, les Kroumirs, les Ouled-Kriards et même des Tunisiens, vint nous attaquer à midi dans notre camp. « C'est le moment, avait-il dit à ses Arabes, où les Français font la sieste et sont comme engourdis, vous en aurez facilement raison. » Mais nous ne leur laissâmes pas le temps d'approcher. Le capitaine Dieu, tué plus tard comme général à Solferino, vint donner l'ordre au lieutenant-

colonel Boyer des spahis de monter à cheval sans sonnerie. Deux minutes après tous les spahis étaient à cheval et nous abordions les bandes qui fuirent à notre approche.

Toute l'Algérie était plus ou moins agitée. Bien que des coups terribles eussent été portés à Abd-el-Kader, il est certain que son prestige se serait encore relevé si on lui en eût laissé le temps ; celui de Bou-Maza ne s'était pas amoindri. Il avait rendu hommage à Abd-el-Kader et ne demandait qu'à joindre ses efforts aux siens. Mais l'émir ne voyait pas sans jalousie une influence parallèle à la sienne et même rivale et il ne traitait pas Bou-Maza comme celui-ci l'aurait désiré. Aussi prit-il la résolution de le quitter et de rentrer dans le Dahra, où sa lutte pied à pied contre les troupes du colonel Saint-Arnaud et du lieutenant-colonel Canrobert lui avait donné une certaine célébrité. Mais avant il parcourut le pays pour recruter des partisans ; il alla même chez les Ouled Naïls.

Ainsi les grands agitateurs avaient encore leurs quartiers généraux particuliers : Bou-Maza à Chellala, Abd-el-Kader dans le Maroc, Ben Salem dans l'oued Sebaou et le Djurjura et Bel Kassem ou Kassi chez les Beni Raten : ils n'attendaient qu'une occasion favorable.

Après l'horrible massacre des prisonniers à la Deïra, il restait encore les officiers que par un reste de respect on n'avait pas voulu traiter aussi cruellement. Des propositions d'échange contre des Arabes prisonniers et surtout en faveur de 15 Arabes, détenus aux îles Sainte-Marguerite, et nominativement désignés, avaient été plusieurs fois renouvelées, mais n'avaient pas été acceptées par l'autorité française. C'est en désespoir de voir aboutir ces propositions que les pri-

sonniers conçurent la pensée de se racheter eux-mêmes avec leurs propres ressources. Ils firent, à cet effet, des ouvertures à Hadj-el-Abib, qui était chargé de la surveillance des intérêts financiers d'Abd-el-Kader. Cette proposition parut pouvoir être suivie. La somme exigée était d'abord de 60,000 fr : on descendit à 40,000 fr., et, sur les observations que le rachat ne pouvait être opéré que par les ressources personnelles des prisonniers, on convint de la somme de 6,100 douros d'Espagne dont la valeur est un peu supérieure à la pièce de 5 francs française.

Cette négociation avait duré plus de deux mois, sans doute parce qu'Abd-el-Kader était fort éloigné du lieu où se trouvaient les prisonniers et qu'il était nécessaire d'avoir son avis sur la marche de l'opération.

Quand la décision fut prise, le commandant Courby de Cognord demanda par lettre au gouverneur espagnol de Mélila, de vouloir bien mettre cette somme à la disposition des prisonniers; le gouverneur ne la possédant pas fit passer la demande au général d'Arbouville, commandant à Oran. Le 2 novembre, celui-ci réunit la somme et appela le commandant du *Veloce*, ainsi qu'un officier de son bord pour aviser au moyen de faire parvenir la somme au gouverneur de Mélila.

L'officier du *Véloce* était M. Durande, enseigne de vaisseau, qui accepta la mission de se rendre à Mélila et d'entreprendre ce que la situation comportait. Le gouverneur ne crut pas pouvoir l'autoriser à rester dans la ville, mais il accepta de se mettre au lieu et place de M. Durande et il lui donna un reçu de la somme déposée. De suite, il en avisa M. de Cognord, par un émissaire arabe, qui prit un moyen ingénieux pour s'introduire auprès des prisonniers. Il simula une

maladie et vint demander des soins au Dr Cabasse. Au moment où le médecin lui prenait la main, il lui glissa un billet du gouverneur annonçant la possession de la somme.

Pour pouvoir communiquer le billet à M. de Cognord, Cabasse fit attendre son prétendu malade, sous prétexte de préparer un médicament qu'il enveloppa dans un papier qui contenait la réponse au gouverneur. Elle était ainsi conçue : « Votre lettre du 18 nous cause la plus grande joie; conservez par devers vous la somme, nous espérons d'ici à peu de temps être dirigés près de votre ville et pouvoir vous témoigner l'expression de notre parfaite reconnaissance. »

Quelques jours après, les prisonniers furent, en effet, rapprochés de Mélila et campèrent à deux journées de marche de cette ville, à Aïn Zorah.

M. Durande, pour accomplir sa mission, avait frété une balancelle qui naviguait sous pavillon espagnol; il resta quelque temps dans le port de Mélila à surveiller l'apparition d'un feu, signal convenu avec les Arabes qui amenaient les prisonniers; puis il longea la côte jusqu'à la pointe de Bastinga, qui était le lieu désigné pour l'échange. Il s'était muni de l'argent. Des Arabes ne tardèrent pas à se montrer ; ils firent savoir que les prisonniers n'étaient qu'à quelques lieues; on leur répondit qu'ils étaient attendus et que l'argent se trouvait dans la barque. Les prisonniers arrivèrent bientôt; un premier groupe fut remis contre la moitié de la somme; le second suivit aussitôt contre l'autre moitié. Il y avait dix hommes et une femme, prisonnière depuis huit ans. Le lieutenant Hillairin était mort la veille de la délivrance.

Les captifs entrèrent à Mélila pour remercier le gou-

verneur et le lendemain ils firent voile pour Djemma Ghazaouet.

Ce qui venait de se passer n'était pas ignoré des Arabes du voisinage : aussi avaient-ils projeté de rentrer en possession des prisonniers. A cet effet, des barques montées par des Kabyles se détachèrent du rivage et se préparèrent à l'attaque; mais ils avaient compté sans les armes qui se trouvaient à bord et surtout sans deux petits pierriers dont M. Durande fit faire une décharge à petite distance.

Les Kabyles n'en demandèrent pas davantage.

A Djemma Ghazaouet, la plus cordiale réception attendait les délivrés : un seul manquait à cette fête de famille, c'était le lieutenant Marin. Il avait été rendu avec ses compagnons de captivité, mais il n'osait pas paraître, accablé par le regret de s'être rendu sans combat.

Le *Veloce* arriva bientôt à Djemma. Ce bâtiment avait été mis à la disposition de M. Alexandre Dumas. Ce charmant homme avait voulu donner, non seulement avec son merveilleux esprit, mais avec tout son cœur, des témoignages de sympathie à nos pauvres prisonniers. M. Dumas, dans un livre intéressant, intitulé *Le Veloce*, a fait une description de la scène du rachat des prisonniers. Elle reproduit avec une grande vérité toutes les phases de cette négociation.

En dehors des combats prévus et préparés, il s'en présentait bien souvent que les circonstances produisaient. Un surtout est à signaler, parce qu'il est en quelque sorte comme une vengeance de Sidi Brahim.

Les troupes étaient occupées aux travaux de la route de Djemma Ghazaouet à la frontière marocaine; les Msiras, croyant avoir facilement raison de ce ruban de

soldats, armés de pioches, sur une étendue de plusieurs kilomètres, se ruèrent sur eux; mais ceux-ci se



Abd-el-Kader.

groupèrent et firent bonne contenance. Ayant trouvé des armes et des objets provenant du massacre de

Sidi Brahim, ils se précipitèrent sur les Arabes avec rage ; ils ne firent aucun quartier, malgré les propositions de soumission. Le général Cavaignac, qui avait eu le temps d'accourir avec une petite colonne en observation dans le voisinage, coupa la retraite aux Arabes en fuite et les accula à la mer. On porte à 500 le nombre de ceux qui y périrent.

L'année 1846 avait effacé la triste impression qu'avait produite l'année 1845. Abd-el-Kader, qui avait encore eu, à cette époque, une lueur d'espérance, l'avait perdue ; la plupart des tribus, qui jusque-là lui étaient restées fidèles, l'avaient quitté, comme les Harrars, les Maknas, les Hamyans-Cheragas, les Djaffras. Les plus dévoués, jusqu'aux derniers jours, l'avaient abandonné : il restait à l'émir fort peu de cavaliers mal montés et quelques centaines de fantassins.

Dans la province de Constantine, le commandant de Saint-Germain, parti de Biskra avec sa colonne, châtia les Nememchas, centre de l'agitation provoquée par el Hassenaoui, que nous avons vu attaquer les colonnes du général Randon et massacrer un convoi de malades.

CHAPITRE XVIII

Soumission des Kabyles et de leurs chefs. — Bou-Maza fait sa soumission. — Expédition chez les Ouled-Sidi-Cheicks. — Le gouverneur en Kabylie. — Rentrée en France du maréchal Bugeaud. — Le duc d'Aumale est nommé gouverneur. — Préliminaires de la reddition d'Abd-el-Kader. — Massacre des Hachems et des Beni-Amer. — Reddition d'Abd-el-Kader.

Nous touchons au dénouement. Dans le cours de l'année 1847, l'armée verra ses efforts persévérants ré-

compensés par son triomphe sur tous les ennemis qu'elle a eu à combattre.

Mais il y avait encore quelques coups de collier à donner un peu partout.

Le 13 janvier au matin, malgré la neige, le général Cavaignac quittait Tlemcen dans la direction de Sebdou, et après bien des feintes pour tromper l'ennemi, tombait à l'improviste sur les douars des Ouled-Nahr et des Hamiam-Garabas, où il faisait des prises considérables. De là il passa chez les Trarars, qui ne se souvenaient déjà plus des promesses qu'ils avaient faites quelques mois auparavant au général Lamoricière.

Dans l'est, les soumissions arrivaient en grand nombre. Ce fut d'abord celle des tribus aux environs de Bougie, qui faisaient, en réalité, depuis longtemps le blocus de cette place. Douze ou quatorze tribus kabyles se soumirent du même coup avec leur chef Mohamed-ou-Ameziam. Ben-Salem, notre ennemi particulier, le kalifa d'Abd-el-Kader dans la Kabylie septentrionale, se soumit lui-même le 17 février, et un peu après, son exemple fut suivi par Bel-Kassem ou Kassi, autre fanatique absolument convaincu.

Enfin Bou-Maza, qui s'était réfugié dans l'est, et avait soulevé les Beni-Klader et les Ouled-Djellal, fut battu par les colonnes du colonel Herbillon et du commandant Saint-Germain, et, désespérant de remporter jamais aucun avantage sur nos troupes, il prit le parti de se soumettre aussi.

Sa soumission est entourée d'une certaine grandeur. Il se présenta chez le kaïd des Ouled-Younès, dans le Dahra. Celui-ci était employé avec quelques cavaliers à recueillir les impositions, quand il vit Bou-Maza pénétrer dans sa tente. « Retire-toi, lui dit le kaïd, tu as

amassé assez de maux sur nos têtes. » Et les cavaliers étaient encore tellement sous le joug du chériff qu'ils lui auraient volontiers baisé le pan du burnous. « Il n'est plus question de guerre, dit Bou-Maza : Dieu ordonne que la lutte cesse, conduis-moi auprès du chef d'Orléansville. » Des cavaliers conduisirent Bou-Maza chez le colonel de Saint-Arnaud. En le voyant, Bou-Maza lui dit avec cette dignité arabe souvent si noble : « J'ai fait pour notre indépendance tout ce que je pouvais faire, tu es celui contre lequel j'ai le plus lutté, c'est à toi que j'ai voulu me rendre. »

Bou-Maza avait 25 ans. C'était l'Arabe dans toute son énergie de race; un Numide rusé et audacieux. Il s'était fait lui-même et avait eu beaucoup de succès avec des moyens médiocres. Il fut envoyé à Paris, où pendant longtemps il fut le lion de la capitale; il éveillait de nombreuses sympathies, et avait de grands succès.

Le terrain se déblayait dans le Tell. Le gouverneur en profita pour envoyer une colonne dans l'extrême sud. Elle partit le 1er avril 1847 sous les ordres du général Cavaignac : c'était une colonne composée surtout de cavalerie (6 escadrons) et de 3 bataillons d'infanterie avec de l'artillerie. Le colonel Mac Mahon du 41e commandait l'infanterie et le colonel Gagnon, du 2e hussards, la cavalerie. Cette colonne pénétra dans le sud par la région des chotts (chott Gharbi et chot el Cheurgui) et atteignit les oasis, peu nombreuses, au sud de la province d'Oran et qui relèvent toutes des Ouled-Sidi-Cheick. Elle rencontra d'abord Assela, puis Tiout; plus au sud-ouest Magrar-Tatatani, Magrar-Foukani et Sefra, enfin Sefissifa. C'est la région dans laquelle eurent à agir nos colonnes à la poursuite de

bandes de Bou-Amema en 1882. Ce fut une course fatigante mais sans combats. Les oasis furent peu ou



Cavaignac.

pas défendues. A la fin de mai la colonne rentrait à Tlemcen.

Le maréchal Bugeaud, qui avait sans doute déjà prémédité sa rentrée en France, désirait mettre la dernière main à son œuvre, en amenant la soumission de la Kabylie du Djurjura et, à cet effet, il voulait réaliser le projet dont il avait tant entretenu ses officiers.

Le 7 mai, il quittait Alger pour se rendre en Kabylie, bien que de Paris on n'eût pas autorisé cette campagne. Chemin faisant, il prit les troupes d'Aumale et, avec sa colonne, il s'avança sans tirer un coup de fusil jusqu'aux Beni-Abbès. Sur sa route il avait été accueilli et avait reçu des soumissions. Mais les Beni-Abbès comptaient sur leurs montagnes et sur leur courage, car ils avaient résisté avantageusement aux Turcs. Mais le maréchal savait sa guerre de montagnes. Il avait été informé des attaques nocturnes dans lesquelles excellent les Beni-Abbès et il prit de telles dispositions qu'ils furent victimes de leurs propres attaques. Le lendemain, 16, à la pointe du jour, huit bataillons sans sacs, avec de l'artillerie de montagne, furent disposés en trois colonnes, qui se soutenaient réciproquement, et escaladèrent les crêtes rocheuses au sommet desquelles se trouvent les villages des Beni-Abbès qui furent opiniatrément défendus, mais que les Kabyles durent abandonner successivement. Un dernier village (Azzou) fut un centre de résistance, mais il céda comme les autres, et les Kabyles, découragés et convaincus de notre supériorité, demandèrent l'aman. Nous avions eu dans cette affaire 51 hommes tués ou blessés, dont 5 officiers.

Des Beni-Abbès à Bougie, c'est-à-dire dans un pâté de montagnes élevées et difficiles, le maréchal reçut la soumission, renouvelée, de toutes les tribus; puis il se

rendit à Alger, et le 30 mai, il adressa à l'armée et aux colons ses adieux. Il ne devait plus revenir en Algérie.

Son ordre du jour à l'armée est du 5 juin 1847.

Le général de Bar prit le gouvernement par intérim, pendant l'absence du général Bedeau qui conduisait une colonne dans la Kabylie entre Mila et Collo.

Le 11 septembre, le *Moniteur officiel* contenait la nomination du duc d'Aumale au gouvernement de l'Algérie, en remplacement du maréchal, duc d'Isly, et le 5 octobre, le prince débarquait à Alger.

Des événements importants, conséquence de la lutte opiniâtre qui avait été poursuivie pendant plusieurs années, allaient se produire. Abd-el-Kader était toujours à Aïn-Zorah, dans l'impossibilité de rentrer en Algérie, dont la frontière était surveillée. Il conçut l'audacieux projet de renverser Abd-er-Rhaman, et il cacha si mal ses desseins que l'empereur les connut et fut amené à augmenter l'effectif de ses camps. Abd-el-Kader tenta cependant de les attaquer par la ruse, en y lançant pendant la nuit des chameaux enduits de poix à laquelle on avait mis le feu. Cette ruse fut dénoncée, et l'émir se rabattit sur un deuxième camp qu'il attaqua avec fureur et où il fit de nombreuses victimes.

La guerre était ainsi ouverte entre Abd-el-Kader et le Maroc ; aussi Abd-er-Rhaman fit-il massacrer les Hachems et les Beni-Amer qui s'étaient réfugiés un an avant au Maroc et qui revenaient à la deïra d'Abd-el-Kader, pensant trouver de nouveau l'émir en pleine puissance. C'était un coup fatal à l'émir. Il appartenait à la tribu des Hachems et cette tribu tout entière payait de son existence le dévouement qu'elle lui avait toujours montré.

Le 19 novembre, un des frères d'Abd-el-Kader, Sidi-

Mustapha, vint faire sa soumission. Le 21, la deïra, poursuivie par les Marocains, put traverser la Moulouïa sur les bords de laquelle s'engagea un combat opiniâtre, dans lequel plus de la moitié des fantassins réguliers et la meilleure partie des cavaliers de l'émir furent tués. Néanmoins la deïra put traverser l'oued Kis et s'arrêta sur le territoire de l'Algérie, où les Marocains cessèrent leur poursuite.

Il était évident qu'Abd-el-Kader livrait sa deïra aux Français et que lui-même allait chercher un refuge où il pourrait, du côté du désert; mais Lamoricière, qui pressentait ce qui allait se passer, avait disposé ses colonnes mobiles, commandées par Cavaignac, Renault, Mac-Mahon pour garder toutes les issues et forcer l'émir à se rabattre dans la partie voisine de la mer.

Un passage était surtout recommandé à sa surveillance : c'est celui du col de Kerbous, où le général avait posté 20 spahis, qui s'étaient dépouillés de leur burnous rouge et ne gardaient que le burnous blanc des Arabes; ils étaient commandés par le lieutenant Bou-Krouïa.

Arrivé au col de Kerbous, à minuit, Bou-Krouïa distingua, malgré l'obscurité et la pluie, quelques cavaliers qu'il repoussa à coups de fusil auxquels ils répondirent. Un poste de spahis du voisinage vint au feu en sonnant la charge. A cette sonnerie Abd-el-Kader, qui était parmi les cavaliers, reconnut qu'il était devant des troupes françaises et il fit demander à envoyer des parlementaires. Bou-Krouïa y consentit et se rapprocha de l'émir pour causer avec lui. Celui-ci lui remit l'empreinte de son cachet, apposé sur une feuille de papier; il demandait ainsi l'aman.

Le général Lamoricière, en possession de cette

pièce, envoya à l'émir le cachet du bureau Arabe de Tlemcen que le commandant Bazaine portait avec



Mac-Mahon.

lui. Abd-el-Kader fut encore hésitant pendant toute la journée; cependant le soir Bou-Krouïa revint avec une

lettre de l'émir dans laquelle il demandait « une parole française » (selon son expression) et à être envoyé à Saint-Jean-d'Acre ou à Alexandrie, ce qui lui fut promis.

Le lendemain 23, le colonel Montauban, du 2e chasseurs d'Afrique, se trouvait à Sidi-Brahim, où arriva bientôt le général Lamoricière. Il reçut Abd-el-Kader et le fit diriger sur Nemours, où se trouvait le prince qui reçut la déclaration de soumission de l'émir. Celui-ci, conformément à l'usage, remit le cheval de gadaa, formalité qui avait, dans la circonstance, quelque chose de très émotionnant.

Après une revue que le prince venait de passer, Abd-el-Kader qui était à cheval, entouré de ses fidèles de la dernière heure, mit pied à terre et remit au prince son propre cheval en lui disant : « Je vous offre ce cheval, le dernier que j'ai monté. C'est un témoignage de ma gratitude ; je désire qu'il vous porte bonheur. — Je l'accepte, dit le prince, comme un hommage rendu à la France dont la protection vous couvrira désormais comme signe de l'oubli du passé. »

Le duc d'Aumale, dans son rapport au ministre de la guerre, dit en post-scriptum : « Je crois devoir ici mentionner une circonstance en apparence peu importante, mais très significative aux yeux des indigènes. Abd-el-Kader vient de me remettre un cheval en signe de soumission : c'est un acte de vasselage vis-à-vis de la France, c'est la consécration publique de son abdication. »

Avec ce chef entreprenant et audacieux, la nationalité arabe perdait de son prestige et de sa force ; Abd-el-Kader savait grouper tous les éléments, les souder l'un à l'autre dans un but élevé ; lui vaincu, l'antagonisme entre les tribus allait se réveiller. Nous les retrouverons unies chaque fois qu'il s'agira de marcher

contre les envahisseurs et les infidèles, mais les forces ne seront plus organisées et disciplinées. Néanmoins la perte d'Abd-el-Kader n'a pas été le dernier acte de nos opérations militaires. Nous allons les continuer un peu partout, et comme toujours les Arabes seront dociles à toutes les excitations faites au nom d'un prétendu prophète dont ils ne se donnent jamais la peine de vérifier les qualités.

Abd-el-Kader fut conduit avec sa famille et ses serviteurs à bord du *Solon*. Le 25 décembre, il entrait en rade de Mers-el-Kebir et prenait le même jour passage pour Toulon à bord d'une frégate (l'*Asmodée*).

CHAPITRE XIX

La république en Algérie. — Prise de l'ancien bey de Constantine dans l'Aurès. — Nos colonnes parcourent le pays.

La révolution de 1848 eut du retentissement en Algérie, dans la population civile surtout. A cette époque, la majeure partie de cette population préférait l'agitation à la stabilité, parce que les chances augmentent quand la surveillance diminue et que l'ordre est troublé, par quelques circonstances fortuites. De même que pendant l'orage on voit les flots salis, troublés et portant à la surface des détritus et des immondices, de même dans beaucoup de nos villes d'Algérie on vit une population inférieure surgir et s'imposer, prétendant à tout et abreuvant de vexations les personnes devant qui elle se courbait quelques jours auparavant. A Alger cette tourbe vociférait sur la place du gouvernement;

elle exigeait le renversement de la statue du duc d'Orléans; elle préparait déjà les moyens d'exécuter son odieux projet, lorsque des sous-officiers et des soldats qui, comme ils le disaient, « avaient donné leur sou pour élever ce monument », s'interposèrent et firent rentrer sous terre tous ces tapageurs, qui se taisent sitôt qu'ils sont en présence de quelqu'un qui leur répond.

A Bône, je fus plusieurs fois témoin de scènes déplorables; quelques perturbateurs, gens sans valeur, abusaient de la patience de l'autorité qui ne voulait user d'aucun moyen violent et attendait que cette effervescence se calmât; mais il fallut envoyer les mutins à Alger pour que les autres rentrassent dans l'ombre.

Ce qu'il y avait de fâcheux dans cette agitation de la rue, c'est que les Arabes comprenaient qu'il se passait en France des choses extraordinaires; que l'ordre était troublé, et que peut-être il y avait pour eux une occasion favorable de se manifester. Ils savaient que les princes avaient quitté Alger; que le roi de France était en exil et que la république était le nouveau gouvernement. Ils faisaient avec ce mot un calembourg très significatif pour eux. Ne pouvant pas dire *répu*, ils disent *rebou*, *blique* devient pour eux *beylic* et en associant les syllabes ils font *reboubeylic* qui veut dire « ils renversent le Beylic », ce qui était absolument exact, le Beylic étant pour eux le gouvernement.

Donc la révolution en France amenait une certaine agitation chez les Arabes, surtout au sud de Médéah et dans la Kabylie. Aussi, pour éviter son développement, le général Marey se porta chez les Ouled-Naïls; le général Pélissier, qui commandait à Oran, s'établit chez les Beni-Ouragh ; le colonel Mac-Mahon continua à occuper notre frontière de l'ouest, et le colonel Can-

robert, commandant supérieur de Bathna, parcourait l'Aurès pour forcer Achmet-Bey à se soumettre.

Cet ancien bey de Constantine était un drapeau, autour duquel se groupaient de nombreux mécontents, qui n'attendaient qu'une circonstance favorable. Plusieurs fois déjà nous avions tenté de nous emparer du vieux bey, mais il nous avait toujours échappé dans ces montagnes difficiles de l'Aurès, où il s'était retiré.

Du temps des Romains, l'Aurès était déjà la région où se réfugiaient les agitateurs. C'est avec les gens de l'Aurès que la reine Kahina battit Okba-ben-Nasseur, le conquérant de l'Algérie. Il était donc important de s'emparer du bey Achmet. A cet effet, deux colonnes furent dirigées contre lui : une partant de Biskra, avec le commandant Saint-Germain, une autre de Bathna, sous le commandement du colonel Canrobert. Persuadé que cette fois il ne pouvait échapper, le bey envoya des propositions de soumission au commandant de Saint-Germain, qui les renvoya au colonel Canrobert.

Les dispositions avaient été prises de telle façon qu'aucune issue ne restait aux partisans du bey. La colonne Canrobert avait trouvé dans sa marche de grandes difficultés, surtout pour passer de la vallée de l'Oued-Abdi dans celle de l'Oued-Abiod, et pour gagner la gorge de l'Amar-Kraddou, où était l'ennemi. Aussi le colonel donna à sa troupe un repos de trois heures, dont elle avait le plus grand besoin, puis il se remit en marche. Au moment du départ, le lieutenant Delor, chef du bureau arabe qui avait été envoyé en avant, amena deux chefs arabes, envoyés du bey, qui en apportaient une lettre dans laquelle il disait : « La destinée m'est contraire et je dois m'incliner devant la volonté de la Providence. Mais,

tout en m'inclinant devant elle, je la remercie de m'avoir envoyé un noble officier français à qui je puisse remettre dignement mes armes; fatigué de courir à l'aventure et n'ayant plus les moyens suffisants de me défendre, je viens te présenter ma soumission, à laquelle je ne mets pour condition que le respect à mes femmes. »

Ces conditions furent acceptées, et quelques instants après, l'ancien bey de Constantine se présentait avec ses bagages et des palanquins occupés par ses femmes.

Il fut envoyé à Alger, où le général Charron avait remplacé plusieurs gouverneurs qui s'étaient succédé : Changarnier avait succédé à Cavaignac; il avait été remplacé par le général Charron. En sept mois l'Algérie avait eu 5 gouverneurs, y compris le duc d'Aumale.

Dans l'ouest de l'Algérie, nos troupes n'étaient pas inactives. Le colonel de Mac-Mahon exécuta une razzia heureuse sur les Hamyans-Garabas; mais sa colonne eut beaucoup à souffrir de l'excessive température et surtout du sirocco. Elle éprouva beaucoup de pertes par ces influences imprévues, contre lesquelles on ne peut rien.

Le général Camou avait affaire en même temps aux Beni-Zoug-Zoug et aux Beni-Menad que des fanatiques parcouraient, prêchant la révolte. Leur nombre fut un moment si grand que de tous les points on en voyait surgir. Il semblait que la chute de Bou-Maza et d'Abd-el-Kader eût donné de l'audace à des intrigants qui n'auraient pas osé se produire durant l'existence de ces deux maîtres. Aussi notre présence était-elle nécessaire partout pour réprimer toute insurrection, à mesure qu'elle se produisait.

Pendant que nos colonnes opéraient avec le général Pélissier dans le sud et dans l'ouest, nous étions conduits de nouveau à pénétrer dans la Kabylie. Muley-Mohamed, lieutenant de Bou-Maza, voulait être chef à son tour. Il prêcha pour son compte personnel ; mais il comprit qu'il n'aurait pas de succès et fit sa soumission le 3 octobre au commandant d'Aumale. Un autre « maître de l'heure » se produisit dans le Chéliff, se donnant comme Bonaparte le grand. On s'étonne de voir ce nom invoqué par les Arabes ; la raison en est dans les légendes et les traditions qui, de l'Égypte, sont venues en Algérie, comme en tous les pays musulmans. Les conteurs de profession entretiennent souvent leurs auditeurs du récit des Croisades et surtout des hauts faits de Bonaparte.

CHAPITRE XX

Insurrection dans la Kabylie. — Plusieurs colonnes parcourent le pays. — Le général Blangini chez les Guechtoula. — Le colonel Canrobert chez les Beni-Yala et les Beni-Melikeuch. — Prise de Sameur, d'Adjila et Akbou. — Le chériff Si-bou-cif décapité. — Préliminaire du siège de Zaatcha. — Bou-Zian. — Attaque de Zaatcha par le colonel Carbuccia. — Sa retraite. — Combat de Seriana ; mort du commandant de Saint-Germain. — Le général Herbillon à Zaatcha. — Attaque de la Zaouia le 7 octobre. — Travaux de siège. — Assaut du 20 octobre. — Retraite, arrivée des colonnes de Sétif (de Barral) et d'Aumale (Canrobert), celle-ci est frappée par le choléra. — Assaut de Zaatcha, 20 octobre. — Prise de Narah par le colonel Canrobert.

On pourrait presque dire qu'une seconde période s'ouvre dans l'histoire militaire de l'Algérie. Les géné-

raux qui ont eu la grande part dans les campagnes des années précédentes ont presque tous quitté la vie militaire pour la vie politique; plusieurs, qui s'étaient distingués dans les combats, ont trouvé la mort dans les rues de la capitale : Négrier, Duvivier, etc., d'autres y ont été blessés. Parmi ces derniers, plusieurs eurent la douleur de l'exil. Tous avaient quitté le théâtre de leurs nombreuses actions de guerre. Ils étaient remplacés par des émules qui avaient puisé à leur école les saines traditions. C'était ce que l'on a appelé le second ban de l'armée d'Afrique qui avait combattu longtemps sous les ordres du premier, avait pu profiter de l'expérience acquise et imprimer à son tour une heureuse direction : les Pélissier, les Canrobert, les Mac-Mahon, les Herbillon, etc., étaient de ce nombre.

Il leur restait encore beaucoup à faire.

Bien qu'Abd-el-Kader eût quitté la scène, l'Algérie n'avait pas la tranquillité qu'on aurait pu espérer, après les succès éclatants qui avaient préparé la reddition de l'émir. Des intrigants surgissaient encore partout; puissants d'un jour, ils n'offraient aux populations aucune garantie sérieuse, et pourtant ils étaient toujours écoutés et toujours suivis.

Au commencement de l'année, une insurrection éclata dans la petite Kabylie : elle suscita l'intervention du général de Salles, entre El-Arouch et Collo où s'agitait le chérif Ahmet-ben-Yamina. Ce soulèvement avait pour prétexte la concession qui venait d'être faite à un particulier de terres prises aux Arabes dans la vallée de la Saf-Saf. Dans la Kabylie de la province d'Alger le général Daumas dut intervenir chez les Beni-Selim. Trois colonnes, aux ordres des généraux Herbillon, de Constantine; de Salles, de Sétif, et Saint-

Arnaud, d'Alger, opérèrent conjointement dans une partie de la Kabylie sans grands résultats; leurs opérations produisirent une soumission qui ne fut qu'é-



Canrobert.

phémère. Nous avions eu pourtant de nombreuses pertes : dans un seul combat nous eûmes 5 officiers tués.

Au centre du massif du Djurjura, nous fûmes conduits à des opérations plus importantes, plus sérieuses, surtout chez les Guechtoula. Le général Blangini y commandait une colonne dont la plus grande force résidait dans les zouaves du colonel Canrobert, en garnison à Aumale.

Le 19 mai, elle campait à Bordj-Boghni, où elle était attaquée, dans le défilé de Sidi-Rhaman, par de nombreux Kabyles appartenant aux Guechtoula. Le colonel Canrobert fut chargé de les refouler avec ordre de ne pas dépasser la crête des montagnes.

Ainsi faite, cette opération était incomplète, l'ennemi continuant à tirailler des crêtes opposées à travers le ravin ; mais quelques obus, bien dirigés, firent cesser le feu.

Le 20 mai, le général changea son camp et le porta un peu en arrière de Bordj-Boghni, dans une bonne position. Les Kabyles crurent que nous nous mettions en retraite et, selon leur habitude, ils se précipitèrent dans notre direction; mais les zouaves avaient été laissés à petite distance de la crête de manière à être cachés à la vue des Kabyles qui se portaient à travers le ravin et escaladaient la pente opposée de la berge, où se tenaient cachés nos bataillons. Leur tête de colonne ne parut pas plus tôt sur la crête que le colonel Canrobert commanda la charge, conduisant lui-même son premier bataillon et le commandant Espinasse le second; un escadron de chasseurs d'Afrique chargeait à gauche. Devant la brusquerie de cette attaque, les Kabyles se mirent en fuite sans riposter ; nous leur fîmes éprouver de grandes pertes, surtout en incendiant leurs villages, seule manière de produire une impression sérieuse. Le lendemain l'oukil de la Zaouïa de Sidi-Abd-er-

Rhaman, homme d'une grande réputation de sainteté, venait faire des propositions de soumission, amenant avec lui les principaux chefs de la grande tribu des Guechtoula. On estimait de 10 à 11,000 le nombre des Kabyles en armes qui s'étaient présentés à nous. Mais comme le faisait toujours remarquer le maréchal Bugeaud, le grand nombre n'a rien d'effrayant; au delà d'un certain chiffre, les combattants sans ordre se nuisent plutôt qu'ils ne s'entr'aident.

Après quelque temps de repos, une nouvelle insurrection appela la garnison d'Aumale dans la partie haute et difficile du Djurjura, chez les Beni-Yala. Malgré les difficultés bien appréciables qu'il y avait à pénétrer sans des forces nombreuses dans cette partie de la montagne, le colonel Canrobert, qui n'avait à sa disposition que trois petits bataillons de zouaves, n'hésita pas à se mettre en marche, persuadé qu'une insurrection s'étend toujours avec rapidité quand elle n'est pas arrêtée dès le premier moment. Seulement, pour s'assurer le succès, il fit, ce qui est souvent mis en usage, une fausse démonstration sur plusieurs points, de manière à faire dégarnir celui qui était l'objet de sa préoccupation. Ainsi *Sameur*, ville forte, perchée sur un piton élevé, renfermait les richesses de tout le pays; les Arabes comptaient sur sa position, qui la mettait à l'abri de toute attaque, aussi ne firent-ils aucune difficulté d'en enlever les défenseurs pour les porter aux points menacés. Le colonel Canrobert, qui avait sous la main une réserve toute prête, se porta alors sur Sameur, avec une promptitude et une audace remarquables et, communiquant à ses vaillants soldats un élan irrésistible, il enleva cette ville ainsi que deux autres, *Adjila* et *Akbou*, et les livra aux flammes.

Cette opération nous avait coûté une trentaine d'hommes hors de combat. Elle eût été impossible par un autre moyen, car, outre sa position si défensive, les Kabyles avaient encore élevé des retranchements en pierres sèches qui barraient les sentiers et les passages et ils les ont bien défendus.

Après cette journée, le colonel Canrobert eut une entrevue avec un marabout qui nous était dévoué et qui espérait amener les Kabyles à soumission. Mais il échoua surtout chez les Beni-Melikeuch qui, bien qu'ils eussent fait des promesses, se montrèrent fort ardents à la guerre, poussés par Si-Djoudi, notre ennemi déclaré, qui déjà se trouvait chez les Guechtoula dans les combats précédents. Il écrivit au colonel Canrobert une lettre dans laquelle il lui annonçait qu'il avait pris les Beni-Melikeuch sous sa protection et qu'il le sommait de se retirer.

Loin de déférer à cette injonction, le colonel se prépara à une attaque immédiate, seul moyen de rendre un succès facile.

Le 12 juillet à deux heures du matin, la colonne se mit en marche; elle gravit la montagne des Beni-Melikeuch, qui avaient reçu des contingents de leurs voisins les Zouaouas, et, à la pointe du jour, les villages étaient enlevés et brûlés. La résistance fut des plus opiniâtres; le nombre des Kabyles était très grand; un seul bataillon de zouaves, le 3ᵉ, eut à soutenir un grand nombre d'assauts livrés par les Zouaouas, que l'on a toujours signalés comme les meilleurs guerriers parmi les Kabyles et toujours ils les repoussèrent à la baïonnette en leur faisant éprouver de grandes pertes. La mêlée fut un moment si intime qu'on se battait corps à corps à coups d'yatagan, de crosse de fusil et de pierres. Les chances

de succès furent longtemps égales ; un gros village fut pris et repris plusieurs fois. Enfin les zouaves en restèrent maîtres. Mais ils comptèrent de nombreuses victimes : 11 tués et 41 blessés, dont 8 morts, et 34 blessés appartenaient au 3e bataillon de zouaves, commandé par le regretté commandant de Lavarande, tué à Sébastopol.

Les Beni-Melikeuch, abandonnés par Si-Djoudi, demandèrent l'aman.

On ne s'étonne pas de trouver un pareil acharnement chez les Kabyles quand il s'agit de défendre leur territoire, car, indépendamment du besoin de combattre pour leur indépendance, il existe encore chez eux des coutumes qui provoquent le plus grand enthousiasme dans la lutte. Une de ces coutumes existe chez les *Imessebelen*, Kabyles qui s'inscrivent pour défendre leur pays quand se produit une circonstance difficile.

Ces enrolés doivent combattre jusqu'à extinction ; ils ne peuvent reculer sans encourir la réprobation ; la honte pour eux et leur famille est attachée à toute hésitation dans la défense. C'est à l'envi l'un de l'autre que ces dévoués à la cause commune font le sacrifice de leur vie pour être honorés quand ils succombent. Ainsi se trouve, dans ces luttes des montagnes Kabyles, une triple cause d'entraînement : indépendance nationale, horreur du chrétien et souvent gloriole de faire plus et mieux qu'un autre combattant volontaire.

Cette courte campagne de Kabylie, effectuée avec un seul régiment de zouaves, dans la position la plus difficile de ce pays de montagnes, est celle qui a toujours le plus étonné. Étant données les expéditions précédentes, chez les Flissas, chez les Isser, avec des forces nombreuses, et les grosses colonnes qui, quelques an-

nées plus tard, ont parcouru la Kabylie du Djurjura, on est en droit de considérer l'expédition de 1849 comme une heureuse témérité; mais il faut reconnaître que tout a été prévu et calculé pour en assurer le succès.

Rien n'a été laissé au hasard, à l'imprévu; la stratégie, la tactique ont présidé à toutes les dispositions; mais par-dessus tout, il existait chez le chef un coup d'œil sûr, acquis par une longue habitude de cette guerre, une vigueur sans égale, et chez les soldats une confiance absolue dans leur colonel et une sincère affection pour lui. C'était plus qu'il ne fallait pour abattre tous les obstacles et triompher de toutes les difficultés.

Nous avons dit que des fanatiques se présentaient en plus grand nombre que sous le règne d'Abd-el-Kader et de Bou-Maza; en effet, il en surgissait sans cesse.

En Kabylie, un certain Si-Bou-Sif qui, dit-on, avait été lieutenant de Bou-Maza, se présenta d'abord au nom de ce chef, échappé, disait-il, de sa captivité; puis, dans des régions où il n'était pas connu, il se donna pour Bou-Maza lui-même et se fit de très nombreux partisans. Ne pouvant pas l'attaquer directement avec les forces dont il disposait, le colonel Canrobert s'entendit avec un de ses sous-lieutenants, Beaupretre, dont le nom paraît ici pour la première fois. Cet officier d'une énergie rare, qui vivait au milieu des Kabyles, comme chef de bureau arabe, et avait su s'y créer de nombreux et dévoués partisans, parvint à attirer Bou-Sif dans une embuscade et il le fit décapiter. Le lendemain, il fit porter sa tête à Aumale au colonel Canrobert.

Avec la tête de Bou-Sif, tomba l'agitation qui s'élevait partout en Kabylie.

Après ce fanatique en surgit un autre dont le règne

a eu plus d'éclat et qui a nécessité le siège de Zaatcha. Il est nécessaire de nous étendre un peu sur ce siège, le plus long et le plus meurtrier dont l'Algérie ait été le théâtre, même y compris Constantine.

Dès le mois de mai, un fanatique, nommé Bou-Zian, habitant Zaatcha, qui avait été investi d'une fonction par El Berkani, kalifa d'Abd-el-Kader, se dit inspiré. Il avait vu en songe le prophète qui lui avait prédit l'expulsion prochaine des infidèles. Il fut cru et, dès ce moment, les offrandes arrivèrent en nombre chez Bou-Zian, pour préparer la guerre sainte.

M. Seroka, lieutenant à la légion étrangère, adjoint au bureau arabe de Biskra, était, à ce moment, en tournée dans les oasis pour le recensement des palmiers et la fixation des contributions. Dès qu'il eut connaissance de ce qui se passait, il en informa son chef, le commandant de Saint-Germain, et en reçut l'ordre de s'emparer de Bou-Zian. M. Seroka se rendit à Zaatcha avec quelques spahis, et persuada à Bou-Zian de venir à Biskra. Celui-ci s'y refusait parce qu'il n'avait pas de mulet ; M. Seroka lui en proposa un, mais au moment de monter, Bou-Zian cassa, à dessein, le cordon de son chapelet dont les grains tombèrent à terre. Bou-Zian voulait gagner du temps, et pendant qu'il ramassait lentement les grains tombés, ses partisans arrivèrent en armes, fermèrent la porte de la ville, qu'un spahis s'empressa d'ouvrir par la force ; Seroka monta à cheval et quitta l'oasis au plus tôt avec ses quatre spahis.

Il n'y avait plus rien à faire, les Arabes étaient armés et sur leurs gardes.

C'était un premier échec qui enhardissait les partisans de Bou-Zian et en augmentait le nombre.

Le colonel Carbuccia, qui, à cette époque, rayonnait

dans le pays des Ouled-Soultan, crut qu'il était nécessaire, pour la sécurité du pays, d'intervenir au plus vite, et le 16 juillet il arriva devant l'oasis avec une petite colonne, composée seulement de : un bataillon d'infanterie légère d'Afrique, un de la légion étrangère et un du 2e de ligne ; un peu de cavalerie et les services accessoires. Il attaqua les jardins, puis la ville, entourée d'un fossé large et profond, rempli d'eau, et il ne tarda pas à reconnaître qu'il lui était impossible de rien tenter d'utile devant les obstacles qu'offraient les murs, dont chacun des jardins sont bordés et les tours et murs crénelés dont la ville est entourée. Il battit en retraite dès qu'il le put convenablement.

Après un combat de moins de deux heures, nous comptions 32 tués et 117 blessés. Relativement au faible effectif de la colonne, ces pertes étaient exceptionnelles.

Ce succès mettait Bou-Zian en relief. Personne ne doutait plus de sa mission divine. Les dons affluaient de partout; Zaatcha était devenu le centre de la guerre sainte et bientôt le pays environnant ressentit les effets de cette propagation rapide : l'Aurès était soulevé ; les Kabyles descendaient à l'appel de Bou-Zian, de Si-Mocktar, du marabout Sidi-Abd-el-Afid et ils se disposaient à attaquer Biskra.

Le commandant de Saint-Germain crut devoir les arrêter en chemin et marcha le 17 septembre sur Sériana, village sur l'Oued-Abiod. Parti à midi de Biskra, il était à quatre heures en face des Arabes, dont la venue lui avait été signalée. Il prit immédiatement ses dispositions effectives, fit charger les Kabyles et la cavalerie arabe par nos chasseurs d'Afrique, qui bousculèrent tout ce qui était devant eux. Malheureusement le commandant de Saint-Germain, auquel étaient réser-



Prise de Zaatcha.

vées les plus hautes positions militaires, fut tué à bout portant par un fantassin arabe qui fuyait.

Ce combat se passait au moment où le général Herbillon préparait à Constantine une colonne pour se rendre à Zaatcha. Il ne pouvait pas disposer de beaucoup de troupes; mais il ne pouvait pas non plus prévoir qu'il serait entraîné à des opérations de siège aussi longues ni aussi difficiles.

J avais la satisfaction de faire partie de cette colonne avec les spahis auxquels j'appartenais. C'était la première fois que j'allais pénétrer dans le désert et y séjourner. J'en étais ravi ; mon impression fut des plus vives en voyant, du haut du col de Sfa, cette immense plaine au milieu de laquelle se groupent les oasis. Elles sont nombreuses, dans cette région saharienne, parce que le sous-sol est mouillé par la nappe d'eau souterraine qui se trouve à des profondeurs variables suivant les dépressions du sol. Tantôt les eaux coulent à la surface, tantôt elles forment des lacs ou bien elles sont à 2 ou 3 mètres de profondeur.

C'est à une disposition de cette nature que Zaatcha doit une partie de sa force : le fossé qui entoure cette ville de terre est rempli d'eau par le fond, se trouvant creusé dans la nappe souterraine. Quelques fontaines y déversent aussi leurs eaux.

Après avoir séjourné quelques jours à Biskra, la colonne fut conduite à Zaatcha.

Le 8 octobre au matin, elle s'empara des sources qui sont en dehors de l'oasis, et de la zaouia, mosquée surmontée d'un minaret et entourée d'un groupe de maisons, le tout bâti en briques séchées au soleil. Ce pâté de maisons fut à peine défendu parce qu'il est extérieur à l'oasis.

De suite nos tirailleurs, bataillon d'Afrique en tête, se portèrent à l'attaque des jardins. C'était une opération difficile et meurtrière : chaque jardin, entouré de murs percés de créneaux, était une forteresse que les défenseurs n'abandonnaient que pour passer dans un autre jardin également défendu de la même manière ; chaque coup de l'ennemi portait. Nos soldats couraient les plus grands dangers et toutes les précautions qu'ils prenaient pour se défiler, se masquer, ne les protégeaient qu'imparfaitement. Nous avions de nombreuses victimes, il fallait au plus vite se faire des abris et se couvrir par des retranchements.

On commença l'abatage des arbres pour donner du jour et éloigner l'ennemi ; on éleva des batteries afin de battre la ville et on commença les travaux d'approche qui, à cause de l'eau, ne pouvaient pas être en tranchées. On dut les élever en murailles avec des rondins de palmier et des sacs à terre. Ces travaux entraînaient des pertes de temps, pendant lesquelles les Arabes se fortifiaient chez eux, et multipliaient leurs attaques.

Du 7 au 20 octobre, nos journées furent employées à ces travaux qui nous coûtèrent de nombreux officiers et soldats tués ou blessés. C'est dans cette période que furent mis hors de combat successivement : un colonel, un capitaine et un lieutenant du génie pendant qu'ils cherchaient les points favorables à l'établissement des batteries. Un grand nombre d'officiers et de soldats furent frappés dans les premiers jours employés à la prise de possession des jardins.

Les travaux d'approche étaient poussés aussi activement que possible, malgré les difficultés qu'ils offraient, et, le 19 octobre, après une sorte de conseil de

guerre, il fut décidé que l'on donnerait l'assaut le lendemain sur les deux points de brèche, à peine ouverte; et qu'à droite, pour traverser le fossé, on lancerait un haquet qui avait apporté de Constantine des pièces de vin. On espérait que cette voiture se mettrait en travers du fossé et ferait pont, mais, au contraire, elle dévia, se mit dans l'axe du fossé et devint un embarras.

Néanmoins, le 20 au matin, l'assaut fut donné. Le colonel Carbuccia, de la légion étrangère, commandait la colonne de gauche, le colonel Dumontet du 43e de ligne, commandait l'attaque de droite. La compagnie d'élite de la légion étrangère, qui formait la tête de colonne de gauche, gravit la brèche et arriva sur une terrasse. Les Arabes avaient prévu ce passage, car ils avaient scié les poutres qui supportaient la terrasse, et quand les soldats y arrivèrent, celle-ci s'effondra sous le poids et les malheureux furent fusillés à bout portant dans l'intérieur de la maison.

La terrasse effondrée étant le seul passage, l'assaut cessa de ce côté, et toutes les forces arabes purent se porter à l'attaque de droite, où les soldats, dans l'eau jusqu'à mi-corps, faisaient de vains efforts pour franchir la berge glissante du fossé, sous un feu des plus vifs et des plus meurtriers, tiré par les créneaux de la ville.

Après de longs et infructueux efforts, les colonnes rentrèrent au bivouac. On comptait les absents, ils étaient nombreux, surtout du côté du 43e, qui avait à lui seul un chef de bataillon, M. Guyot, et 7 officiers subalternes tués ou blessés; parmi les soldats nous comptions plus de 100 victimes.

Le général Herbillon constata qu'il n'avait à sa disposition ni le nombre de combattants suffisant, ni le matériel nécessaire pour terminer cette campagne. Le

gouverneur lui envoya, d'abord de Setif, le colonel de Barral, et d'Aumale le colonel Canrobert avec des colonnes de 1,800 à 2,000 hommes. Malheureusement la colonne d'Aumale avait avec elle le choléra. A chaque heure, elle s'arrêtait en chemin pour creuser des fosses et y enterrer les victimes du fléau, et cette colonne était encore obligée de faire face à des circonstances de guerre. Chemin faisant, elle s'arrêta à Bou-Çada pour prêter son appui au général Daumas qui, avec une petite colonne, cherchait à faire rentrer cette oasis dans le devoir.

Dès que le colonel Canrobert eut repris sa marche sur Zaatcha, il se trouva en présence d'une nombreuse cavalerie des nomades qui, malgré la défense de quitter le Tell, avaient tourné les passages pour rentrer dans le Sahara.

La situation aurait été fort grave, si le colonel Canrobert n'avait pas eu la présence d'esprit d'écarter le combat par une ruse. Il fit signifier aux cavaliers arabes qu'il voulait leur parler, quelques-uns approchèrent. Le colonel leur dit : « Vous savez qu'en aucune circonstance je ne refuserais le combat avec vous ; mais je veux être loyal et je vous préviens que je porte la peste avec moi. Jugez-en par les nombreuses tombes que j'ai creusées sur ma route. Maintenant si vous voulez combattre, prenez vos dispositions, je prendrai les miennes. » Les Arabes se concertèrent et bientôt cette nombreuse cavalerie se dissémina dans toutes les directions et eut bientôt disparu.

Le colonel continua sa marche funèbre sur Zaatcha, semant les morts dans ce sol aride du désert.

Arrivé au camp sous Zaatcha, le choléra quitta la colonne d'Aumale et s'abattit sur les colonnes de Setif

et de Constantine qui, jusque-là, n'avaient pas eu à souffrir et, plus tard, le fléau s'étendit sur toutes les oasis.

Ce fut une terrible complication au milieu de ce siège : presque tous nos blessés mouraient du choléra, sans que nous pussions en arrêter les ravages. Qu'il fallait d'énergie aux hommes pour résister, malgré les misères dont nous étions accablés ! Ceux qui n'ont pas assisté à ces lugubres spectacles ne peuvent pas comprendre combien est grande la résignation de ces pauvres soldats qui n'ont rien à attendre, rien à espérer et qui n'obéissent qu'à un devoir qu'ils remplissent toujours noblement. Je les ai souvent admirés dans des circonstances analogues, dans la Dobroudja, en Crimée, et plus j'ai vécu avec eux, plus je les ai aimés !

A partir de l'assaut manqué du 20 octobre, les travaux d'approche furent poussés avec activité. Le nombre des travailleurs était augmenté et le matériel de siège s'était accru de pièces de 12 envoyées de Constantine, avec le 8e bataillon de chasseurs à pied.

Les Arabes étaient devenus d'autant plus audacieux et confiants, que notre tentative du 20 octobre avait été plus infructueuse. Plusieurs fois, en plein jour, ils firent irruption dans nos galeries, dont ils renversaient les murailles, ou bien, la nuit, ils jetaient sur nos galeries couvertes de branches de palmier desséchées, des matières bitumineuses enflammées. Nos gardes de tranchées devaient être toujours en éveil et prêtes à combattre.

Pour faire diversion, les Arabes nomades nous attaquèrent plusieurs fois avec leur nombreuse cavalerie ; mais ils furent toujours repoussés.

Le 16 novembre surtout, à Ouriel, ils furent complètement battus et nous abandonnèrent un immense butin

sur les bords de l'Oued-Djedi. Les gens de Zaatcha avaient profité de ce combat pour faire une sortie sur nos galeries; mais là aussi ils furent repoussés.

On voit qu'ils avaient une certaine entente des moyens à employer à la guerre. Ils nous faisaient attirer au loin pour diviser nos forces et se ménager un avantage.

Toutes ces péripéties nous conduisirent jusqu'au moment de l'assaut : le 26 novembre. La brèche avait été faite sur trois points, et le fossé comblé, au moyen de pierres jetées des tranchées. Trois colonnes avaient été formées sous les ordres des colonels Canrobert, de Barral et de Lourmel ; le commandant Bourbaki, avec les tirailleurs indigènes, opérait l'investissement de l'oasis.

Dans la colonne, tous les cœurs battaient d'impatience et d'espérance; chacun aurait voulu être de la fête et jalousait ceux qui jouissaient de cette faveur.

Au petit jour, on se prépara à la grande action. Canrobert avait la colonne de droite, de Barral celle du centre, de Lourmel celle de gauche.

De toutes les opérations militaires, un assaut est la plus grave. Il faut s'y préparer avec une résolution calme et une conviction profonde de la grandeur de l'acte auquel on concourt. Mais quand on est le chef de cette colonne d'assaut, quelle responsabilité n'encourt-on pas et de quelles émotions n'est-on pas pénétré pour ceux qui suivent! Avant le départ, Canrobert ayant réuni ses officiers à proximité des hommes, il leur donna ses dernières instructions et ajouta : « Il faut que nous enlevions cette ville, et souvenez-vous bien que si la retraite sonne, ce n'est ni pour les zouaves, ni pour les chasseurs ; que notre épée ne rentre pas au fourreau, que nous n'ayons accompli notre œuvre. » Puis, décrochant son ceinturon : Qu'avons-nous besoin, dit-il, de

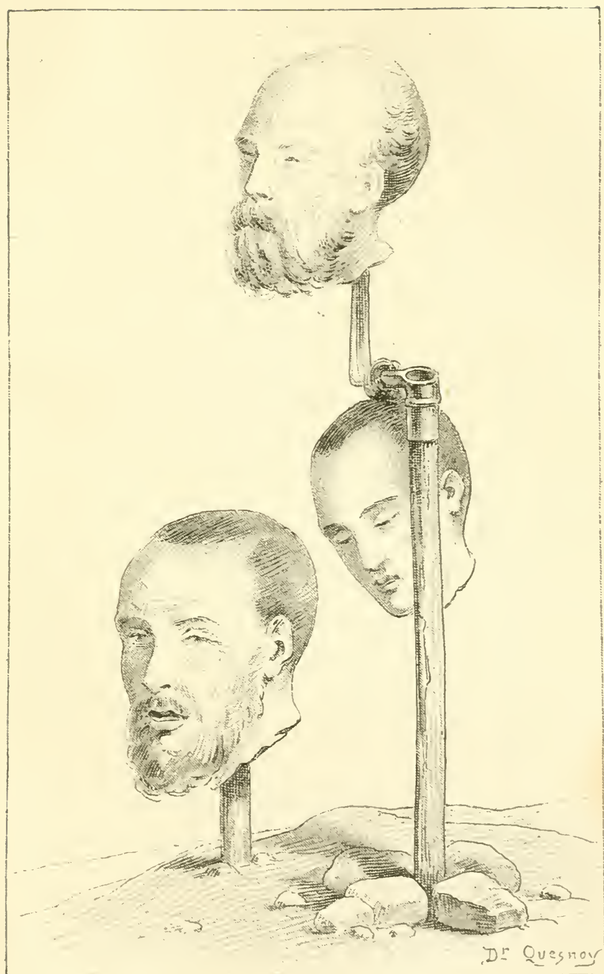
fourreau, il nous gênerait dans notre marche, et il jeta le sien loin de lui. Les officiers l'imitèrent.

Le colonel Canrobert avait avec lui en tête de colonne d'assaut quatre officiers : MM. Toussaint, capitaine, et Rosetti, sous-lieutenant aux spahis, lesquels avaient sollicité l'honneur de monter à l'assaut, bien que, comme cavaliers, ils en fussent dispensés ; mais ils étaient attachés à l'état-major de la colonne Canrobert ; Besson, capitaine d'état-major, tué depuis comme général à Neuilly ; Dechar, lieutenant de zouaves, complétaient cet état-major. De plus, le colonel avait pris une garde de 15 soldats de bonne volonté, un homme par compagnie, commandés par le sergent Royer, aujourd'hui colonel dans l'armée territoriale. Dans l'assaut, deux officiers furent tués, Toussaint et Rosetti. les deux autres furent blessés et parmi les soldats deux seulement revinrent, encore étaient-ils blessés. Le colonel seul avait échappé aux balles.

Il est impossible de dire tout ce qui se passa dans cette heure de lutte, l'élan des zouaves fut irrésistible : des terrasses, ils descendaient dans les rues, escaladaient les barricades et vinrent ainsi jusqu'à la dernière maison de la ville, qui, mieux bâtie, avec des matériaux solides, était comme une forteresse, c'était la maison de Bou-Zian où tous les défenseurs de Zaatcha s'étaient réfugiés.

Les deux autres colonnes avaient aussi rencontré de grandes difficultés qui n'avaient pas arrêté l'élan des troupes et, en moins d'une heure, les trois colonnes se rejoignirent à l'extrémité de la ville, où se trouvait la maison de Bou-Zian.

Mais les défenseurs n'avaient pas fui. De chaque maison partait un feu meurtrier, presque à bout por-



Têtes de Bou-Zian, de son fils et de Si Moussa.

tant. Il fallait fouiller partout et tout tuer. On dut abattre les maisons en les faisant sauter avec des sacs de poudre. Enfin, restait le dernier refuge des défenseurs, cette maison de Bou-Zian, dont il fallut faire le siège. Le 2e bataillon de zouaves, du commandant de Lavarande, eut cette tâche. On abattit la maison avec des sacs de poudre placés au pied, et, quand elle fut à terre, on fouilla dans les décombres pour ne laisser échapper aucun des défenseurs.

Ce qu'il y a eu de cadavres dans ces décombres de Zaatcha, nul ne le sait. Bou-Zian, son fils et le chériff Si Moussa, retrouvés parmi les défenseurs, furent décapités et leurs têtes exposées au camp afin que tous les Arabes sussent bien que les fauteurs de l'insurrection avaient payé de leur vie leur incroyable présomption.

Après avoir été exposées pendant deux jours au camp sous Zaatcha, ces têtes furent également exposées au marché de Biskra, où tous les Arabes des Zibans et de l'Aurès s'étaient donné rendez-vous (1).

L'effet produit par la chute de Zaatcha fut considérable dans les Zibans et ailleurs. Bou-Çada et les tribus qui l'avoisinent, étaient surveillées par le général Daumas, elles rentrèrent dans l'ordre après la chute de Bou-Zian.

Le châtiment terrible infligé aux insurgés des Zibans n'avait pas suffisamment convaincu les Kabyles de l'Aurès. Ils résistaient encore à notre autorité et le siège de leur résistance était à Narah, ville très forte par sa

(1) Au moment de cette exposition, l'armée avait quitté Zaatcha et arrivait à Biskra. J'ai entendu un chef arabe qui était censé nous être bien dévoué, dire à propos de Bou-Zian : C'était un faux prophète, mais nos prophéties annoncent que dans huit ans viendra celui qui doit amener l'expulsion des infidèles.

situation au sommet d'un cône schisteux qui émerge du fond d'une vallée aboutissant à l'Oued-Abdi. Les Kabyles se représentaient qu'il n'était pas aussi possible de faire le siège de leur ville que celui de Zaatcha, en raison même de la position de cette place au sommet de la montagne. Une colonne, dont le commandement fut donné au colonel Canrobert, fut organisée pour châtier les montagnards et, malgré les difficultés réelles de l'entreprise, elle eut un plein succès par la manière dont elle fut conduite. Canrobert avait compris qu'il fallait attirer les défenseurs, puisqu'on ne pouvait aller à eux. A cet effet il simulait journellement des attaques, puis battait en retraite, comme s'il était dominé par la crainte. Chaque jour aussi les Kabyles s'enhardissaient davantage et nous suivaient jusqu'à portée de canon du camp. Quand il trouva que sa manœuvre avait assez duré pour leur inspirer confiance, le colonel Canrobert donna des instructions à ses chefs de corps, et forma trois colonnes : l'une sous les ordres du commandant de Lavarande, l'autre dirigée par le colonel lui-même avec le commandant Bradefer du 8e bataillon de chasseurs; une troisième, commandée par le colonel Carbuccia, devait tourner la position de Narah et tomber sur les derrières de cette ville, quand les défenseurs de la place seraient aux prises avec les colonnes directes.

Ainsi disposées, les troupes se soutenaient réciproquement et fermaient toute issue aux Kabyles. Il s'agissait de les attirer hors de leur ville, de les encourager à poursuivre une colonne qui fuirait devant eux, pendant que d'autres colonnes masquées à droite et à gauche, les enserreraient et leur interdiraient tout retour à Narah.

Ces mouvements s'opérèrent selon les prévisions.

On put alors monter à Narah : zouaves, 5e et 8e bataillons de chasseurs, soldats du 8e de ligne et de la légion étrangère s'y précipitent malgré la fusillade, et bientôt les maisons sont prises l'une après l'autre, et ceux qui y demeurent sont tués ; quant à ceux qui avaient pensé échapper par la fuite, ils sont sabrés dans le fond de la vallée par les chasseurs et les spahis.

Les Arabes ont laissé un grand nombre de morts ; nous n'en avions que huit et une trentaine de blessés. Le colonel Canrobert devait s'estimer heureux d'avoir opéré le 5 janvier. Dans la nuit du 5 au 6 une tourmente de neige s'abattit sur l'Aurès et pendant plusieurs jours il fut impossible de se mouvoir.

Le 10, la colonne partait pour Bathna.

Les différentes actions militaires accomplies dans le cours de 1849 avaient particulièrement attiré l'attention sur le colonel Canrobert. Les Guechtoula, les Beni-Melikeuch, Zaatcha, Narah, étaient des opérations difficiles et méritoires, aussi le colonel était-il nommé général de brigade le 19 janvier 1850. Les soldats étaient peinés de le perdre, ils s'en consolaient en disant : « que jamais étoiles de général n'avaient été mieux gagnées que celles de Canrobert. »

Le jeune général était arrivé vite à ce grade. Ses services antérieurs faisaient prévoir cet avancement. Le duc d'Aumale, parlant de ses entretiens avec le maréchal Bugeaud (1), dit que le duc d'Isly, parmi les jeunes officiers supérieurs placés sous ses ordres, en avait remarqué trois auxquels il prédisait un grand avenir : c'étaient les colonels de Saint-Arnaud, Cousin Montauban et Canrobert.

(1) *Le maréchal Bugeaud*, par le comte d'Odeville.

J'ai eu l'honneur de servir auprès du général Canrobert dans les circonstances que je viens de citer et, au lieu de donner de ce chef une opinion personnelle, j'aime mieux rappeler celle d'un de ses subordonnés (1):

« Si on n'avait pas abusé de ce mot : *homme antique*, dit le capitaine, je dirais que Canrobert est un de ceux-là ; n'étant que lieutenant au 47e, il passait pour un des meilleurs officiers de ce régiment et chacun prédisait la haute destinée que ses brillantes qualités lui réservaient.

« La solidité de son esprit le faisait rechercher par les anciens, tandis que l'égalité de son caractère et la bonté de son cœur ralliaient la jeunesse autour de lui. Bientôt, à ces causes d'une sympathie générale vinrent se joindre les éclats d'une bravoure qui marque si glorieusement cette carrière de combats commençant sur les bords du Sig en 1835 et finissant aux sources de nos désastres à Saint-Privat. Notre colonel de 1849 avait mérité de ses soldats le nom de père que si peu de chefs ont partagé avec lui et qui devait recevoir une consécration solennelle dans les tranchées et dans les ambulances de Sébastopol.

« Je doute que jamais le colonel Canrobert ait inspiré ce que l'on appelle de la *crainte* à son régiment, il répandait autour de lui quelque chose de plus salutaire : ce qui dominait, je ne dirai pas dans le corps d'officiers, où l'éducation et le sentiment du devoir rendent la chose toute naturelle, mais chez les soldats, c'était l'amour pour leur chef ; ce n'étaient pas les punitions disciplinaires qu'ils redoutaient (ces hommes-là ne s'émeuvent

(1) *Souvenirs d'un vieux zouave*, M. Blanc.

pas de si peu), mais bien la peine qu'ils causeraient à leur colonel.

« Cette affection pour lui allait si loin que, dans un combat meurtrier, pendant qu'oublieux de lui-même, M. Canrobert restait à cheval au milieu des balles et recommandait à ses zouaves de bien s'embusquer, un lieutenant, sans égard pour la discipline, lui cria : « Mais au nom du ciel, mettez-vous vous-même à l'abri, ou bien nous sortons tous de nos embuscades. » N'étant encore que chef de bataillon au 5e bataillon de chasseurs à pied, le commandant Canrobert avait déjà des missions importantes. Le gouverneur Bugeaud n'hésitait pas à lui confier l'administration d'un des cercles les plus agités de l'Algérie et le commandement d'une de ces colonnes que nous avons vu sillonner pendant deux ans le Dahra et la vallée du Chéliff, et compter le nombre de leurs combats par celui de leurs jours de marche.

« Cette colonne était conduite avec une sollicitude intelligente. On voyait que son chef sortait de l'école des Castellane et des Bugeaud. M. Canrobert savait être téméraire à propos, et son opiniâtreté à Sameur et aux Beni-Melikeuch amena les beaux résultats que nous avons racontés et que lui seul peut-être pouvait prévoir et obtenir. »

Le général Canrobert n'a plus été appelé en Algérie depuis son départ en 1850.

CHAPITRE XXI

Expédition chez les Beni-Immel ; le général de Barral est tué. — Le général de Saint-Arnaud commandant de la province de Constantine. — Il parcourt l'Aurès. — Le général d'Hautpoul gouverneur général en remplacement du général Charron. — Le chériff Bou-Baghla ; il est battu à Selloum par le colonel d'Aurelles. — Expédition en Kabylie du général de Saint-Arnaud ; ses nombreux combats. — Le général Camou dans la Kabylie centrale. — Le général Randon est nommé gouverneur.

L'année 1850 s'ouvrit par l'expédition de Narah que nous avons racontée. Elle offrit encore quelques mouvements insurrectionnels dans les tribus ; mais la Kabylie surtout fut encore agitée et nécessita la présence d'une colonne dans la partie entre Sétif et Bougie. Le général de Barral, nommé quelques mois avant, avait le commandement de cette colonne, à la tête de laquelle il fut tué.

Cette expédition ne se présentait pas comme devant offrir de grandes difficultés ; le terrain était escarpé, très raviné, les Beni-Immel l'avaient ainsi choisi pour leur défense. Le général faisait défiler sa colonne homme par homme dans un ravin pour enlever une position ; il s'avança à la tête d'une colonne d'attaque quand il reçut une balle en pleine poitrine. Il vécut encore assez pour donner le commandement au colonel de Lourmel, qui put effectuer heureusement ce que le général avait préparé. Les soldats de zouaves, du 51e, du 38e de ligne et du 3e bataillon d'Afrique avaient à cœur de venger la mort de leur général ; ils se ruèrent

avec tant de précipitation sur les défenses des kabyles que ceux-ci eurent à peine le temps de fuir et laissèrent 300 cadavres autour du village incendié.

Le général de Saint-Arnaud avait été chargé du commandement de la province de Constantine, après le départ du général Herbillon. Il visita de suite les villes du littoral et plus tard l'intérieur de la province, portant surtout son examen sur les parties peu parcourues, comme l'Aurès. De Bône à Constantine, chemin faisant, il visita, avec la commission chargée du choix des localités pour créer les colonies agricoles, tous les emplacements désignés, et activa les travaux en cours d'exécution.

Dans les premiers jours de mai, une colonne, sous ses ordres, partit de Bathna pour se rendre à Tébessa, à travers des plaines couvertes de ruines romaines, villes immenses à en juger par les enceintes et les monuments encore presque debout. Nous parcourûmes le pays des Nememchas, dont la plupart des habitants avaient fui à notre approche et où, par une erreur bien regrettable, une fraction, les Ouled-Rechech, qui n'avaient pas voulu se détacher de nous, ont été razziés après une marche de nuit. Puis la colonne parcourut pacifiquement l'Aurès en suivant les trois vallées principales, et elle déboucha dans le Sahara par Kranga-Sidi-Nedji, sur l'Oued-el-Arab.

Dans l'ouest le général de Mac Mahon imposait par sa présence à des tribus marocaines qui menaçaient celles qui étaient établies sur notre territoire, et, le 6 septembre, leur infligeait un châtiment.

Le 22 octobre, le général de division d'Hautpoul était nommé gouverneur général, en remplacement du général Charron.

L'année 1851 fut marquée par une campagne en Kabylie, qui fut longue et meurtrière. Il s'agissait de pé-



Saint-Arnaud.

nétrer dans les montagnes qui forment ce que nous avons appelé la petite Kabylie, entre Milah, Sétif et

Djidjelli. Les Kabyles n'y avaient jamais vu une colonne française; ils étaient fiers de cette immunité et se donnaient comme une preuve de ce que peut la résolution. Il était important de ne pas laisser subsister une situation qui pouvait provoquer des soulèvements.

Une complication se présentait : un chériff du nom de Bou-Baghla venait de se produire dans l'Oued-Sahel, partie de la Kabylie voisine de celle où nous allions nous porter. Il s'y faisait assez de partisans pour devenir inquiétant. Les Kabyles ne savaient pas qui il était, d'où il venait; mais peu importe, il se donnait comme chériff, on l'écoutait, on le suivait, on combattait et on mourait en l'acclamant.

Le premier acte de Bou-Baghla fut d'attaquer la Zaouïa d'un marabout, notre allié fidèle, Si-ben-Ali-Chériff, à qui il enleva 3,000 moutons et 300 bœufs. Ce chef avait été trahi par les siens, qui avaient tous passé à Bou-Baghla. Il fallut au plus tôt agir contre ce fanatique : le colonel d'Aurelles partit d'Aumale le 10 avril, avec les zouaves qu'il commandait et l'attaqua dans son camp devant Selloum, centre du rassemblement kabyle. Le combat fut rude, mais les Kabyles furent mis en fuite et, pendant quelque temps il n'y eut aucun acte d'hostilité.

Bou-Baghla n'a pourtant pas renoncé à la lutte ; il se porte sur un autre point et parvient à se faire une nouvelle armée kabyle avec laquelle il se présente audacieusement devant Bougie ; il en est chassé avec de grandes pertes.

Cette première opération terminée, le général de Saint-Arnaud allait commencer son action dans la petite Kabylie : la colonne dont il allait prendre le commandement se composait d'environ 8,000 hommes :

12 bataillons, 4 escadrons spahis et chasseurs, 8 pièces de montagne. Les généraux Luzy et Bosquet commandaient les deux brigades, et le colonel Bouscaren la cavalerie.

Partis de Milah, nous fûmes bientôt chez les Ouled-Askar, en présence de gros villages, protégés par des murs en pierres sèches, derrière lesquels étaient des tranchées. Le terrain était en pente, montant vers les retranchements. Pensant sans doute que la cavalerie serait moins longtemps exposée aux coups, on lança les spahis contre les murs ; ils firent une médiocre besogne et ils la payèrent cher : des chevaux, des hommes, dont un officier indigène, furent tués dans cette imprudente attaque. Mais cependant l'infanterie eut raison des retranchements kabyles, et dans la journée le terrain fut déblayé. Nous enregistrions beaucoup de pertes : nous comptions deux officiers, dont un chef de bataillon du 20e, M. Valigon, et 1 officier de spahis tués, 7 officiers et 93 soldats blessés. Le général Bosquet a été blessé à l'épaule, mais a pu garder son commandement.

Pendant toute la nuit, les troupes ont été sur pied. A 10 heures du soir, l'arrière-garde était encore aux prises avec les Arabes dans un bois ; la fusillade était vive de part et d'autre. J'étais dans la tente du colonel Bouscaren avec d'autres officiers, quand on vint apporter l'ordre de monter à cheval pour aller dégager l'arrière-garde. C'était un ordre auquel on n'avait pas longtemps réfléchi. Il suffit, du reste, d'une observation du colonel Bouscaren, pour que l'on envoyât à l'arrière-garde un renfort d'infanterie.

Ce qui venait de se passer durant la première journée nous faisait pressentir une campagne sérieuse.

Chaque jour nous acquîmes la certitude qu'elle dépasserait nos prévisions.

Pendant la journée du 12, une partie de la colonne resta au camp et une autre parcourut le pays des Ouled-Askar en brûlant les villages dont beaucoup étaient abandonnés.

Notre plus triste journée fut celle du 13. Deux compagnies du 10e de ligne venaient relever des compagnies de zouaves, qui gardaient une position escarpée dominant la vallée que suivait la colonne. Le 10e était arrivé depuis peu en Algérie et était peu familiarisé avec les ruses des Arabes. Les officiers de zouaves prévinrent les officiers du 10e, que la position était dangereuse, parce que les Kabyles étaient nombreux dans des bois et des taillis voisins et qu'il fallait une grande surveillance. Malheureusement celle-ci ne fut pas assez grande : les Kabyles vinrent en rampant et se précipitèrent sur les compagnies, dont les fusils étaient en faisceaux; les hommes, frappés de terreur devant cette attaque inattendue, fuirent dans la direction de la vallée où le rocher taillé à pic avait à sa base un marécage, et le plus grand nombre furent tués ou blessés. Tous les officiers furent tués, ils étaient cinq, 43 hommes furent tués, 60 sous-officiers et soldats furent grièvement blessés. Un bataillon du 9e de ligne eut beaucoup de peine à reprendre la position et y perdit du monde, dont un officier distingué, M. de la Garnerie.

Je ne puis raconter chaque journée de combat, tous les jours nous avions devant nous, ou à l'arrière-garde de vaillants lutteurs qui venaient à moins d'une portée de fusil nous provoquer. Un jour le général Saint-Arnaud, qui marchait en tête de sa colonne, précédée seulement de deux guides arabes, allait tomber dans une embus-

cade établie dans un petit ravin qu'il fallait traverser. Les Kabyles embusqués tirèrent trop tôt et ne frappèrent que les guides. Le général était à quelques pas derrière avec son état-major.

Nous arrivâmes ainsi en guerroyant sans cesse à l'embouchure de l'Oued-el-Kébir, près de Djidjelli où, en 1808, l'armée du bey Osman avait été complètement détruite, et où les Kabyles espéraient nous infliger un pareil sort. Ils avaient pris des dispositions de combat, mais ils furent fort maltraités.

Le 16, la colonne arrivait à Djidjelli. C'était notre objectif pour cette première partie de la campagne. Le gouverneur y rejoignit le général pour se concerter avec lui.

Il était évident que les Kabyles étaient dans des dispositions absolument mauvaises et que, de tous les côtés, ils nous susciteraient des embarras pour nous forcer à diviser nos forces. Leur tactique était des plus simples et des meilleures. Heureusement quelques journées de succès autour de Djidjelli les firent réfléchir et, sans toutefois nous abandonner le pays, ils mollirent un peu dans la défense.

Le 19 mai, les combats reprirent par l'enlèvement de plusieurs bonnes positions gardées. Le 20, la cavalerie put donner sur un terrain favorable et nous eûmes le plus grand succès de la campagne ; des crêtes furent couronnées par l'infanterie qui poussa les Kabyles dans une vallée où la cavalerie en fit un véritable carnage. Cette affaire nous valut la soumission de quelques tribus.

L'agitation augmentait au centre de la Kabylie du côté de Bougie ; le général Camou s'y trouvait avec une colonne trop faible pour pouvoir agir utilement, et,

le 25, le général Bosquet fut détaché de la colonne Saint-Arnaud pour agir avec le général Camou, dont la colonne, presque doublée, pouvait avoir une action efficace contre les agissements de Bou-Baghla.

La colonne Saint-Arnaud se ravitailla à Djidjelli, et en repartit le 2 juin pour opérer dans l'est. Elle eut tous les jours à soutenir des combats meurtriers, les 9, 10, 11 ; le 12, les tirailleurs indigènes eurent les honneurs d'une journée qui nous procura des soumissions. Le général revint le 16 juin à Djidjelly et en repartit le 18, pour les montagnes de l'est. Là encore, la colonne ne fit pas un pas sans combattre ; les 19, 20, 21, 22, 24 juin furent des journées de grands combats qui furent assez à notre avantage pour que l'ennemi nous offrît des soumissions.

Le 26, le général vint se ravitailler au bord de la mer, où le *Titon* avait débarqué des vivres. Les Kabyles nous ayant remis des otages, nous ne nous attendions pas à une attaque, quand tout à coup ils fondirent sur notre arrière-garde qui aurait dû céder au nombre sans les secours qu'apportèrent le lieutenant-colonel Espinasse et le commandant Picard ; nous n'en avions pas moins sur un petit espace : 28 tués dont 2 officiers et 50 blessés dont 2 officiers. Les 1er et 2 juillet, nouveaux combats qui nous donnèrent 3 tués et 45 blessés, dont 6 officiers. Le 4, nous eûmes encore 8 tués et 16 blessés, dont 5 officiers indigènes, et le 6, après de nouveaux engagements, le général reçut la soumission d'un grand nombre de tribus.

Il restait une visite à faire dans le voisinage de Collo, dont les habitants se sont toujours fait remarquer par leur cruauté ; ce sont ces mêmes Kabyles qui, dans une expédition conduite par le général Baraguay-

d'Hilliers, déterraient nos morts, en coupaient la tête et rangeaient ces horribles trophées sur le chemin que nous avions à parcourir, et, le soir, brûlaient les corps devant notre bivouac, mais hors de notre portée.

Le 12 juillet, les spahis, soutenus par de l'infanterie, purent joindre les Kabyles et leur firent grand mal; le 13, le 14, on ne s'avança qu'en combattant, et le 16, on atteignait Collo. Plusieurs tribus furent attaquées en même temps par trois colonnes; de nombreux villages furent incendiés; la cavalerie put arrêter à temps les Kabyles qui fuyaient; mais, dans cette charge, nous eûmes à déplorer la mort du commandant Fornier, des spahis.

Ce fut le dernier acte de cette longue et pénible campagne, pénible à tous les points de vue. Jamais la chaleur n'avait été si accablante, le sirocco soufflait sans cesse et l'ennemi ne nous laissait pas un moment de répit.

Peut-on dire que ce fut une campagne heureuse et utile? Je ne le crois pas. Chaque jour nous remplissions notre programme; nous allions bivouaquer où le général avait décidé d'aller, mais au prix de quels sacrifices! Le maréchal Bugeaud et d'autres généraux ne se seraient pas contentés de pareils résultats. Nous avons eu des soumissions, mais on sait ce qu'elles valent. Quand les Kabyles sont fatigués, ou manquent de munitions, ou craignent pour l'abatage de leurs arbres, ils se soumettent. Mais, la colonne partie, ils ne tiennent aucun compte de leurs engagements. Nous savions tout cela dans la colonne, aussi l'opinion de l'armée était nettement formulée.

Nous venions de faire une expédition malheureuse qui nous avait donné 145 tués et 700 blessés, dont un

officier supérieur et 12 subalternes tués, un officier général et 24 subalternes blessés. Il faudrait joindre à ces pertes celles qui ont été causées par les maladies produites par la fatigue et la grande chaleur. Dans le rapport d'ensemble sur les opérations, le général accusait un homme sur 7 hors de combat par le feu; mon régiment (les spahis) avait perdu un homme sur 4.

Je ne cite ces détails que pour montrer avec quelle ténacité, quelle vigueur les Kabyles défendent leur territoire. Je ne les blâme pas, au contraire. Mais ces faits donneront une idée de ce qu'était la guerre d'Afrique au moment de la conquête et de ce qu'il a fallu d'énergie et de courage à notre armée pour soutenir la lutte et triompher. Aucune campagne, il est vrai, n'a offert les péripéties de la campagne de Kabylie en 1851, si ce n'est celle de 1857, mais aucune n'a eu d'aussi nombreux combats et compté autant de victimes.

Nous avons dit que le général Camou opérait contre Bou-Baghla, dans la Kabylie centrale. Sa colonne eut aussi de nombreux combats à soutenir contre les tribus que le chériff entraînait à sa suite. Quand le général Camou reçut la colonne Bosquet, il prit une offensive sérieuse et, par des mesures habilement combinées, il força le chériff et tout son monde à la retraite, laissant entre nos mains jusqu'à sa tente et ses bagages. Il eut successivement plusieurs combats heureux dans lesquels nous perdîmes peu de monde, tout en châtiant les Kabyles et les amenant promptement à soumission.

Le général Camou agissait avec prudence; il ne laissait rien au hasard; sa grande préoccupation était de ne pas trop demander à ses troupes quand il n'y avait pas nécessité, et de frapper des coups opportuns dans

les meilleures conditions de succès, aussi passait-il à bon droit pour un de nos meilleurs généraux.



Bosquet.

Après être resté dans l'ombre pendant quelque temps, Bou-Baghla se montra de nouveau vers la fin de l'année. Le 28 octobre, le général Cuny fut envoyé

contre lui, et le gouverneur lui-même vint prendre le commandement d'une colonne assez forte pour infliger aux tribus qui obéissaient au chériff une punition exemplaire. A la fin de novembre il rentrait à Alger, après avoir obtenu une partie de ce qu'il voulait.

Le général Randon fut nommé au gouvernement général de l'Algérie. Il arriva à Alger le 25 décembre.

CHAPITRE XXII

Colonne du général Bosquet prise par la neige (1852). — Nouvelle insurrection en Kabylie et dans les pays arabes. — Toutes nos troupes sont en campagne. — Le général Yussuf dans le Sahara. — Insurrection de l'oasis de Laghouat sous l'action du chériff d'Ouargla. — Siège de Laghouat. — Général Pélissier. — Assaut. — Mort du général Bouscaren. — Le gouverneur se rend à Laghouat pour recevoir la soumission des Chambaas (février 1854). — Le colonel Durieu à Ouargla. — Bou-Baghla tué (1856). — Grande expédition de Kabylie (1857).

Malgré ses nombreuses défaites, Bou-Baghla restait toujours puissant dans la Kabylie. Abandonné par les uns, il retrouvait chez les autres des partisans non moins convaincus et non moins dévoués. Dès les premiers jours de janvier, il fallut de nouveau mettre une colonne en campagne contre lui. Elle partit de Sétif sous les ordres du général Bosquet. Malheureusement dans ces régions de montagnes, en hiver, les catastrophes sont à prévoir. Nos troupes étaient le 20 janvier sur l'Oued-Sahel ; elles y eurent quelques combats heureux opérés surtout par nos alliés contre les partisans de Bou-Baghla, puis elles continuèrent les travaux de route entre Bougie et Alger.

Une tourmente de neige commença dans la nuit du 20 au 21 février; le général se décida à gagner Bougie. Pendant la route nous eûmes de nombreuses congélations. Le 23 au soir plus de 300 hommes atteints entraient à l'hôpital.

Bou-Baghla avait disparu. On pouvait espérer que nous allions entrer dans une période de tranquillité complète. Il n'en fut rien. Bientôt la partie de la Kabylie que le général Saint-Arnaud avait parcourue en combattant, l'année précédente, s'insurgea de nouveau et nécessita l'envoi immédiat de plusieurs colonnes. Le général de Mac Mahon partit de Milah avec 650 hommes d'infanterie, 5 escadrons de cavalerie et de l'artillerie de montagne; le général Camou eut encore à s'occuper du versant occidental du Djurjura. Il avait le commandement d'une colonne de 8000 hommes avec les généraux Paté et d'Aurelles. Le général Ladmirault observait le sud avec de la cavalerie, et le général Massiat se trouvait sur la route de Sétif à Bougie.

Le général de Mac Mahon, secondé par le général Bosquet, parcourut tout le pays de la rive droite de l'Oued-el-Kébir, dans lequel nous pensions avoir obtenu de bons résultats un an avant. Les 15, 16, 17 mai, la colonne eut à soutenir de vigoureux combats. Le 21, un nouveau chériff du pays, du nom de Bou-Séba, se présenta avec des forces respectables. Il fut promptement défait à la suite d'une manœuvre des généraux d'Autemarre et Bosquet, et de nombreux villages furent brûlés. Le 31, nouveaux combats.

Pendant tout le mois de juin, la colonne eut à parcourir, dans tous les sens, le pays difficile des environs de Collo, et à lutter sans cesse contre des rassemblements souvent nombreux et acharnés. Nous eûmes

heureusement à subir de moins grandes pertes que l'année précédente, bien que l'acharnement des Kabyles fût toujours le même.

Ce n'était pas fini. Le chériff d'Ouargla soulevait les oasis du sud. Il fallut marcher contre lui, bien que l'on fût aux jours les plus chauds. Le commandant Collinau fut chargé de cette mission qu'il remplit habilement et assez heureusement pour préserver le sud d'une insurrection qui serait devenue sérieuse.

Le mot d'ordre paraissait donné dans toute l'étendue de nos possessions. La subdivision de Bône, qui avait toujours été remarquable par sa soumission, était aussi travaillée par des agitateurs et, un beau jour, elle se mit en armes. Elle assassina d'abord des travailleurs dans des camps d'exploitation de la forêt des Beni-Sala. Les 1er et 2 juin, les Ouled-Dhan s'insurgèrent; le 5, les Haractas attaquèrent Aïn-Beïda; il fallut mettre sur pied toutes les forces disponibles. Les trois régiments de zouaves étaient formés depuis deux mois seulement; le 3e régiment, non encore complètement constitué, arriva juste pour dégager ce poste, sous la conduite du colonel Tarbouriech. Le mal s'étendait et gagnait les Hanenchas qui attaquèrent Souk-Aras.

Il fallait une répression prompte et énergique : de petites colonnes furent réunies et le général de Mac Mahon, qui avait le commandement des forces, manœuvra sur la frontière tunisienne de manière à empêcher la fuite des tribus insurgées. Le 12 juillet, il les surprit et confia au colonel de Mirbeck, du 3e chasseurs d'Afrique, le soin de commencer l'attaque dans une plaine favorable à l'action de la cavalerie. Le résultat ne se fit pas attendre. Plus de 400 Arabes restèrent sur place. On enleva 16,000 moutons, 800 bœufs, et

200 chameaux. Après cette opération tout rentra dans le calme. Nos troupes rejoignirent leurs garnisons



Pélissier.

et le général de Mac Mahon fut nommé général de division.

Nous avons dit que trois régiments de zouaves avaient été formés : chacun avait reçu un bataillon de l'ancien

régiment, le 1er. à Alger, avait pour colonel M. Bourbaki; le 2e, à Oran, avait M. Vinoy; le 3e, à Constantine, avait M. Tarbouriech.

L'extrême ouest n'était pas plus tranquille que l'est. Il semblait que le mot d'ordre eût été donné partout. Dès le mois d'avril, les Beni-Snassen, Kabyles de la frontière, faisaient des incursions sur notre territoire et pillaient nos tribus soumises. Les autorités marocaines étaient impuissantes à nous donner satisfaction. Nous dûmes agir par nous-mêmes, et le général de Montauban fut chargé de ce soin. Il s'en acquitta avec la perfection qu'il savait mettre à ses opérations militaires.

Cette année 1852 avait été remplie par des combats sur tous les points de notre territoire, et nous pouvions constater qu'aucun des agitateurs n'était en notre pouvoir; ce qui nous présageait la durée d'un état défavorable au développement de notre puissance. Le chériff d'Ouargla se faisait un parti puissant dans le sud. D'une ville qui autrefois nous avait appelés, qui nous avait fourni la preuve de la plus sincère soumission, il était parvenu à faire un foyer d'insurrection. Laghouat, qui avait accueilli le général Marey avec tant de sympathie, recevait le général Yussuf à coups de fusil. Il fallait donc agir sans retard. Nous étions, comme à Zaatcha, en présence d'un ksour et d'une oasis de palmiers, c'est-à-dire d'une ville entourée de jardins clos de murs.

Le général Yussuf se trouvait alors avec une colonne dans le pays des Ouled-Naïls, à *Djelfa*. Il se rendit à Laghouat, où il fut bien reçu : mais dès qu'il eut quitté cette ville, le chériff redoubla d'efforts pour détacher les habitants de notre cause, et il eut un plein succès.

Le général Yussuf se rendit de nouveau dans le sud. En même temps, le général Pélissier recevait l'ordre de prendre la direction supérieure des opérations contre Laghouat.

Le général Yussuf avait pu atteindre le chériff à El-Keig, le 10 novembre, et, après un combat sérieux, lui tuer 200 hommes; enlever 20.000 moutons et 2.000 chameaux; mais ce n'était pas un succès définitif; le chériff se jeta dans Laghouat et, tout le monde étant pour lui, nous fûmes conduits à faire le siège de cette place.

Yussuf ayant reconnu que ses forces étaient insuffisantes pour agir contre l'oasis, attendit l'arrivée du général Pélissier. Les forces dont disposaient les généraux étaient alors de 8 bataillons, 8 escadrons, 4 obusiers de montagne et 2 de campagne. Le 1er décembre le général Pélissier reconnut la place et le 3, il fit enlever une position dominante sur laquelle se trouvait un marabout. Cette prise de possession nous coûta beaucoup de monde, entre autres le capitaine Bessières, des zouaves.

De ce point, on pouvait ouvrir une brèche. Le 4, elle était praticable, et les généraux Bouscaren d'un côté et Yussuf de l'autre, conduisirent leurs colonnes à l'assaut. A midi, le 2e zouave était maître de la ville, après une série de combats dans les rues et les maisons.

Ces grandes actions ne s'accomplissent jamais sans beaucoup de pertes, les nôtres étaient nombreuses. Le général Bouscaren était parmi les morts avec le commandant Morand, des zouaves, et beaucoup d'officiers et soldats à qui on ne pouvait s'empêcher de reconnaître une ardeur et un patriotisme des plus remarquables. Le chériff fut, dit-on, blessé, mais il échappa à la

poursuite de nos goums, conduits par notre allié Si-Hamza.

Dans la nuit le général Pélissier reçut de nombreuses soumissions des égarés qui nous avaient combattus et, en parcourant les jardins de l'oasis, on découvrit un très grand nombre de femmes et d'enfants qui y étaient cachés.

Depuis ce jour, Laghouat a reçu une garnison française et est devenu un point d'appui pour nos colonnes qui rayonnent dans le sud. Nous avons aujourd'hui une garnison à Ouargla, un bureau arabe à Gardaïa, chez les Beni-Mzab. Les grandes tribus du Sahara, les Ouled-Naïls, les Larbaa, ne nous donnent aucune inquiétude. Elles s'agiteraient certainement, si elles n'avaient au milieu d'elles un œil vigilant.

Durant l'hiver de 1853 à 1854, le général Randon, avec un état-major de généraux, vint à Laghouat pour y recevoir la soumission des Chambaas. J'accompagnais la colonne et j'eus le plaisir de voir les élégants méhara des Chambaas avec lesquels ces hardis cavaliers faisaient la *fantasia*, comme les Arabes des plaines avec leurs chevaux. Ce serait pour Paris une plus grande attraction que la fantasia des spahis, qui a pourtant son intérêt.

Pendant cette visite du gouverneur à Laghouat, le colonel Durrieu, parti d'Oran, se rendait, à travers un pays aride, à Ouargla. Il n'était suivi que d'une dizaine d'officiers français, le fameux marabout des Ouled-Sidi-Cheick, Si Hamza, dont le nom a la plus grande autorité dans tous ce pays saharien, nous faisait, en quelque sorte les honneurs de son désert, et nous introduisait dans Ouargla, qui devenait alors la limite de notre territoire.

Le chériff Bou-Baghla avait de nouveau reparu en Kabylie dans le courant de 1853 ; une colonne d'obser-



Randon.

vation commandée par le général Deligny, resta à Dra-el-Mizan pendant que deux autres, conduites par le gouverneur et le général Yussuf, parcouraient dif-

férentes parties du pays ; mais aucun fait militaire ne se produisit à ce moment. Cependant, le 23 décembre, il y en eut un d'une grande importance. Bou-Baghla était chez les Beni-Mellikeuch, qu'il cherchait à soulever. Il fut attaqué par nos alliés, conduits par Sidi-Mokrani et tué de la main même de ce chef. La mort de ce fanatique mit fin, pour le moment, à l'insurrection kabyle. C'était une circonstance des plus heureuses, car Bou-Baghla n'aurait pas manqué de tirer parti de la diminution considérable dans l'effectif de l'armée d'Afrique, par l'envoi, en Orient, de la plus grande partie de nos régiments coloniaux.

Progressivement, nous nous établissions dans les points importants du sud : Tuggurt, qui se trouve sur le passage de toutes les caravanes, était visité par le général Desvaux, qui, en décembre 1854, il y laissait une garnison et un chef des affaires indigènes. Le général Randon, élevé à la dignité de maréchal de France, le 19 mars 1856, fut forcé de faire durant cette année quelques démonstrations en Kabylie.

L'état d'effervescence dans lequel se trouvait ce pays démontrait bien la vérité de ce que répétait sans cesse le maréchal Bugeaud : que, tant que la Kabylie n'aurait pas été conquise, nous serions exposés à des insurrections qui pourraient s'étendre et se généraliser. Aussi le maréchal Randon préparait-il de longue main une expédition avec des forces suffisantes pour englober tous le pays kabyle dans un cercle de feu. La fin de la campagne d'Orient, rendant disponibles les généraux et les troupes, la campagne fut décidée pour l'année 1857.

Pour l'effectuer, le maréchal réunit toutes les troupes dont il pouvait disposer ; elles montaient à plus de

30,000 hommes. C'est le plus grand rassemblement que nous ayons vu en Algérie, et ce n'était pas trop pour agir sur beaucoup de points à la fois. L'important était d'empêcher les Kabyles de se grouper. Les dispositions administratives pour les vivres et les munitions avaient été de même très bien calculées.

Tout était prêt, le gouverneur fit commencer par l'attaque des positions des Beni Raten, au point culminant du pays; la résistance fut des plus énergiques; mais, dès que cette puissante tribu fut vaincue, le gouverneur fit ouvrir une route qui donnait accès à Souk-el-Arba et donnait passage à nos convois, à notre artillerie; il fit élever un fort, aujourd'hui fort National, dans lequel se trouve une garnison imposante qui peut facilement avoir action sur le pays environnant.

Ce n'est pas le cas de raconter en détail les nombreux incidents et les glorieux combats de cette période de conquête. Pendant deux mois, nos vaillants soldats conduits par de non moins vaillants chefs, comme Mac Mahon, Yussuf, Renault, Bourbaki, Périgot, Gastu, de Ligny, de Liniers, Chapuis, ont escaladé des montagnes, plongé dans des précipices; toujours attaqués, toujours ripostant et, après un succès, laissant le fusil pour tracer ces routes qui sont devenues la sécurité dans ce pays.

Quelques traits de mœurs donneront une idée de la guerre en pays kabyle.

Chez ces montagnards, il existe un amour-propre excessif, un besoin de se montrer supérieur dans le maniement des armes et dans l'énergie guerrière, qui les porte aux plus grandes audaces. Nous avons déjà signalé les *imessebelen*, Kabyles qui s'inscrivent pour défendre leur pays quand les circonstances l'exigent et

qui se font un point d'honneur de ne pas faiblir. Ils ont encore une autre coutume qu'ils pratiquent très souvent entre eux; à plus forte raison quand il s'agit de combattre les infidèles. C'est ce qu'ils appellent le *Timechekerrit*.

Quand une guerre est décidée, les tribus ou les villages se lancent les uns aux autres des défis de prouesse. Ce sont généralement les tribus séparées par de longues inimitiés qui, réunies pour la même cause, veulent rester rivales dans la lutte contre l'ennemi commun, et font ainsi tourner leur rivalité au profit du bien public.

Cette coutume est aussi bien suivie dans des guerres de tribu à tribu que dans des guerres contre un peuple étranger. Tantôt chaque tribu rivale défend une portion de retranchement et celle qui lâche pied la première est déshonorée; tantôt on indique le point où il faudra arriver après avoir culbuté l'ennemi pour avoir les honneurs de la journée.

Les Kabyles mettent un extrême amour-propre dans ces défis; les Meddahs (chanteurs) chantent la gloire du vainqueur et la honte du vaincu, et leurs récits rimés se transmettent de génération en génération.

C'est la coutume du Timechekerrit qui nous donne le secret de la résistance opiniâtre que nos colonnes ont rencontrée dans certaines occasions, comme au combat du 17 mai 1844, où le maréchal Bugeaud trouva tant de résistance, parce que toutes les tribus kabyles avaient envoyé leurs contingents; il en était de même en 1857, chez les beni Raten, par lesquels a commencé l'attaque; il en fut surtout de même au rude combat d'Icheriden, le 24 juin 1857 et pendant l'insurrection kabyle de 1871.

Même sans ces conditions particulières, le Kabyle se fait un point d'honneur de ne céder que devant la force.

Pas une tribu n'a déposé les armes sans combattre. Ne pas faire parler la poudre quand on est attaqué, serait une tache à l'honneur du Kabyle, il ne pourrait la supporter.

Partout il a donc fallu combattre; mais toutes les dispositions étaient prises de façon à ne pas obtenir nos succès par de trop grands sacrifices. Il faut le dire à la gloire du chef de l'expédition, elle a eu de fort bons résultats, qui n'ont pas été trop chèrement acquis.

On a dû brûler, on a dû détruire. Mais quelles sont les guerres dans lesquelles on n'est pas forcé d'avoir recours à ces moyens? Est-ce que les choses ne se sont pas toujours passées ainsi? Aujourd'hui même pour la guerre entre pays se disant civilisés, on s'ingénie à trouver des moyens de destruction plus complets, plus rapides et pouvant être lancés à des distances prodigieuses pour écarter de l'assaillant toute chance de danger; le courage individuel n'est plus compté. En Kabylie, il n'en était pas ainsi : on détruisait parce que la destruction était toujours une menace et sa réalisation souvent une nécessité. Mais c'était aussi à son corps défendant, les Kabyles défendaient leur bien avec le courage dont ils ont toujours fait preuve.

Cette campagne n'a pas éteint pour toujours les foyers d'agitation. Je ne crois pas que ce soit jamais possible en pays musulman conquis. L'espérance de reconquérir l'indépendance est toujours trop vivace au cœur de l'Arabe et du Kabyle pour qu'ils ne soient pas accessibles à toutes les excitations. Mais il est cer-

tain que des relations plus fréquentes et plus cordiales se sont établies ; des villages ont été créés dans la Kabylie ; les routes y sont nombreuses et bien entretenues ; les diligences font un service régulier jusqu'au fort National, et les Kabyles en usent avec plaisir. Cependant nous verrons encore quelques insurrections kabyles en 1860 en 1864, mais ce sont des insurrections partielles et vite assoupies. La dernière pourtant, celle de 1871, a été des plus sérieuses, nous en parlerons.

CHAPITRE XXIII

Défection de Si Hamza. — Mort de Beauprêtre, tué par Si Hamza. — Celui-ci est tué par l'ordonnance du colonel Beauprêtre. Si Mohamed succède à Si Hamza. — Le chériff Si Lazreg est tué, un autre le remplace (Abd-el-Aziz). — L'insurrection gagne la province de Constantine. — Elle est partout réprimée. — Insurrection de Kabylie en 1871.

L'année 1864 a été marquée par un évènement fort grave et fort regrettable : la défection de Si-Hamza, kalifa des Ouled-Sidi-Cheick, et l'assassinat du colonel Beauprêtre à Aïounet-Bou-Beker.

Cette insurrection est une des plus sérieuses et des mieux conduites qui aient eu lieu. Elle eut pour origine la haine que Si-Sliman-Ben-Hamza, jeune marabout influent, portait aux chrétiens, bien qu'il eût accepté le titre de bach-agha des Ouled-Sidi-Cheikh. Sa grande autorité morale, le prestige qui entouraient son nom et sa position lui rendirent faciles le soulèvement de toutes les populations du Sud oranais. Il en profita

pour se ruer un matin sur le camp du colonel Beauprêtre, qui avait été envoyé de Tiaret avec une colonne composée en grande partie de goums, pour surveiller les agissements du marabout. Beauprêtre fut blessé mortellement dans sa tente par le marabout lui-même, pendant que l'ordonnance du colonel tuait d'un coup de pistolet, à bout portant, le meurtrier de son chef (8 mai 1864). Les goums de Beauprêtre avaient fait défection; les quelques Français et les spahis se défendirent jusqu'à leur dernière cartouche; pas un ne resta debout.

Si-Mohamed succéda à Si-Sliman et continua la lutte avec le même acharnement; ce qu'il voulait, il le dit lui-même, « c'est la destruction des chrétiens », et il n'épargnait rien pour réaliser ce désir. Il tua ce qu'il put dans les postes isolés, dans les fermes, dans les caravansérails et sema partout une grande inquiétude qui eut du retentissement, en France comme en Algérie.

La situation générale était devenue si difficile que plusieurs colonnes furent mises en mouvement en même temps: une fut confiée au général Liebert, l'autre au général Yussuf.

L'effectif de l'armée, qui avait été réduit quelque temps avant, reçut un nouvel accroissement: le 77e était envoyé dans la province d'Alger, le 10e bataillon de chasseurs dans celle d'Oran, et le 83e de ligne dans celle de Constantine.

Le général Martineau, surpris par les contingents de Mohamed, eut à soutenir avec sa petite troupe une lutte dans laquelle nous eûmes 72 tués et 31 blessés. Le général Deligny, parti de Frenda avec une colonne mobile, se porta vers le sud à la rencontre de Moha-

med, il l'atteignit, le 13 mai, à Chabet-el-Ahmar (le ravin rouge); lui fit éprouver de grandes pertes et, continuant sa marche, il détruisit le 14 juin, tous les kour d'el-Abiod, centre des Ouled-Sidi-Cheick.

Mais l'insurrection ne se borna pas aux régions sahariennes; elle pénétra dans le Tell, où les marabouts avaient de nombreux adhérents, affiliés à l'ordre de Sidi-Cheick. Un mokaddem des Aïssaoua, nommé Si-Laz-Reg, arrivé récemment de la Mecque, se mit à la tête du mouvement et déclara que l'heure était venue de courir sus aux Français. Cette parole est toujours écoutée.

Il eut bientôt de nombreux adhérents avec lesquels il crut pouvoir attaquer la petite colonne du colonel Lapasset. Celui-ci avait été heureusement prévenu que Si-Laz-Reg lui avait tendu un piège et il put en éviter les conséquences.

Les insurgés attaquèrent Zamora, Ammi-Moussa, petits postes peu éloignés de la plaine du Chélif, et, bien qu'ils eussent pu constater le peu d'effet de leurs tentatives, ils paraissaient décidés à les poursuivre. De nouvelles troupes, les 12e et 82e de ligne, le 1er hussards, vinrent avec le général Rose. Elles débarquaient le 12 mai à Mostaganem et entraient de suite en campagne.

Le 4 juin eut lieu un combat provoqué par Si-Laz-Reg, qui fut tué dans l'action.

Pour un fanatique défunt, un autre se présente. Ce fut un autre mokaddem du nom d'Abd-el-Aziz; il promettait le même résultat que Si-Laz-Reg et, comme lui, il réunit des partisans.

Avec l'accroissement de nos forces, la campagne fut menée avec vigueur.



Zouave d'Afrique.

Le général de Martimprey, qui succédait au duc de Malakoff, mort le 22 mai, prit le commandement des troupes le 15 juin. En quelques jours les colonnes Liebert et Lapasset eurent raison de toute cette masse de gens qui croyaient nous anéantir, selon les prédictions de leurs fanatiques.

Les quatre colonnes Rose, Liebert, Martineau et Lapasset, reliées entre elles par des goums, battirent le pays dans la journée du 27, et tous les dissidents se rendirent à merci, nous abandonnant plus de 4,000 prisonniers.

Tout cela parce qu'un jeune marabout, presque un enfant, mais enfant d'une famille illustre, a fait entendre que la guerre sainte était commandée par Dieu. Pour cela seul des populations prennent les armes et se font tuer ou sont ruinées, et demain la même chose pourrait encore se produire. Le général Deligny, dans son rapport, dit : « Si l'on ne se tient pas continuellement sur ses gardes, si on s'endort dans huit ou dix années de sécurité; si le pouvoir n'est pas fortement constitué à tous les échelons, on se réveillera à la côte; tout le territoire de colonisation sera perdu et la conquête à refaire. Si Sidi-Sliman n'avait pas été tué à Aouinet-Bou-Bekeur, il eût été quatre jours après dans la banlieue de Tiaret et huit jours plus tard dans celle de Mostaganem. Partout il eût trouvé le terrain préparé pour le recevoir ! »

De la province d'Oran, l'insurrection passa dans la province d'Alger et nécessita la mise en mouvement de quatre colonnes pour éviter que les insurgés ne pénétrassent dans le Tell; toutefois ce déploiement de forces ne prévint pas la défection des Larbaas qui avaient toujours été des alliés fidèles.

Bientôt nous apprîmes que la province de Constantine participait à ce mouvement général insurrectionnel et que, là aussi, nous avions à nous protéger par les moyens les plus énergiques.

Le principal auteur du mouvement était Si-el-Hadj Bou-Akkas, qui avait été récemment dépossédé de son commandement dans le Ferdjioua. Avec quelques-uns de ses partisans, il prêcha la guerre sainte dans le Hodna, en compagnie des affiliés à l'ordre des Sidi-Cheick.

Sur ces entrefaites le maréchal de Mac-Mahon fut nommé gouverneur général, le 1er septembre. Comme il était important de dégager au plus vite la situation de ce côté, le maréchal, dès son arrivée, envoya le colonel de la Croix du côté Bou-Saada. Le 30 septembre une brillante affaire de cavalerie, conduite par le colonel de la Jaille, prépara la dispersion des contingents armés. Celle-ci fut complétée les jours suivants, par l'action combinée de la cavalerie et de l'infanterie du colonel Guiomard, du 77e, qui firent éprouver à l'ennemi des pertes sérieuses en hommes et en animaux : 300,000 moutons, 3,000 chameaux, 1,500 bœufs et un immense butin restèrent au pouvoir des deux colonnes.

L'insurrection finissait par ce fait dans la province de Constantine, mais elle reprenait dans la province d'Oran.

Nos troupes formaient cinq colonnes, dont deux protégeaient le Tell et trois opéraient dans le sud à la fin de septembre. Nous eûmes malheureusement un échec. Nos soldats harassés de fatigue n'étaient pas en situation de faire les efforts nécessaires pour résister à un ennemi beaucoup supérieur en nombre. Nous eûmes des pertes cruelles, au combat d'Aïn-Beïda :

48 blessés, 27 tués et 150 hommes disparus. Le lendemain les Rezaïna, informés pendant la nuit du succès des marabouts, se ruèrent sur une compagnie du 17e de ligne et l'anéantirent!

Aussitôt on mit tout le monde en campagne et le gouverneur confia aux généraux Yussuf et Deligny le soin du châtiment. Il fut grand, les tribus du cercle de Géryville firent leur soumission. Au sud de la province d'Alger, les tribus qui avaient déserté notre cause déposèrent successivement les armes. Cette insurrection avait duré des mois pendant lesquels nos troupes n'ont pas cessé d'être en campagne partout. Abd-el-Kader ni Bou-Maza n'étaient les instigateurs de la révolte; mais nous avons dit déjà que l'Algérie a toujours possédé, et possédera longtemps encore, des agitateurs qui seront toujours écoutés quand ils parleront de la nécessité de combattre les infidèles.

Les Ouled-Sidi-Cheick ont plusieurs fois repris les armes; Bou-Améma, en 1881, ne s'était mis à la tête du mouvement qu'en sa qualité de Mokkadem des Ouled-Sidi-Cheick.

Pendant une longue période, l'Algérie jouit d'une tranquillité à peu près complète. Quelques petits soulèvements eurent lieu en 1865 en Kabylie, en 1868 dans le Sud, mais ils n'exigèrent pas d'action militaire importante, les tribus alliées purent suffire à faire rentrer dans l'obéissance les perturbateurs.

Il n'en fut pas de même en 1871. Le résultat de la guerre de 1870 n'était pas inconnu des Arabes et des Kabyles; notre armée d'Afrique était fort réduite; le moment paraissait donc favorable aux indigènes pour prendre ce qu'ils appelaient « la revanche de leur oppression »; nous eûmes même le chagrin de constater

des défections dans des troupes qui nous avaient toujours montré le plus grand dévouement. Les premiers symptômes de l'insurrection furent l'assassinat des habitants des fermes isolées, des postes peu occupés; puis, à mesure que le nombre des insurgés augmentait, ils s'adressèrent aux villages des colons, dans lesquels ils causèrent d'affreux ravages par le fer et le feu.

L'insurrection avait débuté dans la province de Constantine; mais elle prit de bien plus grandes proportions dans la Kabylie, dans la province d'Alger. Tous les villages déjà créés, soit dans la vallée de l'Isser, soit sur les crêtes des montagnes, ont été successivement détruits par le pillage et l'incendie, et les habitants tués, quand ils n'ont pas eu le temps de fuir en abandonnant leur bien. Les Arabes, soulevés, ne songeaient à rien moins qu'à pénétrer dans Alger et, dans leur route, ils attaquaient les villages déjà considérables d'Alma, de Saint-Pierre. Le village du col des Beni-Aïcha (Ménerville) fut détruit, celui du bordj des Beni-Mançour le fut également et le bordj (fort) lui-même fut assiégé par les Kabyles pendant près de deux mois. Il en fut de même du fort de Dra-el-Mizan, où se réfugièrent les colons, et y restèrent bloqués du 20 avril au 4 juin.

Tous les villages de la contrée furent détruits à cette époque, et partout les Mokkadems de la secte de Mouley-Abd-er-Rhaman, dont le tombeau se trouve près de bordj Boghni, firent commettre toutes les atrocités possibles.

Le village le plus maltraité fut celui de Palestro, dont la position n'était pas défendable. Ce village était en prospérité quand éclata la révolte; il fut aussitôt enveloppé par les Kabyles; les habitants se réfugièrent dans l'église, dans les maisons bien bâties et se défen-

dirent tant qu'ils eurent des vivres et des munitions. Un moment vint où il fallut capituler. Sur les 100 défenseurs, 50 furent tués sur place, les 50 autres furent épargnés. Le colonel Fourchault se porta aussi vite que possible au secours des malheureux habitants; mais, à son arrivée, le massacre avait eu lieu. Palestro n'existait plus.

Pour combattre cette formidable insurrection, les généraux de la Croix, Lallemand et Cerez furent en campagne pendant une partie de l'année. Ils n'avaient à leur disposition que des troupes peu faites à cette guerre d'Afrique, des mobiles, des mobilisés, et cependant ils en tirèrent un très bon parti.

Les mobilisés de la Côte-d'Or faisaient partie du faible détachement qui gardait le fort National, lorsqu'il fut assiégé par les Kabyles. Ceux-ci firent un siège en règle, avec travaux d'approche et de mines. Pendant deux mois les habitants du fort furent privés de toute communication avec l'extérieur; ils ne furent dégagés que par l'arrivée des colonnes des généraux Lallemand et Cerez. Tizi-Ouzou, autre fort qui surveille la vallée du Sebaou, a aussi été assiégé pendant un mois.

Les Arabes et les Kabyles étaient autorisés à croire, à cette époque, que le moment marqué pour l'expulsion des chrétiens était arrivé. Ils avaient vu nos troupes quitter en grand nombre l'Algérie ; ils savaient que ces troupes, et presque toutes celles que possédait la France, étaient internées en Allemagne ; c'était plus que suffisant pour éveiller leur ardeur des combats ; et, de bonne foi, il ne faut pas les en blâmer. Ces malheureux égarés ont payé cher leurs espérances : le séquestre a été mis sur tous leurs biens; ils ont été désarmés, et ce désarmement a produit 80,000 fusils ; ils ont payé

30 millions de francs dont 19 ont été répartis entre les colons pour les pertes qu'ils ont éprouvées en matériel et pour le prix du sang des victimes.

Le rôle actif de l'armée a pour ainsi dire cessé. Elle n'a plus qu'à observer, mais il faut qu'elle observe bien, car le moindre incident peut faire naître des complications. Tant que nous n'aurons pas des villages nombreux, habités par une population aussi compacte que celle des indigènes, nous pourrons être exposés à des soulèvements. Nous marchons aujourd'hui vers ce résultat : nos villages se multiplient; leur population augmente et bientôt l'équilibre s'établira. Alors seulement nous aurons dans les Arabes des auxiliaires, non convaincus, mais forcés. Ils ne nous aimeront pas mieux, mais ils nous subiront avec résignation. Ce qui nous les attachera le mieux, ce sera le relâchement de leurs idées religieuses. Les personnages religieux déplorent que toute la population musulmane soit aujourd'hui dans cette voie. Nous, nous devons nous en réjouir, c'est la suppression la plus sérieuse de l'antagonisme qui a toujours existé entre eux et nous.

CHAPITRE XXIV

1881

Insurrection des Ouled-Sidi-Cheick dans le sud oranais. — Le chérif Bou-Améma.

Le règne des chériffs n'est pas terminé. Après une longue période de calme durant laquelle nos colons, nos travailleurs des champs, ont vécu dans une sécurité parfaite, nous voyons surgir un nouvel illuminé qui a

soif de renommée, et veut ranger sous la bannière du prophète des fanatisés par sa parole.

Nous voyons surgir Bou-Améma.

Ses débuts sont ceux de tous ses pareils. Ils tombent sur des populations isolées, sans défense et tuent sans pitié, surtout pour piller. Bou-Améma a fait ses premières victimes parmi les travailleurs de l'alfa, hommes, femmes et enfants, occupés à arracher, à botteler cette plante qui couvre une partie des hauts plateaux. Ces exploits ne demandaient pas une grande valeur aux insurgés : frapper des gens sans défense n'est jamais acte méritoire, quel que soit le Dieu auquel on offre cet holocauste, et pourtant chaque victime fait augmenter le nombre des partisans. Bou-Améma s'était fait ainsi une force avec laquelle il répandait la terreur dans toutes les tribus qui nous étaient soumises; aussi notre présence était-elle nécessaire.

Dans le courant de juin, un succès encouragea Bou-Améma. Une colonne, partie de Mascara, se rendant dans la direction de Géryville, fut aux prises avec des forces relativement considérables, dans un pays favorable aux embuscades. Les convoyeurs arabes qui accompagnaient la colonne firent défection et le désordre qui s'ensuivit favorisa Bou-Améma. Il n'en fallut pas plus pour augmenter son audace.

Nous eûmes successivement et même simultanément plusieurs colonnes en campagne, pour cerner les révoltés; mais dans ces pays de plaine, on se voit de loin et il est toujours facile à des Arabes de se soustraire aux coups dans une marche en avant. Leur mobilité est leur sauvegarde; et ils prennent leur revanche au moment du départ. Les poursuites dans ces pays sont

illusoires ; elles donnent beaucoup de fatigue pour des résultats presque toujours nuls.

Durant cette campagne de 1881 et 1882, nos troupes ont essuyé les températures extrêmes : des chaleurs torrides en été, et en hiver la glace et la neige. On signale à peine comme compensation quelques petits avantages militaires, dont les résultats ne sont jamais en rapport avec les peines et les fatigues des hommes. L'Arabe dans ces plaines immenses, sans culture, sans arbres, presque sans eau, car celle que l'on trouve dans les *redirs*, dans les puits, est saumâtre et souvent infecte, l'Arabe, dis-je, se rit de nos efforts ; il nous observe et évite avec le plus grand soin de se mettre sous notre main. Il porte lui-même dans une besace, dans le capuchon de son burnous, ce qui est nécessaire à sa nourriture ; sa sobriété lui permet de ne pas se charger. Nous, au contraire, nous sommes embarrassés par notre convoi qui porte la nourriture des hommes et des bêtes ; qui souvent est obligé de porter l'eau et le bois, et, comme nous ne pouvons nous ravitailler sur place, nous sommes obligés de rentrer fréquemment dans nos centres d'approvisionnement. C'est alors que l'Arabe se manifeste ; il nous poursuit, nous harcèle, nous fatigue ; tels étaient les anciens Numides, tels sont les Arabes d'aujourd'hui.

Pour les gagner de vitesse nous avons activé les travaux du chemin de fer d'Arsew au Kreider, en passant par Saïda. Aujourd'hui il va à Méchéria, en traversant le Chott-el-Cheurgui.

Nos colonnes ont parcouru une grande étendue du pays à la poursuite de Bou-Améma ; son point de ravitaillement était dans la région des oasis, à Figuig qui se trouve sur le territoire marocain ; mais nous n'avons

pas dépassé El-Abiod Sidi-Cheick, dont le marabout vénéré fut détruit par la colonne du colonel de Négrier.

Les Ouled-Sidi-Cheick restent toujours la grande puissance du sud Oranais. Il est bon de les avoir pour amis, car on ne peut pas se dissimuler que quand il leur plaira de se soulever et d'appeler les Arabes à la guerre, ils trouveront toujours beaucoup de partisans prêts à les suivre. Aujourd'hui, Si-Kaddour, leur chef, habite el-Goléah. Il y vit en paix et nous en avons le bénéfice.

CHAPITRE XXV

Raison de l'expédition de Tunisie. — Formation de la colonne expéditionnaire ; celle de gauche, celle de droite. — Occupation du Kef. — La colonne Delbecque chez les Kroumirs. — Occupation de Bizerte. — Le général Bréart à Tunis. — Signature de l'acte de protectorat. — Combats chez les Kroumirs. — Prise de Beja. — De Mateur. — Soumission des tribus. — Insurrection dans tout le pays. — Prise de Sfax. — De Gabès. — De l'île de Djerba. — Le général Saussier prend le commandement. — Le général Sabattier à Zaghouan. — Le lieutenant-colonel Corréard à Hammamet. — Le colonel Moulin à Sousse. — Formation d'une armée expéditionnaire. — Marche sur Kaïrouan. — Prise de cette ville. — Prise de Gabès et de Gafsa. — Pacification de tout le pays.

Nous venions de parcourir une assez longue période de tranquillité pendant laquelle la colonisation avait véritablement progressé, surtout par l'extension de la culture de la vigne, qui appelle chaque année de nombreux cultivateurs, et rien ne faisait supposer que nous devrions bientôt avoir recours à l'action militaire

pour assurer notre sécurité et nous mettre à l'abri des provocations de nos voisins.

La frontière entre la Tunisie et l'Algérie était fictive, et, comme toutes les frontières, elle donnait asile à tous les vagabonds, à tous les criminels qui faisaient sur notre territoire de fréquentes incursions. Les Kroumirs étaient surtout le centre de réunion de ces malfaiteurs qui répétaient fréquemment leurs brigandages sur nos tribus algériennes, et il devenait nécessaire de mettre bon ordre à cet état de choses.

Il est probable que ces menées étaient encouragées par des influences étrangères, car il est notoire que la Tunisie était convoitée par l'Italie, qui considérait que son voisinage lui donnait un droit de possession ; peut-être même était-elle fortifiée dans ses prétentions par une influence qui, de tout temps, a cherché à amoindrir les possessions coloniales de la France.

Les choses en étaient venues à ce point qu'une prompte solution devenait nécessaire pour assurer l'avenir de notre colonie algérienne et prévenir les complications qui auraient pu se produire. Il fallait d'abord soustraire le bey, Mahomed es Sadok, aux suggestions du nombreux parti antifrançais dont il était entouré et revendiquer les concessions qui nous avaient été octroyées et que l'on voulait nous enlever.

Le rôle de la diplomatie étant épuisé sans résultat, il fallait intervenir par la force, surtout pour réprimer les actes qui se produisaient sur notre frontière et se répétaient avec une persistance intolérable.

Dans l'ouest, le gouvernement marocain nous avait autrefois autorisés à châtier nous-mêmes les tribus marocaines de la frontière qui commettaient des déprédations sur notre territoire ; nous avions eu prompte-

ment raison de ces tribus. Le bey de Tunis ne paraissait pas disposé à nous donner la même autorisation ; il promettait bien d'intervenir lui-même, mais nous savions son impuissance et nous ne pouvions tolérer longtemps une situation qui s'aggravait par défaut de répression. Nous étions dans le cas de légitime défense.

Des incursions armées, poussées sur notre territoire par les Kroumirs et autres tribus tunisiennes voisines, précipitèrent les événements. Le général Osmont, commandant le 19e corps, dut même constituer une force respectable pour garantir les tribus amies de la frontière, et nous eûmes avec les Kroumirs, sur notre territoire, des combats sanglants. Le bey n'était pas en situation de réprimer ces attaques et de maintenir ses tribus dans la soumission ; il est même probable qu'il les encourageait par ses agents, autorisés à répandre le bruit que l'Angleterre et l'Italie soutiendraient la Tunisie.

Telle était la situation, quand, le 6 avril, le gouvernement français prévint M. Roustan d'annoncer au bey l'entrée des troupes françaises dans la régence. Il devait lui dire :

« C'est en alliés et en auxiliaires du pouvoir souverain du bey que les soldats français poursuivront leur marche ; c'est aussi en alliés et en auxiliaires que nous espérons rencontrer les soldats tunisiens avec le renfort desquels nous voulons châtier définitivement les auteurs de tant de méfaits, ennemis communs de l'autorité du bey et de la nôtre. »

A ces paroles le bey protesta par une note diplomatique ; mais il envoya 3,000 réguliers tunisiens sous le commandement d'Ali-Bey, son frère, soi-disant pour

châtier les Kroumirs, mais plus probablement pour leur donner un appui.

Il fut donc décidé qu'une colonne expéditionnaire entrerait en campagne le plus promptement possible. Elle fut organisée avec une partie des troupes de l'Algérie auxquelles furent jointes des troupes de toutes armes prises en France. Ces forces réunies dans le voisinage de la frontière montaient, le 24 avril, jour où commencèrent les opérations, à 25,000 hommes sous le commandement du général de division Forgemol de Bosquenard. Elles formaient deux colonnes : colonne de gauche (général Delbecque) :

1re brigade (général Vincendon).

7e bataillon de chasseurs à pied.
2 bataillons du 40e de ligne.
2 bataillons du 96e de ligne.
2 bataillons du 141e de ligne.

2e brigade (général Galland).

29e bataillon de chasseurs à pied.
2 bataillons du 18e de ligne.
2 bataillons du 22e de ligne.
2 bataillons du 57e de ligne.

3e brigade (général Ritter).

1 bataillon du 2e zouaves.
2 bataillons du 3e zouaves.
2 bataillons du 1er tirailleurs.
1 bataillon du 3e tirailleurs.

Troupes divisionnaires.

1 escadron du 4e hussards.

1 escadron du 3e spahis.
2 batteries de montagne de 80 millimètres.
2 batteries de 4.
2 compagnies du génie.

Colonne de droite (général Logerot):

1re brigade (général Logerot).
2 bataillons du 1er zouaves.
1 bataillon du 4e zouaves.
2 bataillons du 2e tirailleurs.
2 bataillons du 83e de ligne.

2e brigade (général de Brem).

27e bataillon de chasseurs à pied
2 bataillons du 122e de ligne.
2 bataillons du 142e de ligne.

Brigade Gaume.

3 escadrons du 7e chasseurs à cheval.
3 escadrons du 11e hussards.
2 escadrons du 3e chasseurs d'Afrique.
1 escadron du 3e spahis.

Troupes divisionnaires.

3 escadrons du 3e chasseurs à cheval.
4 batteries de montagne de 80 millimètres.
1 batterie de 80 millimètres.
1 compagnie du génie.

Une autre colonne, destinée à Tabarca, comprenait trois bataillons, de l'artillerie et du génie.

On évaluait à plus de 10,000 le nombre d'hommes dont les Kroumirs pouvaient disposer, nombre qui pou-

vait être doublé par les contingents que les tribus voisines pouvaient fournir.

C'est en vue d'empêcher cette agglomération des forces ennemies que le plan de campagne avait été conçu. Chaque colonne avait son but arrêté.

La colonne de droite (général Logerot) quitta son campement le 24 avril et pénétra en Tunisie par la vallée de l'Oued-Melleg ; le 26, les portes du Kef lui furent ouvertes. Cette ville, l'ancienne Sicca Vénéria, est sans importance par elle-même ; mais elle est située sur un rocher élevé, d'où son nom de Kef (rocher), et elle domine et commande la vallée du haut Melleg et tout le pays environnant.

Cette ville n'était pas en situation de résister ; ses remparts sont illusoires et ses défenses mauvaises. Le gouverneur Si-Rechid, inspiré surtout par notre agent consulaire, M. Roy, comprit qu'il n'avait qu'une chose à faire : ouvrir ses portes et remettre la casbah au chef français. La vie et les biens des habitants lui furent garantis, et le 83e de ligne, avec un peu de cavalerie et de l'artillerie, tinrent garnison dans la place.

La colonne de droite continua son mouvement tournant qui prenait à revers le pays des Kroumirs pendant que la petite colonne, qui devait débarquer en face de Tabarca, attendait que la mer fût calme pour prendre terre à la côte. Le 25, l'escadre s'empara de Tabarca ; le 26, des troupes débarquèrent sur la côte et s'emparèrent du Bordj-Djedid (fort neuf) à l'embouchure de l'oued Tabarca. Cette opération fut facilitée par l'occupation de l'île, d'où les projectiles balayaient la côte et éloignaient les Kabyles.

Par cette manœuvre, les Kroumirs étaient menacés de trois côtés : en face, sur le flanc et sur les derrières.

L'attaque générale allait commencer. Le 26, aucun mouvement de notre grosse colonne qui devait attaquer directement la montagne n'avait encore été opéré, et ce temps écoulé paraissait perdu; il l'était en effet, mais par des causes indépendantes de notre volonté, comme il s'en produit souvent dans les pays inexplorés, dont la topographie est mal connue. Il existait une grande difficulté dans l'absence de route et même de chemin pour nos approvisionnements de toutes sortes que nous étions obligés de traîner avec nous; il fallut donc ouvrir des voies et concentrer des approvisionnements en grande quantité. Cela fait, l'attaque était moins entravée et le résultat plus assuré.

Le 26, les trois brigades Ritter, Vincendon et Galland se mirent en route, dès l'aube, échelonnées du nord au sud, et dirigèrent leur mouvement de façon à se réunir au sommet de la montagne; mais il n'était pas possible de prévoir les incidents de la route et le degré de résistance de l'ennemi; partout les pentes étaient difficiles à franchir, et les Kroumirs les défendirent avec tout l'acharnement qu'apportent les montagnards. Toute la journée fut employée à combattre; elle peut compter parmi les plus pénibles que nos troupes eurent à subir. Enfin au déclin du jour le général Vincendon avait pris possession du Kef Charaga au-dessus duquel son fanion se déployait.

Les fatigues de cette journée ont porté une grave atteinte à la santé du général Ritter, ancien combattant d'Afrique, qui commandait à Bône et avait suivi toutes les phases du début de cette campagne; il fut frappé d'une congestion cérébrale qui mit ses jours en danger, et par ce fait, il eut la douleur de quitter son commandement.

Jusqu'à la fin du mois la pluie ne cessa de tomber



Une embuscade en Kroumirie.

en abondance et empêcha tout mouvement en mon-

tagne. Mais la colonne Logerot put continuer sa marche du Kef à Souk el Arba, dans la vallée de la Medjerda, où le général de Brem avait pénétré de son côté jusqu'à Gardinaou. Ces deux colonnes étaient en communication par le chemin de fer.

Les tribus sentaient que la résistance devenait impossible; plusieurs, entre autres les Ouchtettas, vinrent faire leur soumission; mais comme compensation l'agitation devint plus grande sur d'autres points. Le 30, une reconnaissance poussée en avant de Souk-el-Arba, dans la direction de Ben Bechir, fut attaquée violemment avec des forces qui allaient en augmentant par l'arrivée de nouveaux contingents; le colonel Hervé, des zouaves, fut obligé d'appeler des renforts avec lesquels il infligea aux révoltés une correction utile.

Nous tenions les points importants des montagnes occupées par les Kroumirs; les habitants, poussés de tous côtés par nos troupes, s'épuisaient en une lutte dont ils sentaient l'insuffisance; ils s'étaient réfugiés en grand nombre autour du marabout d'un saint très vénéré, dont la tombe est située dans le djebel Abdallah, et, de là, ils affirmaient, peut-être même le croyaient-ils, que tout chrétien qui s'approcherait devait trouver la mort. Leurs espérances furent déçues; mais comme il ne faut pas attenter aux croyances, même les plus superstitieuses des peuples, le général Delebecque recommanda le respect de ce marabout.

On sait que le frère du bey de Tunis, Ali-Bey, commandait une force tunisienne qui devait, disait-on, mettre les Kroumirs à la raison. Quand Ali-Bey vit la marche des événements il jugea à propos de venir au-devant du général Logerot pour lui faire des protestations pacifiques et proposer le concours de son armée.

Le général Logerot, qui connaissait les vrais sentiments d'Ali-Bey, ne lui demanda que de quitter la position qu'il occupait à Ben-Bechir et de se rapprocher le plus possible de Tunis.

L'affaire des Kroumirs pouvait être considérée comme terminée; nos troupes occupaient les montagnes et y faisaient des déboisements et des chemins; la lumière se répandait dans les fourrés sombres, et tout faisait présager une soumission prochaine.

Mais il était décidé que la question tunisienne recevrait sa solution et que nous en finirions avec les difficultés qui se produisaient souvent et menaçaient de tout compromettre. A cet effet, il avait été décidé qu'un débarquement se ferait à Bizerte, principal port de la Tunisie sur la côte nord.

Une brigade indépendante, commandée par le général Bréart, avait mission d'occuper cette ville et de poursuivre sa route sur Tunis, selon les circonstances. Le 1er mai, 400 fusiliers marins débarquèrent à Bizerte. Le gouverneur, beau-frère du bey, après quelques hésitations, ouvrit ses portes et son port. Le lendemain, les 6,000 hommes de la brigade Bréart prirent possession de la ville.

Le bey adressa aux puissances une nouvelle protestation; mais elle était pour la forme. Il existait à cette époque deux courants bien prononcés, l'un voulait la paix et il était le plus nombreux, l'autre voulait la guerre, même la guerre sainte, mais il sentait l'impuissance de la réaliser. Pendant ce temps, la colonne Bréart marcha sur Tunis et arriva le 12 mai à la Manouba, où elle établit son camp. Une autre petite colonne, sous le commandement du général Maurand, après avoir passé par Mateur, vint rejoindre le camp de la Manouba.

Nos troupes furent admirablement bien accueillies par les populations, et le bey, édifié sans doute par de sages avis et par ce qu'il voyait autour de lui, adressa aux gouverneurs de la régence une circulaire dans laquelle il tenait à rassurer tout le monde sur notre présence auprès de sa capitale, il leur annonçait « qu'il allait conduire l'affaire avec modération; et leur recommandait de maintenir l'ordre et de ne point quitter le siège de leur gouvernement. »

La lumière se faisait dans l'esprit du bey; il accusait tout haut les Italiens de l'avoir conduit dans une mauvaise affaire, dont lui seul avait à souffrir.

Dans ces dispositions d'esprit, le bey accepta et signa le traité de protectorat, présenté par le général Bréart, et dont les articles avaient été discutés entre M. Roustan, notre chargé d'affaires, et le premier ministre du bey. Cet acte diplomatique reçut la signature du bey, de Mustapha, du général Bréart et de M. Roustan.

Pendant que ces faits se passaient à Tunis, les trois brigades qui agissaient en montagne, sous les ordres du général Delebecque, augmentées de la brigade Logerot, qui avait opéré son mouvement par le Kef, ces brigades, dis-je, continuaient leurs opérations contre les Kroumirs; leurs montagnes étaient enveloppées et le mouvement allait en se concentrant vers les sommets. La pluie qui ne cessa de tomber jusqu'à la fin d'avril, était un empêchement à des opérations rapides; mais, dès le 1er mai, la brigade Ritter allait rejoindre les brigades Vincendon et Galland, du côté de Fernana, pendant que la brigade Logerot était remplacée à Souk-el-Arba par la brigade de Brem et prenait aussi la direction de Fernana pour concourir à bloquer les Kroumirs concentrés dans le Djebel Abdallah.

Le 4 mai, le mouvement des brigades était opéré, il restait à gravir le Djebel Abdallah. Le 8, 12 bataillons sans sacs, sous le commandement du général Delebecque, escaladèrent les pentes et arrivèrent au sommet sans difficulté. Les Kroumirs, prévoyant qu'ils devaient être cernés et pris par notre mouvement, avaient abandonné le terrain. Des reconnaissances poussées assez loin ne furent signalées par aucun engagement.

Le 7 mai, le général Caillot, succédant au général Ritter, arrivait au camp. C'était un officier déjà connu dans l'armée qu'il avait suivie sur tous les champs de bataille ; il avait sollicité, dès la formation de la colonne expéditionnaire, l'honneur d'en faire partie. Plusieurs engagements sérieux eurent lieu les jours suivants, entre autres les 11 et 12 ; chaque fois nous eûmes à lutter énergiquement contre la ténacité des Kroumirs qui trouvaient de puissants appuis dans les difficultés dont leur pays est hérissé. Mais, chaque fois aussi, nous leur infligions des pertes en hommes et détruisions leurs masures. La perte qui dut leur être la plus sensible fut la destruction du marabout de Sidi-Abdallah, destruction bien inutile et qui ne pouvait rien produire de bon.

Tous les jours furent marqués par quelques mouvements militaires, par des reconnaissances qui étaient l'occasion de quelques petits engagements ; toutes nos colonnes se prêtaient un mutuel appui qui ne permettait pas à l'ennemi de concevoir la moindre espérance ; sa résistance provenait surtout de l'immense amour-propre qu'ont tous les Kabyles, qui se font un point d'honneur de lutter jusqu'à l'extrémité.

C'est à cette époque que les généraux apprirent ce qui s'était passé à Tunis ; cela ne changeait rien à la mission qu'ils avaient de châtier les Kroumirs ; leur

action s'exerçait sur toutes les tribus dont se compose ce groupe. Déjà ils avaient obtenu des soumissions et tous leurs efforts se concentraient sur les tribus qui conservaient une attitude hostile, comme les Mekna, et les tribus du Mogod. Pour les atteindre, nous prîmes possession de Béja, de Mateur, et successivement toutes les fractions qui occupent la montagne vinrent faire leur soumission. Les Mekna se présentèrent le 26 au général Caillot, le 31, les Nefza vinrent avec les tribus voisines et les Mogod les suivirent. A la date du 16 juin, le général Forgemol considérait que la campagne était terminée, et dans son ordre du jour il remerciait et félicitait les troupes sous son commandement. Une partie de ces troupes allait bientôt rentrer en France.

Ce qui s'est passé de tout temps en pays arabe devait se passer en Tunisie, c'est-à-dire qu'à peine une partie de nos troupes aurait quitté le pays, l'agitation se produirait, et, ici, elle devait prendre un caractère d'autant plus accusé que Kairouan, la ville sainte, renferme un grand nombre d'ulémas, toujours disposés à prêcher la guerre sainte et à entretenir chez les populations une grande agitation. On sait l'action puissante des corporations religieuses dans toutes les questions entre chrétiens et musulmans; ces derniers sont toujours disposés à obéir aux suggestions des prédicateurs, bien qu'ils en soient toujours les victimes.

La lutte recommença donc dès notre départ; les villes du littoral furent les premières troublées, Gabès, Sfax, Sousse, s'agitèrent ; Sfax surtout se signala par des assassinats et nécessita l'envoi immédiat de bâtiments pour préserver les quelques nationaux que nous y avions et les autres étrangers.

Cette situation, qui faisait présager des complications

plus générales, détermina l'envoi de navires à Sfax pour en opérer le bombardement, et de troupes pour constituer un effectif suffisant afin d'agir dans l'intérieur du pays.

Le 16 juillet, commença le bombardement de Sfax, et, peu après l'ouverture du feu, les troupes de marine opérèrent leur débarquement qui offrait de grandes difficultés à cause des bas-fonds vaseux qui existent le long de la côte. Outre les fortifications de la ville, les Arabes avaient fait des défenses particulières qui offraient à l'assaillant de grandes difficultés ; néanmoins des torpilles portées à la main abattirent les portes et, une fois entrées, nos troupes eurent à faire le siège des maisons l'une après l'autre. Devant l'intrépidité de nos marins la résistance ne se prolongea pas longtemps : à 7 heures le commandant Miot, de la divison du Levant, prenait possession de la Casbah, où venait bientôt le rejoindre le 92e de ligne ; la ville fut occupée tout entière dans la journée.

En quittant Sfax, l'escadre s'arrêta à Gabès dont un corps de débarquement prit possession, malgré les défenses intelligentes que les Arabes avaient préparées. Trois bataillons d'infanterie et une batterie d'artillerie y prirent garnison ; l'île de Djerba fut aussi occupée à cette époque.

Mais les villes de la côte étaient plus facilement attaquables que les villes de l'intérieur ; la mer nous fournissait les moyens de transporter hommes et matériel ; tandis que les villes de l'intérieur exigeaient de nombreux impedimenta et beaucoup plus de temps. Il était pourtant indispensable de pénétrer dans l'intérieur du pays ; l'agitation y grandissait chaque jour ; la répression n'étant pas immédiate, le mouvement insurrectionnel s'y

développait en raison de l'impunité. Un certain Ali-Ben-Khalifa en était l'âme, et son autorité n'avait pas de borne, parce qu'elle s'apuyait sur le sentiment religieux. Exaltée par les sectes religieuses de la Tripolitaine et de l'Égypte, une bande de la tribu des Zlass eut même l'audace de venir, le 18 juillet, jusqu'auprès de Tunis et de piller le domaine de Enchir-Si-Chakir. Cette bande venait de Kairouan, et il n'y avait pas à douter qu'elle ne précédât de nouvelles incursions qu'on ne pouvait tolérer.

Dans cette situation, le général Logerot, qui commandait les deux brigades stationnées en Tunisie, demanda et obtint de nouvelles troupes, et le général Saussier, commandant le 19e corps, se rendit à Tunis. De suite des colonnes furent mises en mouvement; une colonne tunisienne, commandée par Ali-Bey, fut dirigée sur Medjez el Bab; le général Sabattier fut envoyé à Zaghouan et le lieutenant-colonel Corréard à Hammamet. Cette dernière colonne fut attaquée deux fois de suite par des forces nombreuses qui nous forcèrent à la retraite après une lutte longue et pénible.

Ces mouvements préludaient à une action sérieuse pour laquelle nous attendions la fin des chaleurs; mais il fallait avant tout avoir raison des villes du littoral : nous prîmes donc Hammamet, Sousse, Mahedia, laissant des garnisons dans ces villes.

Un point était extrêmement important à garder parce qu'il est comme la clef du réservoir des eaux de Tunis, c'est Zaghouan, d'où part l'aqueduc que les révoltés auraient voulu couper. Le général Sabattier eut de grandes difficultés à conserver cet aqueduc; mais l'arrivée du lieutenant-colonel Corréard lui en facilita les moyens. Ali-Bey, dès qu'il eut compris que nous

n'étions pas hostiles au bey, nous seconda de son mieux ; il eut, dans les environs de Testour, à peu de distance de Tunis, des combats heureux.

Le général Saussier venait d'être nommé commandant en chef du corps expéditionnaire en Tunisie, et, pour mettre l'effectif de l'armée en rapport avec l'importance des opérations à entreprendre, on avait envoyé de France les quatrièmes bataillons, portés à 600 hommes, et organisés en régiments de marche sous le commandement de lieutenants-colonels. Les forces militaires montaient à plus de 36 000 hommes, disséminés dans toutes les parties occupées ; la plus grande partie était cependant destinée à former la colonne qui allait marcher sur Kairouan.

Le général Forgemol avait le commandement de la colonne du sud; il campait près de Tebessa. Dès son entrée en Tunisie, le 27 octobre, il eut à repousser plusieurs attaques des Fraichichs que nos cavaliers chargèrent plusieurs fois avec des avantages qui n'étaient pas suffisants pour décourager nos assaillants.

Le général Saussier devait marcher directement sur Kairouan ; il était précédé de la colonne tunisienne composée du goum arabe commandé par le colonel tunisien Allegro. Le 21, il quitta son bivouac d'el Oukanda ; le 22 la division Logerot dessinait sa marche en avant à travers le défilé de Foum-el-Karrouba ; deux jours plus tard il approchait de Kairouan, et tout faisait supposer qu'il ne serait pas inquiété dans sa marche.

C'était contre toutes les prévisions : on s'attendait au contraire à une grande résistance, mais, s'il faut en croire la rumeur publique, la perte d'un chef influent aurait décidé les plus ardents défenseurs à ne rien entreprendre. La brigade Étienne qui, partie de Sousse,

avait à conduire à Kairouan un immense convoi de vivres pour la colonne Saussier, avait été attaquée à Kalaa Sghrira ; deux escadrons du 6e hussards firent une charge heureuse dans laquelle fut tué le caïd Ali-Ben-Amar, le principal chef du mouvement, cette perte aurait déterminé les Zlass à cesser la lutte. Que ce soit cette raison ou une autre, il est certain que la colonne Étienne, qui comprenait un convoi de 2000 chameaux, de 1500 mulets et de 600 charrettes, chargées de vivres, pour les divisions Logerot et Forgemol et qui avait en outre 18000 litres d'eau, ne fut en aucune façon inquiétée. Le 26, elle arriva à quelques kilomètres de Kairouan sans avoir rencontré personne.

Ainsi cette ville sainte entre toutes, qui prend le troisième rang parmi les plus célèbres, la Mecque, le Caire, Kairouan, cette ville ouvrait ses portes ! Le lieutenant-colonel Moulin s'était porté en avant avec deux escadrons du 6e hussards, il vit le drapeau blanc au haut du minaret de la mosquée. Le général tunisien Si M'rabet se rendit avec le lieutenant-colonel Moulin à la rencontre du général Étienne et lui remit les clefs de la ville sainte au nom de S. A. Mahomed-es-Sadock, fidèle ami et protégé de la France. Le traité du Bardo recevait son premier effet.

Ce fut un grand événement que l'entrée des troupes françaises dans Kairouan, au son d'une musique militaire ; cette ville, de tout temps fermée aux étrangers, nous en prenions possession sans coup férir au nom seul d'un acte passé entre la France et le bey de la régence : n'était-ce pas le renversement de toutes les idées, de toutes les croyances musulmanes ? Évidemment ce fait devrait y porter une grave atteinte, mais le musulman est fataliste et quand il a dit : Dieu le veut ainsi, il

a trouvé la raison de toutes choses et il s'incline!

Les généraux Saussier, Logerot, Sabattier, Forgemol, arrivèrent successivement les 27 et 28 avec leurs troupes qui campèrent autour de la ville et, pour compléter, non pas l'étonnement, mais la terreur des Arabes, un chemin de fer Decauville relia Sousse à Kairouan, qui devenait ainsi un centre de ravitaillement pour nous.

Après la prise de Kaïrouan, il était évident que le mouvement insurrectionnel ne se prolongerait pas; mais le chef Ali-Ben-Kalifa existait encore, et il avait entraîné le plus possible de ses partisans dans le Sud. Pour l'atteindre et le combattre, on mit en mouvement plusieurs colonnes dans des directions différentes; les principales étaient commandées par le général Saussier, qui avait pris le commandement de la colonne Forgemol, et par le général Logerot; celui-ci marchait sur Gabès pendant que le général Saussier se rendait à Gafsa. Ces deux positions, au bord des grands Chotts, forçaient les insurgés à rester dans un pays dépourvu de pâturages pour les troupeaux et où les privations devaient vivement se faire sentir. Chemin faisant, le général Saussier lança sa cavalerie, commandée par le général Bonie, contre une forte émigration de rebelles qui rejoignaient Ali-Ben-Kalifa et lui enleva tout son convoi, ses tentes, ses chameeux, ses moutons. Le 20 novembre, la colonne Saussier entrait à Gafsa. De son côté le général Logerot avait aussi des succès, et faisait enlever par le général Saint-Jean un énorme butin appartenant aux Ouled Kalifat; il entrait à Gabès le 26 novembre et se mettait directement en rapport avec le général Saussier à Gafsa, pour isoler les dissidents du reste de la Tunisie.

C'était la fin des opérations militaires en Tunisie,

tous les insurgés ne demandaient qu'à rentrer dans la soumission et désiraient l'aman ; ceux qui avaient gagné Tripoli ne demandaient aussi qu'à rentrer : l'aman fut largement accordé à tout le monde.

Il est présumable que la tranquillité sera moins souvent troublée en Tunisie qu'en Algérie, parce que les Tunisiens ont plus vécu au contact des étrangers, qu'ils sont beaucoup plus tolérants que les autres musulmans et que leurs tendances belliqueuses sont moins prononcées qu'en Algérie.

Autrefois, cette partie de l'empire romain (ancienne province romaine) qui comprend la Tunisie était d'une remarquable fécondité, surtout dans les plaines arrosées; l'insouciance des populations musulmanes a laissé disparaître les travaux utiles des Romains ; la plupart, comme les aqueducs, pourront être réparés ; un mode de culture plus profitable pourra être substitué à celui en usage chez les Arabes et il n'est pas douteux que nous ne constations bientôt les avantages de notre occupation tunisienne, qui est le complément indispensable de notre colonie africaine.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI

CHAPITRE XVII

CHAPITRE XVIII

CHAPITRE XIX

CHAPITRE XX

CHAPITRE XXI

CHAPITRE XXII

CHAPITRE XXIII

CHAPITRE XXIV

CHAPITRE XXV

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

9,154-87. — Corbeil. Typ. et Stér. Crété.

